This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07609644 9

ŒUVRES
DE
LORD BYRON.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

à Paris.

Éditeur de Shakspeare et Schiller.

1825.

OEUVRES
de
Lord Byron,

Tome 8.

à Paris,

Chez LADVOCAT, Libraire,
Editeur de Shakspeare et Schiller.

1825.

ŒUVRES
DE
LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P...T;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER.

ORNÉE DE VIGNETTES.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M DCCC XXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
443917 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1929 L

(THE DEFORMED TRANSFORMED.)

LA
MÉTAMORPHOSE
DU BOSSU,

PIÈCE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

L'INCONNU, nommé ensuite CÉSAR.
ARNOLD.
BOURBON.
PHILIBERT.
CELLINI.
BERTHE.
OLYMPIE.

ESPRITS, SOLDATS, HABITANTS DE ROME, PRÊTRES, PAYSANS.

Cette production est fondée sur le Fauste du grand Goëthe et sur un roman appelé les *Trois Frères*, publiés depuis long-temps, et où M. G. Lewis prit le sujet de son Démon des bois (Wood demon).

Cette publication ne contient que les deux premières parties et le chœur du début de la troisième. Le reste peut-être paraîtra plus tard.

LA MÉTAMORPHOSE DU BOSSU.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt.

ARNOLD ENTRE AVEC SA MÈRE BERTHE.

BERTHE.

VA-T'EN, bossu.

ARNOLD.

Je suis né comme cela, ma mère!

BERTHE.

Va-t'en, incube! cauchemar! seul avorton entre sept frères.

ARNOLD.

Plût au ciel qu'ayant été en effet un avorton, je n'eusse jamais vu le jour!

BERTHE.

Oui, plût au ciel! mais puisque tu l'as vu, — va-t'en, — va, — et fais de ton mieux. Tes épaules peuvent porter leur fardeau, elles sont plus hautes, si elles ne sont pas aussi larges que celles des autres.

ARNOLD.

Elles *portent* leur fardeau; mais mon cœur! supportera-t-il celui dont vous l'accablez, ô ma mère! je vous aime, ou du moins je vous aimais. Vous seule dans la nature, vous pouvez aimer un être tel que moi! Vous m'avez nourri, — ne me tuez pas.

BERTHE.

Oui, — je t'ai nourri, parce que tu étais mon premier-né, et que j'ignorais si j'enfanterais un second fils qui ne te ressemblerait pas, caprice monstrueux de la nature! mais va-t'en, et ramasse du bois.

ARNOLD.

J'y vais, — mais quand je le rapporterai, parlez-moi avec douceur. Parce que mes frères sont si beaux, si forts, et non moins agiles que le gibier qu'ils poursuivent, ne me repoussez pas avec dédain : nous avons tous sucé le même lait.

BERTHE.

Oui, tu as fait comme le hérisson qui vient pendant la nuit téter la mère du jeune taureau dont la laitière trouve le lendemain matin les mamelles desséchées et malades. N'appelle pas mes autres enfants

tes frères, ne m'appelle pas ta mère; car si je t'ai enfanté, j'ai été trompée comme les poules qui couvant des œufs changés font éclore des serpents. Va, vilain enfant, va. (Berthe sort)

ARNOLD seul.

O ma mère! — Elle est partie, et je dois lui obéir! — Ah! je le ferais bien volontiers et ne me plaindrais pas si je pouvais espérer seulement un mot de douceur pour prix de ma peine! Que faire?

(Arnold se met à couper du bois; mais il se blesse à la main.)

Voilà mon ouvrage d'aujourd'hui terminé! maudit soit ce sang qui coule si vite; car maintenant une double malédiction sera ma récompense à la maison. — Quelle maison? Je n'ai pas de maison, pas de famille, — pas d'espèce, — autrement fait que les autres créatures, et condamné à ne partager ni leurs plaisirs ni leurs jeux. Faut-il donc que mon sang coule comme le leur! Oh! si chaque goutte qui tombe à terre y faisait naître un serpent pour les blesser de son dard comme elles m'ont blessé! Ah! si le démon à qui elles me comparent voulait secourir son image! Si je partage sa laideur, pourquoi pas son pouvoir? Serait-ce parce que je n'ai pas son endurcissement? Ah! sans doute un mot tendre de celle qui m'engendra me réconcilierait avec mon odieux aspect. Je vais rafraîchir ma blessure.

(Arnold s'approche des bords d'un ruisseau et se baisse pour y plonger la main; il tressaille et recule.)

Ils ont raison, et ce miroir de la nature me fait

voir tel qu'elle m'a fait. Je ne veux plus regarder ce que j'en ai vu, et j'ose à peine y penser. Hideuse créature que je suis! les ondes elles-mêmes semblent me railler en me montrant mon image affreuse, — semblable à un démon placé dans la source pour faire peur aux troupeaux altérés.

(Il garde un moment le silence.)

Et continuerai-je à vivre, vrai fardeau pour la terre et pour moi-même, faisant la honte de ceux qui m'ont mis au jour? Puisque ce sang coule avec tant d'abondance d'une égratignure, j'essaierai de lui ouvrir une plus large issue pour le faire échapper jusqu'à la dernière goutte de mes veines, avec tous mes maux. Avec lui je rendrai à jamais à la terre ce corps odieux composé de ses atomes; je le réunirai à ses éléments pour prendre la forme n'importe de quel reptile, pourvu que ce ne soit pas la mienne, et pour servir de pâture à un monde de nouveaux vermisseaux! Ce fer, — voyons s'il tranchera cette vile existence, comme il a séparé la branche encore verte du chêne.

(Arnold place son couteau dans la terre, la pointe en l'air.)

Le voilà placé, je puis me précipiter sur sa pointe! mais encore un dernier regard à ce beau jour qui ne voit rien de difforme comme moi, et à ce soleil bienfaisant qui m'a en vain réchauffé de ses rayons. Les oiseaux! — comme ils chantent gaiement! qu'ils chantent, — je ne veux pas être plaint; que leurs accords les plus joyeux soient le chant de mort

d'Arnold, les feuilles tombées son monument, le murmure de la source voisine sa seule élégie! que ce fer me perce à cette heure. — Je me précipite sur lui.

(Comme Arnold va se jeter sur le couteau, son regard est tout à coup arrêté par la source qui semble agitée.)

L'onde se meut sans qu'aucun vent souffle, mais l'ondulation d'un ruisseau changerait-elle ma résolution? Non. — Cependant l'onde s'agite encore, comme par l'impulsion que lui donnerait quelque pouvoir caché du monde souterrain! Que vois-je? une vapeur, rien de plus.

(Un nuage s'élève de la source. Arnold le contemple; le nuage s'évanouit, et un homme noir de grande taille paraît.)

ARNOLD.

Que veux-tu? parle, esprit ou homme!

L'INCONNU.

Puisque l'homme est à la fois l'un et l'autre, pourquoi ne pas te contenter de ce dernier nom.

ARNOLD.

Votre forme est celle de l'homme, cependant vous pourriez être le diable.

L'INCONNU.

Il y a tant d'hommes qui sont ce qu'on appelle ou ce qu'on croit être le diable, que tu peux me classer avec l'un ou l'autre sans leur faire beaucoup de tort. — Mais voyons, tu veux te tuer; achève.

ARNOLD.

Vous m'avez interrompu.

L'INCONNU.

Quelle résolution que celle qui peut être interrompue! si je suis le diable comme tu le supposes, un suicide te donnait à moi pour toujours en un moment, et cependant mon apparition te sauve.

ARNOLD.

Je n'ai pas dit que vous étiez le démon, mais que votre aspect était semblable au sien.

L'INCONNU.

Si tu ne le fréquentes pas (et tu ne sembles guère accoutumé à une société si élevée) tu ne peux dire comment il paraît; et quant à son aspect, regarde-toi dans cette onde, ensuite tourne les yeux sur moi, et dis toi-même lequel de nous deux a plus de ressemblance avec la forme que le vulgaire grossier donne à l'être au pied fourchu (*) qui cause la terreur?

ARNOLD.

Oseriez-vous me faire un reproche ironique de ma laideur naturelle?

L'INCONNU.

Si je reprochais au buffle son pied fourchu ou à l'agile dromadaire sa bosse sublime, ces animaux s'applaudiraient du compliment, et cependant l'un et l'autre sont plus agiles, plus robustes, plus actifs et plus patiens que toi et tous les êtres les plus fiers

(*) On appelle vulgairement, en Angleterre, le démon Pied-fourchu, *cloven foot.*

(*Note de l'éditeur.*)

et les plus beaux de ta race. Ta forme est dans la nature; seulement la nature s'est trompée dans ses largesses en donnant à un homme les présens destinés à d'autres créatures.

ARNOLD.

Donne-moi donc la force d'un buffle, quand d'un pied dédaigneux il fait voler la poussière à l'approche de son ennemi, ou donne-moi la longue patience et l'agilité du dromadaire, vaisseau du désert (*), et je supporterai avec résignation ton infernal sarcasme.

L'INCONNU.

Je le veux bien.

ARNOLD, avec respect.

Tu le peux?

L'INCONNU.

Peut-être! veux-tu quelque chose de plus?

ARNOLD.

Tu te moques de moi.

L'INCONNU.

Point du tout. Pourquoi me moquerai-je de celui dont tout le monde se moque? Ce serait une pauvre plaisanterie, il me semble. Je te parle le langage des hommes (puisque tu ne peux encore entendre le mien); le forestier ne chasse pas le malheureux lapin, mais bien le sanglier, le loup ou le lion, abandonnant le misérable gibier aux petits bourgeois qui

(*) Nom oriental du chameau et du dromadaire.
(Note de l'éditeur.)

quittent une fois l'année l'enceinte de leurs murailles pour servir sur leur table cette pièce digne des valets. Les derniers des hommes te raillent; — mais je me ris des plus puissants.

ARNOLD.

Ne perds donc pas ton temps avec moi, je ne te cherchais pas.

L'INCONNU.

Ta pensée n'était pas éloignée de moi. Ne me renvoie pas. Je ne suis pas si facilement rappelé pour rendre service.

ARNOLD.

Que feras-tu pour moi?

L'INCONNU.

Je changerai de forme avec toi, si tu veux, puisque la tienne t'est si odieuse, ou je te donnerai la forme que tu désireras.

ARNOLD.

Oh! bien certainement, tu es le démon, car nul autre que lui ne se chargerait volontiers de ma laideur.

L'INCONNU.

Je te montrerai les formes les plus belles que le monde ait jamais vues, et tu choisiras.

ARNOLD.

A quelles conditions?

L'INCONNU.

Voilà une question? il y a une heure que tu aurais donné ton ame pour être comme les autres hommes, et maintenant tu hésites quand tu peux revêtir la forme des héros.

ARNOLD.

Non, je ne veux ni ne dois compromettre mon ame.

L'INCONNU.

Quelle ame digne de ce nom habiterait un corps si hideux ?

ARNOLD.

Une ame ambitieuse, quel que soit le corps où elle est injustement forcée d'habiter. Mais quel est ton pacte : faut-il le signer avec du sang?

L'INCONNU.

Pas avec le tien.

ARNOLD.

Avec quel sang donc?

L'INCONNU.

Nous en parlerons ensuite. Mais je serai modéré avec toi, car je reconnais en ton ame de grandes choses. Tu n'auras d'autre engagement que ta propre volonté, point d'autre contrat que tes actions. Est-tu content?

ARNOLD.

Je te prends au mot.

L'INCONNU.

Eh bien, commençons.

(L'Inconnu s'approche de l'eau et puis se tourne vers Arnold.)

Un peu de ton sang.

ARNOLD.

Pourquoi faire?

L'INCONNU.

Pour le mêler avec la partie magique de l'eau et rendre le charme efficace.

ARNOLD lui tend son bras blessé.

Prends le tout.

L'INCONNU.

Pas à présent. Quelques gouttes vont me suffire.

(L'Inconnu prend un peu du sang d'Arnold dans sa main et le jette dans la source.)

« (*) Ombres de la beauté, ombres de la puissance « venez, obéissez. — Voici le moment. Dociles et sou- « mises, sortez du fond de cette source, comme le « géant enfant des nuages franchit la montagne de « Hartz (**). Venez telles que vous étiez ; afin que nous « puissions contempler au grand jour le modèle de la « forme que je composerai ; apparaissez brillantes « comme l'iris quand son cercle embrasse l'horizon. « — Tel est son désir (il montre Arnold), tels sont mes « ordres ! Esprits héroïques, esprits revêtus jadis de « la forme du stoïcien, du sophiste, ou de celle de « tous les vainqueurs depuis l'enfant de la Macédoine « jusqu'à tous ces guerriers romains, nés pour dé- « truire. — Ombres de la beauté, ombres de la puis- « sance, obéissez, venez, voici l'heure ! »

(Divers fantômes s'élèvent du fond des eaux, et passent tour à tour devant l'Inconnu et Arnold.)

(*) Chant lyrique dans le texte.

(**) Superstition allemande bien connue. Ombre gigantesque produite par réflexion. *Herbe Brochea.*

ARNOLD.

Que vois-je?

L'INCONNU.

Le Romain aux yeux d'aigle qui ne vit jamais son vainqueur, qui ne foula jamais une contrée qu'il ne soumît aux lois de Rome, tandis que Rome lui devenait soumise à lui et à tous ceux qui n'héritèrent que de son nom.

ARNOLD.

Le fantôme est chauve! je demande la beauté. Si pourtant je pouvais avoir sa gloire avec ses défauts!

L'INCONNU.

Son front fut plus riche en lauriers qu'en cheveux! tu vois son aspect. — Choisis ou refuse. — Je ne puis te promettre que sa forme! sa gloire sera long-temps enviée par les guerriers.

ARNOLD.

Je veux porter aussi les armes, mais non comme un faux César. Laissons-le, — son corps peut être beau, mais il ne me convient pas.

L'INCONNU.

En ce cas tu es plus difficile que la sœur de Caton, que la mère de Brutus, ou que Cléopâtre à l'âge de seize ans, — âge auquel l'amour n'est pas moins dans les yeux que dans le cœur! mais soit, — fantôme, pars.

(Le fantôme de Jules César disparaît.)

ARNOLD.

Se peut-il que l'homme qui ébranla le monde ait passé et n'ait pas laissé de traces!

L'INCONNU.

Tu te trompes! il a laissé bien assez de tombeaux, de douleurs, et de gloire pour sa mémoire! mais quant à son ombre, elle n'est pas plus que la tienne, si ce n'est un peu plus haute et plus droite. En voici une autre.

(Un deuxième fantôme passe.)

ARNOLD.

Quel est celui-ci?

L'INCONNU.

Il fut le plus beau et le plus brave des Athéniens. Regarde-le bien.

ARNOLD.

Il est plus gracieux et plus beau que l'autre.

L'INCONNU.

Tel fut le fils de Clinias à la chevelure bouclée.— Veux-tu adopter sa forme?

ARNOLD.

Plût au ciel que je fusse né semblable à lui! mais puisque j'ai le choix, — voyons encore.

(L'ombre d'Alcibiade disparaît.)

L'INCONNU.

Regarde! regarde celle-ci.

ARNOLD.

Quoi! ce satyre de petite taille, basané, aux yeux

ronds, avec son nez de Silène et ses pieds de travers! J'aime mieux rester ce que je suis.

L'INCONNU.

Ce fut pourtant la perfection terrestre de toutes les beautés morales, la personnification de toutes les vertus ; mais tu le repousses.

ARNOLD.

Si avec sa laideur j'acquérais ce qui la faisait oublier, à la bonne heure.

L'INCONNU.

Je ne puis te le promettre; mais tu peux essayer et trouver la chose plus facile avec cette forme ou la tienne.

ARNOLD.

Non! je ne suis pas né pour la philosophie, quoique j'aie tout ce qui la rend nécessaire. Qu'il parte.

L'INCONNU.

Évanouis-toi, buveur de ciguë.

(L'ombre de Socrate disparaît ; une autre lui succède.)

ARNOLD.

Quel est celui-ci, dont le large front, la barbe frisée, et le mâle aspect rappellent Hercule, si ce n'est que son œil joyeux appartiendrait plutôt à Bacchus qu'au vainqueur des enfers, qu'on nous représente appuyé d'un air triste sur sa redoutable massue, comme s'il regrettait sa victoire sur d'indignes ennemis.

L'INCONNU.

C'est celui qui perdit l'ancien monde pour l'amour.

ARNOLD.

Je ne puis le blâmer, puisque j'ai risqué mon ame, parce que je suis repoussé par ce qu'il préféra à l'empire du monde.

L'INCONNU.

En faveur de cette analogie, veux-tu revêtir ses traits?

ARNOLD.

Non! tu m'as laissé le choix. Je veux être difficile, ne serait-ce que pour voir ces héros que je n'aurais jamais pu voir sur cette rive du sombre fleuve de l'éternité.

L'INCONNU.

Va-t'en, triumvir! ta Cléopâtre t'attend.

(L'ombre d'Antoine disparaît; une autre se montre.)

ARNOLD.

Quel est celui-ci, qui a vraiment l'air d'un demi-dieu, brillant de fraîcheur, avec sa chevelure blonde et sa taille qui, si elle n'est pas au-dessus de celle d'un mortel, est céleste par cette grace dont ce héros se pare comme le soleil de ses rayons? — C'est un charme qui est à lui, et qui n'est pourtant que l'éclatante émanation de quelque chose de plus noble encore. N'a-t-il jamais été que simple mortel?

L'INCONNU.

Que la terre te réponde si elle a conservé un seul atome de lui, ou même de l'or plus solide qui composait son urne.

ARNOLD.

Qui fut cet homme, gloire de son espèce?

L'INCONNU.

La honte de la Grèce pendant la paix, son foudre de guerre dans les combats, Démétrius, surnommé le Macédonien et le preneur de villes.

ARNOLD.

Encore une ombre!

L'INCONNU, s'adressant à l'ombre.

Va-t'en dans les bras de Lamia.

(L'ombre de Démétrius Poliorcète s'évanouit; une autre vient.)

Je t'en trouverai à ton gré, n'aie pas peur, — mon bossu! si les ombres de ce qui a existé ne satisfont pas ton goût délicat, j'animerai le marbre idéal jusqu'à ce que ton ame soit réconciliée avec sa nouvelle enveloppe.

ARNOLD.

Mon choix est fait. Voilà celui qui me plaît.

L'INCONNU.

Je dois louer ton goût. Tu vois devant toi le fils divin de Thétis et de Pélée, avec ses longs et beaux cheveux voués au dieu Sperchius, et semblables aux flots que le riche Pactole roulait sur des sables d'or quand la brise les faisait onduler. Tu le vois tel qu'il était auprès de Polyxène, conduit à l'autel par un amour approuvé, contemplant sa femme troyenne, avec un remords causé par le trépas d'Hector et les pleurs de Priam, et mêlé au sentiment profond de sa tendresse pour la timide vierge dont la main tremblait dans

celle du meurtrier de son frère. Regarde-le tel que la Grèce le vit pour la dernière fois, un moment avant que la flèche de Pâris l'eût atteint.

ARNOLD.

Je le regarde comme si j'étais son ame, en pensant que son corps va bientôt servir d'enveloppe à la mienne.

L'INCONNU.

Tu as bien choisi. L'extrême laideur ne doit s'échanger que contre l'extrême beauté, s'il est vrai, selon le proverbe des mortels, que les deux extrêmes se touchent.

ARNOLD.

Allons, dépêche-toi. Je suis impatient.

L'INCONNU.

Comme une jeune beauté devant son miroir, qui lui montre non ce qui est, mais ce qui devrait être selon ses rêves.

ARNOLD.

Attendrai-je long-temps?

L'INCONNU.

Non; ce serait dommage. Mais d'abord un mot ou deux : sa taille a douze coudées. Voudrais-tu t'élever si fort au-dessus de tes contemporains, et être un Titan? ou (pour parler canoniquement) voudrais-tu devenir un fils d'Anak?

ARNOLD.

Pourquoi pas?

L'INCONNU.

Noble ambition, tu me plais, surtout dans les nains!

Un mortel de nature philistine aurait donné sa taille de Goliath pour être un petit David. Mais toi, mon petit nabotin, tu voudrais t'élever à une taille extraordinaire plutôt que d'être un héros. Tu seras satisfait, si tel est ton désir. Cependant, par une taille un peu moins éloignée des proportions actuelles des hommes, tu peux les maîtriser plus sûrement; car tous se réuniraient contre toi, comme pour chasser un monstre; les maudits engins de guerre pénétreraient à travers l'armure de notre ami Achille avec plus de facilité que le trait de l'adultère Pâris traversa le talon que Thétis avait oublié de baptiser dans le Styx.

ARNOLD.

Qu'il en soit comme tu le jugeras convenable.

L'INCONNU.

Tu seras beau comme celui que tu vois devant tes yeux, fort comme il était, et...

ARNOLD.

Je ne demande pas la valeur, car la difformité est naturellement pleine d'audace. C'est son essence de marcher de pair avec les autres hommes par l'énergie de l'ame et du cœur, de se rendre l'égale, oui, et même de s'élever au-dessus de tous. Sa marche tortueuse lui sert d'encouragement pour s'exciter à atteindre le but auquel d'autres ne sauraient parvenir dans une carrière commune; c'est là une indemnité de l'avarice d'une nature marâtre. Les hommes faits comme moi courtisent la fortune par d'intrépides ex-

ploits, et souvent, comme Timour, le Tartare boiteux, ils obtiennent son sourire.

L'INCONNU.

Bien parlé! Tu vas sans doute rester fait tel que tu es. Je puis congédier cette ombre destinée à servir de modèle à l'enveloppe matérielle dont j'allais revêtir cette ame hardie, capable de si grandes choses sans ce secours.

ARNOLD.

Si aucune puissance ne m'avait offert la possibilité d'un changement, mon ame aurait tout fait pour s'ouvrir une carrière, malgré le poids décourageant et pénible de ma difformité, qui accable mon cœur comme une montagne, quoique presque inaperçu aux yeux des hommes plus heureux. Ce sexe, qui est le type de tout ce que nous connaissons ou rêvons au-delà de ce monde qu'il embellit, je l'aurais contemplé avec un soupir, non d'amour, mais de désespoir; et, brûlant d'amour, peut-être j'eusse renoncé à plaire à celle qui n'aurait pu me payer de retour, à cause de cette vile forme qui me rend isolé. J'aurais tout supporté, si ma mère ne m'avait pas repoussé loin d'elle. L'ours donne à ses nourrissons, par ses caresses, une sorte de forme; ma mère a désespéré de la mienne. Si, comme une Spartiate, elle m'avait exposé avant que je connusse les passions de la vie, j'aurais fait partie de la terre du vallon, plus heureux du néant que d'être ce que je suis.—Mais encore, serais-je resté le plus hideux, le dernier des hommes, —le courage et la persévérance auraient fait de moi

quelque chose, comme ils l'ont fait de héros semblables à moi. Tu m'as vu tout à l'heure maître de ma vie, et prêt à l'abandonner, c'est être le maître de quiconque a peur de mourir.

L'INCONNU.

Choisis entre ce que tu as été et ce que tu veux être.

ARNOLD.

J'ai choisi. Tu as ouvert devant moi une perspective plus brillante pour mes yeux, plus douce pour mon cœur. Tel que je suis, je pouvais être craint, admiré, respecté, aimé de tous, excepté de ceux dont je voudrais être aimé. Tu m'as fait voir des formes à choisir, j'ai fait mon choix. Dépêchons-nous.

L'INCONNU.

Et moi, quelle forme prendrai-je?

ARNOLD.

Sans doute celui qui peut disposer de toutes les formes adoptera la plus belle, une forme supérieure même à celle que me révèle l'ombre du fils de Pélée, peut-être celle du prince qui le tua, celle de Pâris, ou mieux encore, celle du dieu des poètes, dont les formes sont elles-mêmes de la poésie.

L'INCONNU.

Je me contenterai de moins. Moi aussi, j'aime à changer.

ARNOLD.

Ton aspect est sombre, mais non dépourvu de graces.

L'INCONNU.

Si je voulais, je pourrais être plus blanc; mais j'ai

un penchant pour le noir; cette couleur est si franche! D'ailleurs je ne puis ni rougir de honte, ni pâlir de crainte; mais je l'ai gardée assez depuis quelque temps, je vais prendre ta forme.

ARNOLD.

La mienne?

L'INCONNU.

Oui. Tu changeras avec le fils de Thétis; moi avec la progéniture de Berthe, ta mère. Chacun a son goût; tu as le tien, moi le mien.

ARNOLD.

Hâte-toi, hâte-toi.

L'INCONNU.

Sans autre délai.

(L'Inconnu prend un peu de terre, la pétrit sur le gazon, et puis s'adresse au fantôme d'Achille.)

« (*) Ombre du fils de Thétis, qui dors sous le ga-
« zon qui couvre Troie, je modèle ta ressemblance
« avec la terre rouge (**), comme l'être que j'imite fit
« Adam avec la même matière. Argile, anime-toi;
« que ces joues se colorent du vermillon de la rose
« naissante; violettes que je cueille, mêlez votre cou-
« leur à ces yeux! Et toi, onde limpide, transforme-
« toi en sang; que ces tiges d'hyacinthe deviennent
« une longue chevelure qui flotte sur ce front;

(*) Morceau lyrique.

(**) *Adam* veut dire *terre rouge*, d'où le premier homme fut tiré.

« que ce que j'arrache soit son cœur; que sa voix « retentisse comme le chant des oiseaux sur ce « chêne; que sa chair tire sa substance de la plus « pure partie de cette terre que nourrissait le lis, et « imbibée naguère de la plus douce rosée; que ses « membres soient doués de toute la souplesse que peut « acquérir l'argile, et que son visage éblouisse par sa « beauté! Éléments qui m'entourez, mêlez-vous, ani- « mez-vous à ma voix! rayons du soleil, échauffez ce « corps de terre! C'en est fait, il a pris son rang « dans la création! »

(Arnold tombe insensible; son ame passe dans la forme d'Achille, qui se lève; le fantôme a disparu peu à peu, à mesure que le corps auquel il a servi de modèle a été composé.)

ARNOLD, dans sa nouvelle forme.

J'aime et je serai aimé! O vie, enfin je te sens! ame glorieuse!

L'INCONNU.

Arrête! Que va devenir ton corps abandonné; cette argile difforme qui t'enveloppait tout à l'heure, ou que tu étais?

ARNOLD.

Qui s'en inquiète! Que les loups et les vautours la prennent s'ils veulent.

L'INCONNU.

Et s'ils s'en emparent, s'ils n'en sont pas épouvantés, tu diras que la paix règne, et qu'il n'y a pas de meilleure proie dans les champs.

ARNOLD.

Laissons-là le cadavre, qu'importe ce qu'il peut devenir?

L'INCONNU.

C'est être peu généreux, si ce n'est pas être ingrat. Quel qu'il soit, il a abrité ton ame pendant un temps.

ARNOLD.

Oui, comme le fumier peut avoir caché une pierre précieuse qui est enfin richement montée, comme elle devait être.

L'INCONNU.

Mais si je donne une nouvelle forme, ce doit être pour un échange et non pour un larcin; car ceux qui font les hommes sans l'aide des femmes ont depuis long-temps une patente pour cela, et n'aiment pas un commerce interlope. Le diable peut prendre des hommes, mais non en faire, quoiqu'il recueille le bénéfice de la fabrication primitive : ainsi donc il faut trouver quelqu'un pour adopter la forme que tu as quittée.

ARNOLD.

Qui le voudrait?

L'INCONNU.

Je ne sais trop, c'est pourquoi je dois m'en charger moi-même.

ARNOLD.

Toi?

L'INCONNU.

Je l'ai dit avant que tu fusses l'habitant de ton palais actuel de beauté.

ARNOLD.

C'est vrai. Je perds la mémoire dans le ravissement que me cause cette transformation immortelle.

L'INCONNU.

Dans quelques instants je serai comme tu étais, et tu me verras toi-même près de toi comme ton ombre.

ARNOLD.

Je voudrais éviter cela.

L'INCONNU.

Impossible! Quoi donc, déja tu as peur de voir ce que tu as été?

ARNOLD.

Fais comme tu voudras.

(L'Inconnu s'adresse au corps d'Arnold, étendu sans vie sur la terre.)

L'INCONNU.

« (*) Forme d'argile, non pas morte, mais sans « ton ame... un homme te refuserait, mais un im- « mortel daigne te choisir. Tu es argile, et pour un « esprit toute argile est égale.

« Feu, sans qui rien ne peut vivre! Feu, dans qui « rien ne peut vivre, si ce n'est la fabuleuse salaman- « dre, ou les ames immortelles qui, errant dans tes « flammes, supplient celui qui ne pardonne pas, im- « plorent à grands cris une goutte d'eau, et hurlent « à jamais! — Terrible élément, dans lequel ni pois- « son, ni quadrupède, ni oiseau, ni reptile (excepté « le ver, qui ne meurt jamais), ne sauraient conserver « un moment leurs formes, et sont fondus aussitôt « avec toi! ô sauvegarde et perte de l'homme! toi, le

(*) Morceau lyrique.

« premier-né de la création, et fils menaçant de la des-
« truction quand le ciel ne voudra plus de la terre!
« viens, aide-moi à renouveler la vie dans ce corps
« roide et glacé! Sa résurrection dépend de toi et de
« moi. — Une légère étincelle de flamme! — il renaî-
« tra le même; mais j'occuperai la place de son ame. »

(Un feu follet vole à travers le bois et s'arrête sur le front du corps. L'Inconnu disparaît. Le corps se lève.)

ARNOLD, dans sa nouvelle forme.

Oh! l'horreur.

L'INCONNU, dans la forme première d'Arnold.

Quoi, tu trembles?

ARNOLD.

Non! je frissonne. Où a passé la forme que tu avais tout à l'heure?

L'INCONNU.

Dans le monde des ombres; mais parcourons celui-ci. — Où veux-tu aller?

ARNOLD.

Faut-il que tu sois mon compagnon?

L'INCONNU.

Pourquoi pas? Ceux qui sont au-dessus de toi fréquentent plus mauvaise compagnie.

ARNOLD.

Ceux qui sont au-dessus de moi!

L'INCONNU.

Oh! tu deviens fier, je le vois, de ta nouvelle forme; j'en suis ravi. — Et ingrat aussi? C'est fort bien, tu profites rapidement. Deux transformations

en un instant, et tu as déja vieilli dans les façons du monde. Mais souffre-moi. En vérité, tu me trouveras utile dans ton pélerinage. Allons, prononce, où irons-nous?

ARNOLD.

Où le monde est plus populeux, afin que je le voie en action.

L'INCONNU.

C'est-à-dire où l'on trouve l'activité de la guerre et celle de la femme. Voyons! l'Espagne, l'Italie, le nouveau monde de l'Atlantique, l'Afrique avec tous ses Noirs en vente? il n'y a pas a choisir, toute la race des hommes est, à son ordinaire, acharnée contre elle-même.

ARNOLD.

J'ai entendu dire de grandes choses de Rome.

L'INCONNU.

Excellent choix! il n'est pas de ville qui vaille celle-là sur la terre, depuis que Sodome n'existe plus. Le champ est vaste aussi; car le Français, le Hun et la race espagnole des anciens Vandales se rencontrent et se heurtent sur les rivages féconds des jardins de l'univers.

ARNOLD.

Comment irons-nous?

L'INCONNU.

Comme des braves, sur de bons coursiers.

Holà! mes coursiers! Il n'en exista jamais de meilleurs depuis que Phaéton fut précipité dans le Pô. — Holà! nos pages.

(Deux pages entrent avec quatre chevaux noirs.)

ARNOLD.

Voilà de beaux coursiers !

L'INCONNU.

Et d'une noble race. Trouvez-moi en Barbarie ou chez les Arabes de pareils coursiers.

ARNOLD.

La vapeur qui s'échappe par nuages de leurs naseaux embrase l'air lui-même; et des étincelles de flamme, telles qu'un essaim de vers-luisans, tourbillonnent autour de leurs crinières, comme de vulgaires insectes voltigent autour des coursiers terrestres au coucher du soleil.

L'INCONNU.

Montez, — monseigneur; eux et moi, nous sommes à vos ordres.

ARNOLD.

Et ces deux pages aux yeux noirs, quel est leur nom?

L'INCONNU.

Vous les baptiserez.

ARNOLD.

Quoi! avec de l'eau sainte?

L'INCONNU.

Pourquoi pas? — grand pécheur, meilleur saint.

ARNOLD.

Ils sont d'une beauté rare, et ne sauraient être des démons.

L'INCONNU.

Il est vrai; le démon est toujours hideux; et votre

beauté, à vous autres hommes, n'est jamais diabolique.

ARNOLD.

Celui qui porte le corps doré, et dont le visage est si vermeil, je l'appelle Huon; car il ressemble à l'aimable enfant de ce nom, perdu dans la forêt, et qui ne s'est plus retrouvé. L'autre, plus brun, bien plus pensif, ne souriant pas, mais sérieux et calme comme la nuit, je l'appellerai Memnon, d'après ce roi d'Éthiopie dont la statue est harmonïeuse une fois par jour. Et toi?

L'INCONNU.

J'ai dix mille noms, deux fois autant d'attributs; mais ayant pris une forme humaine, je prendrai un nom d'homme.

ARNOLD.

Un nom qui, je l'espère, appartiendra plus à l'homme qu'à cette forme, (quoiqu'elle ait été la mienne).

L'INCONNU.

Appelle-moi donc César.

ARNOLD.

Comment! ce nom appartient à des empires et n'a été porté que par les maîtres du monde.

L'INCONNU.

C'est donc le nom le plus convenable au diable déguisé, puisque vous me prenez pour lui, à moins que vous préfériez me croire le pape.

ARNOLD.

Eh bien, tu seras César. Pour moi je garde le simple nom d'Arnold.

CÉSAR.

Nous y ajouterons un titre. « Comte Arnold. » Ce nom-là n'est pas déplaisant et figurera bien aussi dans un billet doux.

ARNOLD.

Ou dans un ordre, le jour d'une bataille.

CÉSAR.

« (*) A cheval! à cheval! mon noir coursier frappe « du pied la terre et aspire l'air. Il n'est pas de cour- « sier arabe qui connaisse mieux son cavalier. Sur les « hauteurs, loin de ralentir sa course, il ne courra « que plus rapidement; dans les fondrières il ne mol- « lira pas; dans la plaine il ne sera pas atteint; dans « les ondes il ne s'affaissera pas; sur les bords d'un « ruisseau il ne s'arrêtera pas pour se désaltérer. On « ne le verra jamais, haletant dans l'arène, s'affaiblir « dans le combat, broncher sur les cailloux; ni le « temps, ni la fatigue ne pourront l'abattre, il ne « deviendra pas lourd dans l'étable, il volera comme « l'hippogriffe sans avoir d'autres ailes que des pieds « agiles. Le voyage ne sera-t-il pas délicieux! En « avant! en avant! Jamais nos noirs coursiers ne rou- « leront sur la poussière. — Courons ou volons des « Alpes au Caucase! Ces monts disparaîtront derrière « nous dans un clin d'œil. »

(Arnold, César et les pages montent à cheval et disparaissent.)

(*) Morceau lyrique.

SCÈNE II.

ARNOLD ET CÉSAR.

Un camp sous les murs de Rome.

CÉSAR.

Nous avons pénétré enfin.

ARNOLD.

Oui, mais en foulant aux pieds des cadavres; et mes yeux n'ont vu que du sang.

CÉSAR.

Essuyez donc vos yeux, et voyez-y clair. Quoi! vous êtes un vainqueur, le chevalier favori et le compagnon du brave Bourbon, le connétable de France, qui maintenant est sur le point de se voir le maître de ce Capitole, jadis le souverain du monde sous les empereurs;—mais le Capitole a changé de sexe et non de sceptre, et est devenu un hermaphrodite d'empire, — la vile reine de l'ancien monde.

ARNOLD.

Comment *ancien!* y a-t-il de *nouveaux* mondes?

CÉSAR.

Pour *vous* autres hommes, vous saurez bientôt qu'il est un nouveau monde par ses riches moissons, une nouvelle maladie et son or. Une moitié de l'univers le nommera un nouveau monde, parce que vous ne savez que ce que peuvent vous révéler les sens imparfaits et lourds de votre vue et de votre ouïe.

ARNOLD.

Je veux en croire mes sens.

CÉSAR.

Comme il vous plaira. Ils vous tromperont agréablement, et cela vaut mieux que l'amère vérité.

ARNOLD.

Chien que tu es!

CÉSAR.

Homme!

ARNOLD.

Démon!

CÉSAR.

Votre très-obéissant et très-humble serviteur.

ARNOLD.

Dis plutôt mon maître! Tu m'as entraîné jusqu'ici a travers des scènes de carnage et de débauche.

CÉSAR.

Et où voudriez-vous être?

ARNOLD.

Oh! en paix, — en paix.

CÉSAR.

Et où trouver la paix? Depuis l'astre de la voûte céleste jusqu'au reptile qui se traîne, tout est vie et mouvement; et dans la vie les *émotions* sont le dernier degré de la vie. La planète tourne jusqu'à ce qu'elle devienne une comète; elle ne passe et ne s'éteint qu'en détruisant; le vermisseau rampe et vit de la mort d'autres êtres. Destinés à vivre et mourir comme eux, soumis à une impulsion invisible, vous devez obéir à ce qui est obéi de tous, la régle inva-

riable de la nécessité. La révolte ne réussit pas contre ses décrets.

ARNOLD.

Et quand elle réussit ?

CÉSAR.

Elle n'est plus révolte.

ARNOLD.

Va-t-elle réussir ici ?

CÉSAR.

Bourbon a donné l'ordre de l'assaut, et au point du jour il y aura de l'ouvrage !

ARNOLD.

Hélas ! et Rome sera-t-elle conquise ? Le voilà, ce géant des temples, le séjour du vrai Dieu et de son saint reconnu, Pierre l'apôtre ; il élève son dôme et son symbole sacré vers le ciel, d'où le Christ descendit pour y remonter par la croix, que son sang a rendu un gage de gloire et de joie (cette même croix qui avait été un instrument de torture pour lui, fils de Dieu, Dieu lui-même, seul refuge de l'homme).

CÉSAR.

Il y a là, et il y aura...

ARNOLD.

Quoi ?

CÉSAR.

Je vois le crucifix là-haut ! et maint autel plus bas, ainsi que des coulevrines sur les remparts, des arquebuses, et puis les hommes qui doivent les faire servir à la mort d'autres hommes.

ARNOLD.

Vont-ils tomber aussi ces nombreux arceaux superposés qu'on a peine à croire être une œuvre des mortels, et qui étaient le théâtre où les empereurs et leurs sujets (les sujets des Romains) contemplaient les combats des monarques du désert et des forêts, le lion et le sanglier rebelle. — N'ayant plus d'ennemis mortels à conquérir, ce peuple pouvait bien forcer les hôtes des forêts à lui payer le tribut de leur vie, comme il forçait les Daces à s'entr'égorger pour l'amusement d'un moment. — Va-t-il tomber aussi cet édifice?

CÉSAR.

La ville ou l'amphithéâtre? l'église ou tout enfin? car vous confondez tout ensemble, y compris moi.

ARNOLD.

Demain l'assaut sera donné au chant du coq.

CÉSAR.

Et s'il finit le soir avec le premier chant du rossignol, ce sera une nouveauté dans l'histoire des grands siéges; car les hommes n'obtiennent leur proie qu'après de longs travaux.

ARNOLD.

Le soleil se couche aussi calme et peut-être plus splendide que le jour où Remus sauta le fossé de Rome.

CÉSAR.

Je le vis.

ARNOLD.

Toi?

CÉSAR.

Oui, seigneur. Vous oubliez que je suis un esprit, ou du moins que je l'étais avant de prendre et votre forme dédaignée et le nom de César. Je suis César et bossu maintenant. Eh bien, le premier des Césars était un chauve qui, dit l'histoire, aimait moins sa couronne de laurier comme un diadème que comme une perruque. Ainsi va le monde; mais n'en perdons pas notre gaieté. Tel que vous me voyez, j'ai vu Romulus tuer son propre frère, jumeau sorti du même sein que lui, parce qu'il avait sauté un fossé. (Ce n'était pas alors un mur qui entourait Rome.) Le premier ciment de la ville éternelle fut le sang d'un frère; et quand des flots de sang remplaceraient aujourd'hui les flots jaunâtres du Tibre, que serait ce sang auprès de celui dont les descendants du fratricide ont inondé pendant des siècles l'océan et la terre connue?

ARNOLD.

Mais qu'ont-ils fait ces descendants bien éloignés de Romulus qui ont vécu dans la paix du ciel et les pratiques religieuses?

CÉSAR.

Et qu'avaient-ils fait ceux qu'opprimaient et égorgeaient les anciens Romains?... Mais écoutez!

ARNOLD.

Ce sont des soldats qui chantent impitoyablement à la veille de tant de morts, et peut-être de la leur.

CÉSAR.

Et pourquoi ne chanteraient-ils pas comme les cygnes; ce sont, à coup sûr, des cygnes noirs.

ARNOLD.

Je vois que tu es savant.

CÉSAR.

Je sais ma grammaire, certes! Je fus élevé pour être moine en tout temps; j'ai été très-versé dans les lettres oubliées de la langue étrusque, et, si je voulais, je pourrais rendre leur hiéroglyphe plus clair que l'alphabet.

ARNOLD.

Et pourquoi n'en fais-tu rien?

CÉSAR.

J'aime mieux ramener l'alphabet aux hiéroglyphes. Je suis comme vos politiques, vos prophètes, vos prêtres, vos docteurs, vos alchimistes, vos philosophes, comme tous ceux qui ont bâti tant de Babels sans la dispersion des ouvriers, depuis les maçons bégayants sortis de la fange du déluge, qui échouèrent et se séparèrent les uns des autres. Pourquoi? parce qu'aucun d'eux ne pouvait comprendre son voisin; ils sont plus sages maintenant, et ils ne se parlent plus à cause de leur galimatias. Ce mot est devenu même leur mot d'ordre, leur shiboleth, leur Koran, leur Talmud, leur cabale, la meilleure brique de l'édifice qu'ils...

ARNOLD, l'interrompant.

O éternel railleur, tais-toi. — Comme le chant grossier de ces soldats s'adoucit dans le lointain et semble un hymne harmonieux! Écoute!

CÉSAR.

Oui. — J'ai entendu chanter les anges.

ARNOLD.

Dis hurler les démons.

CÉSAR.

Et les hommes aussi. Écoutons! J'aime toute espèce de musique.

(On entend chanter les soldats.)

CHANT DES SOLDATS.

— « Les bandes noires ont franchi les Alpes et leurs neiges. — Avec Bourbon, chef proscrit, elles ont traversé le Pô.

Nous avons battu tous nos ennemis, nous avons fait un roi prisonnier, nous n'avons jamais tourné le dos; ainsi chantons : vive Bourbon à jamais!

Quoique sans un sou de solde, nous n'en escaladerons pas avec moins de valeur ces murailles antiques. Avec Bourbon, nous nous réunirons au point du jour devant les portes, et nous renverserons ensemble ou nous gravirons le rempart : posant le pied sur l'échelle nous pousserons une acclamation de joie, la mort seule sera muette.

Avec Bourbon nous escaladerons les murailles de l'antique Rome, et alors, qui pourra compter toutes les dépouilles de tous ses édifices?

Aux armes! debout, debout avec l'étendard des lis! renversons celui des clés de saint Pierre! dans Rome aux sept collines, nous nous réjouirons amplement.

Ses rues seront ensanglantées, son Tibre sera couleur de pourpre, et ses vénérables temples retentiront du bruit de nos pas.

Vive Bourbon! Bourbon! Bourbon à jamais! c'est le refrain de notre chanson; et en avant! en avant!

Notre armée se met en marche avec l'Espagne pour avant-garde. Après l'Espagne viennent les tambours de l'Allemagne, et les lances des Italiens menacent le sein de leur mère.

Mais notre chef est Français, et il a combattu son frère! Oh vive Bourbon! Bourbon! Bourbon! Sans patrie, sans foyer, nous suivrons Bourbon pour piller l'antique Rome. »

CÉSAR.

Triste chanson pour ceux qui sont derrière ces remparts, il me semble.

ARNOLD.

Oui, si nous exécutons la menace qu'exprime le refrain. Mais voici le général avec ses officiers et ses affidés. — C'est un noble rebelle.

(Le connétable de Bourbon entre avec sa suite, etc.)

PHILIBERT.

Eh bien, noble prince, vous ne paraissez pas content.

BOURBON.

Pourquoi le serais-je?

PHILIBERT.

A la veille d'une victoire comme celle qui nous attend, peut-on ne pas l'être!

BOURBON.

Si j'étais bien assuré!...

PHILIBERT.

Ne doutez pas du courage de nos soldats. Ces remparts seraient de diamant qu'ils les renverseraient. La faim est une terrible artillerie.

BOURBON.

Leur courage n'est pas ce qui m'inquiète. Partout ailleurs, avec Bourbon à leur tête, et stimulés par la faim, faudrait-il escalader des montagnes gardées par des dieux, comme dans la fable, — je compterais sur mes Titans; — mais ici...

PHILIBERT.

Nous avons affaire à des hommes.

BOURBON.

Il est vrai; mais, dans des siècles de gloire, ces murailles ont défendu et vu sortir de leur enceinte d'héroïques esprits. Cette ville, ombre de Rome impériale, est peuplée de vieux guerriers; et je crois les voir, planant sur le rempart de la cité éternelle, étendre leurs bras sanglants et victorieux pour me faire signe de ne pas approcher.

PHILIBERT.

Laissez-les faire. Reculerez-vous devant les menaces fantastiques de ces fantômes?

BOURBON.

Ils ne me menacent pas; j'aurais bravé, je crois, les menaces de Sylla lui-même; mais ils croisent leurs mains, les lèvent au ciel avec douleur, et leurs regards fixes fascinent les miens. Regarde!

PHILIBERT.

Je vois un rempart.

BOURBON.

Et de ce côté?

PHILIBERT.

Pas même une sentinelle. Toutes se tiennent en dessous à l'abri du parapet, de peur que la balle d'un de nos lansquenets n'aille les atteindre même avant le jour.

BOURBON.

Tu es aveugle.

PHILIBERT.

Si c'est l'être de ne voir que ce qui est visible.

BOURBON.

Mille siècles ont armé leurs héros sur ces murs. — Le dernier Caton déchire ses entrailles plutôt que de survivre à la liberté de sa ville natale, et le premier César va d'un créneau à l'autre entouré de ses victoires.

PHILIBERT.

Eh bien, conquiers cette ville pour laquelle il fit tant de conquêtes, et sois plus grand que lui.

BOURBON.

Oui, je vaincrai, ou je périrai.

PHILIBERT.

Cela ne se peut. Dans une pareille entreprise la mort n'est que l'aurore de l'immortalité.

(Le comte Arnold et César s'approchent.)

CÉSAR.

Et les simples mortels ne peuvent-ils pas non plus respirer sous le fardeau de tant de gloire?

BOURBON.

Ah! salut au caustique bossu et à son maître, le plus bel officier de notre camp, non moins brave que beau, et aussi généreux qu'aimable; nous vous donnerons de l'ouvrage pour tous deux d'ici à demain.

CÉSAR.

Vous n'en aurez pas moins vous-même, n'en déplaise à votre altesse.

BOURBON.

Si cela est, je ne serai pas le dernier au travail, petit bossu.

CÉSAR.

Vous pouvez bien m'appeler ainsi, car, en votre qualité de général placé à l'arrière-garde dans les combats, vous avez vu mon dos; mais vos ennemis ne l'ont pas encore vu.

BOURBON.

Excellente repartie, puisque je l'ai provoquée! — Mais Bourbon a été, et sera toujours en face du danger comme vous-même, seriez-vous le *diable!*

CÉSAR.

Si je l'étais, j'aurais pu me dispenser de venir ici.

PHILIBERT.

Comment ça?

CÉSAR.

La moitié de vos braves troupes iront à lui de leur propre mouvement, et l'autre moitié lui sera expédiée plus vite, mais non moins sûrement.

BOURBON.

Arnold, votre ami contrefait est aussi serpent dans ses discours que dans ses manières d'agir.

CÉSAR.

Votre altesse se méprend sur mon compte. Le premier serpent était un flatteur, je n'en suis pas un; et, quant à mes actions, je ne pique que quand je suis piqué.

BOURBON.

Vous êtes brave, c'est assez pour moi. Vous êtes prompt dans vos reparties, c'est encore mieux. Je ne suis pas seulement un soldat, mais le camarade des soldats.

CÉSAR.

C'est une mauvaise compagnie, et pire encore pour leurs amis que pour les ennemis, parce qu'avec les premiers la connaissance dure plus long-temps.

PHILIBERT.

Eh bien, drôle! tu te fais insolent plus que ne le permet le privilége de bouffon.

CÉSAR.

Vous voulez dire que je parle vrai. Je mentirai. C'est aussi facile. Et vous me louerez quand je vous aurai appelé un héros.

BOURBON.

Philibert! laisse-le; il est brave; il a toujours été le premier dans le combat, et le plus patient dans les privations, avec son teint basané et son épaule haute comme une montagne. Quant à ses propos, la licence règne dans le camp; et les saillies mordantes

d'un joyeux écuyer, sont, selon moi, bien préférables aux jurements grossiers d'un soldat grondeur que rien ne peut contenter qu'un repas, le vin, le repos, et quelques maravédis avec lesquels il se croit riche.

CÉSAR.

Il serait heureux que les princes de la terre n'en demandassent pas davantage.

BOURBON.

Songe à te taire.

CÉSAR.

Oui, mais non à rester inactif. Parlez vous-même. vous avez peu de mots à prononcer.

PHILIBERT.

Que prétend cet audacieux bavard?

CÉSAR.

Babiller comme tous les prophètes.

BOURBON.

Philibert, pourquoi t'inquiéter; n'avons-nous pas assez de choses à faire? Arnold, je donne l'assaut demain.

ARNOLD.

Je le sais, seigneur.

BOURBON.

Et vous nous suivrez?

ARNOLD.

Puisque je ne puis marcher le premier.

BOURBON.

Il est nécessaire, pour stimuler encore l'audace de notre armée épuisée par les privations, que le chef

mette le premier le pied sur l'échelle la plus avancée.

CÉSAR.

Espérons qu'il parviendra jusqu'au faîte du rempart, comme le mérite sa valeur.

BOURBON.

La grande capitale du monde sera peut-être à nous demain. A travers toutes ces vicissitudes, la cité aux sept collines a conservé sa domination sur les peuples; les Césars ne cédèrent qu'aux Alarics, les Alarics ne cédèrent qu'au Pontife. Romain, Goth ou prêtre, le souverain de Rome fut toujours le maître du monde. Civilisée, barbare ou sainte, Rome a toujours renfermé un empire dans ses murs. Eh bien, c'est à notre tour d'y régner; espérons que nous combattrons aussi bien que nos prédécesseurs dans cette conquête, et que nous gouvernerons mieux.

CÉSAR.

Sans doute, le camp est l'école des droits civils. Que ferez-vous de Rome?

BOURBON.

Ce qu'elle était.

CÉSAR.

Du temps d'Alaric?

BOURBON.

Non, misérable! du temps de César, dont tu portes le nom, comme tant d'autres chiens.

CÉSAR.

Et tant de rois. C'est un grand nom pour tout être avide de sang.

BOURBON.

Il y a un démon dans cette langue de serpent. Ne seras-tu jamais sérieux?

CÉSAR.

A la veille d'une bataille, non; ce ne serait pas être soldat. C'est au général à réfléchir. Nous autres aventuriers nous devons être plus gais. Pourquoi nous inquièterions-nous? Notre divinité tutélaire, sous la forme d'un chef, prend soin de nous. Éloignez la réflexion des camps; si les soldats se mettent à réfléchir, vous serez seul pour renverser ces murailles.

BOURBON.

Tu peux railler, parce que tu ne t'en bats pas moins bien pour cela.

CÉSAR.

Grand merci de la liberté; c'est la seule solde que j'aie reçue au service de votre altesse.

BOURBON.

Demain tu te paieras toi-même. Regarde ces remparts, ils renferment mon trésor. Mais, Philibert, allons au conseil. Arnold, vous y viendrez.

ARNOLD.

Prince, mes services vous appartiennent, comme sur le champ de bataille.

BOURBON.

Nous en sommes satisfaits partout. Votre poste, au point du jour, sera un poste d'honneur.

CÉSAR.

Et le mien?

BOURBON.

Tu suivras la gloire avec Bourbon. Adieu.

ARNOLD à César.

Prépare notre armure pour l'assaut, et attends-moi dans ma tente.

(Bourbon, Arnold, Philibert, et la suite du connétable sortent; César reste seul.)

CÉSAR seul.

Dans ta tente! Penses-tu que je m'éloigne de toi avec ma présence, ou que cette enveloppe difforme qui contenait naguère ton principe vital, soit autre chose qu'un masque pour moi? Et voilà bien les hommes, héros, et chefs, l'élite des bâtards d'Adam! Voilà la conséquence d'avoir donné à la matière la faculté de penser. C'est une substance dure, qui pense de travers, comme elle agit, et en retombant toujours dans le chaos de ses éléments primitifs. Fort bien, je vais jouer avec ces pauvres marionnettes; c'est le passe-temps d'un esprit dans ses heures de loisir. Quand j'en serai las, j'ai de l'occupation parmi les astres, que les créatures croient faits pour le plaisir de leurs yeux. Ce serait un excellent tour, que d'en faire descendre un à présent au milieu d'eux, et de mettre le feu à leur fourmilière. Comme mes fourmis courraient sur leur terre brûlante! Cessant de s'entre-déchirer, et de détruire les demeures les unes des autres, elles feraient entendre une oraison universelle. Ah! ah!

(César sort.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Les murs de Rome. — L'assaut. — L'armée est en marche avec les échelles pour escalader la ville : Bourbon est à la tête avec une écharpe blanche sur son armure.)

CHŒUR D'ESPRITS DANS LES AIRS.

I.

Le jour se lève, mais sombre. Où fuit l'alouette silencieuse? où se cache le soleil entouré de nuages? Le jour a-t-il réellement commencé? la nature s'attriste sur la cité impériale! Mais sous ses murs retentit un tumulte capable de réveiller les saints endormis dans les tombeaux, et ces cendres héroïques autour desquelles murmure le Tibre. O ville aux sept collines, réveille-toi avant que la base où tu reposes soit ébranlée.

II.

Écoutez le bruit des pas ennemis! Mars en règle le mouvement; ils s'avancent d'accord, comme les marées obéissent à la lune. Les voici empressés, quoique marchant à la mort, et réguliers comme les va-

gues de l'Océan qui franchissent les môles, mais toujours en ordre et ne se brisant qu'un rang après l'autre. Écoutez le choc des armures, regardez les visages menaçants des guerriers; — comme ils considèrent d'un air farouche la barrière de ces remparts. — Regardez ces échelles dont chaque échelon est comme la raie circulaire tracée sur les replis du serpent.

III.

Voyez ce rempart hérissé du bronze des canons, de lances brillantes, de mêches allumées et de mousquets prêts à vomir la mort. Tout l'appareil des anciennes guerres est mêlé aux nouveaux instruments de carnage, accumulés pour ce combat fatal. Ombre de Remus! ce jour est terrible comme le crime de ton frère! des chrétiens viennent renverser l'autel du Christ: allons-nous voir de nouveaux fratricides?

IV.

L'armée conquérante s'avance d'abord avec un mouvement encore lent comme un océan à demi-réveillé. Les collines retentissent sous ses pas; de proche en proche le tumulte s'accroît, le choc devient plus terrible jusqu'à ce que les rochers soient réduits en poussière.

Héros immortels! puissants guerriers! ombres à jamais illustres! élite des enfants de Rome, mère d'un peuple sans égal; n'interrompez-vous pas votre repos quand la discorde des nations déracine vos lauriers? Vous qui pleurâtes sur Carthage en cendres, ne

pleurez pas. — Frappez. — Car Rome est dans le deuil (*).

V.

Ils s'avancent ces soldats de tant de patries diverses dont la famine a long-temps diminué les rations: ils accourent aux remparts avec la haine et la faim, tels que les loups en troupe, et plus terribles. O cité glorieuse, faudra-t-il que tu deviennes un objet de pitié! Que chaque Romain se montre digne de la valeur de ses ancêtres. Alaric fut un ennemi clément comparé aux noirs bandits de Bourbon. Réveille-toi, cité éternelle! réveille-toi, prends toi-même la torche, et mets de tes mains le feu à tes portiques plutôt que de voir de tels ennemis souiller de leur présence le moindre de tes foyers.

VI.

O Rome, vois ce sceptre sanglant! Les enfants d'Ilion ne trouvent pas d'Hector. Les fils de Priam aimaient leur frère; le fondateur de Rome oublia sa mère, quand il égorgea son vaillant jumeau, et se couvrit d'une honte ineffaçable. Vois s'avancer à grands pas ce spectre gigantesque; quand il franchit d'un saut tes premiers remparts, ce fut un sinistre augure de ta chute. Maintenant, quoique tu t'élèves

(*) Scipion, le second Africain, répéta, dit-on, un vers d'Homère, et pleura sur l'incendie de Carthage. Il eût mieux fait de lui accorder une capitulation.

comme une autre Babylone, qui peut arrêter ses pas? Planant sur ton temple le plus élevé, Rémus réclame sa vengeance.

VII.

Ces barbares t'ont atteinte dans leur fureur. Le feu, la fumée, des clameurs infernales te menacent! ô merveille du monde, la mort est dans tes murs et sous tes caveaux. Le cliquetis des glaives retentit, l'échelle crie et se rompt; le soldat bardé de fer tombe avec elle en blasphémant; mais chaque guerrier qui tombe est remplacé par un autre. La mêlée devient plus sanglante; le carnage inonde tes fossés! O Rome, si tes murs périssent, ces cadavres enrichiront du moins tes champs d'une abondante moisson. Mais tes foyers, hélas!... N'importe! sois encore Rome dans ton désespoir, combats avec le courage qui signalait tes victoires accoutumées.

VIII.

Encore un effort, Dieux pénates! que vos foyers éteints ne soient pas livrés à Némésis! ombres des héros, ne cédez pas à ces Nérons étrangers. Si le fils meurtrier de sa mère répandit le sang de Rome, il était votre frère; les Romains ne s'humiliaient que sous un Romain, Brennus fut repoussé de vos remparts!

Et vous, saints et martyrs, levez-vous! vos titres sont plus sacrés. Puissants dieux des temples presque écroulés, et sublimes encore dans leurs ruines!

fondateurs plus puissants de ces autels chrétiens, levez-vous, frappez vos ennemis.

Tibre! Tibre! que tes flots prouvent que la nature elle-même est saisie d'horreur! que tous les citoyens vivants retrouvent une nouvelle énergie comme le lion aux abois! que Rome ne soit plus qu'une vaste tombe, mais qu'elle soit toujours la Rome des Romains!

(Bourbon, Arnold, César, etc., arrivent au pied des murailles; Arnold va y planter son échelle, lorsque Bourbon le retient.)

BOURBON.

Arrête, Arnold, je suis le premier!

ARNOLD.

Il n'en sera rien, seigneur.

BOURBON.

Arrêtez, je vous l'ordonne! Suivez-moi. Je suis fier d'être suivi par un homme tel que vous, mais je ne souffrirai pas que personne me précède.

(Bourbon plante l'échelle, et commence à monter.)

Allons, enfants, en avant! en avant!

(Un coup de feu l'atteint, et il tombe.)

CÉSAR.

Et le voilà parti!

ARNOLD.

Dieux éternels! l'armée aura peur! Mais vengeance! vengeance!

BOURBON.

Ce n'est rien; prêtez-moi votre main.

(Bourbon prend Arnold par la main, et se relève; mais, en mettant le pied sur l'échelle, il retombe.)

Arnold, c'est fait de moi! Cache ma mort, tout

ira bien. Jette mon manteau sur ce qui ne sera bientôt plus que poussière; que les soldats ne le voient pas.

ARNOLD.

Il faut vous transporter; le secours de...

BOURBON.

Non, mon brave Arnold; la mort s'est emparée de moi! Mais qu'est-ce qu'*une* vie de plus ou de moins? L'ame de Bourbon commandera encore les soldats. — Laisse-leur ignorer ma mort jusqu'après la victoire. Faites ensuite comme vous pourrez.

CÉSAR.

Votre altesse ne voudrait-elle pas embrasser la croix; nous n'avons pas de prêtre ici; mais la garde d'une épée peut vous servir — comme pour Bayard.

BOURBON.

Misérable! de prononcer ce nom en ce moment! Mais je le mérite.

ARNOLD à César.

Lâche! tais-toi.

CÉSAR.

Quoi donc! quand un chrétien meurt, ne l'exhorterai-je pas à une mort chrétienne?

ARNOLD.

Silence! Les voilà presque glacés, les yeux de celui qui ne vit rien d'égal à lui-même.

BOURBON.

Arnold, si tu vois un jour la France... — Mais écoute! écoute! l'assaut est commencé. — Oh! une heure, une minute de vie pour aller mourir dans ces

remparts! — pars, Arnold, va, tu perds le temps; — on prendra Rome sans toi.

ARNOLD.

Sans toi!

BOURBON.

Non, non. Je guiderai nos soldats en esprit. Cache mon cadavre, et ne révèle pas que j'ai cessé de vivre. — Va, et sois vainqueur.

ARNOLD.

Mais je ne dois pas te quitter ainsi.

BOURBON.

Embrasse-moi, te dis-je. — Adieu. — Cours à la victoire.

(Bourbon expire.)

CÉSAR, à Arnold.

Venez, comte, à l'ouvrage.

ARNOLD.

Il a raison. — Je pleurerai après.

(Arnold couvre d'un manteau le corps de Bourbon, et monte à l'échelle en s'écriant:)

Bourbon! Bourbon! en avant, mes enfans! Rome est à nous!

CÉSAR.

Adieu, seigneur connétable, tu étais un homme.

(César suit Arnold; ils atteignent le créneau, et tous deux ils sont renversés.)

Excellente culbute: monsieur le comte est-il blessé?

ARNOLD.

Non.

(Arnold remonte à l'échelle.)

CÉSAR.

Vrai limier de bataille! quand son cœur s'échauffe!

Et ce n'est pas ici un jeu d'enfant. Comme il frappe! Sa main est sur le créneau; il le saisit comme si c'était un autel; le voilà qu'il y pose le pied. — Qu'est-ce qui nous arrive ici? — Un Romain!

(Un homme tombe.)

Le premier oiseau de la couvée! il est tombé en dehors du nid! Eh bien, camarade.

LE BLESSÉ.

Une goutte d'eau.

CÉSAR.

D'ici au Tibre il n'y a d'autre liquide que du sang.

LE BLESSÉ.

Je meurs pour Rome.

(Il expire.)

CÉSAR.

Et Bourbon aussi, dans un autre sens! oh, ces hommes immortels, et leurs grands motifs! Mais il me faut suivre mon jeune pupille, il doit être déjà au Forum. En avant! en avant!

(César monte à l'échelle. La scène finit.)

SCÈNE II.

(La ville. — Combat entre les assiégeants et les assiégés dans les rues. Les citoyens fuient en désordre.)

CÉSAR arrive.

CÉSAR.

Je ne puis trouver mon héros : il est au milieu de la foule héroïque occupée à poursuivre les fuyards.

ou à combattre les désespérés. Qu'avons-nous ici? un ou deux cardinaux qui ne semblent pas très-portés au martyre. Comme ces jambes rouges décampent! S'ils pouvaient se dépouiller de leurs bas comme de leurs chapeaux, ils ne seraient pas tant un point de mire pour les pillards : mais qu'ils fuient, la boue ne salira pas leurs bas, ils sont de la même couleur.

(Survient une troupe de combattants. — Arnold est à la tête des assiégeants.)

CÉSAR.

Le voici escorté des deux frères, — l'honneur et le carnage! Holà? arrêtez, comte!

ARNOLD.

Il ne faut pas les laisser se rallier.

CÉSAR.

Je vous dis qu'il ne faut pas être téméraire! On fait un pont d'or à son ennemi en déroute. Je vous ai donné la beauté, et je vous ai exempté de quelques maladies du corps; mais non de celles de l'ame, ce qu'il ne m'appartient pas de faire; et en vous revêtant de la forme d'Achille, je ne vous ai pas plongé dans le Styx; je ne garantis donc pas plus votre cœur chevaleresque dans un combat, que le talon du fils de Pélée. Soyez donc prudent, et rappelez-vous que vous êtes mortel.

ARNOLD.

Et quel homme d'honneur combattrait s'il était invulnérable? Crois-tu que je courrais après les lièvres quand on fait la chasse aux lions?

(Arnold se précipite dans la mêlée.)

CÉSAR.

Voilà bien les mortels! Fort bien, son sang est échauffé; si on lui en tire un peu, cela servira à abattre sa fièvre.

(Arnold attaque un Romain, qui se retire vers le portique.)

ARNOLD.

Rends-toi. Je te promets la vie.

LE ROMAIN.

C'est bientôt dit.

ARNOLD.

Et bientôt fait, ma parole est connue.

LE ROMAIN.

Et mes actions vont l'être.

(Le combat s'engage de nouveau, César s'approche.)

CÉSAR.

Arrêtez, Arnold; vous avez affaire à un fameux artiste, un habile sculpteur, qui sait aussi manier le poignard et l'épée. C'est lui qui a tué Bourbon du haut des remparts.

ARNOLD.

Oui? Eh bien il a sculpté son monument.

LE ROMAIN.

Je puis vivre encore pour travailler à celui de gens qui valent mieux que vous.

CÉSAR.

Bien parlé, mon homme de marbre. Benvenuto, tu as plus d'un talent, et celui qui tuera Cellini aura eu autant de peine que jamais tu t'en es donné pour travailler un bloc de Carrare.

d désarme et blesse Cellini, mais légèrement; Cellini tire un pistolet et fait feu, puis il se retire et disparaît sous le portique.)

mment allez-vous? Il me semble que vous avez vant-goût des douceurs de Bellone.

ARNOLD chancelle.

est une égratignure. Prête-moi ton écharpe. Il n'échappera pas ainsi.

CÉSAR.

ù êtes-vous blessé?

ARNOLD.

l'épaule gauche; il me reste le bras qui tient e; il me suffit, j'ai soif. Je voudrais un peu d'eau un casque.

CÉSAR.

'est un liquide désiré, mais qu'il est difficile de rocurer.

ARNOLD.

t ma soif augmente. — Mais je sais un moyen éteindre.

CÉSAR.

u de mourir.

ARNOLD.

a chance est égale; je vais en décider. Mais je ls le temps à babiller. — Dépêche-toi, je te prie.

(César attache l'écharpe au bras d'Arnold.)

t toi, d'où vient ton indolence? Pourquoi ne pas per.

CÉSAR.

Vos anciens philosophes se contentaient d'observer

le monde, comme de simples spectateurs des jeux olympiques. Si je trouve un prix digne de moi, je pourrai lutter aussi, et me montrer un nouveau Milon.

ARNOLD.

Oui, contre un chêne.

CÉSAR.

Contre une forêt, quand cela me conviendra. Je combats contre des masses ou point du tout. En attendant, poursuivez votre tâche comme moi la mienne, qui est de regarder faire, puisque mes ouvriers récoltent pour mon compte.

ARNOLD.

Tu es toujours un démon.

CÉSAR.

Et vous un homme.

ARNOLD.

Oui, je veux me montrer tel.

CÉSAR.

Comme les autres.

ARNOLD.

Et que veux-tu dire?

CÉSAR.

Que vous sentez et voyez.

(Arnold s'éloigne et se mêle au combat qui continue en plusieurs endroits. La scène finit.)

SCÈNE III.

(Saint-Pierre. Intérieur de l'Église. Le pape est à l'autel. Prêtres accourant en désordre. Citoyens cherchant un asile et poursuivis par des soldats. — César entre.)

UN SOLDAT ESPAGNOL.

Frappez, frappez, camarades; emparez-vous de ces lampes; fendez la tête de ce chauve tondu : son rosaire est d'or.

UN SOLDAT LUTHÉRIEN.

Vengeance! vengeance, d'abord, et le pillage après. — Voilà l'Antechrist.

CÉSAR, s'interposant.

Comment donc, schismatique! — Que veux-tu faire?

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Je veux, au saint nom du Christ, immoler cet orgueilleux Antechrist. — Je suis chrétien.

CÉSAR.

Oui, un disciple qui rendrait sa croyance odieuse au fondateur lui-même, s'il voyait de tels prosélytes. — Occupe-toi plutôt du pillage.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Je vous dis que c'est le diable lui-même.

CÉSAR.

Tais-toi. Garde ce secret, de peur qu'il ne te reconnaisse pour être à lui.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Pourquoi veux-tu le sauver? Je répète que c'est l diable ou le vicaire du diable sur la terre.

CÉSAR.

Si c'est là ton motif, voudrais-tu te faire une que relle avec tes meilleurs amis? Éloigne-toi; son heur n'est pas encore venue.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

C'est ce qu'on va voir.

(Le soldat luthérien se jette sur le pape, un des gardes du pape l'attein d'une balle. Le soldat tombe au pied de l'autel.)

CÉSAR, au luthérien.

Je te l'avais dit.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN.

Et ne me vengerez-vous pas?

CÉSAR.

Moi! Tu sais que la vengeance appartient au Se gneur, et tu vois qu'il n'aime pas ceux qui s'entr mettent dans ses affaires.

LE SOLDAT LUTHÉRIEN, mourant.

Ah! si j'avais du moins pu l'immoler, j'irais a ciel couronné d'une éternelle gloire. Grand Dieu pardonne à mon faible bras de n'avoir pu l'atteindr et reçois ton serviteur en pitié! C'est déja un ass beau triomphe de voir que la superbe Babylone n'e plus; la prostituée des sept collines a échangé s pourpre contre des vêtements de deuil et des cendre

(Le soldat luthérien meurt.)

CÉSAR.

Oui, et tes cendres se mêleront à celles des autres. — Courage, antique Babel!

(Les gardes du pape font une défense de désespérés pendant que le pontife s'échappe, par un passage secret, au Vatican, et puis au château Saint-Ange.)

Allons, c'est bien se battre! Prêtres et soldats, en avant! Les deux premiers métiers du monde sont aux prises! Je n'ai pas vu de pantomime plus comique depuis que Titus prit la juiverie de Jérusalem. Mais les Romains avaient beau jeu alors. — Maintenant c'est au tour d'un autre.

DES SOLDATS.

Il s'est échappé.

UN AUTRE SOLDAT.

Ils ont barré le passage, et la porte est obstruée par des cadavres.

CÉSAR.

Je suis content qu'il ait échappé. Il peut m'en rendre grace en partie. Je ne voudrais pas voir abolir ses bulles. — Ce serait perdre la moitié de notre empire; ses indulgences en méritent bien quelques-unes en retour; — non, non, il ne doit pas tomber, et, d'ailleurs, sa vie sauvée en un tel jour peut fournir, avec le temps, un miracle à l'appui de son infaillibilité.

(S'adressant aux soldats espagnols.)

Eh bien! coupe-gorges! pourquoi vous arrêtez-vous? Si vous ne vous hâtez pas, il ne vous restera pas une drachme de l'or sacré! et vous êtes catho-

liques! voudrez-vous revenir d'un semblable pélerinage sans une relique! Les luthériens eux-mêmes ont une dévotion plus réelle! voyez comme ils dégarnissent les autels.

LES SOLDATS.

Par saint Pierre! il a raison. Les hérétiques emporteront le meilleur butin.

CÉSAR.

Et ce serait une honte! allez les aider à leur conversion.

(Les soldats se dispersent; plusieurs sortent de l'église; d'autres se cachent.)

Ils sont partis, et d'autres reviennent! c'est ainsi que le flot succède au flot dans ce que les créatures appellent l'éternité, se croyant les brisants de l'Océan, tandis qu'ils n'en sont que l'écume.—Allons, une autre.

(Olympia entre poursuivie par des soldats; elle embrasse l'autel.)

UN SOLDAT.

Elle est à moi.

UN AUTRE SOLDAT, s'opposant au premier.

Tu mens; c'est moi qui l'ai débusquée le premier, et serait-elle la nièce du pape, je ne la céderais pas.

(Ils combattent.)

(Un troisième soldat s'avance vers Olympia.)

LE TROISIÈME SOLDAT.

Vous pouvez régler vos titres. Le mien sera le meilleur.

OLYMPIA.

Maudit esclave! tu ne me toucheras pas vivante.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Morte ou vivante.

OLYMPIA, embrassant un crucifix massif.

Respecte ton Dieu.

TROISIÈME SOLDAT.

Oui, quand il est d'or! ma belle, tu embrasses ta dot.

(Comme il s'avance, Olympia, par un effort violent et soudain, fait tomber le crucifix, qui renverse le soldat dans sa chute.)

O grand Dieu!

OLYMPIA.

Tu le reconnais maintenant.

TROISIÈME SOLDAT.

J'ai la tête brisée; camarades, au secours! je n'y vois plus.

(Il meurt.)

SOLDATS, accourant.

Tuez-la, quand elle aurait mille vies; elle a tué notre camarade.

OLYMPIA.

Trop heureuse d'une telle mort! qui voudrait de la vie que vous pourriez donner? Grand Dieu! au nom de ton fils rédempteur, et de la mère de ton fils, reçois-moi telle que je voudrais m'approcher de vous; digne d'elle, de lui et de toi.

ARNOLD.

Que vois-je, scélérats, arrêtez!

CÉSAR, à part, en riant.

Ah! ah! voilà l'équité! quel droit est le sien? Mais voyons la suite.

LES SOLDATS.

Comte, elle a tué notre camarade.

ARNOLD.

Avec quelle arme?

UN SOLDAT.

Avec la croix, sous laquelle il est écrasé. Voyez-le étendu à terre, plus semblable à un ver qu'à un homme. Elle lui a jeté le crucifix sur la tête.

ARNOLD.

Eh bien, voilà une femme digne d'un brave! si vous l'étiez, vous l'auriez honorée. Mais éloignez-vous, et remerciez votre bassesse, qui vous sauve la vie. Si vous aviez touché un seul cheveu de cette tête, j'aurais éclairci vos rangs mieux que l'ennemi. Allez-vous-en, chacals; rongez les os que le lion vous laisse, et attendez même qu'il vous en donne la permission.

UN SOLDAT, murmurant.

Le lion pourrait bien conquérir lui seul.

ARNOLD le frappe et le renverse.

Mutin, va te révolter en enfer; obéis sur la terre!

(Les soldats attaquent Arnold.)

Allons, vous me charmez. Je vous montrerai, lâches, comment on doit vous commander; vous saurez quel est celui qui vous a précédés sur ces murs que vous hésitiez à escalader jusqu'à ce que ma bannière flottât sur les créneaux! Vous êtes bien hardis, une fois dans la ville.

(Arnold blesse ou tue les plus avancés, les autres jettent leurs armes.)

LES SOLDATS.

Grace! grace!

ARNOLD.

Apprenez donc à l'accorder vous-même. Vous con-

naissez maintenant celui qui vous a conduits sur les créneaux de la ville éternelle.

LES SOLDATS.

Nous le connaissons; mais pardonnez un moment d'erreur dans la chaleur de la victoire, à laquelle vous nous avez conduits.

ARNOLD.

Retirez-vous; allez à vos quartiers, qui sont établis au palais de Colonna.

OLYMPIA, à part.

Dans la maison de mon père.

ARNOLD, aux soldats.

Laissez vos armes, vous n'en avez plus besoin, la ville s'est rendue; et souvenez-vous de tenir vos mains nettes, ou je trouverai pour les laver un fleuve aussi rouge que l'est devenu le Tibre aujourd'hui.

(Les soldats déposent leurs armes, et se retirent.)

LES SOLDATS.

Nous obéissons!

ARNOLD, à Olympia.

Madame, vous êtes en sûreté.

OLYMPIA.

Je le serais si j'avais un couteau. N'importe, mille chemins sont ouverts à la mort. Ici même, au pied de l'autel, d'où je contemple ma destruction, ma tête sera brisée contre ce marbre avant que tu parviennes jusqu'à moi. Dieu te pardonne!

ARNOLD.

Je désire mériter son pardon et le tien, quoique je ne l'aie pas offensé.

OLYMPIA.

Non, tu as seulement saccagé ma patrie; tu as fait de la maison de mon père une caverne de voleurs. Ce temple est inondé du sang des Romains et des prêtres, et maintenant tu voudrais me sauver pour... Mais il n'en sera rien.

(Olympia lève les yeux au ciel, s'entoure des plis de sa robe, et se prépare à se précipiter du haut de l'autel du côté opposé à celui où est Arnold.)

ARNOLD.

Arrêtez! arrêtez. — Je jure...

OLYMPIA.

Épargne à ton ame déjà assez criminelle un parjure que l'enfer lui-même repousserait. Je te connais.

ARNOLD.

Non, tu ne me connais pas. — Je ne suis pas de ces bandits, quoique...

OLYMPIA.

Je te juge par tes compagnons, Dieu te jugera tel que tu es. Je te vois rougi du sang de Rome; prends le mien, c'est tout ce que tu auras jamais de moi, et ici, sur le marbre de ce temple où l'onde baptismale me consacra à Dieu, je lui offre un sang moins saint, mais aussi pur depuis mon enfance que l'onde sanctifiée par les saints.

(Olympia fait un geste de dédain à Arnold, et se précipite de l'autel.)

ARNOLD.

Dieu puissant! je te reconnais! au secours, au secours, elle n'est plus.

CÉSAR s'approche.

Me voici.

ARNOLD.

Toi! — Mais oui, sauve-la.

(César l'aide à relever Olympia.)

CÉSAR.

Elle y a été de franc jeu, la chute est sérieuse.

ARNOLD.

Ah! elle est morte.

CÉSAR.

Si cela est je n'ai rien à y faire; la résurrection n'est pas de mon ressort.

ARNOLD.

Esclave.

CÉSAR.

Oui, esclave ou maître, c'est tout un : il me semble que les bonnes paroles ne sont cependant jamais de trop.

ARNOLD.

Peux-tu la secourir?

CÉSAR.

J'essaierai! quelques gouttes de cette eau bénite peuvent être utiles.

(Il apporte quelques gouttes d'eau bénite.)

ARNOLD.

Elle est teinte de sang.

CÉSAR.

Il n'en est pas de plus claire à Rome en ce moment.

ARNOLD.

Qu'elle est pâle et belle! morte ou vivante, ô fleur de beauté, je n'aime que toi.

CÉSAR.

C'est ainsi qu'Achille aima Penthésilée. — Avec sa ressemblance il semblerait que vous avez aussi son cœur; cependant il n'était pas des plus tendres.

ARNOLD.

Elle vit! mais non, ce n'est que son dernier soupir.

CÉSAR.

Elle respire!

ARNOLD.

Tu l'as dit? c'est donc vrai.

CÉSAR.

Vous me rendez justice. — Le diable dit la vérité plus souvent qu'on ne le suppose, mais il a affaire à un auditoire ignorant.

ARNOLD, sans l'écouter.

Oui, son cœur bat. Hélas! faut-il que le seul cœur que j'aie jamais désiré de sentir battre d'accord avec le mien, palpite dans les bras d'un assassin.

CÉSAR.

Sage réflexion, mais un peu tardive! — Où la transporterons-nous? — Je répète qu'elle vit.

ARNOLD.

Et vivra-t-elle?

CÉSAR.

Autant que la poussière le peut.

ARNOLD.

Alors elle est morte.

CÉSAR.

Bah! bah! quand vous l'êtes, vous n'en savez rien.

Elle reviendra à la vie. — Ou à ce que vous appelez la vie, et dont vous jouissez vous-même; mais nous devons avoir recours à des moyens humains.

ARNOLD.

Nous la transporterons au palais Colonna où j'ai arboré ma bannière.

CÉSAR.

Allons, relevons-la.

ARNOLD.

Doucement.

CÉSAR.

Aussi doucement qu'on porte les morts, peut-être parce qu'ils ne peuvent sentir les cahots.

ARNOLD.

Mais vit-elle réellement?

CÉSAR.

Oh! ne craignez rien! mais si vous en avez regret un jour, ne me blâmez pas.

ARNOLD.

Ah! qu'elle vive!

CÉSAR.

L'étincelle de la vie est encore dans son sein et peut s'y ranimer. Comte, comte, je suis votre serviteur en tout, et c'est ici un nouvel emploi! j'en exerce rarement du même genre; mais vous voyez quel ami est ce que vous appelez démon. Sur la terre vous trouvez souvent un démon au lieu d'un ami, mais je n'abandonne pas les miens! doucement, transportons cette belle mortelle qui est à demi un esprit. Je suis presque amoureux d'elle, comme

jadis les anges le furent des premières nées de sexe.

ARNOLD.

Toi ?

CÉSAR.

Moi ! mais n'ayez pas peur, je ne serai pas v rival !

ARNOLD.

Rival ?

CÉSAR.

J'en serais un formidable ; mais depuis qu tuai les sept maris de la fiancée de Tobie (et a tout je fus chassé par un peu d'encens), j'ai renc à l'intrigue. — Cela vaut rarement la peine de r sir, ou — chose plus difficile, — de se débarra de celle qu'on a obtenue. — Car voilà le désa ment, — du moins pour les mortels.

ARNOLD.

Je t'en prie, silence ! — Doucement ! il me ser que ses yeux, que ses lèvres s'agitent, que ses s'ouvrent.

CÉSAR.

Comme des étoiles sans doute ; car c'est la m phore à l'usage de Lucifer et de Vénus.

ARNOLD.

Au palais Colonna, — ai-je dit.

CÉSAR.

Oh ! je connais mon chemin dans Rome.

ARNOLD.

Allons, marchons doucement.

(Ils sortent en transportant Olympia. La scène finit.)

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

SCENE PREMIÈRE.

(Château dans les Apennins, entouré d'une contrée sauvage, mais pittoresque. Chœur de paysans chantant devant les portes.)

LE CHOEUR.

I.

La guerre est terminée, le printemps est venu; l'heureux couple est de retour, réjouissons-nous de leur félicité; que toutes les voix soient les échos de leur cœur.

II.

Le printemps est venu; la violette est partie, cette fille des premiers rayons du soleil; avec nous elle n'est qu'une fleur d'hiver; la neige des montagnes ne peut détruire son asile; elle élève sa tête azurée vers un ciel d'azur comme elle.

III.

Et quand le printemps arrive avec son cortége de fleurs, cette fleur chérie s'éloigne de la foule avec son parfum céleste et ses couleurs virginales.

IV.

Cueillez les autres fleurs, — mais souvenez-vous de celle qui les annonça dans le sombre décembre. — Souvenez-vous de celle qui est comme leur étoile du matin, gage d'un jour brillant. — Souvenez-vous parmi les roses de la chaste violette.

CÉSAR ENTRE.

CÉSAR, chantant.

Les guerres sont terminées, nos glaives sont oisifs, le coursier mord le frein, le casque est suspeudu à la muraille; le guerrier se repose, mais son armure se rouille, et le vétéran s'engourdit dans le vestibule du château. Il boit, mais qu'est-ce que boire, — une trève à l'ennui : le cor ne l'éveille plus par ses sons belliqueux.

LE CHŒUR.

Mais le limier aboie, le sanglier est dans la forêt, et le fier faucon s'impatiente d'être chaperonné. — Le voilà sur le poing du seigneur, tel qu'un cimier d'armoiries.

(L'air est troublé par la foule des oiseaux qui désertent leurs nids.)

CÉSAR.

Ombre de la gloire! image obscure de la guerre! mais la chasse n'a pas d'historien, ses héros sont sans honneur depuis Nemrod, qui inventa la chasse et la royauté; Nemrod qui, le premier, répandit l'épouvante dans les bois quand le lion avait encore l'or-

gueil de sa jeunesse et de son courage : c'était un jeu digne des forts de lutter contre lui. Armé d'un pin pour épieu contre le Mammoth, l'homme frappait à travers le ravin le Behemoth écumant : tels étaient les jeux de l'homme quand sa taille égalait la hauteur des tours de notre temps; alors il était le premier être de la nature, et sublime comme elle.

LE CHŒUR.

Mais la guerre est terminée, le printemps est venu; l'heureux couple est de retour; réjouissons-nous de leur félicité! que toutes les voix soient l'écho de leur cœur.

(Les paysans sortent en chantant.)

.....

ICI S'ARRÊTE LE MANUSCRIT.

L'ILE,

OU

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

POÈME EN QUATRE CHANTS.

L'ILE,

OU

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

INTRODUCTION.

On reconnaît dès les premiers ouvrages de lord Byron, que de tous les spectacles de la nature celui qui avait produit l'impression la plus profonde sur son ame, était l'immensité de cet Océan que Dieu semble avoir laissé échapper d'une source inconnue comme une image animée de son éternité et de sa puissance infinie.

Il semble quand Childe Harold commence son pélerinage, que le premier balancement du navire rend déja à son ame énervée par la satiété, son énergie naturelle, et que son objet principal était moins de parcourir une variété de climats que de se familiariser avec ces flots, qu'il compare poétiquement à la crinière bondissante de son coursier. Que de sublimes apostrophes adressées à cet humide élément dont le tumulte même fait battre son cœur d'une joie sauvage! En général,

tous ses héros partagent cette sympathie du poète pour l'Océan, dans les diverses phases de son aspect et de ses dangers. Rebelles, pirates ou proscrits, c'est sur les ondes ou dans les îles qu'ils ont établi leur empire ou trouvé leur refuge. Les mots ajoutés à chaque poëme nous apprennent que les voyages des différents navigateurs furent de tout temps la lecture favorite du poète qui se vantait quelquefois avec une espèce d'orgueil, d'avoir parcouru plus de pays étrangers qu'aucun poète de sa nation (*).

Deux relations de voyages ont fourni le sujet et les descriptions accessoires du poëme suivant. La première, dont nous rejetons l'extrait dans l'appendice, est celle de ce brave capitaine Bligh, qui fut victime du complot de son équipage, séduit par le climat et la mollesse des îles d'Otaïti, comme les compagnons de Vasco de Gama faillirent oublier leur patrie et le soin de sa gloire dans les délices d'une île de l'Atlantique; la seconde relation (**) a surtout fourni la partie descriptive et le lieu de la scène; elle parut en Angleterre et y fut accueillie (en 1812) par quelques lecteurs comme le roman des îles Tonga. Les pe-

(*) Note des deux Foscari.

(**) Histoire des naturels des îles Tonga. A Paris, chez Gide fils, etc.

tites précautions que prenait l'éditeur dans sa préface pour prouver la véracité de M. Mariner, contribuèrent plutôt à inspirer cette méfiance qu'il voulait prévenir. Il faut ajouter que les critiques sérieux ne mirent nullement en doute l'exactitude du narrateur (*). Le lecteur curieux qui ne connaîtrait pas encore l'histoire des naturels des îles Tonga, nous saura gré de le renvoyer au livre de M. Mariner.

Les îles Tonga, situées dans la mer Pacifique, sont les mêmes que le capitaine Cook avait nommées les îles *des Amis*. On sera peut-être étonné que lord Byron ne se soit pas emparé du caractère vraiment extraordinaire du roi Finow. Son despotisme, ses guerres et surtout son génie, les mœurs, les coutumes des insulaires et leur religion auraient suffi pour fournir les matériaux d'une composition plus étendue que l'*Ile*, et qui eût été aussi riche par les caractères que par les détails pittoresques qu'offre toujours un pays peu connu.

Ces nouvelles îles fortunées ont déja inspiré à M. de Châteaubriand un de ces passages, qui prouvent avec quelle facilité l'auteur du *Génie du christianisme* est tour à tour l'émule de Bos-

(*) Quart. Rev.

suet, par les grandes images de son éloquence, et celui de Bernardin de Saint-Pierre, par ses descriptions si riches et si gracieuses. On nous saura gré de rappeler ici ce morceau.

« Lorsque les navigateurs pénétrèrent pour la première fois dans l'océan Pacifique, ils virent se dérouler au loin des flots que caressent éternellement des brises embaumées. Bientôt, du sein de l'immensité, s'élevèrent des îles inconnues. Des bosquets de palmiers, mêlés à de grands arbres qu'on eût pris pour de hautes fougères, couvraient les côtes, et descendaient jusqu'au bord de la mer en amphithéâtre; les cimes bleues des montagnes couronnaient majestueusement ces forêts. Ces îles, environnées d'un cercle de coteaux semblaient se balancer comme des vaisseaux à l'ancre dans un port, au milieu des eaux les plus tranquilles. L'ingénieuse antiquité aurait cru que Vénus avait noué sa ceinture autour de ces nouvelles Cythères, pour les défendre des orages.

« Sous ces ombrages ignorés, la nature avait placé un peuple beau comme le ciel qui l'avait vu naître. Les Otaïtiens portaient pour vêtement une draperie d'écorce de figuier; ils habitaient sous des toits de feuilles de mûrier, soutenus par des piliers de bois odorant, et ils faisaient voler sur les ondes de dociles canots

aux voiles de jonc, aux banderoles de fleurs et de plumes. Il y avait des danses et des sociétés consacrées aux plaisirs; les chansons et les drames de l'amour n'étaient point inconnus sur ses bords. Tout s'y ressentait de la mollesse de la vie, et d'un jour plein de calme, et d'une nuit dont rien ne troublait le silence. Se coucher près des ruisseaux, disputer de paresse avec les ondes, marcher avec des chapeaux et des manteaux de feuillages, c'était toute l'existence des tranquilles sauvages d'Otaïti. Les soins qui, chez les autres hommes, occupent leurs pénibles journées, étaient ignorés de ces insulaires; en errant à travers les bois, ils trouvaient le lait et le pain suspendus aux branches des arbres. »

Nous allons emprunter à l'ouvrage de M. Mariner quelques fragments de descriptions moins générales. Byron a tiré parti en grand poète de cette *topographie* déja si poétique dans la prose sans art du Navigateur.

« Il se trouve dans cette île Tonga, une caverne singulière, située sur la côte occidentale. Son entrée est au moins à une brassée au-dessous du niveau de la mer, quand la marée est basse. Elle fut découverte par un jeune chef qui plongeait pour saisir une tortue. On comprendra mieux la configuration de cette caverne, si l'on se figure un rocher creux, s'élevant de

plus de soixante pieds au-dessus de la surface de la mer, n'ayant qu'une entrée connue à six pieds sous l'eau. On peut donc dire que la base de cette caverne est la mer même. Il vint tout à coup dans l'idée de Finow d'aller y prendre le *cava*. M. Mariner n'était pas avec lui quand il forma ce projet. Mais il se promenait sur le rivage, et il était près du rocher en question, quand il vit plusieurs jeunes chefs se précipiter dans la mer et ne plus reparaître. Il arrêta le dernier qui se disposait à en faire autant, et lui demanda l'explication de cette conduite : « suivez-moi, lui répondit-il, je vous mènerai où vous n'avez jamais été, et vous y trouverez Finow, ses chefs et ses matuboles assemblés. »

M. Mariner pensant bien qu'il s'agissait de la fameuse grotte dont il avait entendu parler, n'hésita pas un instant, se prépara à suivre son compagnon, et, nageant après lui entre deux eaux, il arriva à l'ouverture du roc et entra dans la caverne. Il n'eut pas plus tôt la tête hors de l'eau qu'il entendit la voix du roi et celle des chefs qui l'avaient accompagné. Dirigé par son guide, il monta sur un fragment de rocher qui faisait saillie, et se trouva à pied sec. Tout le jour qui les éclairait était produit par la réflexion des eaux. Cependant, après quatre à cinq minutes, il put clairement distinguer les objets, et il aperçut

Finow et sa compagnie assis autour de la caverne (*). Le roi parut pourtant désirer d'être mieux éclairé. M. Mariner repartit, alla chercher son pistolet, l'amorça, l'enveloppa ensuite de plusieurs bandes de *gnatou* bien serrées, couvrit le tout d'une feuille de plantin, et ayant fait arranger une torche avec les mêmes précautions, il revint à la nage auprès du roi.

L'eau n'avait pas pénétré les bandes intérieures du gnatou; il y mit le feu à l'aide du pistolet, on alluma la torche, et la lumière parut en cet endroit, probablement pour la première fois. La caverne avait environ quarante pieds dans sa plus grande largeur, mais elle se divisait d'un côté en deux portions plus étroites. La hauteur moyenne semblait aussi de quarante pieds. Des stalactites suspendus au haut du roc ressemblaient aux ornements d'une ancienne église, et formaient en quelque sorte des arcades gothiques. Après avoir examiné les lieux, on prit le cava, et un vieux matabole raconta la manière dont un jeune chef avait découvert cette caverne, et l'usage qu'il

(*) Ce serait manquer de respect à un chef que de paraître nu en sa présence. En pareille occasion on se retire à l'écart, et, après s'être déshabillé, on se couvre d'un tablier de natte ou de feuilles d'arbres; on en fait autant quand on est obligé de se déshabiller près du tombeau d'un chef.

fit ensuite de cette découverte. Ce récit n'est pas sans intérêt.

Il y avait autrefois à Vavao un gouverneur qui exerçait sur le peuple la plus cruelle tyrannie. Cette tyrannie devint insupportable, un chef médita un plan d'insurrection, et résolut de délivrer ses concitoyens, ou de sacrifier sa vie dans cette entreprise. Il fut trahi par un de ses affidés. Le tyran, informé de son plan, le fit arrêter, le condamna à être noyé, et ordonna le massacre général de sa famille et de tous ses parents, afin qu'il ne restât personne de sa race. Une de ses filles était promise en mariage à un des principaux chefs; elle aurait été aussi victime du tyran impitoyable, si un autre chef n'eût entrepris de la sauver; c'était celui qui avait découvert peu de temps auparavant la caverne d'Hoonga. Il avait gardé le secret de sa découverte, parce que méditant lui-même un plan de révolte, il voulait faire de cette caverne un lieu de retraite, si ses projets ne réussissaient pas. Il aimait depuis long-temps cette jeune fille; et jamais il n'avait osé lui faire l'aveu de son amour, parce qu'il savait qu'elle était destinée à un chef plus puissant, et d'un rang supérieur au sien. Mais voyant l'instant où elle allait être sacrifiée à la vengeance injuste de son ennemi juré, il alla la trouver et lui dit qu'il pouvait la sauver, si elle voulait se fier à lui;

il attendit sa décision, le cœur et les yeux pleins d'une grande inquiétude. Elle consentit à le suivre. La nuit favorisa leur fuite. Le jeune homme cacha sa maîtresse dans un bois voisin de la mer; et ayant été chercher un canot, il l'y fit entrer et la conduisit vers la caverne d'Hoonga. Chemin faisant, il lui conta la manière dont il l'avait découverte, et lui dit qu'elle lui servirait d'asile jusqu'à ce qu'il pût trouver le moyen de gagner les îles de Fiji. Étant arrivé au pied du roc, il se jeta dans la mer, et elle le suivit de près, en se conformant aux instructions qu'il lui avait données. Ils entrèrent dans la caverne, et, libres de toute crainte, ils commencèrent à se reposer de leurs fatigues. Ils y trouvèrent quelques provisions que le jeune chef y avait déja apportées pour lui-même, en cas d'évènement, et dans un temps où il était bien loin de songer au bonheur que devait lui procurer sa découverte. Il retourna avant le jour à Vavao pour ne pas éveiller les soupçons; mais il ne manqua pas de revenir, vers le soir. Il apporta des nattes pour se coucher, des gnatous pour changer de vêtements, de l'huile de bois de sandal, des noix de coco, enfin tout ce qui pouvait contribuer à rendre moins désagréable le séjour de cette caverne.

Il passait avec sa bien aimée autant de temps que la prudence le lui permettait, et il choisissait,

pour aller la voir, les moments les plus propres à mettre en défaut l'œil de la curiosité.

L'amour entre aisément dans un cœur reconnaissant; pouvait-elle ne pas accorder tout son affection à celui qui avait risqué sa vie pour la sauver.....? Mais, quel fut le bonheur jeune chef d'entendre sortir de sa propre bouche l'aveu que depuis long-temps elle l'avait regardé d'un œil favorable, que le sentiment de son devoir l'avait seul obligé à cacher et à combattre son penchant. Heureux dans cette retraite solitaire, ils étaient hors de l'atteinte du pouvoir du tyran; loin du monde, de ses inquiétudes et de ses soucis; à l'abri des vicissitudes qui suivent la grandeur, l'ambition et la cruauté. Mais il était nécessaire à leur sûreté que le jeune chef s'absentât souvent, qu'il passât même quelquefois plusieurs jours sans la voir, de peur qu'on épiât sa sonduite. Il rêvait donc sans cesse aux îles Fiji, où son imagination ardente lui peignait d'avance les plaisirs et le bonheur qui l'attendaient.

Enfin, il prit le parti de déclarer à ses chefs inférieurs et à ses mataboles qu'il avait le dessein de passer dans les îles de Fiji, et les engagea à l'y accompagner avec leurs femmes et toute leur famille; mais en leur recommandant le plus grand silence sur ce projet, même à l'égard de leurs femmes, de peur que, si le tyran venait à en-

tendre parler, il ne mît obstacle à son exécution. On prépara un grand canot, et l'on fit toutes les dispositions nécessaires pour ce voyage, dont le secret fut bien gardé. Comme ils allaient s'embarquer, quelqu'un lui demanda s'il n'emmenait pas une femme de Tonga. « Non, répondit-il, j'en « trouverai probablement une en chemin. » On regarda cette réponse comme une plaisanterie, et l'on mit à la voile.

En approchant d'Hoonga, il fit avancer le canot vers le rocher. « C'est ici, leur dit-il, que je « vais trouver une femme, attendez-moi jusqu'à « mon retour. » Avant qu'on lui fît aucune question, il s'élança dans la mer et disparut. Ses compagnons, restés dans le canot, commençaient à croire qu'il avait perdu la raison. Quelques minutes se passèrent. L'alarme devint générale; on craignit qu'il n'eût été dévoré par un requin. Les uns voulaient plonger dans la mer pour l'y chercher; les autres voulaient faire le tour du rocher avec le canot pour voir s'ils ne l'apercevaient point; le plus grand nombre voulaient exécuter littéralement ses ordres, et rester dans l'endroit où il leur avait dit de l'attendre. Quel fut leur étonnement de le voir sortir du sein des eaux avec une femme charmante qu'ils prirent d'abord pour une divinité de la mer! Leur surprise ne diminua point lorsqu'ils reconnurent en elle une jeune

fille qu'ils croyaient avoir perdu la vie dans le massacre général de toute sa famille. Ils crurent alors que c'était une apparition, mais leur étonnement fit place au plus vif intérêt, quand le jeune chef leur eut tout raconté. Ils continuèrent leur route pour les îles de Fiji, et arrivèrent sans accident. Ils y demeurèrent deux ans chez un chef de ces îles.

Enfin, ayant appris la mort du tyran de Vavao, le jeune chef y retourna avec sa femme, et ils eurent de longues années de paix et de bonheur.

Tel fut le récit que fit le vieux matabole. Il s'y trouve pourtant une chose contraire à la vraisemblance : le séjour que la jeune fille fit dans cette caverne pendant deux ou trois mois, avant que son amant trouvât le moyen de l'emmener aux îles Fiji. Pour que cela fût possible, il faudrait qu'il y eût dans cette caverne quelque ouverture par où l'air pût se renouveler. M. Mariner, pour s'en assurer, en visita tous les coins, la torche à la main, et n'y découvrit pas la moindre fente. Au surplus, si cette histoire est vraie, quelque romanesque qu'elle paraisse, il est encore possible que la jeune fille ne soit pas restée dans la caverne aussi long-temps que la tradition le prétend ; et si nous prenons le cube de quarante, ce qui est à peu près le nombre de pieds qu'elle contient en longueur, largeur et profondeur, nous

aurons un nombre suffisant de pieds cubiques d'air pour qu'une personne puisse y vivre sans inconvénient pendant environ un mois, en lui donnant un pied d'air par minute. Enfin, si l'on prend en considération les fréquentes visites du jeune chef, il s'en trouvera pour quinze jours ou trois semaines. Mais en laissant à part tous les calculs, il existe un fait incontestable; c'est que l'air y était très-pur pendant le temps que M. Mariner y resta, et qu'après y avoir passé environ deux heures, personne ne se plaignit d'une difficulté de respirer. Ne peut-il pas d'ailleurs exister dans le haut des ouvertures inaccessibles, et qui, n'étant pas en ligne droite, peuvent livrer passage à l'air, sans laisser pénétrer la lumière? Quelque petites que soient les ouvertures, elles peuvent suffire pour le renouvellement de l'air de la caverne, en un espace de temps très-court, l'action du flux et du reflux de la mer qui bouche son entrée, agissant comme un grand soufflet, et produisant le même effet que l'inspiration et l'expiration par le diaphragme chez les animaux.

L'extrait suivant n'aurait besoin que du rhythme pour rivaliser avec les plus brillantes pages de la poésie descriptive. On verra quel parti Byron en a tiré au début de son onzième chant.

« Il y avait aussi sur la côte occidentale de Vavao, une belle plantation d'un mille et demi de

longueur sur un demi-mille de largeur, et qui était bordée d'un côté par la mer. C'est le site le plus pittoresque de toutes les îles Tonga; il fait le sujet d'un grand nombre de chansons, et les vieillards comme les jeunes gens ne manquent pas de les visiter, ne fût-ce que pour jouir d'un paysage enchanteur. Il est encore célèbre pour avoir été le théâtre des exploits de quelques jeunes chefs qui soutinrent l'attaque de leurs ennemis, dans ce poste, près de six mois.

« La nature a rassemblé en ce lieu non-seulement toutes les richesses végétales de ces îles, et dont le Toa majestueux (*) n'est pas ce qu'elle offre de moins remarquable, mais encore des rochers qui semblent suspendus dans les airs, de vastes cavernes, des précipices profonds qui lui donnent un aspect aussi imposant, aussi sublime que l'imagination peut se le figurer; et ce genre de beautés pittoresques étant rare dans ces parages, y excite d'autant plus d'admiration. Vous vous rendez à l'endroit retiré dont nous parlons par un chemin qui traverse la plantation dans toute sa longueur, jusqu'à un bois épais de tamanaos et de toas, situé sur le penchant rapide d'une colline. La route devient en cet endroit un étroit sentier, et dans tous ses détours elle est bor-

(*) Arbre fort élevé.

dée d'arbrisseaux. Les fleurs y étalent la plus riche variété de couleurs, et embaument l'atmosphère de parfums délicieux, tandis que l'oreille est charmée par les accents doux et plaintifs du pigeon ramier qui appelle sa compagne du haut des arbres. A cinq cents pas plus loin, vous trouvez tout à coup une belle plaine plantée en cocotiers, à travers lesquels vous apercevez la mer à peu de distance. De son sein s'élèvent différentes petites îles. Des rocs en forme de croissant s'avancent de deux côtés dans les flots, et forment une espèce de baie. La chaîne de rochers qui s'étend sur la gauche est en général la plus escarpée, mais celle qui règne sur la droite se termine par un roc beaucoup plus élevé que tous les autres, et que l'on prendrait pour une ancienne tour dominant tous les environs. C'est là qu'autrefois, à ce que rapporte la tradition, une troupe de jeunes chefs, qui avaient échoué dans une conspiration, cherchèrent un refuge contre le ressentiment de leurs ennemis, et se maintinrent pendant six mois. On n'y peut parvenir que par un sentier dangereux, escarpé et si étroit qu'il est impossible à deux personnes d'y passer de front. Maîtres de cette position, il leur était facile, en faisant rouler de grosses pierres, de précipiter dans les abîmes qui entourent le rocher, quiconque aurait voulu arriver jusqu'à

eux. Ce ne fut que lorsque la faim et la soif les eurent fait périr tous, à l'exception de trois, que ceux-ci, séduits par une promesse de pardon, se rendirent à leurs ennemis. Mais à peine eurent-ils été conduits devant le roi, qu'il ordonna qu'on les massacrât en sa présence. Ceux qui moururent sur le rocher, étaient au nombre de cinq. Ils furent enterrés dans cet endroit même; et l'on y montre encore leurs tombeaux, mais on n'en peut reconnaître que trois bien distinctement. Les insulaires y montent quelquefois pour jouir de la belle vue qu'on y découvre, et pour réfléchir sur le destin de ces rebelles qui, si long-temps, avaient bravé, au nombre de huit, les forces de toute l'île.

« Où sont maintenant, disent-ils, ces hommes « qui voulurent élever leurs têtes au-dessus de « celles de leurs chefs? Qu'est devenue la supé- « riorité dont ils étaient si fiers? leurs corps sont « réduits ici en poussière, et leurs noms sont « presque oubliés. (*) Et leurs ames de quoi « s'occupent-elles maintenant? Ont-elles encore

(*) Les noms de plusieurs de ces chefs sont encore connus de quelques vieux mataboles qui se sont donné la peine d'interroger leurs pères à ce sujet; mais ils ne connaissent qu'imparfaitement la cause qui leur avait fait prendre les armes, et ce qu'ils en disent se borne à des conjectures ou est le fruit de leur imagination.

« dans Balotoo la même ambition que lorsqu'elles « animaient cette poussière, qui est tout ce qui « reste de leurs corps? L'amour de la guerre, le « feu de la sédition y règnent-ils toujours? Non, « ce sont des dieux dans Balotoo. Ils voient clai- « rement ce qui est juste, et leurs combats ne « leur paraissent plus qu'une folie. »

« Telles sont les réflexions de ceux qui vont visiter ce lieu et la demeure solitaire des morts. Mais il est si difficile et si dangereux d'y monter, que de telles visites sont très-rares, quoique les hommes doués d'une imagination ardente et romanesque se trouvent amplement payés de leurs peines, par la perspective qui s'étend au loin de tous côtés, tandis que le bruit des vagues qui viennent se briser au pied du rocher, porte dans l'ame une sorte de plaisir mélancolique plus facile à concevoir qu'à décrire. On comprendra l'effet que ces causes peuvent produire sur l'esprit des insulaires par leurs chansons descriptives, qui, dansleur langue, rappellent le génie plaintif et pathétique d'Ossian. Mais pour mieux faire entendre divers passages, il faut encore entrer dans quelques détails sur cet endroit aussi varié que pittoresque.

« A droite du bois de tamanaos il s'en trouve un autre entièrement planté de toas, dans lequel la nature a creusé divers bassins d'eau

douce, ombragés par les branches touffues des arbres qui les couvrent, et où les insulaires vont prendre un second bain, après en avoir pris un premier dans la mer; car l'eau salée, dans les climats chauds, occasione souvent des éruptions cutanées. Ils y font aussi des bouquets et des guirlandes de fleurs qu'ils vont cueillir à Matawto, à environ un mille de distance, le long du rivage, et les femmes en ornent leur sein, ou en font présent à leurs amants, à leurs amis ou à leurs chefs. On entend souvent les deux sexes chanter la chanson suivante, qui, à proprement parler, est une sorte de récitatif. La langue de Tonga ne connaît, en général, ni rime, ni mesure, quoiqu'on trouve l'une et l'autre dans quelques-unes de leurs chansons. Il est à remarquer que la guerre et l'amour en fournissent rarement le sujet, qui consiste presque toujours en réflexions morales ou en descriptions.

Chanson.

« Nous partions de Vavao-Toa-Lico, les femmes nous dirent: allons à l'extrémité de l'île contempler le coucher du soleil, écouter le ramage des oiseaux et les plaintes du pigeon ramier. Nous cueillerons des fleurs sur les sépulcres de Matawto; nous prendrons les rafraîchissements qui nous sont préparés à Lico-One; nous nous bai-

gnerons dans la mer, et ensuite dans Vao-Aca; nous oindrons nos membres d'huile parfumée, et nous tresserons en guirlandes les fleurs que nous aurons cueillies.

« Nous voici sur l'éminence qui domine Anos-Manoo. Silence! restons immobiles! le murmure des vents qui agite les branches du majestueux toa, remplit l'ame d'une mélancolie agréable. Qui ne serait saisi d'étonnement en voyant les vagues qui viennent se briser avec fureur contre ce rocher, sans pouvoir parvenir à l'ébranler? Ne sommes-nous pas plus heureux quand nous jouissons de ce spectacle, que lorsque nous sommes occupés des soins insipides et fatigants de la vie?

« Maintenant la nuit approche, il faut retourner au Mooa. — Mais écoutez. — N'entendez-vous pas le son des instruments? On doit danser ce soir sur le Marly de Tanea. Hâtons-nous de nous y rendre. Ah! cette scène de plaisir retracera à notre esprit les fêtes qui y ont eu lieu avant que Vavao fût déchiré par la guerre! Hélas! maudite soit la guerre et ses fureurs! Voyez comme elle a frappé la terre de stérilité, et ouvert dans son sein une tombe prématurée à nos héros! Nos chefs ne peuvent plus goûter le plaisir d'errer au clair de la lune pour chercher leurs maîtresses.

« Mais, puisque le signal de la guerre est donné, pensons et agissons comme les insulaires de Fiji

qui nous ont appris cet art meurtrier. Jouissons donc aujourd'hui du présent; demain, après-demain, nous n'existerons peut-être plus. Couvrons-nous de nos plus beaux gnatous; ornons nos cheveux de guirlandes de fleurs; entourons nos reins de ceintures blanches; plaçons à notre cou des rubans de même couleur, afin que leur blancheur fasse mieux ressortir l'éclat de notre teint. Voyez-vous comme les spectateurs moins parés nous applaudissent?

« Mais la danse si joyeuse est terminée. N'importe, restons ici toute la nuit et passons-la dans les chants et la gaieté. Demain nous retournerons au Moa. Feignons de ne pas entendre ces jeunes gens qui s'écrient:

« Voyez ces jeunes filles qui viennent de Licoo! qu'elles sont charmantes! que leur peau est belle! elles répandent des parfums aussi délicieux que les prés fleuris de Mataloco. Eh bien, retournons encore à Licoo, nous aurons le temps demain de retourner au Mooa. »

« La belle plantation que cette chanson décrit en partie, est célèbre par sa fertilité. La nature y a répandu libéralement l'arbre à pin et le cocotier. Le sol est favorable à la culture des ignames qui y acquièrent plus de grosseur que partout ailleurs, enfin la mer qui la borde est plus poissonneuse que dans toutes les autres parties des côtes.

Nous compléterons ces relations par un fragment sur les fêtes nationales des îles Tonga :

« Pour préluder à la danse, une troupe de musiciens, ou un chœur de plusieurs hommes, s'assirent devant nous, au milieu d'un cercle composé de spectateurs nombreux. Quatre ou cinq d'entre eux avaient de gros bambous de cinq à six pieds de longueur, avec un bout ouvert et l'autre fermé, qu'ils tenaient dans une position presque verticale ; ils frappaient la terre à coups redoublés, mais lentement, du bout qui était fermé, et produisaient ainsi différentes notes suivant la longueur des instruments, mais toutes sur un ton bas. Par contre-partie, un autre musicien frappait vivement avec deux bâtons sur une pièce de bois fendue, étendue par terre, et produisait des tons aussi élevés que ceux de ses confrères étaient bas. Le reste de la troupe chantait, ainsi que ceux qui tenaient les instruments, un air tendre dont la lenteur tempérait si bien les sons plus aigus que rendaient les bambous, qu'aucun auditeur, quelque accoutumé qu'il fût à la mélodie du concert le plus enchanteur, ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'effet de cette harmonie.

« Cette musique dura environ un quart d'heure, après quoi vingt femmes entrèrent dans le cercle. La plupart avaient sur la tête des guirlandes de

roses cramoisi ou d'autres fleurs, et plusieurs s'étaient parées de feuilles d'arbres dont les bords étaient découpés avec beaucoup d'élégance. Elles firent un cercle autour du chœur, en tournant le visage de son côté, et commencèrent à chanter un air plein de douceur; le chœur leur répondit sur le même ton, et l'on continua ainsi alternativement. Les femmes accompagnaient leur chant de mouvements gracieux. En même temps elles avançaient ou reculaient d'un pas, tenant un pied en l'air, tandis que l'autre était posé à terre. Elles se tournèrent du côté de l'assemblée, chantèrent quelques instants, et se retirèrent lentement toutes ensemble; puis deux d'entre elles partant en même temps, une de chaque côté, tournèrent en cercle, se rencontrèrent, et retournèrent, en continuant le cercle, pour rejoindre leur camarade. Deux autres exécutèrent les mêmes mouvements, et toutes en firent autant tour à tour.

Leur danse prit alors un caractère plus vif. Elles décrivaient une espèce de demi-cercle en sautant, frappaient des mains, et chantaient quelques mots avec le chœur. Vers la fin, la musique redoublant de vivacité, les gestes et leurs attitudes se varièrent davantage, et elles avaient besoin d'autant de vigueur que de dextérité. Quelques-uns de leurs mouvements auraient pu pas-

ser pour indécents, suivant nos idées; toutefois il me paraît probable que cette partie de leur danse n'avait pas pour but de faire naître aucune pensée lascive, mais de déployer une étonnante variété d'attitudes (*).

« A ce grand ballet de femmes en succéda un autre exécuté par quinze hommes. Ils chantaient quelquefois avec le chœur, et faisaient aussi des gestes gracieux avec leurs mains, mais tout différents de ceux que les femmes avaient exécutés auparavant. Ils inclinaient alternativement le corps de chaque côté, levaient une jambe qu'ils étendaient en avant en l'appuyant sur l'autre, tandis que le bras du même côté suivait aussi ce mouvement. Dans d'autres moments, ils semblaient déclamer une espèce de récitatif auquel le chœur répondait. De temps en temps ils accéléraient la mesure de la danse, en battant des mains et en multipliant les mouvements de leurs pieds qui, cependant, étaient toujours les mêmes.

« Après un assez long intervalle, nous vîmes commencer ce que nous appellerons un nouvel acte. Douze hommes se placèrent et s'avancèrent en double rang, faisant face l'un à l'autre des

(*) Notre observateur est parfaitement exact à cet égard.

443917

deux côtés du cercle. De chaque côté était un homme qui, comme s'il eût été un souffleur, répétait différentes phrases en musique, auxquelles répondaient les douze nouveaux acteurs et le chœur. Ils chantèrent ensuite sur une mesure lente, et dansèrent en chantant avec plus de vivacité, à peu près de la même manière que ceux qui les avaient précédés. Nous eûmes ensuite une danse où figurèrent les hommes qui faisaient partie du cortége de Finow ou qui l'avaient suivi. Ils formèrent un double cercle, et dont le chœur était le centre; chacun était composé de vingt-quatre acteurs. Ils commencèrent par chanter un air langoureux qu'ils accompagnaient des mouvements de la tête et des mains. Ils se retirèrent ensuite au bout du cercle, comme l'avaient fait les femmes, et s'avançant alors de chaque côté sur un triple rang, formèrent un demi-cercle; mais ce mouvement s'exécuta fort lentement. A chaque pas ils inclinaient le corps sur une jambe, avançaient l'autre à peu près jusqu'à ce qu'ils posassent le pied par terre en avant. Bientôt, par un nouveau changement, ils firent entendre un ton plus haut, et accélérèrent la mesure de la danse, qui finit par un cri général, suivi d'un battement de mains. Ils répétèrent plusieurs fois cette danse. Enfin, ils formèrent un double cercle comme au

commencement, dansèrent avec la plus grande vivacité, et tous ceux qui composaient les deux cercles finirent par changer réciproquement de place d'une manière très-adroite. »

La mythologie des îles Tonga n'est pas moins curieuse, mais le poète a négligé d'en faire usage, et nous bornons là nos citations, qui peuvent servir à faire connaître au lecteur la physionomie du pays où il a placé ses nouveaux héros.

L'ILE,

ou

CHRISTIAN ET SES COMPAGNONS.

CHANT PREMIER.

I.

L'heure du quart du matin était arrivée; le vaisseau, continuant sa course, s'ouvrait doucement un sentier liquide; la vague brisée par la proue jaillissait autour d'elle, ou se partageait en sillons comme une plaine que parcourt la charrue. Le vaste empire des flots s'étendait au loin devant les navigateurs; derrière eux ils laissaient maintes îles de la mer du Sud; la nuit étoilée commençait à faire place aux premières lueurs du matin. Les dauphins, avertis de l'approche du jour, et comme avides de ses rayons, nageaient sur les plus hautes vagues. Les astres pâlissaient dans l'horizon éclairci, et ne se réfléchissaient plus dans l'onde. La voile naguère obscurcie reparaissait avec sa blancheur, et le vent s'agitait en répandant la fraîcheur sur son passage. — Bientôt l'Océan revêtu de pourpre se couronna du disque

d'or du soleil; mais avant que l'Astre se montre, un grand évènement va s'accomplir.

II.

Le brave capitaine dormait, se confiant en ceux qui veillaient sur le vaisseau; il rêvait des rivages chéris de la vieille Angleterre, de l'accueil et des récompenses qui l'y attendaient après tous ses périls; — son nom sera ajouté aux noms illustres des navigateurs qui cherchent le pôle entouré d'orages; ses travaux les plus pénibles sont terminés, tout semble lui répondre du reste; pourquoi son sommeil ne serait-il pas tranquille? — Hélas! sur son navire veillent des hommes indociles qui, dans leur audace, prétendent s'emparer du commandement. Ce sont de jeunes marins qui regrettent le climat de ces îles fertiles, embellies par le sourire de la beauté et par les délices d'un printemps perpétuel. Après une trop longue absence, les uns n'ont plus retrouvé leurs foyers dans la terre natale, les autres n'y ont connu que la misère, et sont désormais sans patrie. A demi-sauvages, ils préfèrent une caverne solitaire, aux hasards et aux incertitudes des vagues. Ils n'ont pu oublier ces fruits savoureux que la nature produit sans culture, ces forêts immenses où il n'est d'autre sentier que ceux qu'ils voudront s'y frayer; ces champs enrichis par les délices de l'abondance; ces îles où ils seront tous égaux et où ils ne reconnaîtront point de maîtres. (Les siècles n'ont pas encore dompté dans l'homme son impatience de toute domi-

nation, et le besoin d'une liberté jalouse.) — « Qui nous rendra, ont-ils pensé souvent, cette terre dont les trésors ne sont pas enfouis dans une mine profonde, mais répandus sur sa surface, et dont le soleil multiplie les richesses sans nous forcer de les céder à l'avarice. Indépendants, nous aurions là une maison dans chaque grotte; il n'y a là qu'un grand jardin pour tous, car la nature y traite toute une nation comme un enfant unique, et lui accorde toutes les jouissances du désert. Les coquillages, voilà toute la parure de ce peuple, les fruits leur seul bien; quelques canots composent toute sa flotte qui ne va jamais explorer de nouveaux rivages. La chasse et la paix, voilà tous ses plaisirs; le spectacle le plus étrange pour eux, c'est la vue d'un visage européen ! »

Tel est le pays que ces étrangers languissent de revoir... Ils paieront cher l'accomplissement de ce désir.

III.

Réveille-toi brave Bligh ! l'ennemi est à la porte, réveille-toi, réveille-toi ! — Hélas ! il est trop tard, le rebelle se poste fièrement à l'entrée de ta chambre, et il proclame le règne de la rage et de la terreur; tes membres sont garrottés, la baïonnette menace ta poitrine; ces mains qui tremblaient à ta voix, t'arrêtent prisonnier, et te traînent sur le tillac. Désormais ce n'est plus par ton commandement que le gouvernail docile dirigera le vaisseau, et que les voiles se

dérouleront. L'instinct sauvage qui, en nous poussant avec désespoir hors des sentiers de l'obéissance, voudrait étouffer le remords par la colère, a saisi de ses vertiges ces hommes qui en croient à peine leur audace et craignent encore le chef qu'ils sacrifient. Jamais l'homme ne peut dompter entièrement sa conscience, lorsqu'il n'a pas encore épuisé la coupe enivrante de ses passions.

IV.

Vainement l'aspect de la mort ne t'impose pas silence, vainement tu appelles à ton secours ceux qui sont restés fidèles; tu les appelles sans craindre que ce soit ta dernière parole; ils ne viennent point, ils sont en petit nombre; et frappés de terreur, ils sont forcés d'approuver ce qu'entreprennent leurs compagnons plus farouches; vainement tu demandes la cause de cette révolte, tu n'obtiens pour réponse qu'une malédiction et de nouvelles menaces. A tes yeux s'agite et brille le glaive nu, la pointe de la baïonnette est appuyée sur ta gorge, les mousquets sont dirigés contre ta poitrine par des mains accoutumées à donner la mort; tu oses alors les défier, en t'écriant : « Feu ! » Mais ceux qui n'ont plus de pitié peuvent encore admirer ton courage. Ils ont violé toutes les lois de la discipline; mais ils sont encore retenus par quelque reste du respect que tu leur inspiras naguère; ils ne veulent point se plonger dans le sang, ils reculent devant le meurtre pour t'abandonner à la merci des flots.

V.

— Qu'on mette en mer la chaloupe, tel est le cri
nouveau chef; et qui oserait répondre « Non » à la
volte dans la première ivresse des saturnales de sa
ssance inespérée? La chaloupe est descendue avec
le la promptitude de la haine, et tu n'as déja plus,
ligh! entre toi et l'abîme des flots que les fragiles
ois de ses planches. Pour toute cargaison on ne
orde que tout juste assez d'aliments pour rendre
itable la mort que ces ingrats te refusent. A
e te laisse-t-on assez d'eau et de pain pour pro-
er de quelques jours l'agonie des mourants. Bien-
cependant, cédant à la pressante prière de ceux
ne voient plus d'autre espoir pour eux que l'air
s eaux, on ajoute à vos provisions quelques voiles,
ques agrès et quelques cordages, vrai trésor pour
ceux qui sont exilés sur l'Océan. Vous obtenez
re pour dernière grace, cet instrument qui cher-
en tremblant le pôle, ce compas sensible, ame de
vigation.

VI.

ors le chef, qui s'est élu lui-même, croit devoir
ffer la première sensation de son crime, et ra-
r l'audace de ses compagnons, de peur que le
rds ne les dispose aux conseils de la raison. —
là! la tasse à boire. »
De l'eau-de-vie pour les héros! » Cette exclama-
triviale échappa une fois à Burke! Sans doute
-de-vie peut conduire à une gloire épique.

Nos héros improvisés le pensèrent sans doute, et vidèrent la tasse avec une exclamation d'enthousiasme, Huzza! *vive Otaïti!* exclamations étranges dans la bouche de ces fils de la Révolte. Cette île aimable, ce sol fécond, ces cœurs amis, ces banquets obtenus sans travail, ces mœurs si douces que la nature seule a inspirées, cette richesse que n'a point amassée l'avarice, cet amour qui n'est point le prix de l'argent, comment pouvaient-ils avoir des charmes pour ces farouches enfants des mers, accoutumés à errer selon le caprice de tous les vents; maintenant même ce repos qui est le plus souvent un vain rêve de la douce vertu, à quel prix se préparent-ils à le mériter? — Au prix du malheur des autres: hélas! telle est notre nature, tous les hommes tendent au même but par des chemins différents. Le soin de notre fortune, de notre nom, de notre famille, de notre patrie, de nous-mêmes, a plus d'importance aux yeux de notre égoïsme que tout ce qui est en dehors de notre sphère étroite. Cependant il y a toujours au-dedans de nous cette voix dont le murmure se fait entendre au milieu des calculs silencieux de la cupidité, au milieu du bruit de la gloire. Quelle que soit notre croyance, sous quelque climat que l'ame se trouve, la conscience est l'oracle de Dieu.

VII.

La chaloupe est pleine du petit nombre de ceux qui, fidèles à leur chef, l'attendent tristement; mais il en est quelques autres qui, restés à contre-cœur sur

le tillac de ce noble vaisseau, maintenant gouverné par des criminels, ne peuvent voir sans commisération le destin de leur capitaine. Mais le plus grand nombre lui prédit en riant de nouvelles infortunes, regardant d'un air railleur sa faible voile, et sa barque si fragile et si chargée. Il semble bien moins frêle le léger nautile (*) qui navigue dans son canot d'écaille; il est surtout plus libre, hélas! cet enfant de la mer, véritable fée au milieu de son humide empire. Vainement les ouragans viennent sur l'aile des éclairs bouleverser les vagues, il est en sûreté; son port est dans l'abîme même, où il survit triomphant aux flottes des rois de la terre qui font trembler le monde, et sont anéanties elles-mêmes par un coup de vent.

VIII.

Quand tout fut prêt sur le navire, qui ne reconnaissait plus d'autre maître qu'un révolté, — un matelot, moins endurci que ses camarades, laissa voir cette pitié qui ne fait qu'irriter davantage; il chercha le regard de son chef, et lui exprima par signe son affection et son repentir, en lui offrant une liqueur dont ses lèvres desséchées éprouvaient amèrement le besoin; mais, observé bientôt, ce gardien fut écarté, et aucun sentiment de pitié ne se trahit plus aux yeux de la Révolte. Alors s'avança l'audacieux jeune homme, que son chef avait trop chéri pour son

(*) Coquillage univalve. (*Note de l'Éd.*)

malheur. Montrant du doigt la chaloupe abandonnée, il s'écria :

« Il faut partir et sans retard, sous peine de la mort. »

Cependant, dans ce moment même, il ne put étouffer toute sa sensibilité; un mot fut suffisant pour exciter dans son ame le remords de son noir forfait accompli à demi. Conservant toute son audace aux yeux de ses complices, il ne put s'en couvrir aux yeux de son ancien chef, lorsque celui-ci, avec un reproche sévère, lui demanda qu'était devenue sa reconnaissance pour tous les soins dont il avait été l'objet, et ce qu'il avait fait de cette noble espérance qu'il eut naguère de voir son nom glorieux figurer un jour dans les fastes de la Grande-Bretagne? — Les lèvres tremblantes de Christian laissèrent échapper cette sombre réponse : — « Oui, oui, je suis en enfer! en enfer! »

Il n'en dit pas davantage, mais pressant le départ de son chef, il le fait transporter dans son arche fragile. Ah! que de choses étaient exprimées par les courtes paroles de ses sinistres adieux!

IX.

Le soleil déployait tout l'éclat de son vaste disque au-dessus des mers, la brise tour à tour murmurait ou se cachait silencieuse dans sa grotte humide; ses ailes capricieuses restaient immobiles, ou se jouaient sur les sommités des vagues comme sur une harpe éolienne. L'esquif abandonné fendait, avec un bruit

presque imperceptible, et à force de rames, l'immensité des flots, en se dirigeant vers le rocher qui élève sa cime figure comme un nuage dans l'horizon; le navire et la chaloupe ne se réuniront plus. Mais ce n'est point mon projet de raconter la lamentable histoire du chef trahi et de ses compagnons, leurs longs travaux, leurs nuits d'anxiétés, et leur mâle courage, alors même qu'ils semblaient sans espoir; leur détresse lorsque la famine les eut réduits à n'être plus que des squelettes, et cette foule d'autres maux qui semblaient devoir les rendre insensibles aux atteintes de la faim elle-même. L'inconstance de l'Océan tantôt menace de les engloutir, tantôt les laisse agiter d'un bras leurs rames paresseuses, et ramper sur le sein calme de ses ondes, qui ne cèdent qu'à regret à la force elle-même. — Ils connurent la fièvre continuelle de cette soif dévorante qui fait recueillir les sombres nuages, comme la fraîcheur d'une source; ils saluèrent maintes fois avec ravissement ces nuits de tempête, où la voile tendue et imprégnée de la pluie accorde quelques gouttes aux lèvres avides du matelot, et rend quelque ressort aux organes de la vie. Il leur fallut fuir des ennemis sauvages, qui leur refusèrent un abri hospitalier contre la fureur des eaux. Ils arrivèrent enfin, tels que des spectres affreux, avec le récit véritable d'une navigation plus horrible qu'aucune de celles qui font répandre des larmes dans les annales des périls de la mer.

X.

Nous les abandonnons à leur sort, qui ne resta ni inconnu ni sans châtiment. La vengeance réclame ses droits; la discipline violée plaide en leur faveur; toute la marine croit avoir eu part à l'outrage, et demande qu'on lui fasse réparation.

Mais nous suivrons la trace de ces révoltés, à qui une vengeance lointaine n'inspire aucune crainte.

Ils voguent sur les vagues; ils voguent rapidement; une seconde fois leurs regards vont saluer l'île chérie; — une seconde fois, — l'heureux rivage où l'on ne connaît point de loi, va accueillir ceux qui y ont reçu naguère l'hospitalité; la prêtresse de la nature, la femme les appelle sur ces bords, où ils n'entendront de reproches que ceux de leur conscience, où la terre est un héritage qu'on se divise sans querelle, et où le pain lui-même est cueilli comme un fruit (*). La, personne n'usurpe les champs, les bois, les ondes. — L'âge *sans or*, celui dont l'or ne trouble point les songes, embellit,... — il embellissait du moins ces îles avant que l'Europe vînt y porter sa science et ses coutumes, mais en laissant aussi ses vices aux héritiers de ses leçons. Oublions ce changement, voyons ces insulaires comme ils ont été; voyons-les bons comme la nature, ou se trompant avec elle.

(*) Le célèbre fruit à pain que l'expédition du capitaine Bligh avait pour but de transplanter.

Houzza! vive Otahïti! Tel était le cri qui se faisait entendre pendant que le noble vaisseau sillonnait majestueusement les vagues. — La brise s'élève, la voile naguère pendante s'arrondit par son souffle, les flots se multiplient et courent plus rapides, et la proue les couronne d'une brillante écume. Tel jadis l'Argo fendit l'onde vierge de l'Euxin; mais ceux que l'Argo portait jetaient un regard en arrière vers leur patrie. — Nos rebelles méprisent la leur, ils s'en éloignent comme le corbeau s'éloignait de l'arche, et cependant ils veulent aller partager le nid de la colombe, dompter par l'amour la fougue brûlante de leur audace.

FIN DU CHANT PREMIER.

CHANT II (*).

I.

Qu'ils étaient doux les chants de Toobonaï, quand le soleil d'été descendait dans sa baie de corail !

— « Allons, rendons-nous aux plus charmants bocages de l'île, disaient les jeunes filles; allons écouter le gazouillement des oiseaux; le ramier roucoulera dans l'ombre épaisse, comme la voix des dieux de Bolotoo; nous cueillerons les fleurs qui croissent sur les morts, car elles brillent de leur plus belle couleur, là où repose la tête du guerrier; nous nous assiérons à l'approche du crépuscule, et nous verrons la lune percer de ses rayons l'arbre Tooa, dont les rameaux rendent un si doux murmure; ces accents mélancoliques nous enchanteront, ou bien nous gravirons le précipice, et nos regards dominant la mer, contempleront la vaine lutte de la vague contre ces rochers,

(*) Le début de ce chant reproduit assez fidèlement nos citations de l'introduction; l'île de Toobonai ne fait pas partie des îles de Tonga; mais c'est une de celles où Christian et ses compagnons trouvèrent un refuge.

is pétrifiés, qui rejettent au loin avec dédain
le rebelle brisée en écume. »
uel magnifique tableau ! Qu'ils sont heureux
qui, oubliant les travaux et le tumulte de leur
rrante, n'aperçoivent plus d'autres combats que
de l'Océan ! L'Océan lui-même aime parfois à ad-
, à la clarté de la lune, sa crinière paisiblement
ılée. »

II.

— Oui, nous cueillerons les fleurs du sépulcre,
ferons un festin semblable à celui des esprits dans
asile de délices. Nous nous plongerons joyeuse-
dans les vagues, puis nous reposerons nos
bres sur le tendre gazon du rivage ; et humides
re, après ces travaux, qui ne sont qu'un jeu
nous, nous oindrons nos corps d'une huile par-
e, nous tresserons les guirlandes cueillies sur la
e, et nous nous couronnerons de ces fleurs na-
e consacrées aux braves.
Mais voici la nuit, viens, le Mooa nous rappelle ;
n des nattes retentit le long du chemin sur nos
la torche de la danse jette ses tourbillons de
me scintillante sur la pelouse du Marly. Nous
nous y reposerons à notre tour ; nous aussi
rappellerons par maints banquets la brillante
oire de ces temps où Fiji n'avait pas encore fait
ner la conque de la guerre, et quand des enne-
n'étaient pas encore venus envahir ces îles dans
canots.

« Hélas! c'est par eux que la fleur de l'espèce humaine reçoit de si cruelles blessures; hélas! c'est à cause d'eux que nos champs sont hérissés de ronces: il est inconnu ou oublié le plaisir d'errer seul avec la lune et son amie! Eh bien soit! c'est à eux aussi que nous devons l'art de manier la massue, et de faire pleuvoir nos flèches sur la plaine, — qu'ils recueillent maintenant la moisson qu'ils ont semée; mais livrons-nous aux ébats de la fête, cette nuit; demain nous partons.

« Voici le signal de la danse, — la coupe est remplie jusqu'aux bords, vidons-la jusqu'à la dernière goutte, demain nous pouvons mourir. Revêtons-nous des tissus de l'été; déployons autour de nos corps la blanche ceinture du tapa. De fraîches guirlandes formeront nos couronnes, comme celles du printemps, et autour de nos cous brilleront les grains de l'honni, dont les brillantes couleurs contrasteront avec le sein sous lequel battent nos cœurs. »

III.

« Maintenant la danse est finie. — Cependant arrêtons-nous un instant, ne bannissons pas encore de nos yeux le sourire de la gaieté; demain nous partons pour le Moha, mais ce n'est pas cette nuit. Cette nuit est consacrée aux plaisirs du cœur. »

« Distribuez-nous encore ces guirlandes chéries, ô vous, jeunes enchanteresses de l'aimable Licoo! que vos formes sont belles! comme vos charmes si doux, et cependant si puissants, captivent les ames! Vous

ressemblez à ces fleurs qui, croissant sur le précipice de Metalow, répandent leur parfum au loin sur l'abîme. Nous aussi nous verrons Licoo; mais, hélas! ô mon cœur! que dis-je? nous partons demain. »

IV.

Tels étaient les chants, telle était la mélodie de ces temps de concorde lorsque les vents n'avaient pas encore poussé l'Europe sur ces bords. Ils avaient leurs vices, il est vrai, mais c'étaient ceux que donne la nature, oui! ce n'étaient que ceux du sauvage; et nous, nous avons leurs vices et d'autres qui ne sont qu'à nous. Nous réunissons les bassesses de la civilisation à tout ce qui révolte dans le sauvage. Qui n'a pas reconnu parmi nous le règne de l'hypocrisie? Qui n'y voit pas à la fois les prières d'Abel et la méchanceté de Caïn? Ah! heureux qui ne voit pas de trop près ce vieux monde, plus dégradé que le nouveau! qui lui-même n'est plus nouveau aujourd'hui : excepté dans les régions où Colombie voit deux géans jumeaux, enfants de la liberté; et où la Chimboraçao, dominant les airs, la terre et les vagues, n'aperçoit aucun esclave à ses pieds.

V.

Tel était ce chant, d'une de ces époques de tradition qui donne aux morts la seule renommée qui leur survit, quand la renommée n'a d'autre signe pour se manifester que ces accords, dont le charme est à demi divin; elles n'offrent à l'œil du sceptique

aucune annale; mais elles confient à l'harmonie la jeune Histoire, semblable au jeune Achille, la lyre du centaure à la main, pour lui apprendre à surpasser son père.

Oui, les simples stances d'une ballade chérie, répétées par l'écho du rocher, mêlées à la voix des vagues, au murmure du ruisseau qui fuit plus timide sur le gazon, ou aux échos retentissants de la montagne, touchent plus vivement le cœur et l'oreille que tous les trophées élevés par les favoris de la victoire. Ces simples stances séduisent agréablement, tandis que les hiéroglyphes ne sont qu'un vain sujet de travaux pour les sages, ou de rêves pour les savants. Elles captivent par un charme naturel, tandis que les volumes de l'histoire fatiguent les lecteurs. Tel était ce chant sauvage, car le chant est cher aux sauvages. Seul il inspirait la solitude de ces hommes du Nord qui vinrent nous conquérir; il s'élève partout où il n'est pas étouffé par un ennemi destructeur, ou par le faux langage de la civilisation. Que peut l'art plus accompli de nos poètes?

VI.

Ces mélodies que l'art n'avait point dictées interrompaient doucement le voluptueux silence des cieux dans cette heure d'un jour d'été où le soleil de Toobounai était au milieu de sa carrière.

Toutes les fleurs étaient épanouies, l'air était embaumé; à peine un premier souffle commençait à ébranler le palmier, et, sans exhaler encore aucun

murmure, soulevait la vague pour aller rafraîchir la grotte où était assise la chanteuse avec le jeune étranger qui lui avait fait connaître les amers plaisirs d'une passion par laquelle sont tyrannisés tous les cœurs, mais encore plus les cœurs qui, tendres sans défiance, et consumés par ce feu qui vient les surprendre, tels que des martyrs heureux et triomphants au milieu de leur bûcher funéraire, s'abandonnent à leur torture avec tant de joie, que cette agonie devient pour eux un ravissement préférable à tous les délices de la vie!... Douce agonie qui conduit à la mort; car la vie terrestre n'a rien à comparer à cette extase de la nature, même dans ses rêves; et toutes nos visions d'un monde meilleur ne nous offrent, après tout, qu'une éternité d'amour.

VII.

Ainsi chantait l'aimable sauvage de ces îles, déja femme par ses formes et sa taille, quoique encore dans l'enfance par l'âge, selon nos idées de l'enfance dans notre climat plus froid, où il n'est rien de précoce que le crime. — Cette enfant d'un monde enfant, — chaste et pure comme la nature l'avait faite, était revêtue déja de toutes les graces de la jeunesse, sombre comme la nuit; mais comme la nuit avec tous ses astres ou comme une caverne brillante de toute ses cristallisations naturelles. Ses yeux semblaient doués d'une langue magique, sa forme rappelait Aphrodite dans son coquillage avec le cortége de ses amours, voguant autour d'elle sur l'abîme, et vo-

luptueuse comme la première approche du sommeil; — pleine de vie cependant, car ses joues basanées s'animaient par moments d'une touchante rougeur. Son sang colorait son teint, et s'y épanouissait, brillant comme le corail qui décore de ses rameaux de pourpre le sombre lit des vagues, et séduit l'avide plongeur.

Telle était cette fille des mers du Sud, comparable elle-même à une vague dans ses transports; heureuse d'inviter les autres au bonheur, et ne s'attristant jamais que de leurs peines; le plaisir que procurait son cœur fidèle et tendre, était pour elle le plus doux des plaisirs; les espérances de son avenir ne devaient rien à l'expérience, cette triste et froide pierre de touche, dont le contact décolore tout. Elle ne craignait point le mal, parce qu'elle ne le connaissait pas, ou ce qu'elle en connaissait était vite, — trop vite, — oublié; ses sourires et ses larmes passaient sur son visage, comme l'haleine légère du vent passe sur le cristal d'un lac pour troubler un moment, mais non pour détruire sa transparence. Bientôt une onde nouvelle descend de la montagne, et vient rendre la sérénité à l'humide asile de la naïade; mais quelquefois aussi, un ouragan affreux bouleversera la source, chassera les vagues de leur bassin, et en laissera corrompre la masse dans quelque marécage désert et fétide. — Mais sera-ce là le sort de la jeune insulaire? — D'éternelles vicissitudes font, hélas! la guerre à l'humanité; l'heure de la chute des mondes arrive: les simples mortels seraient-ils épargnés? heureux ceux

du moins qui, ayant vécu dans l'innocence, se survivront parmi les esprits du ciel.

VIII.

Et lui, quel est-il, cet étranger aux yeux bleus, à la blonde chevelure? — Un fils du Nord, né dans ces îles plus connues de l'Européen, mais presque aussi sauvages que celles d'Otaïti; c'est un fils de ces Hébrides où mugit le Pentland avec ses tourbillons. Balancé dans le berceau par le souffle impétueux des vents, il fut l'enfant de la tempête en corps et en esprit; ses yeux ouverts, pour la première fois, sur l'écume de l'Océan, s'étaient depuis ce moment familiarisés avec les abîmes, comme s'ils eussent été ses seuls foyers domestiques. L'Océan avait été le compagnon de ses rêveries, le confident de sa solitude, et le seul maître de sa jeunesse passée sur un navire. Jouet des vagues et de l'inconstance des saisons, il avait de bonne heure aimé les périls par choix. Instruit dans les légendes de sa romanesque patrie, prompt à espérer, mais non moins constant à souffrir, il avait fait connaissance avec tous les sentiments, excepté avec le désespoir. Placé sous le climat de l'Arabe, il eût été un bandit aussi audacieux qu'aucun de ceux qui ont foulé ses sables brûlants, et il en eût bravé la sécheresse avec autant de persévérance qu'Ismaël voyageant sur son vaisseau du désert (*). Sur le

(*) Le dromadaire, figure orientale.

rivage du Chili on l'eût vu fier cacique; sur les montagnes d'Hellas, Grec rebelle; né dans une tente, il serait devenu peut-être un Tamerlan : destiné à un trône, il eût peut-être été incapable de régner; car le même esprit qui s'ouvre lui-même un chemin à la puissance, s'il est venu au monde avec la couronne sur la tête, ne peut plus trouver d'autre proie que lui-même, il lui faut rétrograder, et pour chercher ses plaisirs, il sera réduit à faire l'expérience des privations et de la douleur (*). Le même esprit qui fit un Néron, honte affreuse de Rome, avait formé dans un rang plus humble l'illustre citoyen qui avait rendu le nom de Néron glorieux (**).

(*) Lucullus when frugality would charm
Had wanted turnips in his Sabine farm.

POPE.

Quand la frugalité aurait eu des charmes pour Lucullus, il aurait regretté de n'avoir pas de navets dans sa ferme Sabine.

(**) Le consul Néron, qui fit cette marche fameuse par laquelle il trompa Annibal et défit Asdrubal, accomplissant par là un exploit presque sans pareil dans les annales militaires. La première nouvelle qu'Annibal eut de son retour, ce fut par la tête d'Asdrubal jetée dans son camp. A cette vue, le héros carthaginois s'écria avec un soupir, que Rome allait être enfin la maîtresse du monde. Et cependant, sans cette victoire de Néron, le tyran qui souilla ce même nom sur le trône n'eût peut-être jamais régné. Mais l'infamie de l'un a éclipsé la gloire de l'autre. Quand on prononce le nom de Néron, qui pense au consul ? Telles sont les choses humaines.

IX.

Tu souris, lecteur. — Ces comparaisons paraissent ambitieuses à ceux qui contemplent tout avec des yeux éblouis; tu souris. — Qu'ont de commun, dis-tu, avec le Chili, Hellas, l'Arabie, avec la gloire ou avec Rome, le nom d'un homme inconnu? — Tu souris. — Eh bien, cela vaut mieux que de soupirer; cependant cet homme aurait pu être l'égal des mortels glorieux que je viens de citer; on aurait pu dire de lui: — Ce fut un esprit audacieux, un guerrier toujours à l'avant-garde, un héros citoyen ou un chef despotique, capable d'illustrer une nation ou de l'opprimer. Il avait une de ces ambitions qui nous élèvent au-dessus, ou nous abaissent au-dessous de ce qui exalte nos cœurs; mais ce n'est là qu'un songe: qu'était réellement cet inconnu? Un jeune homme brillant de force et de santé, un marin révolté, libre comme les flots, et l'époux de la fille de Toobonai. — C'était le blond Torquill.

X.

Assis auprès de Neuha, il suivait des yeux le mouvement des vagues. — Neuha était la fleur des filles de l'île, d'une naissance noble. (Un héraut d'armes se rira de cette noblesse qui, dans ces îles peu connues, n'était attestée par aucun écusson. Mais Neuha descendait d'une antique race, d'ancêtres vaillants et libres, chevaliers nus d'une chevalerie sauvage, dont les tombeaux couverts de gazon s'élèvent

sur le bord de la mer; et le tien, que j'ai vu, ô Achille! que nous offre-t-il de plus?)

Les étrangers, porteurs de la foudre, étaient arrivés dans de vastes canots, hérissés de traits de flammes, et surmontés d'immenses arbres qui, plus hauts que le palmier, semblaient prendre racine dans l'abîme au milieu du calme, et qui soudain, dès que les vents se réveillaient, étendaient au loin des ailes semblables à des nuages sur l'horizon. L'approche de ces villes, reines flottantes de la mer, semblait enlever aux vagues elles-mêmes une partie de leur liberté. — Neuha, avec sa légère nacelle, apparut et glissa comme un trait sur l'écume de l'Océan, comme la renne à travers la neige, ou semblable à la Néréide dans sa conque océanique; elle contempla avec étonnement cette masse gigantesque qui s'approchait de vague en vague. — L'ancre tomba dans l'abîme, et le navire s'arrêta, comme un énorme lion endormi au soleil, tandis qu'à l'entour se multipliait un essaim de petits canots semblables à des abeilles bourdonnant en foule autour de la crinière du roi des animaux.

XI.

Les blancs débarquèrent. — Est-il besoin de dire le reste? Le nouveau monde tendit la main à l'ancien; chacun était un sujet d'étonnement pour l'autre, et le lien de la curiosité devint peu à peu le lien plus tendre d'une mutuelle amitié. Bienveillant fut l'accueil des pères; plus tendre encore fut l'accueil de leurs filles, émues d'un sentiment plus doux; une alliance les

unit : les enfants d'un ciel d'orage trouvèrent la beauté dans ces visages basanés. Les insulaires, à leur tour, admirèrent un teint plus clair, qui paraissait si blanc dans un climat où la neige était inconnue.

La chasse, la liberté d'errer dans les bois; une île où chaque cabane invitait l'étranger et lui offrait un foyer domestique; le filet tendu dans la mer, les pirogues rapides qui parcouraient cet archipel, parsemé de tant d'îles brillantes; un sommeil rafraîchissant obtenu par des travaux qui n'étaient que des jeux; ces palmiers, qu'on croirait des dryades animées, dont Bacchus enfant féconde le sein, tandis que l'aigle construit son aire au-dessus de la crête qui ombrage, comme un panache, le cep de vigne caché sous l'écorce; le banquet de cava, l'igname, la semence du coco, qui porte à la fois une coupe, un fruit et du lait; l'arbre à pain qui, sans le secours de la charrue, produit une facile moisson, et donne même un pain tout préparé sans la flamme de la fournaise, et sans que la forêt soit privée de ses rameaux, — arbre sans prix, autour duquel peuvent se réunir chaque jour de nouveaux convives, sans craindre la famine! — ces trésors, et les mille plaisirs de la mer, des forêts et de ces riantes solitudes, captivèrent tous ces hommes, naguère sans patrie, et leur firent aimer ceux qui seraient plus heureux si leur ignorance était encore plus grande. Voilà ce qui fit plus que n'avait fait la discipline d'Europe.

Voilà ce qui civilisa les fils de la civilisation.

XII.

Parmi tous ces couples épris, Torquill et Neuha n'étaient pas les moins beaux : tous deux enfants des îles, quoique sous des climats différents, il est vrai, mais tous deux sous l'influence d'un astre des mers, tous deux élevés au milieu du spectacle d'une nature sauvage, spectacle dont le souvenir nous est toujours si doux. Quelque chose qui survienne entre nous et les premiers goûts de l'enfance, qui n'aime à se rappeler ce qui frappa d'abord ses yeux ? Celui qui de ses premiers regards aperçut les cimes bleues des montagnes, saluera avec amour chaque élévation qui lui montrera ce même azur; il retrouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami auquel il tendrait volontiers les bras.

J'ai long-temps erré dans les pays qui ne sont pas le mien, j'ai adoré les Alpes, aimé les Apennins, révéré le Parnasse et admiré l'Ida et l'Olympe de Jupiter, dominant la plaine étendue à leurs pieds; mais ce n'était pas seulement la mémoire des vieux âges du monde, ce n'étaient pas seulement les charmes naturels de ces monts qui me ravissaient à leur aspect; le transport de l'enfant survivait dans le jeune homme. Loch-Na-Gar se confondait avec l'Ida sur la plaine d'Ilion, mêlait des souvenirs celtiques avec le mont Phrygien, et faisait couler les torrents d'Écosse avec l'onde transparente de Castalie (*). Pardonne-moi,

(*) Enfant encore, à peu près à l'âge de huit ans, après

ombre éternelle d'Homère, Apollon, pardonne-moi ces erreurs de mon imagination, le Nord et la nature m'apprirent à adorer ces scènes sublimes par le souvenir de ce que j'avais aimé auparavant.

XIII.

L'amour qui rend toutes les choses belles et tendres, la jeunesse qui pare tout l'horizon de riantes clartés; les dangers passés qui font chérir à l'homme lui-même le jour de repos dans lequel il cesse de détruire; la beauté mutuelle dont la sympathie ébranle le cœur le plus farouche, comme l'électricité rend sensible le dur métal : voilà ce qui réunit par un sentiment commun l'homme du Nord à demi-sauvage et l'insulaire qui l'était tout-à-fait.

Le souvenir terrible du combat avait cessé de faire éprouver à son cœur ses sombres jouissances; l'inquiète impatience du repos ne venait plus l'agiter, comme

---

une attaque de fièvre scarlatine que j'avais eue à Aberden, je fus envoyé dans les montagnes d'Écosse par l'avis des médecins. J'y passai plusieurs étés, et c'est de là que je fais dater mon amour pour les pays de montagnes. Je n'oublierai jamais l'effet que produisit sur moi quelques années après, en Angleterre, l'aspect même des collines de Malvern, seule espèce de montagne que je voyais depuis longtemps. Quand je fus de retour à Cheltenham, j'avais coutume chaque soir, au coucher du soleil, de regarder ces montagnes en miniature, avec une sensation que je ne puis décrire. C'était un enfantillage sans doute; mais je n'avais alors que treize ans, et c'était dans les vacances.

l'aigle dans son aire, quand le bec aigu et l'œil perçant de l'oiseau guerrier cherchent une proie dans l'espace des cieux, — son cœur était dompté par cette mollesse voluptueuse si douce et si efféminée à la fois, qui menace l'urne du héros de lui ravir tous ses lauriers. — Les lauriers n'existent plus quand c'est pour toute autre chose que pour répandre le sang que brûle le cœur du héros; cependant, quand sa cendre est déposée dans le tombeau, le myrte n'accorde-t-il pas une ombre aussi douce? Si César n'avait connu que Cléopâtre, Rome eût été libre, et le monde ne fût point devenu le domaine de César. Et qu'ont fait pour la terre les exploits de César et la renommée de César? Nous en ressentons l'influence dans notre honte; la sanction sanglante de sa gloire consacre la rouille des chaînes que nous imposent les tyrans. C'est en vain que la gloire, la nature, la raison, la liberté invitent des millions d'hommes à faire ce que fit le seul Brutus.—Peuples esclaves, qu'hésitez-vous à abattre ces oiseaux moqueurs, imitant la voix du Maître du monde! ne sont-ils pas restés trop long-temps perchés sur leur arbre élevé! —Nous sommes encore chassés par ces hiboux, et nous prenons pour des aigles ces ignobles oiseaux, quand le seul mot de liberté suffirait pour les mettre en, fuite, comme leur peur vous le démontre trop bien.

XIV.

Ravie, dans la plus douce des extases, Neuha, l'insulaire de la mer du Sud, était une épouse dé-

vouée qu'aucune des distractions du monde ne pouvait arracher à son amour; aucune société n'était là pour la railler de sa flamme passagère; aucune foule de bavards et de fats ne venait avec leur bruyante admiration ou leurs chuchotements adultères, menacer son devoir, sa gloire et son bonheur. Sa fidélité et tous ses sentiments étaient chastes comme sa nudité: elle était comme un arc-en-ciel dans l'orage. Avec quelle brillante variété le météore change ses couleurs: quelque vaste que devienne son arche dans l'horizon, quelque changement qu'on aperçoive dans ses teintes, c'est toujours le signe consolateur de l'amour céleste.

XV.

Dans cette grotte du rivage battu par la vague, Torquill et Neuha passaient l'heure du midi des tropiques. Aucune des heures du jour n'était longue pour eux. — Ne réfléchissant jamais sur le cours du temps, qui n'était pas divisé pour eux par le triste son d'une horloge, dont la voix d'airain marque la tâche journalière de nos travaux, et semble appeler l'homme avec un son moqueur; que leur faisait l'avenir ou le passé? Le présent les occupait seul comme un tyran jaloux; leur sablier était le sable de la mer, et la marée voyait leurs moments s'écouler comme ses propres lames. Qu'avaient-ils besoin de compter les dates, eux dont le jour passait plus rapide qu'une heure? Le rossignol les avertissait seul de l'approche du soir par ses touchants

adieux à la rose (*). Quand le soleil se couche dans ces climats, ce n'est pas en descendant à pas lents dans son humide couche du nord; c'est d'un seul bond, avec tout son éclat; c'est comme s'il quittait pour toujours le monde, et le privait de ses clartés sans retour, qu'il plonge sous les flots son front rayonnant, semblable à un héros qui se précipite fièrement dans la tombe. Les deux amants se levaient alors, cherchant la lumière dans les cieux, puis dans les yeux l'un de l'autre, s'étonnant que l'été eût un soleil si rapide, et se demandant si en effet le jour était fini.

XVI.

Cela pourrait-il paraître étrange? L'enthousiaste religieux ne vit pas sur la terre, mais dans ses rêves extatiques; les jours et les mondes sont emportés devant lui comme dans un tourbillon; son ame a précédé sa cendre dans le ciel. L'amour est-il moins puissant? — Non; il nous entraîne avec la même violence vers la révélation glorieuse d'un Dieu, ou vers cette autre moitié de nous-mêmes, dont les plaisirs et les douleurs sont tellement au-dessus des nôtres, et que nous confondons avec tout ce que nous connaissons du ciel ici-bas. En un instant, des deux points opposés, ces feux, qui consument tout,

(*) L'histoire bien connue des amours du rossignol et de la rose me dispense de tout commentaire.

se rapprochent, et nous enveloppent avec ce que nous aimons dans une flamme commune.

Combien de fois encore nous oublions le temps, lorsque solitaires et admirant le trône universel de la nature, — ses forêts, ses déserts, ses vastes eaux, parlent d'elle à notre intelligence. Les astres et les montagnes n'ont-ils pas une vie? Les vagues n'ont-elles pas une ame; leurs cavernes humides ne sont-elles pas douées d'un sentiment, et ne l'expriment-elles pas dans leurs larmes silencieuses? Oui, les cieux nous appellent avec amour dans leur sphère; ils dissolvent notre enveloppe d'argile avant son heure, et plongent nos ames dans les vastes mers de l'éternité. Arrête, dépouille-toi de ce fol orgueil! — Qui pense à soi, lorsqu'il regarde le ciel? et qui, lorsqu'il porte ses regards moins haut, pensa jamais à la bassesse générale des hommes ou à la sienne, dans ces moments d'illusion et de jeunesse où le cœur n'a pas encore reçu la leçon du temps?

XVII.

Neuha et Torquill se levèrent. — Le crépuscule répandait son ombre douce et mélancolique dans la hutte qui leur servait d'asile, et dont les cristaux, s'allumant soudain, rappelaient par le faible éclat de leur lumière l'éclat mystérieux des astres de la nuit. Le jeune couple, partageant le calme de la nature, regagna lentement sa cabane construite sous le palmier, tantôt souriant, tantôt silencieux, comme le spectacle de la terre et des cieux, — charmants tous

deux comme l'amour quand il est pur et serein; l'Océan élevait à peine la voix plus haut que l'invisible habitant du coquillage, lorsque, éloigné de l'onde natale, cet enfant des mers crie et ne veut pas s'endormir, exhalant en vain le léger murmure de la plainte, et appelant le vaste sein de l'onde, sa nourrice (*).

Les bois les plus sombres inclinaient leurs rameaux comme pour goûter le repos; l'oiseau des tropiques dirigeait son vol orbiculaire vers son nid des rochers, et le firmament étendait ses voiles d'azur comme un lac paisible dont l'aspect eût ravi la piété d'une ame religieuse.

XVIII.

Mais à travers les palmiers et les plantins, écoutez! Quelle est cette voix dont le son n'est pas celui

(*) Si le lecteur veut approcher de son oreille le coquillage qu'il a peut-être sur sa cheminée, il comprendra à quoi je fais allusion. Si le texte lui paraît obscur, il trouvera dans Gébir la même idée mieux exprimée dans deux vers. Je n'ai jamais lu ce poëme; mais j'ai entendu citer les vers par un lecteur plus heureux, qui semble différer d'opinion avec l'éditeur de la Revue de trimestre. (Quart. Rev.) Celui-ci, dans la réponse au critique de son Juvénal, qualifiait Gébir d'ouvrage aussi absurde que médiocre. C'est à M. Landor, l'auteur de Gébir ainsi qualifié, et de quelques poëmes qui le disputent en obscénité à ceux de Martial et de Catulle, que l'immaculé M. Southey adresse ses déclamations contre l'impureté.

qu'un amant, dans cette heure de voluptueux silence, turait voulu entendre? Ce n'est pas le soupir de la brise mourante de la nuit, faisant vibrer d'un dernier souffle le feuillage harmonieux des bois, et répété par les échos des rochers, — accords ravissants d'une musique sans art. — Ce n'est pas un sonore chant de guerre qui trouble le charme, ni le cri solé du hibou, cet ermite sombre des nuits, qui exale les plaintes lugubres de son ame solitaire, jusqu'à ce que le jour dissipe les ombres; — c'est le son perçant et prolongé d'un sifflet naval auquel succèdent le silence d'un moment et puis une rauque exclamation : « Holà! Torquill, mon garçon! qu'y a-t-il de bon? — Holà! camarade, holà! »

« Qui m'appelle? » s'écrie Torquill à son tour, cherchant de l'œil celui qui s'approche. — « Me voici. » Telle fut la courte réponse de l'interrupteur.

XIX.

Mais ici, de la bouche qui a parlé, s'échappe, comme pour l'annoncer mieux encore, un souffle aromatique qui n'avait pas passé sur une couche de violettes, comme Shakspeare le dit d'un zéphyr, mais un souffle plus habitué à faire voltiger la vapeur sur le grog ou sur l'ale, après avoir passé par une courte et fragile pipe. Cette pipe avait déja exhalé ses parfums dans toutes les zones et sur toutes les mers, depuis Portsmouth jusqu'aux pôles. Oui, elle avait bravé les orages, et répété partout avec persévérance

son sacrifice à Éole, à travers tous les changements de l'atmosphère; et qui était celui qui la possédait? — Si je ne me trompe, c'était ou un matelot ou un philosophe (*).

Sublime tabac qui, du levant au couchant, égaies les travaux du Maure ou l'oisive mollesse du fils de Mahomet! toi qui, sur l'Ottomane du Musulman, partages également ses heures et rivalises avec l'opium et ses Odalisques; magnifique à Stamboul, mais moins noble, sinon moins cher à Wapping (**) ou le long du Strand (***); divin dans les hookas, glorieux dans une pipe garnie d'ambre doré; comme tout ce qui charme, tu nous séduis bien mieux quand tu t'offres avec de riches ornements; néanmoins tes amants véritables admirent plus encore tes appas dans leur nudité! — Qu'on m'apporte une cigarre!

XX.

A travers les ombres de la forêt une figure humaine vint interrompre la solitude des deux amants. C'était un matelot en costume étrange et burlesque, tel que ce personnage de mascarade qui semble sortir du fond des vagues, lorsque les navires franchissent la ligne équinoxiale, et que l'équipage en gaieté célèbre ses grossières saturnales dans le char prétendu de Neptune. Le Dieu de l'Océan voit en souriant son

(*) Hobbes était un fumeur déterminé.
(**) Faubourg maritime de Londres.
(***) Rue de Londres.

nom revivre, quoique ce ne soit que dans le jeu grotesque de quelques matelots, réjouis par une brise qui n'a pas soufflé dans les ondes poétiques des Cyclades. Le vieux Neptune aime encore à contempler à travers l'humide glace de son empire quelques rites de son ancien culte (*).

La jaquette de notre matelot, quoique un peu vieille; sa pipe fidèle, qui a toujours égayé ses loisirs et ses travaux; son air hardi; sa démarche un peu balancée, qui imitait le roulis de son cher navire: tout en lui annonçait son ancien état; mais une espèce de mouchoir, négligemment disposé et noué autour de sa tête, lui servait de chapeau; et, au lieu de caleçon (hélas! trop vite déchiré; car les bois les plus doux ont leurs ronces), un tissu curieux de natte remplaçait ses *inexprimables* (**). Ses pieds nus et son visage brûlé du soleil convenaient également à son métier de matelot et au peuple sauvage dont il faisait désormais partie. Ses armes n'appartenaient qu'à lui, inventions de notre Europe, produits d'une civilisation perfectionnée; le mousquet pendait à ses épaules larges, robustes, et un peu

(*) La cérémonie du passage de la ligne équinoxiale est trop connue pour exiger de nous une longue note.

(**) Nom inventé par la pudeur anglaise pour dire une *culotte*: le mot *cuisse* (thigh), est même proscrit de la langue; gardez-vous bien à table de demander une cuisse de poulet: mais demandez-en la jambe, et vous serez servi.

(*Note de l'éditeur.*)

voûtées par son séjour sur les vaisseaux ; à sa ceinture était fixé son coutelas, indifférent pour le fourreau usé ou perdu ; à côté de ce fer étaient ses pistolets, couple très-conjugal. — Que cette métaphore ne soit pas traitée de mauvaise plaisanterie, quoique l'un des deux fût sans amorce, et l'autre faisant faux feu. Une baïonnette complétait cet accoutrement hétéroclite ; — une baïonnette à laquelle la rouille avait enlevé tout l'éclat de son acier, jadis si poli.

XXI.

— « Qu'y a-t-il de neuf, Ben Bunting? » (s'écria Torquill, lorsqu'il fut à portée de voir et d'entendre le personnage que je viens d'introduire.)

— « Hé ! hé ! rien de neuf, dit Ben ; mais assez de nouvelles : une voile a paru dans le lointain. »

— « Une voile ! et comment ça ? Mais où as-tu pu l'apercevoir ? Ce ne peut pas être. — Je n'ai pas vu l'ombre d'une voile sur la mer. »

— « Probablement, reprit Ben, tu n'as rien dû voir de la baie ; mais du haut du rocher où j'ai passé une partie du jour, je l'ai vue, moi, et le vent lui était favorable. »

— « Quand le soleil s'est couché, où était-elle ? a t-elle jeté l'ancre ? »

— « Non ; mais elle a continué à marcher sur nous jusqu'à ce que le calme se soit déclaré. »

— « Quel pavillon ? »

— « Je n'avais pas de télescope ; mais ce maudit navire m'a semblé ne rien apporter de bon. »

— « Est-il armé? »

— « Je le crois. Il est envoyé à la découverte; il est temps, je pense, pour nous de virer de bord. »

— « Que dis-tu? n'importe qui nous attaque, nous ne fuirons pas, ce serait une lâcheté; nous mourrons dans nos quartiers en vrais braves. »

— « Bien! bien! Ma foi, tout cela est égal à Ben. »

— « Christian le sait-il? »

— « Oui, oui : il a rassemblé notre monde. On s'occupe à fourbir les armes; nous avons du canon. On te demande. »

— « C'est juste; et, ne me demandât-on pas, ce n'est pas moi qui pourrais laisser mes camarades sur des bas-fonds.

« Ma Neuha! hélas! faut-il que le sort ne me poursuive pas seul; mais encore une amie si douce et si fidèle! Mais quelque chose qui arrive, ma Neuha! ne viens pas énerver mon courage: je n'ai pas le temps de verser une larme. Je suis tout à toi, à tout événement. »

— « Fort bien, dit Ben; cela est bon pour les soldats de marine (*)! »

(*) Cela est bon pour les soldats de marine, mais les marins n'en croiront rien! — Ancien dicton qui survit à une ancienne jalousie n'existant plus qu'en paroles entre les braves marins et les soldats également braves.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT III.

I.

Le combat était fini. On ne voyait plus cet é
lumineux qui, au milieu de l'obscurité, entoure
dain le canon au moment où il vomit le boulet,
sager ailé de la tombe. Les vapeurs sulfureuses,
tant la terre, ne souillaient plus que l'azur du
le tonnerre retentissant, qui naguère accompa
chaque décharge, avait laissé les échos à leur si
mélancolique. Plus de cris d'horreur ou de rag
lutte était à son terme; les rebelles étaient écr
dispersés ou pris, excepté ceux qui survivaient
regretter le sort de leurs compagnons, qu'ils
maient heureux d'avoir rendu leur dernier so
un petit nombre s'était échappé; et ceux-là ét
poursuivis dans l'île qu'ils avaient préférée à
terre natale! il n'y avait plus pour eux de patri
la terre depuis qu'ils avaient renié celle qui les
vus naître; chassés comme des bêtes féroces, ils
chaient les déserts comme l'enfant se réfugie v
sein de sa mère; mais c'est vainement que,
viter la vengeance de l'homme, les loups
lions cherchent leur tanière; plus vainement e

l'homme voudrait éviter son semblable acharné à sa destruction.

II.

Il était un rocher gigantesque qui dominait encore l'Océan orageux, escaladant ses énormes flancs, la vague en était soudain précipitée comme un brave qui monte le premier à l'assaut, et elle retombait sur les vagues qui accouraient en écumant après elle sous l'étendard des vents en fureur.

La mer est calme, et sous l'abri de ce roc presque inaccessible s'est réfugiée la troupe peu nombreuse des vaincus et des blessés dévorés par la soif, et épuisés par une longue résistance; mais ils ont encore leurs armes à la main, et conservent un air d'orgueil comme des hommes accoutumés à prévoir de sang-froid toutes les rigueurs du sort, et à y opposer un invincible courage. Ils ont osé braver une inévitable défaite, ils ont compris depuis long-temps qu'une cruelle vengeance les poursuivait; mais un reste d'espérance les avait autrefois soutenus dans ces îles lointaines, au milieu de l'empire des vagues où ils auraient pu être oubliés et perdus, sinon pardonnés. De telles réflexions avaient détourné et le plus souvent effacé de leur mémoire le pressentiment des sévères recherches de leur patrie offensée.

Leur île verdoyante ne pourra plus protéger leur vertu tardive ou leurs vices; ce paradis conquis par la révolte est fermé pour eux; par un triste retour sur le passé, il ne leur reste plus que le compte de

leurs torts à payer. La proscription les atteint dans leur patrie adoptive; en vain l'univers est ouvert devant eux, toutes les issues en sont gardées par leurs ennemis. Leurs nouveaux alliés ont sacrifié pour ces infortunés, leur sang et leur vie; mais que peuvent la lance, la massue et le bras d'Hercule contre cette invention magique d'un tonnerre terrestre qui détruit le guerrier avant qu'il ait fait usage de ses forces, et qui, comme les traits perfides de la peste, creuse à la fois la tombe du brave et de toute vaillance humaine (*)! Leur petit nombre a fait tout ce que le petit nombre peut faire contre un nombre supérieur; mais quoique le choix libre d'une mort volontaire rende fort contre la tyrannie, la Grèce elle-même ne peut se vanter que d'un seul combat des Thermopyles jusques à ce jour, où elle vient de reforger ses chaînes, et de les convertir de nouveau en glaive pour mourir ou revivre telle qu'elle fut jadis.

III.

Le petit nombre des vaincus paraissait donc, à l'abri de l'immense rocher, comme le dernier reste d'un troupeau de daims immolé par les chasseurs;

(*) Archidamus, roi de Sparte et fils d'Agésilas, voyant une machine nouvelle inventée pour lancer des dards et des pierres, s'écria : « Voici *le tombeau de la valeur.* » Ce même mot a été attribué à quelques chevaliers sur l'invention de la poudre à canon; mais l'anecdote primitive est dans Plutarque.

tout leur aspect annonce des forces épuisées; mais le sang des chasseurs tache leur bois menaçant encore.

Une source descendait en tombant de la cime du rocher et se traçait un sentier interrompu jusqu'à l'onde amère. Ses petits flots argentés, purs et frais comme l'innocence, jouaient un moment sur les inégalités du rocher, et brillaient aux rayons du soleil. Tel on voit reluire sur la cime solitaire d'un mont des Alpes l'œil du chamois timide qui mesure le vaste azur des cimes plus basses qui se pressent à ses pieds.

Les compagnons de Christian courent à cette source. — La seule sensation de la soif absorbe toutes leurs autres sensations. — Ils boivent avec la volupté qu'éprouvent ceux qui se désaltèrent pour la dernière fois, et ils baignent avec transport leurs bras dans cette onde rafraîchissante; quand ils ont adouci l'ardeur de leur gosier et lavé les taches sanglantes de ces blessures, dont des chaînes seraient le seul bandage, ils regardent tristement autour d'eux, comme s'ils s'étonnaient d'être encore un si grand nombre en vie et non captifs; — mais observant le plus profond silence, chacun se contente d'interroger les regards de son compagnon comme pour appeler un langage que ses propres lèvres lui refusent. Ils semblent tous avoir perdu la voix avec leur cause.

IV.

Sombre, à l'écart, Christian restait les bras croisés sur son sein; son visage, naguère animé par de fraî-

ches couleurs et par un regard intrépide, était devenu livide. Ses cheveux, au lieu de se diviser en boucles gracieuses, se hérissaient sur sa tête comme un nid de vipères réveillées soudain; immobile comme une statue, serrant les lèvres pour refouler même son souffle au fond de sa poitrine, il était fixé contre le rocher, menaçant dans son silence; et si ce n'eût été un léger mouvement de son pied qui battait et creusait le sable, on l'aurait cru pétrifié. A quelques pas de lui, Torquil appuyait sa tête contre un angle de la roche; il gardait aussi le silence, regardant son sang couler, mais sans être blessé à mort. — Sa plus cruelle blessure était toute intérieure : son front était pâle, ses yeux bleus cavés, et des gouttes de sang qui souillaient ses cheveux blonds prouvaient que ce n'était pas le désespoir, mais la faiblesse de la nature, qui le faisait pâlir; auprès de Torquil était un troisième vaincu, brusque et grossier comme un ours, mais tendre comme un frère, — Ben Bunting, qui, après avoir étanché et pansé tant bien que mal sa blessure, allumait tranquillement sa pipe, — trophée survivant à cent combats, fanal dont la clarté avait éclairé dix mille nuits. Le quatrième et le dernier de ce groupe abandonné allait et venait, se baissait et se relevait; ramassait un caillou, le laissait retomber, — se mettait à courir, puis s'arrêtait soudain, — jetait les yeux sur ses compagnons, sifflait à demi un air, — se taisait, — puis recommençait tous ces mouvements avec un mélange de trouble et d'insouciance. — Voilà une longue description pour rendre ce qui se

passait dans cinq minutes, — mais quelles minutes! — De tels moments subdivisent la vie des hommes en siècles d'éternité.

V.

Enfin Jack Skyscrape, homme vif, qui effleurait tout comme un zéphyr effleure les objets sur lesquels il passe, — plus brave que ferme, et plus propre à oser tout et à mourir en un moment, qu'à lutter contre le désespoir, s'écria : « Goddamn! » Énergiques syllabes, — pivot de l'éloquence anglaise, comme *allah* est celui de la langue turque, ou comme les mots plus païens encore de *proh Jupiter!* chez les Romains, exprimaient spontanément une impression vive et servaient d'écho à l'embarras.

Jack était embarrassé. — Jamais héros ne le fut davantage, et comme il ne savait que dire, il jurait. Il ne jura pas en vain. Ce son familier réveilla les idées de Ben Bunting, absorbées dans sa pipe : Ben l'ôta de sa bouche, regarda Jack d'un air d'intelligence, mais ajouta simplement à ce juron, « *Dieu damne*, » — ces autres mots, *tes yeux*, complétant ainsi une phrase imparfaite, — péroraison que je n'ai pas besoin de répéter (*).

VI.

Mais Christian, esprit d'une trempe supérieure,

(*) *Damn your eyes*, jurement anglais auquel est consacrée une strophe dans Don Juan.

(*Note de l'éditeur.*)

restait calme comme un volcan éteint, silencieux, triste et farouche. — Sur son front on voyait le sombre nuage de la fureur; — enfin levant son œil sombre, il le fixe sur Torquil, couché languissamment près de lui : —

« Tel est donc notre sort! s'écria-t-il, malheureux jeune homme! toi aussi, ma démence t'a perdu! »

Il dit et s'avance vers Torquill, encore tout souillé de son sang; il lui prend la main avec émotion, mais ne la presse pas, et il recule comme effrayé de ses propres caresses.

Il lui demande ensuite comment il se trouve, et apprenant que sa blessure est plus légère que ce qu'il croyait, son front se déride un moment, autant qu'il pouvait le faire en un moment semblable.

« Oui, s'écrie-t-il, nous sommes vaincus; mais non en lâches, et nous n'avons pas été une proie facile; ils ont payé cher leur victoire; — il peut leur en coûter cher encore. Moi, il faut que je succombe; mais toi, as-tu la force de fuir? ce serait pour moi une consolation du moins si tu pouvais me survivre; nous sommes trop peu ici pour combattre encore. Ah! si nous avions un seul canot, quelque petit qu'il fût, pour te transporter dans un lieu d'espérance! Pour moi, j'ai obtenu ce que j'ai toujours cherché — de rester, vivant ou à l'approche de la mort, libre et sans crainte. »

VII.

Christian parlait encore, lorsque du promontoir

dont l'antique masse semblait chanceler sur les ondes blanchissantes, il voit un point noir se dessiner à l'horizon; ce point s'approchait comme l'ombre d'une mouette qui prend l'essor. — Soudain un second point se forme et suit le premier, — tantôt plus visible, tantôt disparaissant entre les inégalités des vagues; de minute en minute on aperçoit plus distinctement deux canots, et le jeu de leurs légers avirons qui s'agitent comme des ailes; — ils volent, se posent tantôt sur la crête d'une vague, et tantôt, s'élançant à travers l'écume brillante, ils semblent descendre avec elle dans une chute commune au fond de l'Océan; semblables ainsi à des oiseaux dans un temps de brume, les deux pirogues arrivent en se jouant sur l'élément humide : tel est l'art naturel avec lequel la main des insulaires de Toobonai fait mouvoir les rames.

VIII.

Quelle est cette femme qui la première aborde sur la grève, et s'y élance comme une néréide sortant de sa conque? Son teint basané a un voluptueux éclat, ses yeux humides brillent d'amour, d'espoir et de constance? C'est Neuha, — tendre, fidèle, adorée! — Son cœur est tout à Torquill; — elle sourit, elle pleure, l'embrasse plus étroitement encore, comme pour s'assurer que c'est bien *lui*. Elle frémit à l'aspect de sa blessure, puis s'apercevant combien elle est légère, sourit et pleure de nouveau. Neuha était fille d'un guerrier, elle pouvait supporter la vue du

sang, et s'affliger, mais non se livrer à un vain désespoir. — Son amant vivait, — ni ennemis ni craintes ne peuvent troubler la joie d'un tel moment; cette joie rayonne dans ses larmes, elle est même dans ces soupirs profonds qu'elle arrache de son cœur.—Neuha, est l'enfant de la nature, — sa joie a toute l'énergie qui exprime la joie de la nature.

IX.

Les hommes, plus farouches, témoins de cette entrevue, en furent touchés; — qui ne le serait pas de l'union intime des cœurs? Christian lui-même contemple Torquill et Neuha, avec ce plaisir sombre et sans larmes auquel se mêle l'amer souvenir des songes de bonheur de nos jeunes années, — alors que tout est éclipsé pour nous jusqu'au dernier rayon de nos espérances.

« — Ah! si ce n'était moi, moi seul », dit-il, et il détourna la tête; puis il regarda de nouveau le jeune couple, comme dans sa tanière un lion contemple ses nourrissons : enfin il retomba dans sa farouche rêverie, se montrant impassible et indifférent sur son avenir.

X.

Mais il fut court ce temps de félicitations mutuelles et de regrets mélancoliques. Les vagues amènent autour du promontoire de nouvelles rames ennemies. — Hélas! que le bruit de leur approche est terrible! — tout semble menacer les vaincus, tout ce

qui les entoure semble déclaré contre eux, excepté la fiancée de Toobonai.

A peine Neuha a-t-elle aperçu d'un premier coup d'œil jeté sur la baie les navires armés qui accourent pour compléter le désastre des fugitifs, que d'un signe elle rappelle les autres insulaires à leur pirogue; ils embarquent, dans la première, Christian et ses deux compagnons; — mais Neuha et Torquill ne doivent plus se séparer; c'est dans son propre canot qu'elle conduit son bien-aimé. —Fuyez!... fuyez! Ils traversent la baie, rapides comme la flèche, et se dirigent vers un groupe de ces îles où le goëland dépose son nid, et où le phoque établit son repaire: ils fuient et effleurent à peine la cime bleue des vagues! Ceux qui les poursuivent ne voguent pas avec moins de vitesse. Tantôt ils semblent près de les atteindre, et puis les perdent de nouveau, et font alors entendre leurs voix menaçantes. Les deux canots suivent un cours contraire sur la plaine des flots pour embarrasser l'ennemi. Hâtez-vous! hâtez-vous! chaque coup de rame peut décider d'une vie. Il y va de bien plus encore pour Neuha. L'amour est lui-même sur son frêle navire; maintenant le lieu de refuge et l'ennemi sont également près; — encore, encore un moment! — fuis, arche légère, fuis!

FIN DU CHANT TROISIÈME.

CHANT IV.

I.

Tel qu'une blanche voile qui réjouit soudain les regards, quand se dessinant sur le fonds mobile d'un horizon tour à tour couvert de nuages et pur, elle semble voltiger entre la sombre vague et le ciel, tel est le dernier rayon de l'espérance dans un extrême péril. L'ancre s'est séparée du navire; mais sa voile, rivale de la neige par son éclat, frappe encore nos yeux au milieu du plus violent ouragan; en vain chaque vague qu'il franchit l'éloigne davantage de nous, le cœur le suit avec intérêt de toute la distance du rivage à elle.

II.

Aux approches de l'île de Toobonai, une noire roche élève ses flancs au-dessus des vagues; c'est un asile pour l'oiseau des mers, un désert pour l'homme, où le phoque s'abrite contre le vent et s'endort dans sa noire caverne, après avoir fait ses lourds ébats au soleil. Là, quelquefois l'insulaire qui passe dans sa nacelle entend comme un écho le cri aigu de cet oiseau qui élève sur son sein nu ses enfants, pê-

cheurs exilés de la solitude des ondes. Une élégante bordure de sable doré forme d'un côté comme le cadre d'un rivage d'où la jeune tortue, sortie en rampant de son œuf, se glisse dans l'abîme où l'attend sa mère; c'est un nourrisson du jour, couvé par le soleil, dont la chaleur créatrice ne le fait éclore que pour le rendre à l'Océan. Tout le reste de cette roche n'était qu'un précipice aussi affreux qu'aucun de ceux où, poussés par la tempête, les malheureux naufragés regrettent le tillac englouti par l'élément furieux.

Tel était le sauvage asile choisi par Neuha pour protéger son amant de la poursuite de ses ennemis; mais tout son secret n'était pas révélé; elle y connaissait un trésor caché à la vue.

III.

Avant que les canots se séparassent une dernière fois près de ce lieu, Neuha fit passer les rameurs de celui qui transportait son Torquill dans l'esquif où était Christian, afin de lui prêter plus de vitesse. Christian voulait s'y opposer; mais elle montra du doigt, avec un sourire calme, l'île rocailleuse, en ajoutant ces mots : — « Fuyez et soyez heureux! Je me charge de tout ce qui regarde le salut de Torquill. »

La pirogue de Christian s'éloigne avec le nouvel aide qu'elle vient d'acquérir, et, telle qu'une étoile filante, fuit et dépasse ses ennemis, qui alors se tournant vers la proie la plus facile, selon eux, voguent vers le roc où Torquill et Neuha vont s'arrêter. Le bras

de Neuha, quoique délicat, était assez libre et assez fort pour manier la rame, égalant presque la vigueur plus mâle de Torquill. Leur pirogue n'est plus qu'à deux toises du précipice, dont l'aspect menaçant n'a d'autre base que des ondes d'une incommensurable profondeur. L'ennemi n'est plus qu'à cent toises des fugitifs. Maintenant quel autre refuge ont-ils après leur pirogue, fragile navire? C'est ce que Torquill demande avec un regard qui semble presque dire avec un reproche : — « Neuha m'a-t-elle conduit ici pour mourir? Est-ce ici un lieu de sûreté ou un tombeau? Cette immense roche est-elle le monument funèbre de la mer? »

IV.

Torquill et Neuha se reposent sur leurs pagaies; Neuha se lève soudain, et montrant d'un geste les ennemis qui s'approchent, elle crie à Torquill : « Suis-moi, Torquill, et suis-moi sans crainte. »

A ces mots, Neuha plonge dans l'abîme de l'Océan.

Torquill n'avait pas à délibérer. — Les ennemis étaient là. — Ses yeux pouvaient voir les fers qu'on lui destinait, son oreille entendre leurs menaces; ils faisaient force de rames, et ils lui criaient de se rendre.

Torquill se jette dans les flots. — L'art de la nage lui était familier depuis l'enfance : c'était sa seule espérance de salut; mais où et comment se réfugiera-t-il? Il plonge et ne se montre plus; l'équipage de la chaloupe à sa poursuite regarde, étonné, sur la plaine

des flots et sur l'île; il n'y avait aucun abord sur ce précipice escarpé, glissant comme un glaçon des mers septentrionales. En vain tous les yeux se fixent attentifs sur l'onde, elle ne donne aucune trace du passage de Torquill; la vague a roulé sur lui depuis qu'il a plongé après Neuha. Une légère ondulation, une blanche écume, telle qu'un marbre funéraire, et la pirogue vide et se balançant solitaire, voilà tout ce qui atteste que Torquill et Neuha ont passé là, voilà ce qui empêche ceux qui croyaient les avoir atteints de croire qu'ils n'ont poursuivi que les fantômes d'un songe. Ils s'arrêtent, cherchent en vain, et puis s'éloignent, chassés même par la superstition. Les uns disent que Torquill ne s'est pas plongé sous les flots, mais s'est évanoui comme le météore qui luit et disparaît sur une tombe. D'autres assurent que quelque chose de surnaturel brillait dans son aspect, et que sa taille était plus qu'ordinaire; tous conviennent que son front et ses yeux étaient marqués d'un sceau d'éternité.

Cependant, tout en s'éloignant de la roche, ils s'arrêtent autour de chaque touffe de plantes marines, s'attendant à rencontrer quelques vestiges de leur proie. — Mais non, il s'est évaporé comme l'écume.

V.

Et où était-il, ce voyageur de l'abîme océanique à la suite de sa néréide? Ont-ils cessé à jamais d'être sujets aux larmes? ou, reçus dans des grottes de co-

rail, ont-ils obtenu la vie de la pitié des vagu
Habitent-ils avec les souverains invisibles de l'Océ
et font-ils résonner avec les tritons la conque fanta
que? Neuha peigne-t-elle (*) sa chevelure avec
autres sirènes, en la laissant flotter au-dessus
ondes? — Ou bien ont-ils péri, reposent-ils en sile
dans l'abîme où ils se sont courageusement précipit

VI.

La jeune Neuha avait plongé dans l'Océan, et T
quill l'avait suivie. — Sa trace sous les flots é
comme celle qu'eût laissée le poisson habitant
l'élément humide, tant elle fendit doucement l'o
amère en laissant derrière elle un éclair lumin
produit par le mouvement rapide de ses pieds.

Presque aussi exercé qu'elle à imiter les ha
plongeurs qui pénètrent au fond des flots pou
chercher des perles, Torquill, l'enfant des mers
Nord, suivit aisément Neuha dans ce liquide sent
Neuha descendit d'abord de plus en plus; puis
montant dans une autre direction, elle étendit
bras, exprima l'onde qui baignait ses cheveux, et
entendre un rire dont le son fut répété par l'é
des rochers; ils étaient parvenus au centre d'une
régions de la terre, mais où ils auraient vainem

(*) Les sirènes, dans la mythologie du Nord, ont
peigne, entre autres attributs.

(*Note de l'éditeur.*)

cherché un arbre, la campagne ou le ciel. Neuha guida son amant vers une caverne spacieuse, dont l'unique arceau (*) était le cristal humide, portique inaperçu, excepté à travers le voile verdâtre des flots dans ces beaux jours de calme où le peuple nageur se joue dans son élément transparent. L'insulaire essuya les yeux de Torquill, et battit des mains de joie en voyant sa surprise. Elle le mena à l'endroit où la roche paraissait faire saillie et formait une espèce de grotte de triton; car tout était ténébreux au premier moment jusqu'à ce que, par les fentes supérieures, le jour introduisît un de ses plus doux rayons; comme dans l'aile illuminée d'une vieille cathédrale, les monuments poudreux se refusent à la lumière, de même, dans cet asile sous-marin, la caverne empruntait la moitié de ses ténèbres à son aspect même.

VII.

La jeune sauvage tira de son sein une torche de bois de pin enveloppée de gnatou; une feuille de plantain, recouvrant le tout comme un manteau, défendait encore mieux de l'humidité pénétrante des flots l'étincelle cachée. Ensuite, dans un pli de la même feuille de plantain, elle trouva un silex et quelques

(*) Nous renvoyons le lecteur à l'introduction pour l'histoire authentique de cette caverne. Byron la transporte de Tonga à Toobonai, la dernière île où l'on entendit parler de Christian et de ses compagnons.

brins d'écorce flétrie; à l'aide de la lame du couteau de Torquill, elle tira une étincelle précieuse qui lui servit à allumer la torche dont elle éclaira la caverne. Cette enceinte vaste et haute semblait un dôme gothique, édifice spontané. Le hasard, architecte de la nature, avait construit l'arceau; quelque tremblement de terre pouvait avoir apporté l'architrave, et l'arc-boutant avait peut-être roulé jusque-là, détaché du flanc de quelque montagne au temps du déluge, où l'onde composait tout l'univers; peut-être aussi était-ce une pétrification produite par quelque feu absorbant, lorsque le globe fumait encore sur son bûcher funèbre; le faîte, l'aile, la nef, tout était sculpté naturellement. Ici, à l'aide des couleurs de l'imagination, d'imaginaires figures ornaient les niches; là c'était le dessus d'une mitre, ou une relique qui semblait fixée dans une châsse; en se jouant ainsi des accidents des stalactites, la nature s'était fait un petit temple océanique (*).

VIII.

Neuha saisit la main de Torquill; et, agitant autour d'elle sa torche allumée, lui fit visiter chaque coin et tous les secrets détours de leur nouvelle demeure. Bien mieux, tout avait été déja préparé pour

(*) Je renvoie encore le lecteur à l'ouvrage de M. Mariner. Mungo Park mentionne aussi un rocher (sur un continent) tout à fait semblable à une cathédrale gothique.

embellir le sort de l'amant à qui elle se dévouait; — les nattes pour goûter le sommeil, le gnatou pour se vêtir, et l'huile de sandal pour se défendre de l'humidité; la noix de coco, l'igname, le fruit à pain, devaient servir aux repas; la table était une large feuille du plantain ou une écaille de la tortue, dont la chair fournit déja un excellent banquet. La gourde avait été remplie de l'eau fraîche du ruisseau; la banane mûre avait été cueillie sur la colline, et un amas de torches en rameaux de pin entretiendraient une continuelle clarté. Neuha elle-même, belle comme la nuit étoilée, devait rendre toujours serein cet asile inconnu. Neuha avait prévu, depuis le premier retour des étrangers dans ces parages, que la force ou la fuite ne les sauverait peut-être pas de la vengeance de leurs concitoyens; c'était pourquoi elle avait destiné la caverne à protéger Torquill. A chaque nouvelle aurore elle y venait avec son léger esquif chargé de toutes sortes de fruits; chaque soir elle plongeait encore dans ce souterrain secret pour l'orner et l'enrichir d'utiles provisions; maintenant elle étalait son petit trésor, et se croyait la fille la plus heureuse de ces aimables îles.

IX.

Quand Torquill regardait tout cela avec une surprise reconnaissante, elle pressait son amant sauvé sur son tendre cœur. Après de si douces caresses, elle lui racontait une vieille histoire de l'amour, — car l'amour est vieux, vieux comme l'éternité; mais

sa fraîcheur survit et survivra à tout ce qui est né, à tout ce qui est à naître (*).

« Un jeune chef, il y avait mille lunes, plongeant pour chercher des tortues dans le voisinage de cette roche, avait suivi sa proie jusque dans cette caverne ainsi découverte pour la première fois. Par la suite, pendant les périls et les incertitudes d'une guerre cruelle, il y avait caché une jeune captive, fille d'une race ennemie, sauvée par la pitié des siens d'une inévitable mort. Quand les orages des combats furent calmés, le chef conduisit sa tribu insulaire vers le lieu où les eaux couvraient de l'ombre verdâtre de leur cristal transparent ce portique de rocher. Là, il plongea, — et laissa croire qu'il ne reparaîtrait plus. Ses compagnons étonnés, immobiles dans leurs canots, le croyaient insensé, ou devenu la proie du requin. Ils contemplaient d'un air désolé la roche entourée par les ondes, et s'arrêtaient soudain en se reposant sur leurs rames, lorsqu'ils virent sortir de l'Océan une divinité, — ou du moins ils la crurent telle dans leur respectueuse crainte. Avec elle reparut leur compagnon triomphant à son côté, fier de sa fiancée, habitante des mers. Détrompés, ils transportèrent le couple sur le rivage au son des conques retentissantes, et au bruit de joyeuses acclamations.

(*) Le lecteur se rappellera l'épigramme de l'Anthologie grecque traduite ou imitée dans presque toutes les langues:

Qui que tu sois, voici ton maître:
Il l'est, le fut, ou le doit être.

— Là, le jeune couple vécut heureux, mourut paisiblement. — Pourquoi ne serait-ce pas là le destin réservé à Torquill et à son épouse! »

Il ne m'appartient pas de dire tous les transports, toutes les caresses qui, dans ce sauvage asile, accompagnèrent ce récit. L'amour habitait dans la caverne, le plus tendre amour, quoique captif ou enseveli comme dans la tombe où Abélard, après vingt ans de mort, lorsqu'on déposa sous le même caveau le corps de son Héloïse, lui tendit les bras, et pressa sur son cœur réchauffé ses restes un moment ranimés dans cet embrassement (*).

Torquill et Neuha, indifférents à tout comme s'ils avaient cessé de vivre, ou ne vivant plus que l'un pour l'autre, écoutaient à peine le murmure des flots autour de leur couche. L'amour seul suffisait à l'harmonie qui les charmait dans ce secret asile; l'amour avec ses murmures et ses soupirs entrecoupés.

X.

Et les compagnons de Torquill, la cause de la vengeance qui exilait Torquill et Neuha dans ce souterrain de la roche, où sont-ils? Ils fuient sur la plaine des flots, demandant au ciel le refuge que les hommes leur refusent.

Ils avaient pris une autre direction. — Mais où? La vague qui les porte favorise aussi la poursuite de

(*) La tradition rapporte que lorsqu'on déposa Héloïse dans la tombe, Abélard, enterré vingt ans avant elle, ouvrit les bras pour *la recevoir*.

leurs ennemis, et ceux-ci, déçus dans l'espoir de saisir une première proie, se sont remis à chercher de nouveau Christian. Excités par un cruel courroux, ils rament avec une vigueur nouvelle, comme des vautours trompés dans leur soif de sang. Enfin, les fugitifs sont presque atteints, il ne leur reste plus d'autre refuge que quelque fente de rocher, ou quelque baie profonde. Dans cette cruelle alternative, ils se dirigent vers le plus proche rocher qu'ils aperçoivent pour y donner un dernier regard à la terre, et mourir en victimes, ou le fer à la main. Ils renvoient les insulaires et leur canot, se refusant au dévouement de ces amis fidèles, qui auraient voulu combattre encore pour eux; mais Christian exigea qu'ils regagnassent leur île, ne consentant pas à leur sacrifice inutile. Qu'auraient pu faire l'arc simple du sauvage et sa zagaie contre les armes qui vont leur donner le trépas?

XI.

Christian et les siens se firent débarquer sur un rocher aride où les hommes, jusqu'à ce jour, avaient rarement empreint la trace de leurs pas. Ils préparaient leurs armes avec ce sombre regard qui exprime le désespoir de l'homme qu'une destinée inévitable menace sans lui offrir même la gloire pour le consoler de la mort ou de l'esclavage. — Ces trois infortunés sont là sur le plateau désert comme les trois cents guerriers qui rougirent les Thermopyles d'un sang sacré; mais, hélas! quelle différence! C'est la

cause qui fait tout, dégradant ou sanctifiant le courage vaincu. Ils ne voient aucun gage de renommée qui leur promette une éternelle mémoire; il n'y aura point pour eux de patrie reconnaissante qui, leur souriant au milieu de ses larmes, commencera un hymne de louanges que dix siècles continueront. Aucune nation ne fixera les yeux sur leur monument, aucun héros ne le leur enviera; quelque bravoure qu'ils aient déployée en versant leur sang, leur vie fut frappée de honte, et le crime fera leur épitaphe. Voilà ce qu'ils sentaient; celui du moins qui, chef de la bande, avait réduit ses compagnons à cette extrémité, et qui, né peut-être pour de plus hauts destins, avait tout risqué pour une courte indépendance. Mais le dé est jeté; toutes les chances ont tourné contre lui. Sa fin approche, et quelle fin! Mais il oppose au trépas un front impassible, et reste ferme comme le fragment de rocher sur lequel il s'appuie, et qui lui sert à soutenir son fusil qu'il dirige contre ceux qui viennent consommer sa perte.

XII.

La chaloupe ennemie s'avançait, bien armée, et son équipage était bien résolu à faire tout ce que lui commandait son devoir, indifférent pour le danger, comme le vent l'est pour les feuilles que dans sa course il arrache aux rameaux, et dont il jonche le sol. Ces soldats néanmoins auraient préféré sans doute avoir à combattre des soldats étrangers plutôt que des compatriotes, et ils se rappelaient que ce mal-

heureux, victime de son obstination, avait jadis été Anglais, s'il avait cessé de l'être. Ils lui crièrent de se rendre. — Point de réponse. Ils le menacent de leurs armes qui brillent au soleil, et le somment encore de renoncer à toute résistance. Point de réponse. Une troisième fois cependant ils répètent d'une voix plus forte l'offre de lui faire quartier. L'écho seul, que se renvoient les anfractuosités du rocher, répète les sons mourants de leurs voix. Alors brille l'étincelle de la pierre, alors éclate un tourbillon de flammes, et une épaisse vapeur s'élève entre les soldats et leur but, tandis que les balles vont frapper le rocher qui les repousse aplaties. Alors fut entendue la seule réponse que donnèrent ceux qui avaient perdu toute espérance sur la terre et dans le ciel. Après la première décharge, les soldats s'approchent et distinguent enfin la voix de Christian, qui crie: « A présent, feu! »

Avant que l'écho eût répété ces paroles, deux soldats tombent frappés d'un plomb meurtrier; les autres assaillent les flancs du rocher, et, furieux de l'opiniâtreté qui leur résiste, ils jurent de mettre bientôt fin à tout combat. Mais les escarpements du roc leur opposent un nouveau bastion à chaque pas, tandis que les trois assiégés soutiennent une dernière lutte dans des postes presque inaccessibles où l'aigle aurait pu placer son aire, et que l'œil de Christian avait de suite remarqués. Chacun de leurs coups de feu est funeste aux assaillants, qui tombent écrasés sur les rescifs comme de lourdes tortues. Mais

eux qui survivent escaladent l'îlot de toutes parts, usqu'à ce que, cernés et dominés, trop loin encore pour être pris, assez près pour être tués, Christian et les deux autres se voient au terme de leur résistance, semblables à des requins qui se sont laissés surprendre. Cependant ils combattent toujours, et aucun soupir n'annonce quel est celui des trois qui tombe. — Christian mourut le dernier. — Blessé deux fois, de nouveau on lui offrit quartier quand on vit couler son sang. Il était trop tard pour qu'il pût en profiter pour vivre; mais du moins la main d'un de ses semblables, celle d'un ennemi, il est vrai, aurait pu lui fermer les yeux. Un de ses membres avait été brisé. Il se laïssa tomber du rocher comme un faucon qui, trop jeune encore, a voulu sortir de son nid. La voix qui lui parle de grace a ranimé en lui un reste de force ou semble réveiller dans son cœur une passion qu'exprime un faible geste. Il fait signe de la main aux plus proches des soldats; puis comme ils avancent il lève son fusil. — Sa dernière balle était employée; mais arrachant avec ses dents un bouton de son habit, il le fait entrer dans le tube, couche un soldat en joue, fait feu, et sourit de voir tomber un ennemi de plus (*). Alors, tel qu'un serpent qui

(*) Dans la vie de Frédéric II, roi de Prusse, par Thiebault, on trouve l'anecdote singulière d'un jeune français qui semblait être d'une noble famille. Après s'être enrôlé volontairement, il déserta à Schweidnitz. Il fut poursuivi, et avant de se laisser prendre, il tua un officier en lui tirant

replie sur eux-mêmes ses anneaux blessés, il se traîne à l'extrémité la plus escarpée du rocher, jette derrière lui un farouche regard, ferme ses mains, frappe du dernier coup de la rage la terre qu'il abandonne, et se précipite. La plate-forme du rocher reçoit son corps meurtri, qui n'est plus qu'une informe masse sanglante, un lambeau hideux pour l'oiseau de mer ou pour les vers. Son crâne, souillé de sang et de sueur, fume encore; c'est tout ce qui reste de lui; — quelques débris de ses armes que sa main a tenues jusqu'au dernier moment, brillent çà et là, destinés à se rouiller bientôt sous la rosée et l'écume. — Oui, voilà tout ce qui lui survit. — Avec le souvenir d'une vie mal employée, et une ame!... Mais qui pourrait assurer où son ame alla? Il nous appartient de porter les morts dans la tombe, mais non de les juger; et ceux qui vouent les autres à l'enfer sont eux-mêmes sur la route, à moins que ces hérauts des peines éternelles obtiennent le pardon de leur mauvais cœur en faveur de leur tête pire encore.

---

un coup de fusil qu'il avait chargé avec un bouton de son uniforme.

Quelques circonstances de son procès devant la cour martiale excitèrent un grand intérêt parmi ses juges, qui se montrèrent curieux de connaître son véritable rang et son histoire. Il offrit de la révéler, mais au roi seulement, à qui il demanda la permission d'écrire. Cette faveur lui fut refusée, ce que Frédéric apprit avec la plus grande indignation, soit par dépit de voir sa curiosité déçue, soit pour tout autre motif. Voyez l'ouvrage de Thibault, tom. II.

XIII.

Tout était terminé. Ils étaient tous pris ou dispersés, les fugitifs, les captifs ou les morts. On avait enchaîné sur le tillac, où jadis, troupe valeureuse, ils figuraient avec honneur, les infortunés qui survivaient en petit nombre au premier combat de l'île; mais le dernier rocher n'avait cédé aucune dépouille vivante.

Les cadavres de Christian, de Ben et de Jack restèrent glacés là où ils avaient reçu le trépas. Au-dessus d'eux s'agita quelque temps l'aile humide des oiseaux de la mer, dont les cris discordants furent leur hymne funèbre; puis peu à peu s'avança la vague calme et insensible par l'éternel retour de la même impulsion; les dauphins firent leurs joyeux ébats sur ces corps submergés, et au-dessus s'élancèrent contre le soleil les poissons volants qui se replongent et s'élancent encore quand ils ont humecté leurs ailes.

XIV.

L'aurore a lui! Neuha qui, au point du jour, sortait à la nage pour saluer la lumière naissante et épier si personne ne s'approchait de la retraite souterraine où elle avait caché son amant, —Neuha aperçut une voile dont les vastes replis s'arrondissaient au souffle d'un vent favorable.—Neuha reste un instant haletante de crainte; son cœur bat et s'émeut dans le doute où elle est de la direction que va prendre le navire....

Non, — il ne s'approche pas, il s'éloigne, et son ombre diminue rapidement sur les flots. Neuha regarde avec une douce joie, elle essuie ses yeux humides d'écume comme pour contempler un arc-en-ciel à l'horizon. Le navire s'éloigne avec vitesse, ne paraît plus qu'un point de plus en plus diminué, — et qui enfin s'évanouit. Neuha n'a plus devant les yeux que la vaste étendue des mers, et une douce perspective de bonheur. Elle plonge, et va dans la grotte appeler son amant, lui dit ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle espère, et quels charmants présages en tire son amour. Elle se remet à la nage, Torquill suit gaiement sa néréide, ils tournent autour du rocher et retrouvent la pirogue qu'ils avaient abandonnée le jour où ils échappèrent à leurs ennemis. Elle était cachée entre deux angles saillants du promontoire; car, dès que ceux dont elle avait trompé la vengeance s'étaient éloignés, Neuha avait poursuivi sa pirogue, l'avait reprise et ramenée où elle était restée jusqu'à ce moment de félicité. Jamais pirogue n'avait contenu tant de bonheur et d'amour.

XV.

Ils revoient le rivage de Toobonai que ne souille plus un pavillon ennemi; les flots ne supportent plus dans la baie un navire menaçant, prison flottante; — tout y promet les plaisirs et la liberté. Mille pirogues voguent sur les vagues, et les insulaires les précèdent au rivage avec la musique des conques marines. Les chefs viennent, — le peuple accourt,

entoure Torquill et l'accueille comme un fils rendu à sa famille; les femmes s'empressent, embrassent Neuha, et lui demandent jusqu'où ils ont été poursuivis, comment ils ont échappé? Le récit en est fait par Neuha; et alors de nouvelles acclamations s'élèvent et fendent les airs. Depuis ce jour une nouvelle tradition donna, au lieu qui avait servi d'asile aux deux amants, le nom de grotte de Neuha. Le soir, cent feux allumés sur les hauteurs annoncèrent la fête générale en l'honneur de l'hôte de retour qui venait d'acheter par un si grand péril la paix et le bonheur. A cette nuit succédèrent ces jours fortunés que l'enfance d'un monde peut seule offrir à l'homme.

APPENDICE.

(*Extrait du voyage du capitaine Bligh.*)

. . . . . .

. . . . . .

. . . — Le 27 décembre il s'éleva, du côté de l'est, un terrible ouragan pendant lequel nous souffrîmes beaucoup. Un coup de mer brisa les vagues et les barres de réserve des haubans de tribord; un autre pénétra dans le bâtiment et l'entr'ouvrit. Plusieurs tonneaux de bière qui avaient été amarrés sur le pont se détachèrent et furent emportés hors du vaisseau. Ce ne fut pas sans de grands risques et beaucoup de difficultés, que nous parvînmes à empêcher que les chaloupes fussent emportées également. Une grande quantité de notre pain fut aussi endommagé, car le coup de mer avait pénétré dans notre poupe et rempli la cabane d'eau.

Le 5 janvier 1778, nous aperçumes l'île de Ténériffe, environ à douze lieues de distance; et le lendemain, qui était un dimanche, nous mîmes à l'ancre dans la rade de Santa-Cruz; nous fîmes là tous les radoubs nécessaires; et, après avoir tout fini, nous mîmes à la voile, le 10.

Je partageai alors l'équipage en trois quarts, et donnai le commandement du troisième à M. Fletcher Christian, un des contre-maîtres. J'ai toujours con-

sidéré cette règle comme utile, lorsque les circonstances la permettent, et je suis persuadé qu'un sommeil interrompu contribue non-seulement beaucoup à la santé d'un équipage, mais encore rend les matelots plus disposés à agir dans les cas d'urgence. Comme je désirais me rendre à Otahiti directement, je réduisis les rations de pain aux deux tiers, et je fis filtrer l'eau à boire dans des cruches que j'avais achetées à cet effet, à Ténériffe. Je fis connaître alors à l'équipage l'objet du voyage, et je donnai l'assurance d'un avancement certain à tous ceux dont la conduite le mériterait.

Le mardi 26 février, étant dans la latitude sud 29° 38', et 44° 44' longitude ouest, nous ployâmes les voiles et fîmes toutes les autres préparations nécessaires pour nous préparer au temps de cette haute latitude : nous étions à cent lieues de distance de la côte du Brésil.

Dans l'après-midi du dimanche 2 mars, après avoir examiné si chacun de mes hommes étaient en bonne tenue, le service divin fut célébré selon un usage que j'observe fidèlement, et je donnai à M. Fletcher Christian, celui que j'avais déja mis à la tête du troisième quart, l'ordre par écrit d'exercer les fonctions de lieutenant. Le changement de température devint bientôt nuisible; et, afin que l'équipage ne souffrit pas par sa négligence, je fis distribuer des vêtements plus chauds et plus convenables au climat. Nous vîmes, le onze, un grand nombre de baleines d'une taille immense.

Sur une plainte que me fit le contre-maître, je crus nécessaire de punir, de vingt-quatre coups de verges, Matthew Quintal, un des matelots, coupable d'insolence et de mutinerie; c'était le premier châtiment qu'on était obligé d'infliger à bord.

Nous dépassâmes le cap San-Diego, partie orientale de la terre de Feu; et, le vent étant contraire, je jugeai prudent de nous diriger à l'est de Staten-Land, plutôt que de tenter de traverser le détroit Lemaire. Nous passâmes la baie du Nouvel-An et le cap Saint-Jean. Le mardi 31 mars, nous nous trouvions au soixantième degré de latitude sud; mais le vent devint variable et le temps mauvais.

Des ouragans suivis d'une grosse mer durèrent jusqu'au 12 avril. Le bâtiment prit une voie d'eau: il fallait pomper toutes les heures; mais nous devions nous y attendre après tant de coups de vent et de coups de mer. Les ponts devinrent si humides, qu'il fallut accorder la grande cabane dont je faisais peu d'usage, excepté dans la belle saison, à ceux de nos gens qui n'avaient point de poste pour y suspendre leur hamac; par ce moyen, l'espace entre les ponts fut plus libre.

Outre tous ces mauvais temps, nous eûmes encore la mortification de nous apercevoir à la fin de chaque jour que nous étions loin d'avancer; car, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions faire guère mieux que de naviguer comme nous poussait le vent. Le mardi 22 avril, nous comptâmes huit malades, et le reste de l'équipage, quoique en bonne santé, était accablé

de fatigue. Mais je vis avec beaucoup d'inquiétude qu'il était impossible d'obtenir dans cette direction un passage aux îles de la Société; car il y avait à cette époque trente jours que nous voguions sur une mer de tempêtes, de sorte que la saison était trop avancée pour que nous pussions avoir l'espérance de doubler le cap Horn. D'après toutes ces considérations, j'ordonnai qu'on dirigeât le vaisseau vers le cap de Bonne-Espérance, à la grande joie de tous nos hommes à bord.

Nous mouillâmes le vendredi 23 mai dans la baie de Simon du Cap, après une navigation passable. Le vaisseau avait besoin d'un radoub complet; car il était si plein de fentes, que nous avions été obligés de pomper d'heure en heure depuis le cap Horn. Les voiles et les agrès avaient aussi besoin de réparation, et en examinant les vivres, nous en trouvâmes une grande partie avariée.

Étant restés trente-huit jours dans ces parages, et mes gens ayant profité de tout ce qu'il y avait d'utile pour leur santé dans ce séjour, nous mîmes à la voile le 1er juillet.

Le vent s'éleva, le 20, avec une haute mer; il augmenta dans l'après-midi avec tant de violence, que le vaisseau fut presque jeté gaillard d'avant, avant que nous pussions ployer les voiles. Les petites vergues furent abaissées, et le mât de perroquet incliné sur le pont, ce qui lui fut d'un grand secours. Nous restâmes en panne toute la nuit, et le lendemain nous continuâmes notre route avec la misaine seulement.

La mer continuant à être haute, il devint dans l'après-midi très-dangereux de se tenir debout sur le tillac: nous restâmes donc en panne de nouveau toute la nuit sans accident, excepté qu'un matelot placé au timon fut jeté par-dessus la roue et grièvement blessé. Vers le midi, la tempête diminua de violence, et nous nous remîmes en route encore une fois avec la misaine.

Au bout de quelques jours, nous passâmes l'île de Saint-Paul, où il y a une bonne source d'eau douce, comme j'en fus informé par un capitaine hollandais, et aussi une source chaude dans laquelle on fait bouillir le poisson aussi complétement que sur le feu. Aux approches de la terre de Van-Diemen, nous eûmes beaucoup de mauvais temps avec la neige et la grêle; mais rien n'indiquait positivement à quelle distance nous en étions le 13 d'août, excepté lorsqu'un veau marin se montra à la distance de vingt lieues de la côte. Nous mîmes à l'ancre dans la baie des Aventures, le mercredi 20.

Depuis le cap de Bonne-Espérance, les vents avaient soufflé surtout de l'ouest; l'approche des vents violents du sud est annoncée par plusieurs oiseaux, de l'espèce des albatros dont la fuite indique le calme ou un vent du nord. Le thermomètre varie aussi de 5 ou 6 degrés dans sa hauteur, quand un changement de ces vents doit avoir lieu.

Sur la terre qui entoure la baie des Aventures, sont plusieurs arbres de cent cinquante pieds de haut. Nous en vîmes un qui avait plus de quarante-trois

pieds de circonférence; nous remarquâmes plusieurs aigles, quelques beaux hérons bleus et une grande variété de perroquets.

Les naturels ne paraissant pas, nous fûmes à leur recherche vers le cap de Frédéric Henry. Bientôt, auprès du rivage où il était impossible d'aborder, nous entendîmes leurs voix semblables aux glousse-ments des oies, et vingt insulaires sortirent des forêts. Nous jetâmes des colifichets pliés par paquets qu'ils ne voulurent point ouvrir jusqu'à ce que je fisse mine de m'éloigner : ils les ouvrirent alors et placèrent les divers objets sur leurs têtes. A notre première vue, ils firent entendre une espèce de jargon bruyant et mirent leurs bras sur leurs têtes: ils parlaient si vite, qu'il était impossible de saisir une de leurs paroles. Leur teint était très-noir et leur peau scarifiée du côté du sein et des épaules. Un d'eux était distingué par un rouge ocre dont son corps était teint; mais tous les autres étaient colorés en noir avec une es-pèce d'enduit qui rendait difficile de décider quelle était leur couleur naturelle.

Le jeudi 4 septembre, nous quittâmes la baie des Aventures en nous dirigeant d'abord sur l'est-sud-est, et ensuite vers le nord-est, lorsque, le 19, nous vîn-mes en vue d'un groupe de petites îles rocailleuses que je nommai îles Bounty. Bientôt après, nous obser-vâmes que la mer était pendant la nuit couverte de taches lumineuses causées par une étonnante quantité de méduses qui jettent une clarté semblable à celle d'une chandelle, et qui est produite par des filaments

qui s'irradient autour du reste du corps, lequel demeure complètement noir.

Le 25 septembre nous découvrîmes l'île d'Otahiti, et, avant que nous eussions jeté l'ancre le lendemain matin dans la baie de Matavai, il était venu un si grand nombre de canots, qu'après s'être assurés que nous étions amis, les naturels descendirent à bord, et couvrirent tellement le tillac, qu'au bout de dix minutes je pouvais à peine retrouver mes matelots. La distance qu'avait parcourue le navire dans tous les sens depuis que nous avions quitté l'Angleterre, jusqu'aux parages d'Otahiti, était de vingt-sept mille quatre-vingt-six milles (27,086), ce qui, après calcul, faisait cent huit milles en vingt-quatre heures. Le 9 septembre, nous perdîmes notre chirurgien. Depuis quelque temps il était sorti rarement de la cabane. Quoiqu'il ne crût pas être dans un état de danger, néanmoins, comme il paraissait plus mal qu'à l'ordinaire, sur le soir on le transporta dans un endroit où il pouvait avoir plus d'air; mais ce fut sans aucun avantage, car il mourut au bout d'une heure.

Ce malheureux buvait beaucoup, et il était si ennemi de l'exercice, qu'on ne pût jamais le persuader de faire plus de six tours sur le tillac pendant tout le cours du voyage.

Le lundi 5 janvier, le petit cutter se trouva perdu, ce dont je fus informé aussitôt. Je fis assembler l'équipage, et nous nous aperçumes de l'absence de trois hommes qui l'avaient emmené. Ils avaient pris avec eux des armes et des munitions; mais, quant à leur plan, per-

sonne à bord ne sembla le connaître. Je descendis donc à terre, et j'engageai tous les chefs à m'aider à trouver la chaloupe et les déserteurs. En conséquence cinq naturels nous ramenèrent dans le jour le cutter; mais les hommes ne furent pris que trois semaines après. Apprenant le lieu où ils étaient dans un autre quartier de l'île d'Otahïti, je me rendis dans le cutter, pensant qu'il ne me serait pas difficile de m'emparer d'eux avec l'assistance des naturels du pays. Cependant ils furent informés de mon approche; et quand je fus près de la maison dans laquelle ils étaient, ils vinrent sans leurs armes à feu, et se rendirent. Quelques-uns des chefs avaient déja une fois saisi et enchaîné un de ces déserteurs; mais séduits par la promesse qu'il leur avait faite de revenir paisiblement au vaisseau, ils l'avaient relâché lorsque celui-ci trouvant le moyen de rattraper des armes, s'était mis de nouveau sur l'offensive. L'objet du voyage étant alors atteint, tous les plants d'arbres à pain, au nombre de mille et quinze, furent placés à bord le 9 mars.—Entre nous avions recueilli plusieurs autres plantes, dont quelques-unes portent les plus beaux fruits du monde, et remarquables encore par leurs brillantes couleurs et leurs diverses propriétés.

Le 4 avril, au coucher du soleil, nous partîmes d'Otahïti, disant adieu à une île où pendant vingt-trois semaines nous avions été traités avec autant d'affection que d'égard, et où plus nous prolongions notre séjour, mieux nous étions accueillis. Les circonstances suivantes prouvèrent suffisamment que nous n'étions

possible de rien faire. Il n'y avait pas de chef d'une autorité assez grande pour se faire obéir de tout le monde. Nous mîmes à la voile le 26 avril.

Nous tînmes la côte de l'île de Kotoo toute l'après-midi du lundi, dans l'espoir que quelque canot s'approcherait du navire. Mais en cela nous fûmes désappointés. Le vent soufflant au nord, nous nous dirigeâmes vers l'ouest sur le soir pour passer au nid de Zofoa, et je donnai mes ordres pour continuer la même marche toute la nuit. Le contre-maître commandait le premier quart, le canonnier le quart du milieu et M. Christian le quart du matin. Telle était la distribution des rôles pour cette nuit. Jusqu'à présent le voyage n'avait pas cessé d'être heureux, et suivi de circonstances également agréables et satisfaisantes. Mais une scène d'un tout autre genre allait commencer. Il avait été ourdi une conspiration qui devait convertir tous nos travaux passés en douleurs et détresses. Le complot avait été tramé avec un secret et une circonspection extraordinaires.

Dans la nuit du lundi, le quart fut distribué comme je le disais tout à l'heure. Le mardi matin, un moment avant le lever du soleil, pendant que je dormais encore, M. Christian, avec le maître d'armes, le canonnier en second et Thomas Bureitt vinrent dans ma cabane, et me saisissant, me lièrent les mains derrière le dos avec une corde. Ils me menacèrent de me donner la mort si je disais un mot, ou si je faisais le moindre bruit. Je ne laissai pas de crier aussi haut que je le pus dans l'espoir d'être secouru; mais

les officiers qui n'étaient pas du complot étaient déja consignés avec des sentinelles à leurs portes. J'étais moi-même gardé par trois hommes, sans compter les quatre qui étaient entrés, et ils avaient des mousquets et des baïonnettes, excepté Christian qui n'avait qu'un coutelas. Je fus tiré de mon lit, et traîné sur le tillac en chemise, souffrant beaucoup des cordes qui me liaient les mains. Quand je demandai les motifs d'une telle violence, je ne reçus en réponse que des injures et l'ordre de me taire. Le contre-maître, le canonnier en premier, le chirurgien, le second contre-maître et le jardinier nommé Nelson, étaient tenus à fond de cale, et les écoutilles étaient gardées par des sentinelles. Le contre-maître, le charpentier et le secrétaire eurent la permission de venir sur le pont, où ils me virent derrière le mât de misaine, les mains attachés derrière le dos, sous la garde de Christian et de quatre hommes. Le contre-maître reçut alors l'ordre de mettre la chaloupe en mer, et on le menaça, s'il n'obéissait pas aussitôt, de *prendre garde à lui.* La chaloupe étant mise à la mer, M. Ewo Hayward et M. Hallet, deux des aspirants (Midshipmen), et M. Samuel, le secrétaire, furent forcés d'y descendre. Je demandai le motif de cet ordre, et je cherchai à persuader à ceux qui étaient autour de moi qu'ils devaient renoncer à ces actes de violence; mais leur réponse était toujours : — Taisez-vous, ou vous êtes mort.

Pendant ce temps-là, le maître avait fait demander la permission de venir sur le tillac. On le lui avait permis; mais on le renvoya presque aussitôt à sa ca-

bane. Je continuais mes reproches lorsque Christian, changeant un coutelas pour une baïonnette, et me tirant violemment par la corde qui me liait les mains, me menaça encore de me tuer si je ne me tenais pas tranquille. Tous ces coquins me couchèrent en joue, ou dirigèrent sur moi la pointe de leur baïonnette.

Quelques-uns furent appelés pour entrer dans la chaloupe, et ils furent poussés avec violence; d'où je conclus que je devais y être embarqué avec eux. Je fis encore un effort pour ramener les révoltés; mais je n'obtins d'eux, encore une fois, que la menace de me brûler la cervelle.

On permit au contre-maître, et à ceux qui devaient l'accompagner dans la chaloupe, de faire provision de cordages, de toiles, de voiles et d'un tonneau d'eau contenant vingt-huit galons (cent dix-huit litres). M. Samuel obtint aussi cent cinquante livres de pain, un peu de vin et de rhum, avec un compas et un quart de Davis (*quadrant*); mais on lui défendit, sous peine de mort, de toucher à aucune carte, à aucun registre, à aucun de mes plans et de mes dessins. Les mutins ayant ainsi fait entrer dans la chaloupe tous ceux dont ils voulaient se défaire, Christian fit verser un coup d'eau-de-vie à tous les hommes de sa bande. Je vis alors qu'il n'y avait rien à faire pour recouvrer le vaisseau. Les officiers furent appelés sur le pont, descendirent à leur tour dans la chaloupe, pendant que j'étais gardé derrière le mât de misaine. Christian armé de sa baïonnette tenait la corde qui me liait les mains, et les autres me couchèrent en

joue. Je défiai à ces misérables ingrats de faire feu; mais alors ils désarmèrent leurs fusils. Je compris que Isaac Martin, l'un d'eux, était disposé à me servir. Et comme il me donnait à boire, car mes lèvres étaient sèches comme du parchemin, nous nous communiquâmes nos sentiments par nos regards. Mais on l'observa, et il fut écarté. Il voulut alors quitter le vaisseau pour descendre dans la chaloupe, mais on le força de retourner, et on en retint aussi quelques autres contre leur inclination.

Je crus m'apercevoir que Christian doutait un moment s'il garderait le charpentier ou ses aides, et il se décida enfin pour ces derniers; le charpentier, en descendant dans la chaloupe, eut la permission difficilement accordée de prendre avec lui sa boîte d'outils.

M. Samuel emporta mes journaux et mes titres avec d'autres papiers importants, ce qu'il fit avec beaucoup de résolution, quoique veillé de près; il voulait sauver le chronomètre et une boîte contenant tous mes plans, dessins et remarques depuis quinze ans, lorsqu'il fut repoussé avec un *damn your eyes* (au diable vos yeux)! c'est bien assez de ce que vous avez pris.

Une vive altercation s'éleva parmi les mutins, pendant que tout cela se passait; les uns juraient et disaient en parlant de moi : — Je veux être damné, s'il ne retourne pas en Angleterre avec tout ce qu'on lui laisse; et, quand la boîte du charpentier fut descendue dans la chaloupe : « Au diable mes yeux! dirent-ils;

il aura bâti un navire dans un mois.» — Il y en avait d'autres qui se moquaient de la chaloupe qu'ils voyaient très-enfoncée dans l'eau, et si étroite pour tous ceux qu'elle contenait. Quant à Christian, il semblait absorbé dans de sinistres projets contre lui-même et contre tout le monde.

Je demandai des armes, mais les mutins se mirent à rire en disant : que je connaissais bien ceux avec qui je m'en allais. On nous jeta pourtant quatre coutelas quand nous eûmes pris le large.

Les officiers et les matelots étant dans la chaloupe n'attendaient plus que moi; le maître d'armes en informa Christian, qui me dit alors :

— Allons, capitaine, vos officiers et vos hommes sont maintenant dans la chaloupe; il faut aller avec eux : si vous faites la moindre résistance, on vous tue. Et, sans plus de cérémonie, je fus emporté par ces coquins. Lorsque je fus dans la chaloupe, ils filèrent du câble et nous jetèrent quelques pièces de porc avec les quatre coutelas. L'armurier et le charpentier me crièrent alors de me souvenir qu'ils n'étaient pour rien dans la révolte.

Après avoir servi quelque temps de jouets à ces misérables, ils nous laissèrent enfin voguer librement sur l'Océan. Dix-huit hommes étaient avec moi dans la chaloupe; le maître, le chirurgien, le botaniste, le canonnier en premier, le contre-maître, le charpentier, deux quartier-maîtres, deux quartier-maîtres en second, le voilier, deux cuisiniers, le boucher, un secrétaire et un mousse. Il restait à bord Fletcher Chris-

tian, le maître en second, Pierre Haywood, Édouard Young, Georges Stewart, aspirant de marine, le maître d'armes, le canonnier en second, le contre-maître en second, le jardinier, l'armurier, l'aide-charpentier, les apprentis charpentiers et quatorze matelots qui étaient les hommes les plus utiles de l'équipage. Comme il faisait peu de vent, nous parvînmes assez vite en rangeant à l'île de Tofoa, située à dix lieues environ nord-est. Le navire, tant que nous pûmes l'apercevoir, se dirigea vers l'orient nord-ouest; mais je considérai cela comme une feinte, car pendant qu'on nous en chassait, nous avions entendu fréquemment les mutins répéter : — Houza for Otahïti!

Christian, leur chef, était d'une famille respectable dans le nord de l'Angleterre; c'était le troisième voyage qu'il faisait avec moi : malgré la dureté avec laquelle je fus traité, le souvenir de mes bontés pour lui fit naître quelques remords dans son cœur pendant qu'on m'enlevait du vaisseau. Est-ce ainsi, lui dis-je, que vous reconnaissez toutes les preuves d'amitié que vous avez reçues de moi? il parut troublé de la question et me répondit avec une émotion très-vive : — Oui, capitaine, oui, je suis dans l'enfer, je suis dans l'enfer!

Christian avait tous les talents nécessaires pour justifier le choix que j'avais fait de lui, en le mettant à la tête du quart du matin.

Haywood était aussi d'une famille respectable du nord de l'Angleterre. Il n'avait pas moins de talent que Christian. Ces deux jeunes gens avaient été com-

blés d'égards et d'attentions, et je m'étais donné beaucoup de peine pour les instruire, dans l'espoir qu'ils deviendraient un jour des marins utiles à leur pays. Young était bien recommandé. Steward était né dans les Orcades, de parents honorables. Au retour de la *Résolution*, après le voyage aux mers du sud en 17[illegible], nous avions été si bien accueillis dans ces îles, que cette considération seule je l'aurais gardé volontiers avec moi. Mais il avait, d'ailleurs, une excellente réputation.

Quand j'eus le temps de réfléchir, la paix de ma conscience prévint seule mon désespoir. Quelques heures auparavant, ma situation avait été si heureuse! J'avais un si beau vaisseau, si bien tenu et si bien pourvu en munitions de toute espèce! L'objet du voyage était rempli. Tout nous promettait un prompt retour; tout semblait nous sourire.

On demandera naturellement quelle pouvait être la cause d'une telle révolte. Tout ce que je puis conjecturer, c'est que les mutins s'étaient flattés de l'espoir d'une vie plus heureuse à Otahïti que celle qui les attendait en Angleterre. Probablement aussi étaient-ils attirés dans ces parages par quelques liaisons dangereuses.

Les femmes d'Otahïti sont jolies, douces, agréables dans leurs manières et dans leurs conversations, assez sensibles et assez délicates pour se faire admirer et aimer. Les chefs étaient tellement attachés à nos gens qu'ils les encourageaient à rester parmi eux, en leur faisant même de belles promesses. Tous ces motifs

et d'autres semblables, suffisent pour expliquer comment une bande de matelots, la plupart sans liens d'affection, peuvent se laisser entraîner là où ils espèrent vivre au milieu de l'abondance, sous le plus beau climat du monde, sans nécessité de travailler, et séduits par tous les genres de dissipations imaginables. Cependant un commandant ne pouvait s'attendre qu'à des désertions, comme il y en a eu toujours plus ou moins dans les mers du Sud, mais non à une révolte ouverte.

Le secret de la conspiration est ce qu'il y a de plus incroyable. Treize hommes de ceux qui restaient avec moi avaient toujours vécu familièrement avec les matelots; mais ni ceux-là, ni les compagnons de Christian, Steward et Young n'avaient rien vu ni entendu qui pût faire naître en eux le soupçon de ce qui se tramait. Il n'est pas surprenant que j'en aie été la victime, ayant toujours été sans défiance. Peut-être si des soldats de marine avaient été à bord, une sentinelle placée à la porte de ma chambre aurait tout prévenu; car je laissais toute la nuit ma porte ouverte, afin que les officiers du quart eussent accès auprès de moi dans toutes les occasions. Si la révolte avait été causée par quelques sujets de plaintes réels ou imaginaires, j'aurais découvert quelques symptômes de mécontentement qui m'auraient fait mettre sur mes gardes. Mais bien au contraire, j'étais avec Christian en particulier dans les termes d'une véritable amitié. Ce jour là même il était engagé à dîner avec moi;

et le soir précédent il s'était excusé de ne pas partager mon souper, sous prétexte d'indisposition; — ce qui m'avait véritablement inquiété, tant j'étais loin de mettre en doute sa fidélité ou son honneur.

FIN DE L'APPENDICE.

LES CONVERSATIONS

DE

LORD BYRON.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Plus d'un motif nous engage à terminer le tome huitième des œuvres de Lord Byron, par les conversations suivantes, plutôt que par les lettres dont M. Dallas (*) nous promettait la publication. Ces lettres ne sont qu'un fragment de correspondance, et nous espérons en recueillir un assez grand nombre d'autres pour en former plus tard un ou deux volumes séparés. Les conversations recueillies par le capitaine Medwin ont l'avantage d'être une espèce de commentaire pour les œuvres du noble lord, et entre autre pour l'Odyssée de don Juan.

Ces ouvrages excitent encore à Londres la plus vive sensation. La véracité du capitaine Medwin n'a pu être mise en doute; on s'est donc vu forcé de lui faire un grand crime de quelques inexactitudes. M. Murray surtout a produit plusieurs lettres qui sembleraient faire croire que lord Byron exagérait un peu, dans la conversation, les torts de son

(*) M. Dallas est mort depuis peu au Hâvre.

libraire. Quant à lady Byron et à sir Ralph Melbaude, nous ne saurions écouter leurs réclamations avec la même faveur; ils ont reculé devant la vérité, en condamnant les Mémoires du poète aux flammes. Après avoir étouffé cette voix qui se fût élevée contre eux de la tombe même de Byron, osent-ils bien se plaindre, quand un ami se rend l'écho de quelques-unes de ses paroles?

M. Medwin est un officier honorable de l'armée anglaise; nous devons à un ami (*) l'avantage de l'avoir vu quelquefois à Paris, et nous avons pu apprécier sa modestie et sa candeur, vertus qui ne sont pas amies du scandale. M. Medwin est aussi, comme poète, digne de commenter les pensées de lord Byron. Son Assuérus (ou le Juif errant) peut être cité après Manfred. Il est enfin à regretter que le capitaine Medwin n'ait pas été choisi de préférence à Thomas Moore, pour garder le dépôt des confidences de Byron; et nous devons lui savoir gré des révélations curieuses que contient le trop court mémorial de son séjour à Pise. Nous aurions pu multiplier et étendre les notes que nous avons ajoutées à cet ouvrage; mais, à la veille de publier notre travail sur la littérature moderne de l'Angleterre, nous avons cru pouvoir y renvoyer quelquefois le lecteur, en nous contentant de définir en peu de mots les ouvrages inconnus

(*) M. Jules Saladin qui à toute l'instruction de l'homme de lettres joint l'amabilité de l'homme du monde.

en France, auxquels Byron ou ses interlocuteurs font allusion.

Nous n'avons point abandonné le projet de donner une suite à l'essai sur le génie et le caractère de lord Byron. Nos matériaux augmentent chaque jour; mais nous ne nous croyons pas dispensés cependant de citer un ouvrage conçu et exécuté sur notre plan, et dont nous recevons à l'instant le premier volume. L'auteur, madame S. L. B....c, réunit à un tact exquis de critique, l'enthousiasme du vrai et du beau. Ses essais de traduction ne sont pas moins remarquables que ses commentaires poétiques. Madame S. B. a l'avantage de venir après nous; mais nous avouons, malgré quelques erreurs que nous pourrions signaler, que, si elle nous avait gagné de vitesse, nous n'aurions jamais osé venir après elle.

A. P.

PRÉFACE.

DE M. MEDWIN.

« Un grand poète n'appartient pas à tel ou tel pays; ses œuvres sont une propriété publique, et ses mémoires sont l'héritage de tous. »

Tels étaient les sentiments de lord Byron. — Y a-t-on eu égard? — Le monde entier n'a-t-il pas à se plaindre d'une grande et manifeste injustice; la cause de Byron n'a-t-elle pas été trahie par la destruction de ses mémoires? — Ce sont là des questions qu'il est trop tard, et peut-être inutile d'élever; — mais je veux tâcher de diminuer le mal, si je ne puis le réparer entièrement.

Je sais qu'en publiant ces réminiscences, j'aurai à me défendre des interprétations défavorables de quelques membres de la famille de lord Byron, — et que j'encourrai l'animosité de plusieurs de ses amis. Certains auteurs aussi ne seront pas trop contents de voir leurs noms imprimés ici, — à côté de l'opinion que Byron émettait sur leurs ouvrages et sur eux-mêmes. — Il en est d'autres, — mais j'éprouve la satisfaction d'avoir rempli en conscience la tâche que je me suis imposée; je ne veux ni jeter un voile sur les erreurs de Byron,

ni exalter ses vertus par des couleurs mensongères.

— Mon esquisse ne sera qu'une imparfaite ébauche, il est vrai, — mais elle sera fidèle et d'après nature. — Toute faible qu'elle sera, peut-être aura-t-elle même plus de valeur qu'un portrait plus soigné, mais qui eût été exécuté de mémoire. — Je ne ferai pas un panégyrique; mon but est de peindre Byron tel qu'il était. Ses passions furent violentes, impétueuses, — qui pourrait le nier? mais ses affections étaient également fortes. — Les unes et les autres demandaient un exercice perpétuel. — Il avait une impatience de tout repos qui l'obligeait à une activité constante. Il est consolant de penser que la dernière énergie de son ame fut consacrée à la cause de la liberté, et aux intérêts de l'humanité.

Comment suis-je parvenu à connaître tant de particularités de son histoire, tant d'anecdotes de sa vie, — un si grand nombre de ses opinions? C'est ce qu'il est facile d'expliquer.

Je les dois à un séjour de plusieurs mois à Pise, où je vécus avec lord Byron dans la familiarité la plus intime. Le secret ne m'avait pas été commandé; j'avais confié au papier tout ce que je publie aujourd'hui, dans l'intention, je l'avoue, de ne le garder que pour moi; je n'en avais même rien montré encore à personne; et, sans le sort des mémoires de lord Byron, — je n'aurais pas songé à livrer ces notes au public.

Je méprise le métier d'écrire pour faire *des livres*, — et je n'ai pas voulu délayer mes matériaux pour multiplier les volumes. — J'ai donné les idées de lord Byron comme je les transcrivais dans le temps, — avec ses propres expressions, autant que cela m'était possible.

Cependant, dans bien des cas, je ne fais connaître que la substance sans la forme. La vivacité de son esprit, la chaleur de son éloquence, les saillies de son imagination, sont des choses qu'on ne saurait rendre. — Pourrait-on oublier sa voix, son geste qui ajoutait un charme à tout ce qu'il disait?

His subtle talk, etc.

« —*Ses entretiens ingénieux égayaient les nuits d'hiver et me révélaient mon ame à moi-même; le jour survenait, et nous étions tout surpris de l'écouter encore.* »

SHELLEY, JULLIEN ET MADDALO.

Genève, 1^er^ août 1824 (*).

(*) L'éditeur anglais prévient le public que son intention était de supprimer certains passages des conversations de lord Byron; mais qu'il a jugé la suppression inutile, parce que les passages qui inquiétaient sa conscience étaient déja publiés par les journaux.

N. B. Notre correspondant d'Angleterre, qui est un peu médisant, prétend que l'éditeur anglais avait fait insérer lui-même lesdits passages dans les feuilles publiques.

LES CONVERSATIONS

DE

LORD BYRON.

)ans l'automne de 1821, j'allai en Italie pour réta- r ma santé. Lord Byron, accompagné par M. Ro- rs jusqu'à Florence, avait passé quelques jours ant moi dans cette ville, et était déja à Pise quand arrivai.

Son équipage de voyage était très-singulier et de ture à fournir à la douane un catalogue assez arre : sept domestiques, cinq voitures, neuf che- ux, un singe, un bouledogue et un mâtin anglais, ux chats, trois paonnes et quelques poules (je ne s si je les ai classés par ordre) formaient une par- de son bagage vivant : tout cela, avec une biblio- èque considérable, composée de tous les ouvrages)dernes qui avaient quelque réputation, et une ande quantité de meubles, pouvait passer pour ce e César appelle « *impedimenta* » (des embarras).

Depuis long-temps j'avais conçu le désir de voir rd Byron et de faire connaissance avec lui; mais s refus bien connus à cette époque de recevoir la

visite d'aucun étranger, de ceux même qui étaien porteurs de lettres de ses plus intimes amis, et le préventions qu'une insulte récente lui avait inspirée contre ses compatriotes, m'auraient détourné de cher cher à le voir, si la proposition n'en fût venue de lui lorsque Shelley (*) lui eut parlé de moi.

20 Novembre. « — Voilà le Lung' Arno (**)! lor Byron a loué le palais Lanfranchi pour un an. C'es un de ces édifices de marbre qui paraissent construit pour l'éternité, tandis que la famille dont il porte l nom n'existe plus, » me dit Shelley, comme nous en trions dans une salle qui semblait avoir été bâtie pou des géants. « — Je me rappelle les vers de l'Enfer d Dante, » dis-je. « — Un Lanfranchi fut un des persé cuteurs d'Ugolin. »

« — Le même, » répondit Shelley; « — vous verre dans la chambre de Byron un tableau représentant Ugo lin et ses fils. Fletcher, son valet de chambre, qui est aussi superstitieux que son maître, dit qu'il y a des revenants dans cette maison; qu'il ne peut pas dormir à cause du tapage qu'il entend toutes les nuits au-dessus de sa tête, et qu'il compare à un bruit de boules qu'on roule. Il n'y a rien d'étonnant; l'esprit du vieux Lanfranchi n'a pas de repos et se promène la nuit. »

(*) Shelley était le cousin du capitaine Medwin.

(**) Rue de Pise, située sur l'Arno, que nous appellerions le quai.

(*Notes de l'éditeur.*)

Le palais est immense, et lord Byron n'occupait que le premier étage. Sur le palier de l'escalier qui conduit était le boule-dogue anglais dont la chaîne était assez longue pour barrer la porte aux étrangers qui auraient voulu entrer : mais il connaissait Shelley, il se contenta de grogner et nous laissa passer. Nous trouvâmes dans l'anti-chambre plusieurs domestiques en livrée, avec Fletcher, que Shelley venait de nommer, et dont nous parlerons plus longuement; il était au service de Mylord depuis que celui-ci était sorti de l'école de Harrow. Shelley me dit à l'oreille : — « Comme tous les anciens serviteurs, c'est un personnage privilégié; Leporello ne singeait pas mieux Don Juan que Fletcher ne singe son maître. — C'est, dit-il, un laurier *frappé par un météore* (*); et quand il était en Grèce, en remarquant un des bas-reliefs du Parthenon, il s'écria : « — Quel beau dessus de cheminée cela ferait, mylord ! »

Quand on nous annonça, Lord Byron était occupé à écrire : il me reçut cordialement, me prit par la main et me dit : « — Vous êtes parent et camarade d'école de Shelley : nous ne nous traiterons pas en étrangers. Permettez-moi de continuer ma lettre, à

(*) *A laurel struck by a metre.*

Nous avons vainement consulté plusieurs Anglais sur cette phrase qui nous a paru obscure; c'est sans doute une phrase emphatique de Fletcher.

(*Note de l'éditeur.*)

cause de l'heure du courrier.—Shelley, voici quelque chose pour vous, il faut que vous lisiez cela (lui remettant une partie de son manuscrit du mystère, intitulé le Ciel et la Terre); dites-moi ce que vous en pensez. »

J'employai le peu de minutes que lord Byron mit à finir sa lettre à l'observer attentivement, et à graver ses traits dans ma mémoire (*). Thorwaldsden (**) l'a fait trop jeune et n'a pas rendu la grâce de son buste. Aucune des gravures que j'ai vues ne donne la moindre idée de lord Byron; je crus voir en lui un homme de cinq pieds sept à huit pouces (***), qui paraissait avoir quarante ans; on pou-

---

(*) Étant tous les jours avec lui dans la suite, lorsqu'il donnait des séances à Bertolini, le sculpteur Florentin qui a fait son buste, j'eus occasion d'examiner encore plus attentivement ses traits, et ne trouvai rien à changer à mon portrait. Ce buste de Bertolini est d'une ressemblance parfaite; il l'était, du moins, dans le modèle en plâtre; je n'ai point vu le marbre, et je n'ai pas reçu la copie en bronze que Byron m'avait promis que Bertolini m'enverrait. Lord Byron était vain de l'élégance de son cou, et il faut convenir que ce cou était digne de porter sa tête. Bertolini recommença plusieurs fois ses ébauches. Quand il eut achevé le buste (le 4 janvier 1822), Lord Byron dit :

« —C'est la dernière fois que je donne séance à un peintre ou à un sculpteur. » (*Note du cap. Med.*)

(**) Le Canova suédois.

(***) Le pied anglais est plus court que le nôtre.

(*Notes de l'éditeur.*)

ait dire de lui comme de Milton, qu'il n'était ni gros, ni court de taille. Son visage était beau, et la partie inférieure dans de belles proportions; on retrouvait dans la bouche et le menton ces contours qui caractérisent la beauté grecque. Il avait le front élevé, les tempes larges; son teint était pâle et presque blême. Ses cheveux, très-fins, commençaient à grisonner; ils étaient naturellement bouclés et tombaient avec grace, ce qui lui donnait une assez grande ressemblance « à la tête chauve du premier des Césars (*) ». Il laissait croître ses cheveux par derrière plus longs qu'on ne les porte ordinairement; il avait alors des moustaches qui n'étaient pas assez noires pour être un agrément. En examinant ses traits avec une attention critique, on pouvait trouver les yeux trop rapprochés du nez, et l'un des deux un peu plus petit que l'autre; ils étaient brun-clair, mais très-purs; et quand il était animé, ils avaient un feu qui semblait chercher à pénétrer la pensée des autres, tout en exprimant ses propres inspirations. Il avait les dents petites, blanches et bien rangées; je me suis aperçu, depuis, qu'il en prenait un soin particulier (**).

« Je m'attendais à lui trouver un pied-bot ou le

(*) Expression de Shakspeare.

(**) A cet effet, il mâchait du tabac à sa première sortie, en plein air : il me dit que dans son sommeil il grinçait des dents, et que, pour l'éviter, il mettait un linge dans sa bouche.

pied-fourchu (*); mais il était difficile de s'apercevoi qu'il y eût de la différence entre ses deux pieds, soi pour la forme, soit pour la longueur.

Au total, sa figure était mâle, sa physionomi belle, agréable, très-expressive, et sa conversatio me mit bientôt à mon aise avec lui. Il me témoign dans notre première entrevue une confiance et un cordialité qui me flattèrent et me charmèrent : je l quittai, impatient de répéter ma visite.

Quand je me rendis chez lui le lendemain à deu heures, il venait de quitter sa chambre, et commen çait son déjeuner, qui consistait en une tasse de th vert très-fort, sans sucre et sans lait, et un jaun d'œuf qu'il avalait cru. Je ne pus m'empêcher de lu faire une observation sur son abstinence rigoureuse

« —Je ne digère pas facilement, » me dit-il; « —je « suis trop bilieux pour faire plus d'un repas par jour « et je ne mange que des légumes. Il est vrai qu « je bois deux bouteilles de vin à dîner, mais elle « font partie de la diète végétale; je vis mainte « nant de vin de Bordeaux et d'eau de soude. (*Soda « water.*)

« Vous venez de Genève, m'a dit Shelley : j'y a « passé la grande partie de l'été de 1816, dans l

(*) *Cloven foot.* Le peuple, en Angleterre, représente l diable avec un pied fourchu, et le nomme même familière ment *Cloven foot.* Cette expression a passé dans la langu poétique, mais non dans le style noble.

(*Note de l'éditeur.*)

« château Diodati, et j'ai été sur le point d'y retour-
« ner l'été dernier. J'ai même écrit à ce sujet au
« banquier Hentsh; mais quand Shelley vint me voir
« à Ravenne, il me fit une description si séduisante
« de Pise, que j'abandonnai le projet de retourner
« à Genève; et puis, il est incommode de voyager
« avec tout le train d'animaux et de meubles que
« j'emmène à ma suite. Je n'aime à laisser derrière
« moi aucune des fantaisies que j'ai multipliées de-
« puis que je suis sur le continent (*). On ne peut
« s'en rapporter à des étrangers pour en prendre soin.
« Vous verrez quelques-unes de mes bêtes en pen-
« sion chez le fermier. Fletcher dit que ce sont des
« compagnons de voyage tout aussi commodes que le
« singe (**) que je vais vous montrer. »

Là-dessus il me mena dans une chambre où, après avoir joué avec le singe et l'avoir caressé pendant quelque temps, il me proposa une partie de billard.

Je ramenai la conversation sur la Suisse et sur ses voyages; je lui demandai s'il avait été en Allemagne.

« Non, » dit-il, « pas même à Trieste. Je hais trop le
« despotisme et les Goths. J'ai peu voyagé sur le con-
« tinent, du moins je ne me suis jamais détourné

(*) Il a dit, dans *Don Juan*, chant X : — « Don Juan avait un goût, ou un faible pour ce que bien des gens appellent *vermine*, les animaux en vie. »

(**) Il acheta, quelque temps après, dans les rues de Pise, un autre singe que son maître maltraitait.

« de mon chemin, et cela, un peu par suite de l'in-
« dolence de mon caractère, et un peu à cause de
« l'embarras de mes bagages. Lorsque j'étais à Rome,
« j'avais quelque idée d'aller à Naples, mais j'étais
« impatient de retourner à Venise. Naples, Constan-
« tinople, Pæstum, ne peuvent être au-dessus d'A-
« grigente, que j'ai vu avec un beau clair de lune.
« Vous n'avez pas d'idée de la beauté des douze îles
« où les Turcs ont leurs maisons de campagne, et
« des Symplegades, où le Bosphore vient se briser avec
« violence.

« La Suisse est un pays que je ne désire pas de
« revoir; je pourrais passer ma vie en Turquie. Je
« n'oublie jamais mes anciennes prédilections. J'étais
« dans un état déplorable de santé, et mon esprit
« était encore plus malade lorsque j'étais à Genève;
« le repos et le lac, qui sont de meilleurs médecins
« que Polidori (*), me rétablirent promptement. Je
« n'ai jamais vécu d'une manière plus édifiante que
« là; mais ma réputation n'y a rien gagné. Cepen-
« dant, quand il y a mortification, il devrait y avoir
« récompense. Au contraire, il n'y a pas d'histoire
« absurde qu'on ne fît sur mon compte. Les lorgnet-
« tes étaient braquées sur moi de l'autre rive du lac,
« et des lorgnettes dont les verres n'étaient pas d'une
« optique très-favorable. On m'épiait dans mes pro-

(*) Celui qui lui attribua le *Vampire*. Voyez plus loin.
(*Note de l'éditeur.*)

« menades du soir : j'étais accusé de séduire toutes « les *grisettes* de la *rue Basse*. Je crois que je pas- « sais pour un monstre pire que *le piqueur*.

« Quelqu'un me fit, auprès de madame de Staël, « la réputation d'un homme très-immoral : j'allais la « voir quelquefois à Coppet, et elle m'invita un jour « à un dîner de famille. Je trouvai la chambre rem- « plie de gens qui étaient venus pour me voir comme « une bête curieuse. Une des dames se trouva mal, « et les autres paraissaient effrayées comme si sa ma- « jesté Satan était en personne auprès d'elles. Ma- « dame de Staël prit la liberté de me faire *une mo-* « *rale* devant cette foule rassemblée; j'y répondis en « lui tirant ma révérence.

« Je connaissais très-peu de Genevois. Hentsh a « été très-poli pour moi; et j'estime beaucoup Sis- « mondi. Voulant rendre un dîner à un des profes- « seurs, je l'invitai moi-même avec un vieillard, ami « de Gray. J'étais allé sur le lac le matin de bonne « heure, et le vent ne me permit pas de revenir à « temps pour le dîner. J'ai appris qu'ils en furent « mortellement offensés. Polidori fit les honneurs.

« Je ne fis point de nouvelles connaissances parmi « mes compatriotes; Shelley, Monk-Lewis (*), Hob- « house étaient presque les seuls Anglais que je visse. « Cela n'était pas étonnant. Je montrais alors de l'é- « loignement pour la société; je voyais peu de Gene-

(*) L'auteur du *Moine* (*The Monk*), ainsi surnommé. (*Note de l'éditeur.*)

« vois. D'ailleurs, je ne parlais pas français. Qu'est « devenu mon batelier? qu'est devenue ma barque? « Je présume qu'elle est pourrie. Elle n'a jamais valu « grand'chose. Quand je fis le tour du lac avec Shel- « ley et Hobhouse, nous faillîmes faire naufrage tout « près de l'endroit où Saint-Preux et Julie faillirent « aussi se noyer. Il eût été classique de chavirer là; « mais cela n'en eût pas été plus agréable. Shelley « était plus souvent sur le lac que moi, à toutes les « heures du jour et de la nuit; il vivait presque sur « le lac. Une barque est sa grande passion. Nous fai- « sons construire à Gênes, en ce moment, moi un « yacht, et lui un bateau découvert. »

Nous jouâmes au billard jusqu'à ce qu'on vînt annoncer la voiture, et j'accompagnai Byron dans sa promenade. Quand nous eûmes quitté le pavé, nous descendîmes de voiture et montâmes à cheval. Lord Byron est excellent écuyer, joignant la grace à une assiette rare. Il y met de l'amour-propre. Après avoir fait quelques milles, nous arrivâmes à une ferme où il s'exerce au pistolet tous les soirs. C'est son amusement favori; c'est peut-être encore plus une étude pour lui. Il a toujours des pistolets aux arçons de sa selle, et son courrier en porte huit ou dix paires faits par les meilleurs armuriers de Londres. Nous tirâmes chacun douze coups, et il logea onze balles dans un rond de quatre pouces de diamètre. Je remarquai que sa main tremblait excessivement. Il me dit que lorsqu'il commença chez Manton, il était le plus mauvais tireur du monde, et Manton peut-être le meil-

leur. Nous parlâmes des duels, et surtout de leur nécessité. Il en donna d'assez fortes raisons.

« J'ai été second, » dit-il, « dans plusieurs affaires, « et j'en ai eu deux pour mon compte, une entre « autres avec Hobhouse, avant que nous fussions liés « intimement. Les meilleurs tireurs au blanc ne sont « pas les plus sûrs sur le champ de bataille. L'affaire « de Cécil et de Stackpool en est la preuve. Ils se bat- « tirent après s'être exercés trois ans. Stackpool était « si sûr de son coup, qu'il s'amusait à couper la tête « aux poulets qu'on devait servir à dîner, lorsqu'ils « la sortaient de la *mue* pour boire. Il croyait bien « ne pas manquer son adversaire; mais ce fut Cécil « qui le tua. Cécil tirait bien, et surtout il tirait plus « vite que Stackpool. Celui-ci dit en tombant : — « Du « diable ! comment ai-je pu le manquer ? » — « Shel- « ley tire bien mieux que moi; mais il est plus occupé « de sa métaphysique que de son adresse au pistolet. »

•

Je crois que lord Byron est de meilleure humeur quand il a souvent mis dans le blanc ou touché une pièce de cinq francs, dont il donne un *double* au fermier, qui fait ainsi une petite fortune. Lord Byron garde toutes les pièces qu'il a touchées pour les conserver, dit-il, dans son musée.

Nous remontâmes à cheval, et revînmes à Pise par la porte de Lucques.

« —Pise, avec sa tour penchée et son dôme comme

« celui de Sainte-Sophie », me dit lord Byron, « me « rappelle une ville orientale. »

Il me fit observer la fumée épaisse qui venait de la ville, et à travers laquelle paraissaient les nuages dorés du soir.

« —Voilà qui est beau », dit-il; « mais il n'y a point « de soleils couchants comparables à ceux de Venise. « Ils sont trop splendides pour pouvoir être rendus « par un peintre ou décrits par un poète. Sans les « soleils couchants mes promenades à cheval n'au- « raient rien signifié. Demandez à Shelley. »

« — Arrêtez-vous sur le pont de marbre, » dit Shelley; « jetez les yeux, si vous n'êtes pas ébloui, sur « cette rivière qui brille de tout l'éclat du feu; suivez « ensuite la courbure gracieuse que figurent les palais « sur les rives de l'Arno, jusqu'au point le plus haut « de la voûte, où le donjon massif de la tour (faus- « sement dite d'Ugolin), forme un sombre relief, et « dites-moi s'il est rien au-dessus d'un soleil couchant « de Pise. »

L'histoire d'un jour est celle de presque tous les autres. Il est impossible d'imaginer une vie moins variée que celle que menait lord Byron à cette époque. Je le voyais tous les jours à la même heure. Le billard, la conversation, la lecture remplissaient les intervalles du temps jusqu'à l'heure de nos promenades en voiture ou à cheval, et du tir au pistolet. En revenant, toujours par le même chemin, nous rencon-

trions très-souvent la comtesse Guiccioli, avec laquelle il causait quelques minutes.

Il dînait une demi-heure après le coucher du soleil; puis allait chez le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli, passait plusieurs heures avec elle, rentrait chez lui, et lisait ou écrivait jusqu'à deux ou trois heures du matin, en buvant quelques liqueurs spiritueuses mêlées dans une grande quantité d'eau, comme un remède contre les coliques néphrétiques, auxquelles il était ou s'imaginait être sujet. Telle était sa vie à Pise.

La comtesse Guiccioli a vingt-trois ans, et paraît n'en avoir que dix-sept ou dix-huit. Son teint, d'une blancheur délicate, n'est pas commun en Italie. Ses grands yeux, bruns et languissants, sont ombragés par les plus beaux cils que j'aie jamais vus; et ses cheveux presque noirs, qui ne sont point attachés sur sa tête, flottent sur ses épaules en boucles naturelles. Elle a peut-être un peu trop d'embonpoint pour sa taille, mais son buste est parfait; les traits de son visage ont presque la régularité des formes grecques, et elle a la plus belle bouche et les plus belles dents. Il est impossible de voir la Guiccioli sans l'admirer, de l'entendre sans être captivé. Le son de sa voix annonce l'amabilité et la douceur de son caractère, ce qui, joint à la musique de la langue italienne qu'elle parle parfaitement, donne à tout ce qu'elle dit un charme particulier. En un mot, elle est toute grace et toute élégance. Quoiqu'elle adore lord Byron, il est évident que l'exil et la pauvreté

de son vieux père l'affectent beaucoup, ce qui dc quelquefois à sa figure une teinte de mélancolie ajoute à l'intérêt profond qu'elle inspire.

« —L'éducation de Térésa, » dit un jour lord By a été extrêmement soignée. Sa conversation est sans être frivole ; — sans être ce qu'on appelle sava elle a lu les meilleurs auteurs italiens et fran Souvent elle cache ce qu'elle sait, de peur de raître trop savoir; peut-être aussi parce qu'elle que je n'aime pas les *bleues* (*). Pour me servi l'expression de Jeffrey, si elle a des bas bleus, fait en sorte que son jupon les cache.

Lord Byron lui est certainement très-attaché, être actuellement amoureux d'elle. Sa descriptio Giorgione du palais Manfrini (**), à Venise, e portrait de la comtesse. Le beau sonnet qu'il a m tête de la prophétie du Dante, lui est adressé, ne puis résister au désir de transcrire les stances composa au moment de quitter Venise pour all rejoindre à Ravenne; ces vers peignent l'état de cœur à cette époque.

I.

Fleuve (***) qui baignes de tes flots les antiques

(*) Allusion aux bas bleus ou *femmes savantes* de la Gr Bretagne, que don Juan harcèle de ses critiques.

(**) *Beppo.* Voyez la description de ce tableau du gione dans la stance XII et suivantes.

(***) Le Pô.

(*Notes de l'éditeur.*)

railles où habite ma bien-aimée, — quand elle se promène sur tes rives pour y rappeler peut-être un court et faible souvenir de moi,

II.

Que ton onde profonde n'est-elle un miroir où elle pourrait lire les mille pensées de mon cœur, qui se succèdent et se confondent rapidement comme tes vagues!

III.

Que dis-je? — ton courant n'est-il pas aussi violent que sombre! ah! il est une image de mes sentiments; telles furent long-temps mes passions.

IV.

Le temps peut les avoir un peu domptées, mais pas pour toujours; tu franchis et inondes tes rives, mais pour un temps : ton sein bouillonne, fleuve qui es mon emblême, puis tu rentres dans ton lit; — le flot de mes passions s'est écoulé, —

V.

Mais il a laissé derrière lui des débris; et tous deux nous recommençons notre carrière impétueuse, toi jusqu'à la mer, et moi pour aller rejoindre celle que je ne devrais pas aimer.

VI.

L'onde que je vois baignera sa ville natale et ira

murmurer à ses pieds. Ses yeux te contempleront ; elle sortira pour respirer l'air frais du soir en l'al des brûlants rayons du soleil.

VII.

Ses yeux te contempleront, les miens t'ont co plé avec cette idée; de ce moment, je ne puis n nommer tes ondes sans un soupir pour elle.

VIII.

Ses beaux yeux se réfléchiront dans ton crist mide, dans cette même onde heureuse que je vo voir revenir à moi avec l'image de ses traits : n ne saurais y parvenir, même dans mes rêves.

IX.

Le flot qui porte mes larmes ne reviendra pl mais reviendra-t-elle la beauté près de qui ce f passer? nous errons tous deux sur tes rives, mo de ta source, elle près des lieux où tu vas te m la mer.

X.

Mais qui nous sépare? ce n'est pas la distan la profondeur des ondes, mais la fatalité de no tinées, aussi différentes que les climats où nou çûmes le jour.

XI.

Je suis un étranger qui aime une beauté qu

naître le ciel pur de l'Ausonie; mais mon sang est tout méridional comme s'il n'avait jamais éprouvé la triste influence des glaces du nord.

XII.

Mon sang est tout méridional; — s'il ne l'était, je n'aurais pas quitté ma terre natale; en dépit de tant de tourments que je n'oublierai jamais, je ne serais plus un esclave de l'amour, du moins de toi.

XIII.

Il est inutile de lutter; — que je périsse, jeune, — que je vive encore comme j'ai vécu, il faut que j'aime comme j'ai aimé. Si je retourne à la terre, je sortis de son sein, et là du moins mon cœur goûtera un immortel repos. »

Me trouvant un soir chez lord Byron, après l'opéra, nous vînmes à parler des cavaliers servants et des femmes italiennes : il soutint qu'il y avait bien des choses à dire pour leur justification, et en faveur de cet usage.

« Nous ne parlerons pas du Cigisbéisme (*), » dit-il; « c'est un terme substitué à celui de prostitution, quand « les femmes tirent tout l'argent qu'elles peuvent, et « que, comme c'est le cas dans toutes ces espèces de

(*) Service d'amour auprès d'une dame mariée. L'auteur veut parler ici du *service payant*, par opposition au service gratuit.

(*Note de l'éditeur.*)

« marché, elles n'ont point d'amour à donner en « échange. Je parle d'un *service* tout-à-fait différent.

« Savez-vous comment les jeunes filles sont élevées « dans ce pays-ci ? Dès leur enfance, pour ainsi dire, « elles quittent la maison paternelle, sont sévrées de « tout bonheur domestique, et sont renfermées dans « des couvents d'où elles ne sortent que lorsqu'elles « ont atteint l'âge de se marier. Alors le père cher- « che un gendre qui puisse lui convenir. Comme la « loi fixe une certaine portion de sa fortune pour la « dot de ses filles, il se met en quête de quelque « homme de son rang et sans fortune, ou qui en pos- « sède une considérable, — l'âge n'y fait rien; plus « il est vieux, mieux cela vaut, pourvu qu'il con- « sente à le débarrasser de sa fille au prix du marché. « Si la jeune pensionnaire est belle, on trouve facile- « ment un gendre. Elle fait rarement des observations « sur l'âge et les défauts naturels ou autres du futur. « Celui-ci va la voir au parloir une fois par politesse « ou par curiosité. Elle se trouve trop heureuse d'a- « voir sa liberté à quelque prix que ce soit, et lui « d'obtenir la dot ou la personne de la fiancée. L'a- « mour n'est pour rien dans ces sortes d'affaires. Quel « bonheur, quelle constance attendre de ces *liaisons*? « Il est assez naturel qu'en entrant dans le monde « dont elle ne sait rien, dont elle n'a rien vu, maî- « tresse absolue de son temps et de ses actions, la « jeune femme trouve quelqu'un qu'elle aime mieux « et qui l'aime mieux que son mari. Le comte Guic « cioli, par exemple, qui est le seigneur le plus rich

« de la Romagne, avait soixante ans quand il épousa « Thérèse, qui en avait seize. Dès le premier jour de « son mariage, ils eurent deux lits séparés, et elle ne « l'appelait jamais que *Monsieur*. Que pouvait-on « attendre d'une union semblable? Elle fut pendant « quelque temps une Angiolina, et lui un Marino « Faliero (*), un bon vieillard; mais les jeunes fem- « mes, et vos Italiennes surtout, ne s'en tiennent pas « aux vieillards. L'amour n'est pas ici, comme dans « le nord, un sentiment triste, froid, qui calcule, « c'est l'affaire la plus sérieuse de la vie des femmes; « c'est un besoin, une nécessité. Quelqu'un a très- « bien défini la femme une créature qui aime. Ici les « femmes meurent d'amour, surtout les Romaines; « elles commencent d'aimer plus tôt, et continuent « d'aimer plus tard que les femmes du nord. Durant « mon séjour à Venise, deux douairières de soixante « ans me faisaient l'amour. — Mais, pour revenir à « la Guiccioli, le vieux comte ne s'opposait pas à ce « qu'elle usât des priviléges de son pays; un Italien « lui aurait fait trouver *la chose* toute simple: pen- « dant quelque temps il se prêta à notre intimité; « mais à la fin, je fus excepté comme étranger, héré- « tique, Anglais, et, ce qui était pire que tout cela, « libéral.

« Le comte insista. — La Guiccioli fut tout aussi

(*) Allusion à la tragédie du doge Marino Faliero.
(*Note de l'éditeur.*)

« opiniâtre que lui ; sa famille prit son parti. Les ca-
« tholiques, comme vous savez, ne peuvent pas avoir
« recours au divorce. Mais, au grand scandale de
« toute la Romagne, l'affaire fut portée devant le
« pape, qui ordonna que Thérèse quitterait le comte,
« à condition qu'elle demeurerait chez son père avec
« un douaire convenable. Cela n'était pas très-agréa-
« ble, et je fus enfin obligé de l'enlever de Ravenne,
« ayant découvert un complot approuvé par le légat
« pour la renfermer dans un couvent le reste de ses
« jours.

« Excepté la Grèce, il n'y a pas de pays auquel j'aie
« été plus attaché qu'à Ravenne ; et, sans la déconfi-
« ture des constitutionnels et tout ce fracas, il est
« probable que je ne l'aurais jamais quitté. Les pay-
« sans de cette contrée sont les meilleurs gens du
« monde, et leurs femmes d'une beauté extraordi-
« naire. Celles de Tivoli et de Frascati, que l'on vante
« tant, ne sont que des Sabines, des créatures gros-
« sières en comparaison des femmes de la Romagne.
« Vous parlez de vos femmes anglaises, et j'avoue que,
« sur cent femmes italiennes et anglaises, vous en trou-
« verez trente plus belles parmi les Anglaises ; mais
« aussi il y aura une Italienne qui, à elle seule, fera
« pencher la balance du côté de l'Italie, et qui, comme
« la Vénus de Médicis, n'aura point de rivale ; elle ne
« pourrait même en avoir dans le nord. J'ai plus ap-
« pris des paysans des contrées où j'ai voyagé, et sur-
« tout des femmes, que de toute autre source. Elles

« sont plus intelligentes et plus communicatives que « les hommes (*). J'ai aussi trouvé plus d'éducation « et de liberté de penser, à Ravenne, dans les hautes « classes de la société. Le climat est délicieux. Je n'a- « vais pas à craindre d'être importuné par les visi- « teurs, Ravenne est hors de la route des *touristes*. « Je ne me lassais point de mes courses dans la forêt « de pins. On y respire le Décaméron; c'est une terre « poétique. Francesca demeurait à Ravenne; le Dante « y fut exilé, et y mourut. Il y a dans cet air quelque « chose d'inspirateur (**).

(*) — « Le cœur des femmes est un sol si fertile en sentiments tendres, de quelque nation qu'elles soient! elles versent le vin et l'huile; elles sont des Samaritaines dans toutes les situations de la vie. »

DON JUAN, chant V.

(**) Les vers suivants, dit le capitaine Medwin, prouveront le tendre souvenir que Byron gardait de son séjour à Ravenne:

— *Sweet hour, etc.*
The boughs among.

— « Heure si douce du soir dans la solitude de la forêt de pins de Ravenne et sur le rivage silencieux qui la borne!

Bois sacré dont les racines s'entrelacent là où jadis arrivaient les ondes de l'Adriatique, jusqu'à la dernière forteresse de César! bois toujours vert que les contes de Boccace et les vers de Dryden rendaient pour moi un séjour consacré! combien j'aimais et le crépuscule et tes ombrages!

L'écho n'était réveillé que par la cigale, habitante des pins qui fait de sa vie d'été un chant continuel; par le bruit de mes pas ou de ceux de mon coursier, ou par le son de la cloche qui résonnait à travers les rameaux de la forêt.

DON JUAN, chant III.

« Les habitants m'aimaient autant qu'ils haïssaient « le gouvernement. Ce n'est pas peu dire. J'étais très- « considéré de tous les chefs du parti constitutionnel; « ils savaient que je venais de la terre de la Liberté, « et que je faisais des vœux pour le succès de leur « cause. Je l'aurais embrassée, et les aurais aidés à « briser leurs fers. Ils connaissaient mon caractère; « j'avais passé deux ans à Venise, où plusieurs habi- « tants de Ravenne ont des maisons. Cependant je ne « pris point part à leurs intrigues, et restai étranger « à leurs coteries politiques; mais j'avais un magasin « de cent armes à feu dans ma maison quand tout « fut prêt pour la révolte.

« Maudit soit cet imbécile de Carignan! Je lui au- « rais encore pardonné s'il n'avait pas dénoncé ses « partisans. Presque tous les nobles de la Romagne « furent proscrits. Tous mes amis, à très-peu d'excep- « tions près, le furent, entre autre les Gamba, qui « furent exilés, et eurent leurs biens confisqués. On « savait que cette circonstance me ferait quitter le « pays. Je ne les suivis pourtant pas immédiatement; « je ne voulus pas paraître trop pressé de quitter Ra- « venne. Le gouvernement avait les yeux sur moi. S'il « avait pu avoir des preuves suffisantes, j'aurais été ar- « rêté. Mais personne ne me dénonça; et, dans le fait, il « n'y avait rien qui pût faire la matière d'une dénoncia- « tion. J'avais reçu un haut grade, sans passer par les « rangs intermédiaires. Voilà dans ce coin les papiers « d'une de leurs sociétés. Peu de temps après que le « complot fut découvert, je reçus des lettres anony-

« mes dans lesquelles on me conseillait de discontinuer mes courses dans la forêt ; mais je ne craignais « aucune trahison, et je montai à cheval plus souvent « qu'auparavant. Je ne sortais jamais que bien armé, « et j'avais toujours des pistolets à côté de mon lit. « On savait que je ne manquerais pas mon coup ; c'est « peut-être ce qui m'a sauvé. Il arriva à Ravenne un « évènement qui me fit une grande impression, et « auquel j'ai fait allusion dans Don Juan. Le commandant militaire de la place, quoique soupçonné « d'être un carbonaro, avait une telle influence qu'on « n'osait se décider à l'arrêter. On prit le parti de « l'assassiner vis-à-vis de mon palais. Le lieu de la « scène avait peut-être été choisi à dessein. Les mesures prises pour mettre l'assassin à couvert prouvent que la police n'était pas étrangère à l'assassinat. « Je mettais le pied à l'étrier pour aller faire ma promenade ordinaire, mon cheval se dressa au bruit « d'un coup de fusil. En regardant d'où le coup était « parti, j'aperçus un homme qui jetait une carabine « en fuyant à toutes jambes, et un autre étendu sur « le pavé à quelques pas de moi. En m'approchant je « reconnus le commandant. Il se rassembla bientôt « une foule, mais personne n'osait aller à son secours. « Je donnai ordre à mon domestique de relever le « corps ensanglanté et de le porter dans mon palais. « On me représenta que je confirmerais par là le soupçon que j'étais de son parti, et que je déplairais au « gouvernement. Ce n'était pas le moment de calculer « entre l'humanité et le danger. J'aidai à le porter

« dans la maison et à le placer sur un lit. Il était « déja mort des blessures qu'il avait reçues. Il paraît « qu'il avait expiré sans aucune convulsion. Je n'ai « jamais vu de figure aussi calme. Son adjudant avait « suivi le corps dans la maison. Je me rappelle ses « lamentations : — « Povero diavolo! non aveva fatto « male, nè anche ad un cane (*). »

« Je suis fâché, » dit-il, « de n'avoir pas une copie « de mes mémoires : je les ai donnés à Moore, ou « plutôt à son petit garçon (**), à Venise. Je me rap- « pelle que je lui dis : Voilà deux mille livres sterling « pour vous, mon petit ami. Je ne mis d'autres con- « ditions au présent, que celle qu'ils ne seraient pu- « bliées qu'après ma mort. »

« Je ne tiens point à ce qu'ils ne soient pas connus. « Dans le fait, plusieurs de mes amis et de ceux de « Moore, les ont lus : ils furent, entre autres, en- « voyés à lady Burghersh. En les rendant, sa sei- « gneurie dit à Moore qu'elle avait copié tout l'ou- « vrage. Ceci était *un peu fort*, et Moore lui fit « entendre qu'il serait à propos de détruire cette copie: « elle la jeta au feu en sa présence. Depuis ce temps- « là, Douglas Kinnaird m'a recommandé de reprendre

(*) Pauvre diable, il n'avait de sa vie fait mal à personne, pas même à un chien.

(**) Il y a ici une légère erreur du capitaine Medwin; le petit Moore n'était pas alors à Venise, mais le présent fut fait au père, en faveur du fils.

(*Note de l'éditeur.*)

« mon manuscrit, croyant m'effrayer en me disant « qu'il était possible que l'on s'en procurât une copie « exacte ou altérée, qui serait publiée. Il m'est par- « faitement indifférent que tout le monde connaisse « tout ce que contiennent ces mémoires. Il y a quel- « ques-unes de mes aventures de jeunesse; mais j'ai « laissé très-peu d'anecdotes scandaleuses qui puissent « affecter d'autres personnes. Ce sont d'abord les sou- « venirs de ma plus première jeunesse, presque de « mon enfance, retracés sans ordre en style familier « et très-négligé. La seconde partie sera une leçon « utile pour les jeunes gens; elle traite de la vie dé- « réglée que j'ai menée à une époque de ma vie, et « des funestes conséquences de la dissipation. Il y a « peu de choses dans ces mémoires que les femmes ne « puissent lire, et je crois qu'elles me liront. »

Une autre fois il me dit :

« Je donne dans mes mémoires une relation exacte « de mon mariage avec lady Byron, et de notre sépa- « ration. Quand ils furent achevés, j'écrivis à lady By- « ron, en lui proposant de les soumettre à son exa- « men, afin qu'elle pût m'indiquer, ou rectifier elle- « même toutes les inexactitudes qu'elle pourrait y « trouver, ou les omissions qui m'auraient échappé. « Dans sa réponse, elle me dispensa de l'envoi, me « priant, au nom de sa fille, sinon pour elle, de ne « jamais publier ces mémoires. Elle terminait sa lettre « par une menace. Ma réplique est ce que j'ai jamais « écrit de plus sévère; elle contenait deux citations,

« l'une de Shakspeare, et l'autre du Dante (*). Je l
« disais qu'elle savait très-bien que tout ce que j'
« vais écrit était bien sûrement la vérité, et qu'ain
« c'était la vérité qu'elle se refusait à sanctionner.
« finissais en l'assurant que mes mémoires seraie
« publiés. Cette correspondance est antérieure au d
« pôt que je fis de mon manuscrit entre les mains
« Moore.

« Ce fut chez lady.... que je vis, pour la premiè
« fois de ma vie, miss Millbank. Ce fut un jour fata
« et je me rappelle qu'en montant l'escalier, je fis u
« faux pas, et dis à Moore qui m'accompagnait, q
« c'était de mauvais augure. J'aurais dû profiter d
« présage. En entrant dans le salon, je vis une jeu
« personne dans une toilette plus simple que celle d
« autres femmes de l'*assemblée*, assise seule sur u
« sopha. Je la pris pour une demoiselle de comp
« gnie, et demandai à Moore si je me trompais da
« ma conjecture? —C'est une riche héritière, me dit
« à l'oreille, —et baissant toujours la voix: —vous f
« riez bien mieux de l'épouser, cela aiderait à fai
« les réparations du vieux château de Newtead.

« Il y avait quelque chose de piquant, et de ce q
« nous appelons joli, dans miss Millbank. Ses trait
« sans être réguliers, étaient fins et délicats. Elle av
« une très-belle peau, et était parfaitement faite. E

(*) Je ne les ai pas retenues.

(*Note du cap. Medwin.*)

« avait un air de simplicité et de modestie non affec-
« tée, qui formait un heureux contraste avec cette
« formalité et cette roideur qu'on appelle manières.
« Elle m'intéressa. Il est inutile d'entrer dans les dé-
« tails de la connaissance qui suivit cette première en-
« trevue. Je m'attachai à elle chaque jour davantage,
« et finis par lui proposer de l'épouser, proposition
« qui fut rejetée dans des termes qui ne pouvaient me
« blesser en rien. J'étais, d'ailleurs, persuadé qu'elle
« cédait à l'influence de sa mère. Je fus confirmé dans
« cette opinion lorsqu'un an après elle renoua, la pre-
« mière, notre correspondance. Elle m'écrivait pour
« me dire que, quoiqu'elle ne pût pas *m'aimer*, elle
« attachait du prix à mon *amitié*. C'est là un mot
« bien dangereux pour les jeunes demoiselles. C'est
« l'*amour* avec toutes ses plumes, et qui attend un
« beau jour pour prendre sa volée.

« Mistress Williams, la sibylle, avait prédit que ma
« vingt-septième année serait une époque dangereuse
« pour moi. La diseuse de bonne aventure avait raison;
« elle devina juste. Je n'oublierai jamais le 2 janvier!
« Lady Byron (il prononçait *Byrn*) était la seule per-
« sonne présente qui ne fût pas embarrassée. Lady
« Noël, sa mère, pleurait. Je tremblais comme la
« feuille, et répondais tout de travers. Je me sou-
« viens qu'après la cérémonie, m'adressant à lady By-
« ron, je l'appelai miss Millbank.

« Il y eut une anecdote singulière sur l'anneau nup-
« tial. Le jour même de la signature du contrat,
« le jardinier de Newstead trouva, en bêchant, un

« anneau que ma mère avait perdu. Je crus que c'é-
« tait un anneau envoyé tout exprès pour ma noce;
« mais le mariage de ma mère n'avait pas été heureux,
« et cet anneau était destiné à sceller une union en-
« core plus malheureuse (*).

« Après la cérémonie, nous partîmes pour une des
« terres de sir Ralph Millbank; je fus assez surpris
« des arrangements du voyage, et j'eus un peu d'hu-
« meur de trouver une femme de chambre fichée entre
« lady Byron et moi. Il n'y avait pas assez long-temps
« que j'étais marié pour prendre le ton d'un mari;
« je fus donc forcé de me soumettre; mais ce ne fut
« pas de très-bonne grace. Mettez-vous à ma place,
« et dites si je n'avais pas quelque raison de bouder.
« On m'a accusé d'avoir dit, en montant dans la voi-
« ture, que j'avais épousé lady Byron par dépit, et
« parce qu'elle m'avait refusé deux fois. Quoique j'aie
« été un moment piqué de sa pruderie, ou comme vous
« voudrez l'appeler, je suis convaincu que, si j'avais
« tenu un propos aussi peu galant, pour ne pas dire
« aussi brutal, lady Byron nous aurait laissés dans la
« voiture, moi et la fille (de chambre, j'entends) (**).

(*) .....excepté l'anneau qui, étant la plus infernale partie du mariage...

DON JUAN, chant IX.

(**) Il y a dans l'original un jeu de mots sur le mot *maid*, qui signifie *fille*, *vierge*, et qu'on emploie souvent seul au lieu de *Lady's maid*, qui signifie femme de chambre.

(*Note de l'éditeur.*)

e n'est pas d'un caractère à endurer un affront. Notre lune de miel (*) ne se passa pas sans nua-. Tous les jours ne furent pas purs; et Hob-ıse a quelques lettres qui pourraient indiquer les iations du baromètre. Il ne descendit cependant ais à zéro.

Vous m'apprenez que l'on dit dans le monde que épousé miss Millbank, parce qu'elle était héri-ɜ d'une grande fortune. J'ai reçu de ses parents mille livres sterling (250,000 francs), et c'est -probablement tout ce que je recevrai jamais. te somme a été remboursée au double. Mon re-u à cette époque n'était pas considérable, et il était ıartie engagé. Newstead me rendait quinze cents es sterling; la terre du côté de Lancastre était ıpromise par un procès qui m'a coûté quatorze e livres sterling, et qui n'est pas encore fini. Nous avions une maison en ville; nous donnions dîners; nous avions chacun notre voiture, et de ı, beaucoup de fantaisies coûteuses, cela ne pou-durer long-temps. Les dix mille livres sterling de ot furent bientôt fondus. J'étais assiégé par mes ınciers, et, à la fin, mes meubles furent saisis, ɜs huissiers s'emparèrent des lits mêmes où nous s couchions. Vous voyez que mes affaires n'é-nt pas dans un état bien satisfaisant, et ce ta-

---

Honey moon, premier mois de mariage.

(*Note de l'éditeur.*)

« bleau ne pouvait être fort agréable pour lady Byr
« Nous convînmes qu'elle irait passer quelque tem
« chez son père à la campagne jusqu'à ce que l'ora
« fût apaisé, et que j'eusse fait un arrangement a
« mes créanciers. Vous vous figurerez aisément qu
« furent nos adieux, d'après le style de la lettre qu'e
« m'écrivit de la route, et qui commencait assez ri
« culement par ces mots : — Cher poulet (*).

« Imaginez-vous quel fut mon étonnement de
« cevoir, aussitôt après son arrivée à Londres, q
« ques lignes de son père, très-sèches; il commen
« par MONSIEUR, et finissait par dire que sa fille
« me reverrait plus.

« Dans ma réponse je lui déclarais que je ne rec
« naissais point son autorité sur ma femme, et j'aj
« tai que les sentiments que sa lettre exprimait étai
« les siens, et non ceux de lady Byron. Cepend
« une lettre m'apporta bientôt la confirmation d
« phrase de son père. J'ai su depuis, par la fem
« de Fletcher, (mon valet de chambre), qui é
« alors femme de chambre de lady Byron, que l
« qu'elle eut pris sa détermination, et que la le
« eut été mise à la poste, elle envoya au bureau p
« la faire retirer, et que quand elle lui fut renc
« elle manifesta une grande joie qui tenait de l'ex
« vagance; mais cela ne fut pas long, et bientô

(*) Shelley, qui connaissait l'histoire, disait que ces mots paraîtraient bizarres, traduits en italien : *Anitra c sima* (dear duck.)

« lui persuada de faire partir sa lettre. Il n'est pas « douteux que l'influence de mes ennemis l'emporta « sur son affection pour moi. Vous me demandez si « l'on ne donna aucune cause de cette détermination « soudaine, si je n'ai pas formé de conjecture à ce « sujet. Je vais tout vous dire.

« J'ai des préjugés relativement aux femmes : je « n'aime point à les voir manger. Rousseau fait sa « Julie *un peu gourmande*, ce qui n'est nullement « de mon goût. Je n'aime pas à être interrompu quand « j'écris. Lady Byron ne se prêtait pas à mes fantai- « sies là-dessus. La seule chose dure que je me rappelle « lui avoir jamais dite, ce fut un soir, peu de temps « avant notre séparation. J'étais debout devant le feu, « ruminant sur l'état embarrassé de mes affaires et « d'autres tracasseries; lady Byron vint à moi, et me « dit : Byron, est-ce que je vous gêne (*)? Diablement! « répondis-je. J'en fus fâché, et me reprochai une « telle expression : elle m'était échappée sans inten- « tion, involontairement; je savais à peine ce que je « disais.

« J'ai su, depuis, que Mistress Charlment (**) avait « été la personne mise en avant pour empoisonner l'es-

(*) Madame S. B—c, qui a cité ce passage, traduit — « *am Jin Yourway* » — par — *suis-je un inconvénient de votre vie?* Nous n'avons vu dans ces mots qu'une locution commune. *(Note de l'éditeur.)*

(**) Mistress Charlment est celle que Byron a attaquée, dans sa satyre, à *Sketch from private life*.

« prit de lady Noël (*); qu'elle m'avait espionné elle-
« même, et fait espionner à Londres ; qu'elle avait
« rapporté que l'on m'avait vu entrer dans une mai-
« son de *Portland-Place*. On s'était permis une chose
« dont j'aurais pu me plaindre, et qu'une telle confi-
« dente pouvait seule se permettre ; on avait forcé
« mon secrétaire, dans lequel on avait trouvé un livre
« qui ne faisait pas beaucoup d'honneur à mon goût
« en littérature, et quelques lettres d'une femme avec
« laquelle j'avais été intimement lié avant mon ma-
« riage. Quelque jugement que l'on porte de la ma-
« nière dont on avait eu ces lettres, l'usage qu'on en
« fit est inexcusable. Lady Byron les envoya au mari
« de la dame, qui eut le bon sens de n'y faire aucune
« attention. L'accusation la plus grave qui ait été
« portée contre moi est celle d'avoir eu une intrigue
« suivie, dans ma maison même, avec mistress Mardyn,
« du théâtre de *Drury-Lane*, (**) de l'avoir admise à
« ma table, etc. Jamais calomnie ne fut moins fondée.

(*) La mère de lady Byron.

(**) Nous sommes étonnés de retrouver ce conte de la calomnie dans un ouvrage récent sur lord Byron. Il est vrai que les journaux anglais ont publié récemment, comme une découverte, le *récit authentique* des causes de divorce du lord Byron. Selon cette prétendue révélation, lord Byron, lorsqu'il faisait partie du comité de Drury-Lane, aurait reçu, un jour de pluie, la visite de mistress Mardyn, et aurait voulu la renvoyer chez elle dans sa propre voiture ; lady Byron aurait fait dire que la voiture de milord n'était pas disponible; le noble époux aurait alors fait demander la voiture de mi-

nt un des membres du comité de *Drury-Lane*,
e nie pas que plusieurs actrices ne soient venues
: moi; mais quant à mistress Mardyn, qui était
actrice très-belle, et dont les visites pouvaient
dangereuses, je ne la connaissais que pour lui
r parlé quelquefois. J'aurais pu porter une ac-
tion un peu plus sérieuse contre..... que celle
ployer des espions à surveiller mes prétendues
urs. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

'étais renfermé dans une rue obscure pour com-
r (— je crois qu'il dit —) le siége de Corinthe,
lé à ne recevoir personne qu'il ne fût achevé.
is surpris de voir entrer chez moi, un jour,
médecin et un procureur qui avaient forcé ma
e. Je n'ai connu que par la suite l'objet de leur
e. Je trouvai leurs questions singulières, frivoles
mportunes, pour ne pas dire impertinentes;
si j'avais pu soupçonner qu'on les avait envoyés
constater que j'étais devenu fou (*). . . . . .

---

ui l'aurait refusée également. Là-dessus milord, aussi
re que sa femme, aurait retenu mistress Mardyn à dî-
lady Byron, après l'avoir accablée d'invectives outra-
, serait montée en voiture pour ne plus rentrer chez
ole époux.

(*) Inez called,
— old grand mother.

assemble un beau matin quelques apothicaires et quel-

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Je doute que mes réponses aux interrogations de « ces émissaires aient été très-raisonnables et très- « conséquentes, car j'avais l'imagination échauffée « d'autres choses. Mais le docteur Baillie ne pouvait pas « consciencieusement me donner un certificat pour « Bedlam (*); et peut-être le procureur fit-il à ceux qui « l'employaient un rapport plus favorable encore. Le « docteur a dit, depuis, qu'on l'avait assuré que je « baissais toujours les yeux quand lady Byron jetait « les siens sur moi, et que j'avais eu d'autres symp- « tômes tout aussi infaillibles, particulièrement ceux « du feu roi. Je n'accuse point lady Byron de cette « manœuvre; je crois qu'elle n'y en a eu aucune part.

---

ques médecins pour tenter de prouver que son tendre époux a le cerveau fêlé; mais comme il avait encore trop des moments lucides, elle se contente de déclarer que c'était un mauvais cœur. Cependant, quand on lui demanda ses preuves, on ne put tirer d'elle aucune explication; elle protesta seulement que son devoir envers Dieu et envers son prochain lui commandait cette conduite, qui semblait assez singulière.

XXVIII.

Elle tenait un journal où tous les torts de don Juan étaient enregistrés; elle ouvrit certaines boîtes contenant livres et lettres qu'on pouvait citer au besoin. D'ailleurs elle avait pour elle toute la ville, et de plus sa bonne grand'mère....

DON JUAN, chant I^er^.

(*) Les petites maisons de Londres.

« Elle était l'instrument d'autres personnes. Sa mère « m'a toujours détesté ; elle n'avait pas même la dé- « cence de le cacher dans sa maison. Dînant un jour « chez sir Ralph Millbank (qui était une bonne pâte « d'homme, et dont vous pourrez vous former quel- « que idée, quand je vous dirai qu'on servait tous les « jours sur sa table un gigot de mouton, afin qu'il « eût l'occasion de faire tous les jours la même plai- « santerie), je me cassai une dent ; je souffrais beau- « coup, et ne fus pas maître de le cacher. — Cela « vous fera du bien, dit lady Noël ; j'en suis bien aise! « — Je lui lançai un regard !

« Vous me demandez si lady Byron a jamais eu de « l'amour pour moi. — J'ai déja répondu à cette ques- « tion. — Non ; j'étais à la mode quand elle parut dans « le monde ; j'avais la réputation d'être un grand *roué*, « et j'étais un *dandy* ; les jeunes personnes aiment « assez ces deux espèces d'hommes. Elle m'épousa par « vanité, et dans l'espérance de me réformer et de « me fixer. C'était un enfant gâté ; elle était naturel- « lement jalouse, et cette disposition n'a fait que se « fortifier par les manœuvres diaboliques de ceux à « qui elle avait donné sa confiance.

« Elle était facilement dupe, car elle croyait con- « naître à fond l'espèce humaine : elle avait dans la « tête une des idées folles de madame de Staël, que « l'on peut bien mieux connaître une personne dans « la première heure que dans dix ans. Elle était dans « l'habitude de tracer le caractère des gens, après les « avoir vus une fois ou deux. Elle a écrit des volumes

« sur mon caractère, mais tous ses portraits étaient « aussi peu ressemblants que possible.

« Lady Byron avait de bonnes idées, mais ne pou- « vait les exprimer; elle a aussi composé des vers, « qui ne se trouvaient bons que par accident; ses « lettres étaient toujours énigmatiques, souvent inin- « telligibles. Elle avait ce qu'elle appelait des règles « et des principes fixes, classés mathématiquement (*). « Elle eût fait un excellent argumentateur à Cam- « bridge; —elle n'a cependant pas donné des preuves « de cette vertu d'agir toujours conséquemment, dont « elle se targuait si fort. Elle me refuse, puis elle m'ac- « cepte, et puis elle se sépare de moi. Je n'ai pas be- « soin de vous dire toutes les calomnies infâmes dont « j'ai été l'objet quand notre séparation fut rendue pu- « blique. Je fis, un jour, une liste de tous les hommes « vertueux auxquels les journaux me comparaient. « Je me souviens en ce moment de quelques-uns: Né- « ron, Apicius, Épicure, Caligula, Héliogabale, Hen- « ri VIII, et enfin George IV. Tous mes anciens amis, « et jusqu'à mon cousin George Byron, qui avait été « élevé avec moi, que j'aimais comme un frère, tous « ont pris le parti de ma femme. Il a suivi le torrent,

---

(*) I think that Dante's more abstruse ecstatics
Meant to personify the mathematics.
DON JUAN, chant III, stance 2.

Je pense que les rêveries plus abstraites du Dante n'étaient qu'une personnification des mathématiques.
DON JUAN.

« et il n'a rien à attendre de moi. On me regardait « comme le plus mauvais mari qui fût sur la terre, « le plus méchant, le dernier des hommes ; et ma « femme était un ange, une victime, la vertu person- « nifiée. J'étais calomnié dans les journaux ; j'étais le « sujet des conversations de toutes les sociétés ; on « me sifflait quand je me rendais à la chambre des « pairs ; j'étais insulté dans les rues ; je n'osais paraî- « tre aux théâtres, d'où la pauvre mistress Mardyn « fut obligée de se retirer. L'*Examiner* fut le seul « journal qui osa prendre ma défense (*), et lady Jer- « sey la seule personne qui ne me regarda pas comme « un monstre.

« Je lui avais adressé quelques vers qui m'ont valu « son amitié. Je les ai quelque part, et je vous les « montrerai. Je les fis à l'occasion de son exclusion « de certain cabinet des beautés du jour (**).

« A tous ces chagrins se joignait l'embarras de mes « affaires, qui était tel que j'étais à la merci de mes « créanciers. Je fus obligé de vendre Newstead, ce « que je n'aurais osé faire du vivant de ma mère. Je « ne me pardonnerai jamais de l'avoir vendu, quoi-

(*) Alors rédigé par L. Hunt.

(**) Le prince régent avait réuni dans son cabinet les portraits des plus belles femmes d'Angleterre. Lady Jersey se consola aisément d'en être exclue, car on prétend qu'on n'y était pas toujours admise en tout bien et tout honneur. Beaucoup de maris assurent cependant que le prince ne connaissait réellement qu'en effigie les dames de son cabinet.

(*Note de l'éditeur.*)

« que l'on m'assure que je n'en tirerais pas mai
« tenant la moitié de ce que j'en ai reçu. Cela ne r
« console point de n'avoir plus l'antique abbaye (
« La nécessité la plus impérieuse m'a seule décidé
« ce sacrifice. Il fallait rembourser ce que j'avais re
« de lady Byron, et j'étais déterminé à y ajouter c
« mille livres sterling, ce que j'ai fait. J'ai toujou
« détesté d'avoir des dettes, et je ne dois pas u
« guinée. Du moment que j'eus mis mes affaires
« règle, et dix-huit mois après mon mariage, je qu
« tai l'Angleterre; je m'en exilai à regret, mais av
« l'intention de n'y jamais revenir (**). »

(*) Le tendre souvenir qu'il gardait pour cette réside de ses pères est prouvé par le chant XIII de don Juan, d la description qui commence à la stance 55.

To norman abbey whirled the noble pair, etc.

(**) Ses sentiments à ce sujet ont été sincèrement expri dans les deux passages suivants :

Self exiled Harold wanders forth again
With nought of hope left. —
CHILDE HAROLD, chant III, st. 16.

Exilé volontaire, Harold va de nouveau errer loin de patrie et sans espérance.

I can but say it is an aukward sight
To see one's native land receding through
The growing waters, — it unmans one quite.

Je suis forcé d'avouer qu'il est triste de voir la terre na s'éloigner et disparaître à travers les flots soulevés. — C abat tout-à-fait le cœur.

DON JUAN.

Parlant de la multitude d'étrangers qui par curiosité, et sans discrétion, l'importunaient de leurs visites dans les premières années de son séjour sur le continent, et surtout à Venise, il me dit :

« Qui pourrait consentir à se montrer comme l'ours « et à danser comme lui pour chaque imbécille qui « veut lui siffler un air? Madame de Staël a dit de « Goëthe, à ce que je crois, que ceux qui ne veulent « pas être jugés par leurs paroles, ne méritent pas que « le monde s'occupe de ce qu'ils pensent. Elle avait « une soif insatiable de parler et de briller. Si elle « avait moins parlé, elle aurait eu plus de temps pour « écrire, et tout le monde y aurait gagné. Quant à moi, « je m'inquiète fort peu de ce que l'on dit et de ce « que l'on pense de moi : que l'on me juge dans mes « écrits. Ma conversation n'est jamais brillante.

« Les Américains sont les seuls hommes que je n'ai « jamais refusé de recevoir. J'aime beaucoup les *Yan-« kees* (*). Je désire que l'on me juge favorablement « au-delà de l'Atlantique, non que j'y sois mieux ap-« précié, peut-être plus mal. Certain critique améri-« cain ne m'a pas épargné, et il persévère dans son « hostilité : il ne sait pas à qui il a affaire, il ne m'a

(*) Sobriquet de moquerie donné aux Bostoniens en particulier; et aux Américains en général. C'était le nom d'une peuplade sauvage à laquelle succédèrent les colons d'Europe.

(*Note de l'éditeur.*)

« pas causé un moment d'humeur (*). Il eût mieux « fait de songer à son livre de comptes (**).

« Je me suis fortifié dans ma résolution de ne re- « cevoir aucun voyageur anglais, depuis que j'ai lu « dans le livre de je ne sais quel écrivailleur anonyme « qu'il aurait pu, mais qu'il n'avait pas voulu me « voir. »

Je l'interrompis en lui disant qu'il ne devait pas avoir beaucoup d'humeur de cette déclaration, qu'elle était d'une femme. « Je ne suis pas étonné, « ajoutai-je, « qu'une demoiselle ait évité de voir un homme « aussi dangereux que vous aviez la réputation de « l'être à Venise. »

— « Je ne savais pas que ces *Esquisses sur l'Ita-* « *lie* (***) fussent d'une femme; mais que ce soit la « production d'un homme, d'une dame, ou d'une de- « moiselle, la remarque n'était pas méritée. Il est bien « vrai que la vie que je menais à Venise n'était pas « celle d'un saint. »

(*) Le goût et la sagacité du critique américain se montrent dans le passage suivant.

« Les vers sont de huit syllabes, et l'on en trouve quelques- « uns d'assez jolis; mais il n'y a aucun passage qui soit assez « remarquable pour être cité. »

(*Crit. Rev.*)

(**) Épigramme sur l'*esprit* mercantile des Américains en général.

(***) Voyez une note à la fin des deux Foscari.

(*Notes de l'éditeur.*)

—« Oui, dis-je, si vous étiez jamais canonisé, ce « serait comme St.-Ciappelletto (*). »

—« Pas tout-à-fait, » dit-il assez sérieusement.

« Venise, » reprit-il, « est une ville triste à habiter; il « est affligeant de voir une ville dépérir comme elle « le fait chaque jour. Je cherchais à distraire mon « esprit de la désolation dans laquelle est Venise, et « de ma propre solitude, en me plongeant dans un « tourbillon qui est bien loin d'être le plaisir. Quand « on est dans le courant d'eau d'un moulin, il est dif- « ficile de le remonter et d'éviter les roues. Les con- « séquences d'être emporté par le courant seraient « une excellente leçon pour les jeunes gens; vous ne « l'êtes plus assez pour en profiter. Mais qui a jamais « profité de l'expérience des autres, ou de la sienne « propre? quand vous lirez mes mémoires, vous vous « ferez une idée des maux qu'entraîne la dissipation « au physique et au moral. Je vous assure que ma vie « est très-amusante et fort instructive. »

« Je suppose, »dis-je, « que quand vous quittâtes l'An- « gleterre, vous étiez un Childe Harold, et à Venise « un Don Giovani, et que Fletcher était votre Lepo- « rello. » Mon observation le fit sourire. Je lui demandai en quoi sa vie serait une bonne leçon. Il me raconta

---

(**) C'est le héros de la première nouvelle du Décameron; un franc libertin qui est canonisé après s'être confessé très-humblement à un moine que sa confession édifia.

(*Note de l'éditeur.*)

plusieurs anecdotes que je vais rapporter en forme de récit.

« Presque tous les amis de ma jeunesse sont morts: « ils ont été ou tués en duel, ou ruinés, ou envoyés « aux galères. » (Il en nomma plusieurs).

« Au nombre de ceux que j'ai perdus au commen- « cement de ma carrière, je ne puis oublier Lord Falk- « land. Nos grands-pères étaient fort liés. Il perdit la « vie pour une plaisanterie dont il n'était pas l'auteur. « La génération actuelle est plus obstinée que celle « qui l'a précédée; les jeunes gens ont une constitu- « tion moins forte, et moins d'argent; voilà la raison « de leurs mœurs.

« Je suis apprivoisé maintenant; mais avant mon « mariage, j'avais un peu du sang de mes ancêtres. « Il est ridicule de dire que nous n'héritons pas de « nos passions, aussi bien que de la goutte, ou de « toute autre maladie.

« Je n'étais pas assez jeune quand mon père mou- « rut, pour ne pas me ressouvenir de lui; et le spec- « tacle des querelles domestiques me donna de bonne « heure de l'horreur pour le mariage : ce sentiment se « reproduisit fortement à mes noces. Quelque chose « me disait tout bas que je signais mon arrêt de mort. « Je crois aux pressentiments. Le démon de Socrate « n'était pas une fiction. Monk-Lewis avait son mo- « niteur, et Napoléon a eu plusieurs avertissements « surnaturels. Je me serais rétracté, si j'avais pu le « faire. Je me ressouvins d'un de mes amis qui avait « épousé une femme jeune, belle et riche, et qui ce-

« pendant était très-malheureux : il m'avait souvent « recommandé de ne pas m'atteler au joug; et pour « vous prouver combien j'étais décidé à suivre son « avis, j'avais parié avec Hay cinquante guinées contre « une, que je ne me marierais jamais. Six ans après, « je lui envoyai les cinquante guinées. La veille du « jour où je me proposai à lady Byron, je n'avais pas « la moindre idée de le faire. »

Après cette digression il continua ainsi : « Je n'a- « vais que six ans quand je perdis mon père. Ma mère, « quand elle était en colère contre moi (et je lui en « donnais souvent occasion), disait : — Ah! petit vau- « rien, vous êtes bien un Byron; vous ne valez pas « mieux que votre père. Vous voyez qu'elle différait « de mistress Malaprop (*) qui dit : — Ah! ce cher bon « M. Malaprop, je ne l'ai jamais aimé que depuis « qu'il est mort. — Dans le fait, mon père n'était « rien moins dans sa jeunesse qu'un Cœlebs à la re- « cherche d'une femme (**). Il n'eût pas été un des « héros de Hannah More. Il a dissipé trois fortunes, « et épousé ou enlevé trois femmes : se trouvant un « jour sans argent, il écrivit à quelqu'un pour deman- « der une guinée; j'ai la lettre. Il semblait être né pour « sa propre ruine et pour la perte de l'autre sexe. Il

---

(*) Personnage de la comédie de Shéridan, *The Rivals*.

(**) Titre d'un roman *fort moral* de miss Hannah More.

(*Notes de l'éditeur.*)

« débuta par séduire lady Carmarthen, et mangea « avec elle le fond de quatre mille livres sterling de « rente : non content d'une aventure de ce genre, il « enleva miss Gordon. Son mariage avec elle n'était « pas destiné à être plus heureux, et je ne suis nul- « lement surpris qu'elle différât de la veuve de la « pièce de Shéridan. Ni l'un ni l'autre ménage, n'au- « rait pu réclamer *le filet de porc* (*).

« Les phrénologistes (**) me disent qu'outre les si- « gnes de la pensée » (trois lignes horizontales tracées sur son front dont il était fier), « d'autres signes sont « encore très-fortement développés à la partie posté- « rieure de mon crâne, particulièrement la protubé- « rance appelée de philoprogéniture (***). Je suppose « que la bosse de la combattivité pourrait s'y trouver « quelque part, parce que mon oncle l'avait.

« Vous avez entendu parler de son duel avec un « de ses parents, qui était aussi son voisin. Après

---

(*) Expression proverbiale. Dans les anciennes mœurs anglaises, lorsque le mari et la femme avaient vécu un an et un jour en bonne intelligence, ils allaient trouver le magistrat, qui leur décernait un morceau de porc.

(**) La phrénologie est l'art de connaître l'homme moral et intellectuel, — Système de Gall et de Spurzheim.

(*Notes de l'éditeur.*)

(***) Byron semble s'être mépris sur le sens de ce mot dans le vocabulaire des étymologistes. — Voyez le passage qui y a rapport dans son poëme.

« cette malheureuse aventure, il se renferma à New-
« stead, et fit son plaisir quotidien de donner à man-
« ger à des cricris (*), qui étaient ses seuls compa-
« gnons. Il les avait apprivoisés au point qu'ils
« grimpaient sur lui, et il les fouettait avec un brin
« de paille quand ils étaient trop familiers. La tra-
« dition prétend qu'à sa mort ils quittèrent la mai-
« son en masse. Je présume que ma superstition
« vient de cette branche de la famille; mais quoi-
« que je ne fasse aucune attention à ces nouvelles
« théories, je suis assez enclin à croire qu'il y a
« plus de choses dans la *carte* du crâne que ne le
« présument les critiques d'Édimbourg (**). Quoi
« qu'il en soit, j'étais un méchant petit garçon, et
« j'ai donné à ma mère toutes les peines du monde.
« Je crains bien que mon Ada (***) n'en donne autant
« à la sienne; car on dit que c'est un petit démon.
« Un de mes ancêtres est mort en riant; c'est de
« celui-là, je le présume, que vient ma bonne hu-
« meur. Deux autres (le mari et la femme), s'ai-
« maient si tendrement, qu'ils sont morts presque au
« même instant. Il paraît qu'il y a là une tache dans
« mon écusson, ou que ce couple amoureux a gardé

(*) Espèce de taupe-grillon.
(*Note de l'éditeur.*)

(**) Lord Byron avait probablement lu l'article de *la Revue d'Edimbourg* sur Gall et Spurzheim.

(***) Sa fille.

« le monopole de toutes les douceurs conjugales de « la famille.

« J'ai passé mon enfance à Marlodge, près d'Aber- « deen, allant de temps en temps visiter les monta- « gnes, ce qui m'avait donné une espèce de prédilec- « tion pour l'Écosse. Ma mère l'avait peut-être fait « naître. Ce sentiment fut un peu ébranlé par la « critique que la Revue d'Édimbourg fit des *Heures* « *de loisir*, et une partie de mon humeur se porta sur « le pays ; mais mon ancienne affection revint bientôt.

« Je ne sais de qui me vient ma verve poétique ; « probablement l'aspect sauvage de Morven et de « Lock-na-Garr, et les bords de la Dee ont inspiré « ma veine, et développé ma bosse poétique. Si cela « est, elle dormait ; du moins je n'ai rien composé « qui valut quelque chose, jusqu'à ce que je sois « devenu amoureux. Le Dante dit qu'il devint amou- « reux de Béatrix à douze ans, et j'étais presque « aussi jeune quand je devins amoureux fou. Mais « j'anticipe les évènements. On m'envoya à l'école « de Harrow à douze ans, et je passais mes vacan- « ces à Newstead. Ce fut là que je vis, pour la « première fois, miss C.., (*). Elle avait quelques an-

---

(*) ..... *C'était un nom qui lui plaisait, et qui, cependant, ne lui plaisait pas ; et pourquoi ? Le temps le lui a cruellemen révélé.* (*The dream*), il s'agit ici de miss Chaworth.

Voyez la stance 4 du V^e^ chant de *Don Juan*, et la stance 1 du chant VI.

« nées de plus que moi; mais à l'âge que j'avais, nous « aimons une maîtresse qui soit plus âgée que nous; « et, plus tard, nous l'aimons plus jeune. — Nos « terres étaient limitrophes; mais par suite de la « malheureuse querelle dont je vous ai parlé, nos familles (comme il arrive presque toujours entre voisins qui sont parents) ne se voyoient que par politesse, et très-rarement. Je passai les vacances d'été de cette année-là dans les montagnes de Malverne. Ce furent des jours de roman! Maria était le beau idéal de tout ce que ma jeune imagination pouvait se figurer de plus séduisant; et j'ai inventé « toutes mes fables sur la nature céleste des femmes « d'après la perfection que mon imagination lui prêtait. Je dis *prêtait*, car je l'ai trouvée, comme le « le reste de son sexe, tout autre chose qu'une créature angélique.

« Je retournai à Harrow après mon excursion à « Cheltenham, plus amoureux que jamais, et je pas- « sai les vacances de Noël à Newstead. Je commen- « çais à me croire un homme, et je fis l'amour sé- « rieusement. Nous nous voyions en secret, Maria « et moi, et mes lettres lui étaient remises par une « confidente. Une porte qui conduisait du parc de « mistress C.... à celui de ma mère était le lieu de « nos rendez-vous. Mais il n'y avait de passion que « de mon côté. J'étais sérieux; elle était légère. Elle « m'aimait comme un frère plus jeune qu'elle, me « traitait en enfant, et se moquait de moi. Cependant

« elle me donna son portrait, et il y avait là de quoi « inspirer un jeune poète (*).

« Pendant la dernière année que je passai à Har- « row, cette affaire amoureuse occupa toutes mes « pensées. J'avais d'ailleurs un caractère qui ne s'ac- « commodait guère de la discipline des écoles. Les « domestiques avaient encouragé la violence natu- « relle de mon caractère, et j'étais accoutumé à com- « mander. Tout ce qui était *tâche* forcée répugnait à « ma nature, et je quittai Harrow n'ayant fait que de « médiocres études, et sans avoir fait de lectures uti- « les. J'avais bien de la peine à me soumettre à la « subordination, qui est l'ame de toute discipline : « je m'y soumis cependant, et je n'ai jamais oublié la « bonté avec laquelle [illegible]e traitait Drury (**); seul il « me reconciliait avec l'ordre, et quelquefois avec le « travail et l'ennui de l'école.

« Le duc de Dorset était mon *fag* (***). Je n'étais

(*) Byron portait toujours autour du cou un ruban noir, auquel était attaché un médaillon contenant des cheveux et un portrait. Un soir que nous avions joué au billard si tard, que les billes nous paraissaient doubles, il chercha tout d'un coup, avec une sorte d'inquiétude, quelque chose sous son gilet, et s'écria : « Ah Dieu! j'ai perdu mon....! » Mais avant qu'il eût fini la phrase il retrouva le trésor caché.

(**) Il a adressé quelques vers à M. Drury dans les « *Heures de loisir.* »

(***) My *fag*. Dans les écoles anglaises le *fag* est un enfant des basses classes qui est sous la tutelle d'un écolier d'une classe plus avancée. Le *fag* est obligé d'obéir à son *supérieur*

« pas un maître bien dur (*). Je me serais, par mo-
« ments, trouvé heureux, à Harrow, si je n'avais pas
« pensé que c'était une école. Il y a un point de vue
« du cimetière, qui m'enchantait; je passais des heu-
« res entières assis sur le tourniquet qui conduit dans
« la campagne; j'ai même pensé à demander à y être
« enterré. De tous mes camarades, il n'y en a aucun
« pour qui j'ai conservé autant d'amitié que pour
« lord Clare. J'ai eu une correspondance suivie avec
« lui depuis que j'ai su qu'il était en Italie; je lan-
« guis de le voir et de pouvoir parler avec lui de nos
« anciennes histoires de Harrow. Il n'y a pas dans la
« vie de plaisir égal à celui de revoir un ami d'en-
« fance. Vous savez avec quel plaisir j'ai revu Hay.
« Pourquoi Scroope Davies n'est-il pas venu me voir?

---

et de le servir comme un maître. On sait que dans les universités anglaises il y a aussi des écoliers domestiques. Singulier apprentissage de la vie politique sous un gouvernement représentatif!

(*) C'est au duc de Dorset que Byron adressa une espèce d'épitre insérée dans les *Heures de loisir*, et commençant par ces vers :

« — Dorset! whose early steps with mine have strayd,
— Exploring every path of Ida's glade. »

Dorset, tes premiers pas ont suivi les miens dans tous les sentiers des ombrages d'Ida.

Ida est le nom poétique d'Harrow, qu'il ne faudrait pas confondre avec le *mont Ida*.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Quelqu'un m'a dit qu'il était à Florence, mais cela « ne se peut pas.

« Deux souvenirs à Harrow me frappent en ce « moment. Je me battis avec lord Calthorpe, qui « avait écrit au-dessous de mon nom, *abominable « athée*, (damned atheist); et j'empêchai, dans une « révolte, mes condisciples de brûler la classe, en « leur montrant les noms de leurs pères et de leurs « grands-pères écrits sur les murs.

« Si j'avais épousé miss C....., peut-être ma vie eût « elle été toute différente (*). Elle m'a trompé cepen- « dant, et son mariage a été bien malheureux (**) « Elle fut enfin séparée de M. M....., et me proposa « une entrevue, que ma sœur m'engagea à refuser « Je me rappelle l'avoir rencontrée à mon retour de « Grèce, mais l'orgueil l'avait emporté sur l'amour : « je ne la revis pas cependant avec une parfaite in- « différence (***).

(*) Dans toutes ses poésies lyriques, même celles adressées à Thyrza, on ne trouve aucune stance supérieure à celles qui commencent par ces mots :

« O si mon sort avait été uni au sien! » etc. etc.

(**) ..... L'un pour mourir dans la démence, et tous deux dans la douleur (1).

LE SONGE.

(***) Yet I was calm, etc.

Cependant je restai calme, etc.

(1) Miss C.... a été folle pendant quelque temps.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Pour devenir poète il faut qu'un homme soit « amoureux ou malheureux; témoins Pétrarque et « Le Dante. J'étais amoureux et malheureux, quand « je composai les *Heures de loisir*. Quelques-unes de « ces pièces, malgré ce qu'en ont dit les critiques, « sont aussi bonnes qu'aucune de celle que j'ai faites.

« Pendant quelques années, après l'évènement qui « qui a eu une si grande influence sur ma destinée, « je cherchai à en perdre le souvenir, et à oublier « aussi celle qui m'avait rendu si malheureux dans la « dissipation la plus dépravée (*); mais le poison était « dans la coupe.....

.....

.....

« Le jardinier de Newstead avait trouvé, en bê- « chant, un crâne qui était probablement celui d'un « des moines de l'abbaye, vers le temps où les mo- « nastères furent supprimés. »

— « J'ai entendu dire chez la comtesse S..., l'autre « soir, » lui dis-je, « que vous buvez maintenant dans « un crâne. » Il ne fit pas attention à ma remarque, et continua :

— « Ce crâne était d'une vaste capacité et con- « servé parfaitement. Il me prit fantaisie de le faire

---

(*) And monks, etc.

Les moines auraient pu se croire au temps de leurs bombances, si, etc.

CHILDE HAROLD, chant Ier.

« arranger et monter en coupe. Je l'envoyai à Lon-
« dres, on me le renvoya très-bien poli et peint de
« couleurs nuancées, comme celles de l'écaille. (Je l'ai
« donné au colonel Wildman.) Je me rappelle avoir
« fait quelques vers sur cette coupe; mais ce ne fut
« pas tout. Je fondai à l'abbaye un ordre nouveau,
« composé de douze membres, et je m'élus grand-
« maître, ou abbé du Crâne, assez beau titre héral-
« dique. J'ordonnai douze robes noires, la mienne
« distinguée des autres, et de temps en temps, quand
« on s'attendait à quelques jour de pluie ou d'orage,
« on tenait un chapitre. Le crâne, rempli de Bor-
« deaux, comme la coupe des anciens Goths, circulait
« à la ronde, et donnait lieu à d'excellentes plaisan-
« teries. »

— « Il me paraît, « lui dis-je, » que vous avez une
« prédilection singulière pour les crânes et les osse-
« ments. Un de mes amis, M....., m'a dit qu'il vous
« en avait apporté quelques-uns de Suisse. »

— « Ils venaient de Morat, « me dit-il. » Un os de
« ces héros vaut, à lui seul, les crânes de tous les mor-
» nes qui ont jamais existé. »

— « En parlant de Morat, « dis-je, » où avez-vous
« trouvé l'histoire de Julia Alpinula (*)? M.... et moi
« nous avons vainement compulsé les archives. »

— « J'ai tiré l'inscription d'une ancienne chroni-
« que; la pierre n'existe point. — Mais poursuivons.
« Vous connaissez l'histoire de l'ours que j'amen

(*) Voyez le troisième chant de Childe Harold.

« pour prendre ses degrés, lorsque j'étais au collége « de la Trinité (*). J'avais en horreur les réglements « de collége, et je ne faisais aucun cas des honneurs « académiques. Combien de leurs argumentateurs se « sont-ils jamais distingués dans le monde? Je me « souviens que l'on fit sur mon ours une satire assez « ingénieuse. Un ami de Shelley fit d'un ourang-ou- « tang (ôran houton erye) le héros d'un roman. Il le « faisait créer baronnet, et élire membre du parle- « ment pour le bourg qui n'a qu'un électeur. J'ai ou- « blié le nom du roman (**). Je crois que l'on fut « tout aussi aise d'être débarrassé de moi à Cam- « bridge, qu'on l'avait été quand je quittai Har- « row (***).

« Une des autres folies que je fis du vivant de « ma mère fut d'habiller mistress..... en homme, et « de la faire passer pour mon frère Gordon, afin que « ma mère ne sût pas que j'avais des connaissances « de ce genre-là. Je n'étais pas un Scipion, comme « vous pensez bien; mais je puis vous assurer que je « n'ai jamais séduit aucune femme. Je vais vous citer « un exemple de continence. Mistress L. G. m'écrivit « pour m'offrir sa fille, dont elle demandait cent li- « vres sterling. Avez-vous l'idée d'une pareille dépra-

---

(*) Un des colléges de Cambridge. (Voyez l'Essai sur le caractère et le génie de lord Byron.)

(**) Mélincourt.

(***) Il avait dix-neuf ans lorsqu'il quitta Cambridge.

« vation? Le post-scriptum de la vieille était excel-
« lent.—« Avec de la délicatesse tout peut s'arranger. »
« Le même courrier m'apporta une lettre de la jeune
« personne, qui me conjurait de ne pas abuser de
« leur situation embarrassée, et de respecter sa vertu.
« Je la respectai, et lui fis passer quelque argent.
« Il y a peu de Joseph dans le monde, et beaucoup de
« dames Putiphar.

« Peu de temps après mon mariage, il arriva une
« chose qui m'embarrassa beaucoup alors, mais qui
« m'a fort amusé depuis. Trois femmes mariées vin-
« rent faire une visite de noces à lady Byron, et se
« trouvèrent toutes trois en même temps chez elle. Je
« les avais connues toutes comme étant du même
« *acabit*. Figurez-vous la scène de confusion qui s'en-
« suivit.

« J'ai beaucoup vécu dans la société italienne, et
« j'ai fait des parties de gondole; mais rien ne peut
« se comparer à la corruption de la haute société en
« Angleterre, surtout celle de....., quand je l'ai fré-
« quentée.

« Il y avait alors une dame, ayant le double de
« mon âge, mère de plusieurs enfants qui étaient des
« anges, et avec laquelle j'avais formé une liaison qui
« dura huit mois sans interruption. L'automne d'une
« beauté comme la sienne est préférable au printemps
« des autres femmes. Elle m'a dit qu'elle avait trente
« ans quand elle connut l'amour, et je crus moi-
« même aimer pour la première fois, quand elle en
« avait quarante. Jamais je n'ai éprouvé une passion

« plus forte, et elle la partageait. Je l'aimais, et je « lui étais réellement plus attaché que je n'aurais dû « l'être à une femme qui avait prodigué ses faveurs; « mais j'étais flatté d'avoir été préféré à un rival qui, « sous le rapport des avantages extérieurs et des ma- « nières, valait mieux que moi. Elle avait été sacrifiée, « au sortir de l'enfance, à un homme qui, morale- « ment et physiquement parlant, semblait être le fruit « d'une méprise de la Providence, et à qui elle avait « fait présent d'une nombreuse famille, dont la loi « lui donnait le droit de se dire le père. Tout étrange « que cela puisse paraître, elle prit sur moi (comme « toutes les femmes) un tel ascendant, que ce ne fut « qu'avec beaucoup de peine que je parvins à rompre « avec elle, lors même que j'étais certain qu'elle était « infidèle. Je fus sur le point, une fois, de passer « avec elle sur le continent; et il n'a tenu à presque « rien que je ne fisse cette folie. J'étais alors un vrai « désœuvré de *Bond-Street* (*), un grand homme « dans les *foyers* de théâtre, dans les cafés, dans les « maisons de jeu. Mes après-midi se passaient en vi- « sites, en déjeuners, à parcourir les rues où les jeu- « nes gens du bon ton se montrent, et à suivre les

(*) Rue de Londres, et quartier-général des promeneurs oisifs, des fashionables, etc. Les élégants magasins de cette rue attirent les dames anglaises, qui y mettent tous les jours à l'épreuve la patience des chevaliers de l'aune. On sait quel plaisir les ladys trouvent *to shop*, à marchander.

(*Note du trad.*)

« représentations de boxeurs, et à boire. Si je
« avais connu plus tôt, vous ne seriez pas en vie m
« tenant. Je me rappelle que Scroope Davies, H...
« moi, nous fîmes une bourse de dix-neuf livres
« ling, qui était tout ce que nous avions en po
« et nous les perdîmes dans un enfer (*) de la
« Saint-James, à une table de jeu ; ensuite nous
« mîmes à boire jusqu'à ce que H..... et Scroope
« vies commencèrent à se quereller. Scroope m'
« vit pour me demander mes pistolets; il voula
« brûler la cervelle. Je ne voulus pas les lui prête
« peur, lui dis-je, qu'on ne me les confisquât co
« une *expiation* (**). Je savais que cette répons
« rait plus d'effet que quatre pages de beaux rai
« nements.

« N'allez pas croire que je trouvasse du pl
« dans tous ces excès, ou que le ministre A
« et W. fussent des compagnons de mon goût.
« funestes conséquences de ce genre de vie
« détaillées dans mes Mémoires. Maître de mes
« tions à un âge où j'avais le plus besoin d'un gu
« livré à l'empire de mes passions au momen
« elles étaient dans leur plus grande violence, avec
« fortune dérangée avant que j'en fusse en posses

(*) *A hell*, un enfer. Nom des maisons de jeu.

(**) *A Deodand.* En Angleterre, tout instrument ou animal qui a donné la mort est confisqué au profit des vres, et jadis au profit des autels.

(*Notes de l'éditeur.*)

ec une constitution altérée par des excès préco-
, je commençai mes voyages en 1809, rempli
ne indifférence assez chagrine pour ce monde qui
uvrait tout entier devant moi (*). »

— Vous auriez pu dire :

n'y a point de moraliste plus sévère que le sir (**), » lui dis-je avec sensibilité.

lui fis quelques questions sur Venise.

Venise ! « dit-il, » je déteste la ville, les habitants, le souvenir de la vie que j'y ai menée. Encore une s je me jetai dans la société ; je parcourus le cer- des *conversationes*, des bals, des concerts, llais tous les soirs à l'Opéra ; je ne manquais pas ıe *redoute* pendant le carnaval ; enfin, je me livrai toute la dissipation de cette ville de luxe. Tout, ıns la ville de Venise, tend à énerver l'esprit et le ›rps, ses gondoles, son indolence efféminée, son rocco ; mes courses à cheval étaient une ressource un stimulant ; mais les sables de Lido tuaient ıes chevaux, et je me lassai de ce rivage mono- ›ne : je passais, il est vrai, le temps de la campa-

---

(*) I wish they knew the life of a young noble.

.....

Don Juan, ch. XI, st. 75.

*) Il disait qu'il y avait eu trois grands hommes ruinés s la même année, Brummel (1), Napoléon et lui.

) Gentleman cité pour son élégance, et qui donnait encore le ton *fashionable*, en 1814.

(*Note du traducteur.*)

« gne (*villeggiatura*) sur les bords de la Brenta (*).

« J'ai peu écrit à Venise, et j'étais forcé de cher-
« cher des plaisirs, occupation dont je fus bientôt las.

« Les femmes de Venise ont été une peste pour
« moi ; c'est ma destinée : comme Napoléon, je n'ai
« jamais fait aucun cas des femmes ; et je n'ai pas
« conçu précipitamment cette opinion ; elle est le ré-
« sultat d'une funeste expérience. Il est vrai que dans
« mes poëmes j'exalte ce sexe, et mon imagination
« s'est toujours plu à les rapprocher du beau idéal ;
« mais je les ai représentées comme un peintre ou
« un statuaire le ferait, — telles qu'elles devraient
« être (**). Peut-être mes préjugés, et la distance à la-

(*) Pour donner une idée des contes que l'on débitait, et qui s'accréditaient sur lord Byron, je vais en rapporter un que j'ai entendu raconter ces jours derniers, et qui fera juger des autres.

« Lord Byron, qui est un très-mauvais écuyer, était un jour à cheval, récitant Métastase. Un Vénitien, qui passait dans un carrosse fermé, se moqua de sa mauvaise prononciation. Sa seigneurie lui donna quelques coups de fouet, et jeta sa carte à la portière de la voiture. Le noble Vénitien ne fit aucune attention à cette algarade. » — *Réponse.* « Lord Byron est un excellent écuyer, n'a jamais lu un vers de Métastase, et prononce l'italien comme un Italien. Il aurait fallu un talent extraordinaire pour donner des coups de fouet à un homme dans un carrosse fermé, et pour trouver un gentilhomme qui le souffrît. *Ab uno disce omnes.* »

(**) Médora, du Corsaire ; Gulnare (Kaled), de Lara ; Zuleika, de la Fiancée d'Abydos ; Thyrza, des Élégies ; Angio-

lle je les ai tenues, ont contribué à ce que les ions que je m'étais faites de leurs célestes qua- ne se sont pas entièrement détruites. Les fem- ne sont pas dans leur état naturel dans la so- européenne. Les Turcs et les Orientaux ont manière de les traiter bien plus sage que la ; ils les renferment, et elles sont bien plus euses. Donnez à une femme un miroir et des ons, et elle sera contente.

i eu à souffrir par les femmes depuis que j'ai nencé à m'en occuper. J'ai d'abord été trompé, i fini par être un mari sans femme. Ceux qui lient ni à une femme, ni à une maîtresse, sont sages. Le *service* des *cavaliers cigisbées* sur ntinent ne vaut pas mieux, et encore moins être. Une intrigue avec une femme mariée, ue plus secrète, n'est guère plus facile à re. Je n'avais aucun lien sérieux à Venise, et ndant je n'étais pas sans mes tracasseries. Vous ez vous rappeler un portrait de femme que

---

Marino Faliero; Myrrha, de Sardanapale; Adab, Ciel et la Terre, et Haidée, dans Don Juan, sont de personnifications de douceur, de sensibilité, de con- t de courage. Si, comme l'a dit certain critique, tous s, depuis Childe Harold jusqu'à Lucifer, sont les dans les poëmes de lord Byron, on ne peut pas lui r le talent dramatique dans ses caractères de l'autre tre lesquels il n'y a qu'une légère ressemblance de fa-

« Murray (*) a fait graver, et qu'il a baptisé du titre « de ma Fornarina.

« Harlowe (**), le pauvre diable qui mourut peu « après son retour de Rome, et qui copiait de mé- « moire des tableaux, fit mon portrait lors de son « séjour à Venise. Cette courtisane, que je voyais « accidentellement, se trouvait chez moi un jour « qu'il y vint : il fut frappé de sa beauté, et la pria « de lui donner une séance. Elle y consentit, et moi, « j'envoyai le dessin comme un échantillon de Véni- « tiennes, et ce n'en était pas un mauvais, car la créa- » ture était belle, quoique le démon le plus acariâtre « et le plus incommode que j'aie jamais rencontré. « Pour vous donner une idée de la dame, elle m'ap- « pelait *le grand chien de la Madone* (***). Quand « elle eut une fois mis le pied dans mon palais, elle « prit du dégoût pour le dehors, et ce ne fut qu'avec « beaucoup de peine que je parvins à la *décoloniser*. « Elle força ma porte un jour pendant que j'étais à « dîner, et saisissant un couteau sur la table, elle « jura qu'elle allait se poignarder si je ne consentais « pas à ce qu'elle restât. Voyant que je ne faisais pas « attention à cette menace, que j'étais bien sûr qu'elle « n'exécuterait pas, elle courut au balcon et se jeta « dans le canal. Comme elle n'avait de l'eau que jus-

(*) Libraire de Londres, éditeur des ouvrages de lord Byron.

(**) Peintre dont le talent n'est pas sans grace.

(***) Gran cane della Madonna.

'au genou, et qu'il y avait beaucoup de gondo-
, un gondolier la retira de l'eau. Cet évènement
beaucoup de bruit. Les uns disaient que je l'avais
'e par les fenêtres; d'autres, qu'elle s'était noyée
s un dépit amoureux. L'histoire est telle que je
ıs de vous la conter.

e me trouvai dans un embarras non moins fâ-
ux pour avoir fait ma cour à une jeune per-
ne. Adressez-vous à autant de douairières que
s voudrez à Venise, mais gardez-vous de vol-
r autour des *Ragazze* (*). J'avais donné un
une sérénade à la mienne, et, le lendemain
in, qui croyez-vous que l'on m'annonça? Un
re et un officier de police qui entrèrent ensem-
Je crus qu'ils venaient pour m'assassiner, ou
r me marier encore. — Je ne me mis pas en
ıe duquel de ces deux partis ils venaient me faire
roposition. — J'étais dégoûté de la vie que je
ıais à Venise, et j'étais fort aise d'en sortir. Le
vernement autrichien contribua aussi à me faire
ter ce séjour. On interceptait mes livres, mes
iers, on ouvrait mes lettres, on proscrivait mes
rages. Cet acte arbitraire est celui que je par-
nais le plus facilement, parce que l'on venait de
lier une très-mauvaise traduction italienne de
de Harold (**), ce qui me déplaisait fort. Je n'ai-

---

eunes filles, fanciulle.

Lord Byron se plaint de cette traduction italienne dans
phéties du Dante. Les *versi sciolti* sont des *vers blancs*.

« mais pas à voir mon vieux ami dans son nouveau « costume ; c'était un déshabillé qui ne lui seyait pas « du tout. Ces *versi sciolti* le défiguraient. »

Il n'est pas facile de juger, d'après les ouvrages de lord Byron, quelles étaient réellement ses opinions religieuses. Peut-être les conversations que nous avons eues ensemble serviront à jeter quelque lumière sur un sujet qui ne peut manquer d'exciter la curiosité. D'après ces conversations, je suis porté à croire que, s'il était parfois sceptique, et pensait, comme il dit,

« ..... *Que c'est un voyage agréable de flot-* « *ter, comme Pyrrhon, sur une mer de spécula-* « *tions* (*), » ses doutes n'allèrent jamais jusqu'à ne « pas croire au divin fondateur du christianisme (**).

« J'ai toujours trouvé, « disait-il, » une sorte de « charme au service divin de l'église anglicane (***). Il « est impossible à un homme sensible de ne pas éprouver « un sentiment religieux. Cependant, le christianisme « n'est pas la meilleure source d'inspiration pour un

(*) Don Juan, chant IX.

(**) Il rend hommage à la divinité de Jésus-Christ dans Don Juan, chant X.

(***) Combien les pompes du catholicisme flattent davantage l'imagination du poète et celle du peuple! Ce fut un grand coup de la politique d'Élisabeth de ne pas réduire le culte anglican à la *pauvreté* des autres sectes calvinistes.

(*Notes de l'édit.*)

« poète. Un poète ne doit pas être enchaîné à une « profession de foi. La métaphysique ouvre un vaste « champ; la nature, et les opinions contraires à la « Genèse sur l'origine du monde, sont, pour l'imagi- « nation du poète, des sources fécondes où le chris- « tianisme ne lui permet pas de puiser.

Je citai le Tasse et Milton. — « Le Tasse et Mil- « ton, » répondit-il, « ont écrit sur des sujets chrétiens, « il est vrai; mais comment les ont-ils traités? La « Jérusalem délivrée parle peu des doctrines chré- « tiennes, et le Paradis perdu a trop emprunté de la « Mythologie; ce que l'on ne peut guère se permet- « tre. Milton se déclara contre le papisme, mais il « n'adopta pas pour cela d'autre symbole de foi à la « la place; il n'assistait jamais au service divin.

« Ses grandes épopées, que personne ne lit, ne « prouvent rien. Il a pris son texte de l'Ancien et du « Nouveau Testament; mais il choque les idées sévères « des catholiques, comme il choquait celles des théolo- « giens de son temps, par sa trop grande familiarité « avec le ciel, par l'introduction de Dieu lui-même « dans son poëme, en faisant de Satan son héros, et « en déifiant les démons.

« Il excite la compassion pour Satan, et le repré- « sente comme une victime. Il lui donne aussi les pas- « sions humaines, lui fait déplorer le sort d'Adam et « d'Ève, et lui prête la justification de Prométhée. « Quoique l'on n'ait jamais blâmé Milton de toutes ces « choses-là, je serais curieux de savoir quelle était réel-

« lement sa croyance (*). Je ne trouve rien dans le « Paradis Perdu, ni dans le Paradis Reconquis, qui « me satisfasse à cet égard. On pourrait tout aussi « bien dire que Moore (**) adore le feu, ou qu'il « est un disciple de Mokanna, parce qu'il a choisi « ses sujets dans l'Orient; ou bien que je suis un « Caïniste (***). »

Une autre fois il dit :

« Un culte est remplacé par un autre; aucune re- « ligion n'a duré plus de deux mille ans. Sur les huit « cent millions d'hommes que contient le globe, on « ne compte que deux cent millions de chrétiens. Que « deviendront les six cent millions qui ne croient « point, et ces incalculables millions qui ont vécu « avant la venue du Christ (****)?

« Les Anglais ne rêvent que sociétés de mission- « naires et missions à envoyer dans l'Orient. On m'a

(*) On a découvert, depuis, un ouvrage religieux de Milton, qui éclaircira ce point. C'est un traité latin sur le christianisme, qu'on va publier avec la traduction anglaise.

(**) Dans son *brillant* poëme de Lalla Roukh, où il y a une histoire des adorateurs du feu, et une autre du fameux prophète voilé du Kharassan (*Mokanna*).

(***) A cause du poëme dramatique de Caïn.

(****) Quelques-uns de nos théologiens de bonne foi, et entre autres le cardinal de La Luzerne, ont parfaitement répondu à cette objection.

(*Notes de l'éditeur.*)

osé de souscrire pour ces établissements, une avant que j'eusse quitté l'Angleterre, et plu- fois depuis mon absence. Les prêtres catho- ont été infatigables depuis un siècle. Eh bien! a été le résultat de tant de soins? Combien fait de prosélytes parmi les quatre-vingts mil- l'hommes qui peuplent l'Inde? Sir John Mal- (*) dit un jour chez le libraire Murray, en ce de plusieurs personnes, que *los Padres* ainsi qu'il appelait les missionnaires) n'a- opéré que six conversions à Bombay pen- out le temps qu'il y était resté, et que même it troupeau noir abandonna ses pasteurs quand m fut épuisé. Leur foi s'évaporait avec les fu- du rack. En outre, les Indiens croient qu'ils u neuf incarnations (**) : les missionnaires ent qu'un peuple que les Indiens méprisent

---

teur d'une histoire de la Perse.

passage est relatif à un des points les plus curieux thologie des Indiens, celui des *Avatars*, ou incarna- en comptent dix, dont la dernière est encore à venir. nt qu'après une certaine révolution de siècles, la di- vêt une forme terrestre, et vient renouveler le genre punir ses vices et récompenser ses vertus. La neu- carnation s'est opérée dans la personne de Bouddha, ème doit ramener l'âge d'or sur la terre. Voyez, dans l volume, Georges IV, qui revêt la forme terrestre, ire qui vient régénérer l'Irlande dans un poëme inti- *tat*.

(*Note de l'éditeur.*)

« n'en a eu qu'une : ainsi, voilà neuf contre un, d'a-
« près la doctrine même des prédicateurs.

« Les Salomons de l'est ne sacrifieront jamais leur
« doctrine. On ne persuade pas à des hommes qui
« ont eu autant de femmes qu'ils voulaient, de se con-
« tenter d'une seule. D'ailleurs une femme, dans ce
« pays-là, est vieille à vingt ans. Comment feront les
« hommes? Ils ne sont pas tous des saint Antoine.
« — Il faut que je vous conte une histoire.

« Un certain signor Antonio, que je connaissais,
« épousa une petite femme toute ronde, qui aimait
« beaucoup à walser, et que l'on appelait la *Tentation*
« *de saint Antoine.* Il y a un tableau fameux, dans
« lequel une petite femme, qui ressemble assez à celle
« du signor Antonio, joue le principal rôle, tour-
« mente le saint, et semble la plus dangereuse pour
« sa vertu. Bien peu de nos saints modernes imite-
« raient son abstinence, quoiqu'ils pussent l'imiter
« dans son martyre.

— « J'ai lu dans Tacite, « dit un jour lord Byron,
« le récit du siége de Jérusalem, par Titus. Quel sou-
« verain mépris les Romains avaient pour les Juifs!
« Leur pays paraît avoir été un peu meilleur que les
« habitants.

« Priestley n'admet pas le péché originel, ni qu'il
« y ait des damnés. Wesley (*), dont Southey (**) s'est

(*) Fondateur d'une des sectes de Méthodistes.

(**) Le poète Lauréat actuel, biographe de Wesley et de Nelson.

« fait le panégyriste, prêchait les doctrines des élus « de la foi, et, comme tous les sectaires, ne man- « quait pas de prétextes pour prouver ces deux doc- « trines.

« Les meilleurs chrétiens ne sont pas toujours ras- « surés au dernier moment de leur vie. Le docteur « Johnson est mort comme un poltron, et Cowper a « été sur le point de se suicider. Hume quitta la vie « en brave, et les derniers moments de Voltaire n'ont « pas été troublés par la crainte de ce qu'il devien- « drait. Un homme peut étudier une chose jusqu'à « ce qu'il y croie. Creech mourut croyant au système « de Lucrèce; Burchardt et Browne étaient mahomé- « tans. Sale, le traducteur du Koran, a été soup- « çonné d'être un islamite; mais bien différent de « vous, Shiloh (*). (Lord Byron appelait ainsi Shelley quelquefois.)

« Vous êtes protestant, Shilat; — vous protestez « contre toutes les religions. Voilà T... qui décrie le « Dante, en attendant qu'il devienne son admirateur. « On dit que je suis manichéen; on devrait plutôt dire « que je suis universo-chéen (**). Que pensez-vous de ma « secte! Le nom ne vous paraît-il pas harmonieux. »

Quand nous allâmes chez lord Byron le lendemain,

(*) Faisant allusion à la révolte d'Islam, poëme de Shelley. — Shiloh, nom d'un héros de cet ouvrage.

(**) C'est-à-dire de toutes les croyances et d'aucune. Il y a dans le texte *anything arian*.

nous le trouvâmes sombre et silencieux, ce qui arrivait quelquefois. A la fin il nous dit :

« Voici un petit ouvrage sur la religion chrétienne « que quelqu'un m'a envoyé, et qui m'a mis mal à « mon aise. Les raisonnements me paraissent très- « forts, les preuves sont faites pour ébranler. Je ne « crois pas que vous puissiez y répondre, Shelley. « Pour mon compte, je suis sûr que je ne le puis pas, « et, ce qui est plus encore, je ne le désire pas. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Parlant de Gibbon, il dit :

« L... B... croyait la question résolue dans l'his- « toire de la décadence et de la chute des Romains; « mais il n'est pas si facile de me convaincre. Ce n'est « pas un acte de volonté que de ne pas croire. Qui « est-ce qui aime à croire qu'il a été un sot, — à « désapprendre tout ce qu'on lui a enseigné dans sa « jeunesse? Qui est-ce qui peut croire que les meil- « leurs hommes qui aient jamais vécu ont été des « imbéciles? J'ai souvent regretté de n'être pas né ca- « tholique. Le purgatoire est une doctrine consolante; « je suis étonné que les réformateurs l'aient aban- « donnée, ou n'y aient pas substitué quelque chose « d'aussi consolant. Shelley, c'est un perfectionne- « ment de la transmigration que tous vos benêts de « philosophes ont enseignée.

« Vous croyez aux trois principes de Platon; pour-

ni pas à la Trinité? l'une n'est pas plus mystique
: les autres. Je ne sais pas pourquoi je passe pour
emi de la religion, et pour incrédule. J'ai dé-
é l'autre jour que je n'étais point de l'école de
lley en métaphysique, quoique j'admirasse ses
ies; il a pourtant bien changé de façon de
er depuis qu'il a publié ses notes sur la reine
(*) (*Queen Mab*), auxquelles on m'a accusé
oir contribué. Je sais que l'on me regarde comme
mpie. Ma femme et ma sœur, quand elles étaient
cord, m'envoyaient des livres de prières. Il y
t un M. Mulock, qui allait sur le continent
hant l'orthodoxie en politique et en religion;
Mulock a écrit de mauvais sonnets, et un traité
morale en prose encore plus mauvais : il a es-
de me convertir à quelque nouvelle secte chré-
ne. C'était un grand anti-matérialiste, et un
nd détracteur de Locke. »

ns une autre occasion, il dit : « Il me survient
ours de nouveaux correspondants. Voilà trois
es que je reçois de trois personnes que je ne
nais pas. Une de ces lettres est d'une dame fran-
e qui m'écrit de temps en temps depuis trois

Voyez ce poëme métaphysique et allégorique. C'est une
nification de la nature qui se révèle au poète.
notes sont empruntées à Voltaire.
(*Note du trad.*)

« ans : elle est non-seulement un bas bleu, mais je « la soupçonne de faire des vers. Son objet en m'écri- « vant cette fois, me dit-elle, est de m'engager à com- « poser quelque chose sur la perte d'un navire né- « grier, sur lequel elle m'envoie des détails.

« La seconde épître est courte, et d'une main que « je connais très-bien; elle est anonyme. Écoutez ce « qu'elle dit : — « *Je ne puis plus exister sans* « *avouer les transports tumultueux qui agitent* « *mon ame en songeant aux beautés éclatantes* « *de la vôtre.* » —

« La troisième est d'un caractère bien différent; « elle est d'un M. Sheppard, qui m'envoie une prière « adressée au ciel par sa femme, et qu'elle a écrite « quelques jours avant sa mort. Il me dit qu'il a eu « le malheur de perdre cette aimable femme, qui « m'avait vu à Ramsgate (*), il y a plusieurs années, « dans mes courses sur les montagnes; que mes ou- « vrages lui faisaient craindre que je n'eusse pas de « religion; elle avait prié avec ferveur pour ma con- « version, et surtout dans ses derniers moments. La « prière est très-belle. J'aime la dévotion dans les fem- « mes. Je plains l'homme qui a perdu cette femme. « Je lui écrirai par le prochain courrier pour lui té- « moigner mon affliction de la perte qu'il a faite, et « lui dire que mistress Sheppard pouvait se dispen-

(*) Petit bourg dans l'île de Thanet, comté de Kent, où il a été la mode d'aller prendre les eaux.

(*Note de l'éditeur.*)

« ser de mes affaires spirituelles; car je ne connais « pas de meilleur chrétien que moi, quelque chose « que mes ouvrages aient pu lui faire soupçonner, « à elle ou à d'autres. »

JANVIER.

« Une circonstance dont j'ai été témoin en Grèce « ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'ai songé à en « faire le sujet d'un roman (*), mais le sujet est trop « déchirant pour mes nerfs, trop terrible pour ma « plume. Le sanguinaire pacha de Janina publia un « ordre d'après lequel toute femme turque, convaincue « d'incontinence avec un chrétien, serait lapidée jus- « qu'à ce que mort s'ensuivît. L'amour ne sait point « calculer les dangers, et défie les tyrans et leurs dé- « crets : plusieurs femmes furent les victimes de la « féroce barbarie de cet ordre d'Ali. Dans le nombre, « une fille de seize ans, d'une beauté telle que ce « pays seul en produit, n'échappa point à l'œil vigi- « lant de la police. Elle fut soupçonnée, non sans « raison, d'avoir une intrigue secrète avec un Napo- « litain d'un certain rang, dont le séjour prolongé « dans Janina ne pouvait avoir d'autre cause que cet « attachement. Le crime de cette jeune fille (si c'est

(*) *A tale*, roman, poëme. Ce titre est donné par Byron à ses poëmes, et par W. Scott à ses romans.

(*Note de l'éditeur.*)

« un crime d'aimer comme ils s'aimaient) fut claire-
« ment prouvé; on les arracha des bras l'un de l'au-
« tre; ils ne devaient plus se revoir. Ils pouvaient
« tous deux échapper à leur sort, elle en abjurant sa
« religion, et lui en embrassant celle de Mahomet. Ils
« refusèrent courageusement de devenir apostats. On
« sait qu'Ali pacha n'a jamais pardonné. L'infortunée
« fut lapidée par ces démons, quoique grosse de quatre
« mois. Son amant fut envoyé dans une ville où ré-
« gnait la peste, et mourut, heureux de n'avoir pas
« long-temps survécu à celle qu'il aimait!

« Un des principaux incidents du Giaour est tiré
« d'un évènement dans lequel j'étais personnellement
« et particulièrement intéressé : ne voulant pas que
« l'on pût y voir le conte d'un voyageur, je n'ai pas
« parlé de la réalité du fait. Le marquis de Sligo,
« qui connaissait tous les détails de l'histoire, me les
« a rappelés en Angleterre, et il s'étonnait que je
« n'en eusse pas garanti l'authenticité dans la préface
« du Giaour.

« Lorsque j'étais à Athènes, une loi semblable à
« celle d'Ali était en vigueur; il n'y avait de diffé-
« rence que dans le châtiment. Toutes les intri-
« gues amoureuses étaient donc nécessairement con-
« duites très-secrètement. J'aimais beaucoup une fille
« grecque; je l'aimais comme j'ai aimé peu de femmes.
« Tout alla à merveille jusqu'au ramazan. Un carême
« de quarante jours est bien long pour des amants!
« tout commerce entre les deux sexes est interdit,
« pendant ce temps, par la loi aussi bien que par la

« religion. Pendant ce carême des Musulmans, les « femmes ne peuvent pas quitter leur appartement. « J'étais au désespoir, et je pouvais à peine envoyer « une fleur ou du frasil (*) pour l'exprimer. Nous ne « nous étions pas vus depuis plusieurs jours, et je « n'étais occupé qu'à arranger un plan pour un ren- « dez-vous, quand le moyen que j'employai pour y « parvenir fit découvrir notre secret. La peine pro- « noncée par la loi était la mort, — la mort sans ré- « mission ; — une mort à laquelle on ne peut penser « sans frémir ! L'ordre d'exécuter la loi sur-le-champ « fut donné. Dans ces entrefaites, je ne savais rien « de ce qui était arrivé, et il était arrêté de me laisser « dans cette ignorance jusqu'à ce qu'il fût trop tard « pour intervenir dans l'affaire. Un pur hasard me « donna l'occasion de prévenir l'exécution de la sen- « tence. J'étais sorti à cheval un soir, suivant mon « usage, et je cotoyais la mer ; je vis une foule de « gens qui se portaient vers le rivage, et des armes « brillaient au milieu de ce monde. Les soldats n'é- « taient pas à une telle distance, que je ne crusse, de « temps en temps, distinguer un cri plaintif et étouffé. « Ma curiosité fut nécessairement excitée, et j'envoyai « un homme de ma suite s'informer de ce que c'était « que cette procession. De quelle horreur je fus saisi « quand j'appris que c'était une malheureuse fille que

(*) Dans le langage mystérieux de l'amour, en Orient, le frasil ou frasier (*cendre fine*) signifie *je brûle pour toi.*

(*Note de l'éditeur.*)

« l'on portait cousue dans un sac pour la jeter dans « la mer! Je n'hésitai pas un moment sur ce qu'il y « avait à faire. Je savais que je pouvais compter sur « mes fidèles Albanais; je poussai droit à l'officier qui « commandait le détachement, le menaçant, en cas « de refus de délivrer sa prisonnière, de l'y contrain- « dre par force; il n'aimait pas trop la commission « dont il était chargé, ou peut-être la contenance de « mes *gardes-du-corps* lui fit-elle faire des réflexions, « et il consentit à m'accompagner à la ville avec la « victime; je découvris bientôt que c'était ma favorite « turque. Mon intervention auprès du magistrat, ap- « puyée d'une forte somme d'argent, la sauva; mais « ce fut à condition que je cesserais tout commerce « avec elle, et qu'elle quitterait sans délai Athènes « pour retourner chez ses parents à Thèbes. Peu de « jours après son arrivée dans cette dernière ville, elle « mourut de la fièvre... peut-être d'amour. »

« Je n'ai jamais eu de fièvre aussi forte que celle « qui me prit à Patras. J'avais laissé Fletcher à Con- « stantinople, — convalescent, mais incapable, en « raison de sa faiblesse, de voyager. Je n'avais au- « près de moi que mes Albanais, auxquels je dois « la vie.

« Ils m'étaient entièrement dévoués, et me veil- « laient nuit et jour. C'est plutôt à ma bonne consti- « tution qu'aux drogues que me faisait avaler un Turc « ignorant, qui se disait médecin, qu'il faut attribuer

« ma guérison. Il eût très-volontiers renoncé au titre « de médecin, à la profession même, s'il avait pu « échapper à la responsabilité de m'avoir entrepris. « Mes Albanais en agirent avec lui comme le sultan « aurait fait, et ils l'avaient menacé de le tuer si à « jour et à heure nommés je n'étais pas guéri. Les Al- « banais ne sont pas gens à faire de vaines menaces; « ils auraient tenu parole s'il m'était arrivé la moin- « dre chose. Vous devez vous imaginer la frayeur du « pauvre docteur; je ne pouvais m'empêcher de sou- « rire à la manière burlesque dont elle se manifestait. « Je crois qu'il se réjouit plus de ma convalescence « qu'aucun de mes fidèles gardes-malades et que moi- « même (*). Je ne m'étais pas arrangé pour mourir « alors; mais si j'étais mort, on aurait raconté de « moi la même chose que du colonel Sherbrooke en « Amérique. Le jour même du paroxysme de ma fièvre, « un de mes amis dit m'avoir vu dans la rue Saint- « James, et quelqu'un écrivit mon nom au Palais, « comme si je m'étais présenté pour m'informer de « la santé du roi.

« Tout le monde aurait dit que mon *esprit* avait « apparu.

— « Mais comment aurait-on reconnu l'écriture « revenant? » demandai-je.

— « J'aurais probablement passé le reste de ma vie

(*) Pour les détails plus circonstanciés sur cette maladie de Byron, voyez les notes du second chant de Childe Harold.
(*Note de l'éditeur.*)

« en Turquie, si je n'avais pas été rappelé en Angle-
« terre par la mort de ma mère et par mes affaires, »
continua lord Byron. « J'ai l'intention de retourner
« en Grèce, et probablement j'y finirai mes jours. »

J'étais loin de penser, quand il prononça ces paroles, qu'elles étaient prophétiques.

« Je devins membre du comité de *Drury-Lane*,
« à la sollicitation de mon ami Douglas Kinnaird (*),
« qui me passa une action de cinq cents livres ster-
« ling, pour me donner le droit de voter; mais
« il faut autre chose que de l'argent pour une sem-
« blable place. Je trouvai l'emploi peu agréable et
« assez dangereux avec des auteurs irlandais et de
« jolis poètes en jupon. On présenta cinq cents pièces
« pendant l'année que je fus directeur littéraire. Vous
« concevez que ce n'était pas une petite tâche que
« de lire tout ce fatras, et de persuader aux auteurs
« qu'ils n'avaient pas le sens commun.

« Quand j'entrai en fonctions au théâtre, j'eus quel-
« que idée de composer des pièces moi-même, mais
« je revins bientôt à l'opinion de Pope sur ce sujet.
« Qui est-ce qui voudrait se prêter aux corvées du
« théâtre, se soumettre aux humeurs, aux caprices,
« au goût ou au manque de goût du siècle? En outre,
« il faut écrire pour tels acteurs, les avoir toujours
« devant les yeux, sacrifier les caractères aux indivi-
« dus qui les représentent, ramper devant quelque fa-

(*) Frère de lord Kinnaird, qui a eu une affaire très-sérieuse avec lord Wellington.

vori du public, ne lui donner ni trop, ni trop peu de vers à déclamer, songer à la manière dont il débitera telle phrase, comment il rendra telle ou telle passion, à sa démarche dans telle ou telle scène, etc. Qui voudrait, dis-je, se soumettre à tout cela? Shakspeare avait de très-grands avantages; il était acteur de profession, et connaissait tous les tours du métier. Il n'eut cependant pas beaucoup de réputation dans son temps: voyez ce que Johnson et ses contemporains ont dit de lui. En outre, combien y a-t-il de ces pièces qu'on appelle pièces de Shakspeare qui lui appartiennent exclusivement? Et comment, à une époque aussi éloignée, et lorsque tant d'ouvrages de ce temps-là sont perdus, peut-on distinguer ce qui est réellement de sa composition, de ce qui n'en est pas?

« Les acteurs ont retranché, transposé, et même « altéré le texte, pour plaire aux spectateurs, ou pour « leur propre convenance. Qui sait tout le fatras qu'ils « ont élagué (*)?

« Je suis sûr qu'il y aurait encore beaucoup de choses à retrancher des anciennes pièces. Quand Leigh « Hunt (**) viendra, nous aurons assez de discussions sur ces anciens *Ruffiani*, les anciens auteurs

(*) Ou ajouté.

(**) Auteur de Françoise de Rimini, rédacteur du Libéral, poète du radicalisme, petit génie *de la cour* de Pise.

(*Notes de l'éditeur.*)

« dramatiques avec leurs conceptions pénibles, leurs « affectations et leurs éternels jeux de mots (*). Ce « n'est que depuis peu que l'on ne croit pas que Shak- « speare est un dieu, et qu'il nefut plus le seul poète « dramatique de son siècle; cependant combien peu « de pièces, même de ce temps si vanté, ont survécu, « et combien a-t-on réduit le nombre de celles qui se « jouent encore! comptons-les. On en joue une de « Massinger (la nouvelle manière de payer ses dettes), « une de Ford (**), une de Ben Jonson (***), et une de- « mi-douzaine de Shakspeare; encore y en a-t-il deux « de ces dernières (les Deux gentilshommes de Vé- « rone, et la Tempête) dont on a fait des opéras. Vous « ne pouvez pas appeler cela un théâtre. Maintenant « que Kemble a quitté la scène, qui pourrait suppor- « ter une représentation de Coriolan? Lady Macbeth « est morte avec mistress Siddons, et Polonius (****) « mourra avec Munden. Les comédies de Shakspeare « sont surannées; il y en a peu dont on puisse sup- « porter la lecture, et encore moins la représentation.

(*) Le siècle d'Élisabeth a repris faveur depuis les pièces de Joanna Baillie.

(**) J'ai oublié le titre de cette pièce.

(*Note du capitaine.*)

(***) Sans doute *Chacun dans son caractère*, *Every man in his humour*. Les grandes pièces de Jonson sont bien supérieures, surtout *le Volpone*, et *Épicènes*; mais elles peignent des mœurs oubliées.

(*Note de l'éditeur.*)

(****) Dans *Hamlet*.

C'est un aliment grossier qui ne convient qu'à un palais anglais ou allemand : les Français et les Italiens, les deux peuples les plus polis du monde, ne pourraient pas le digérer. On ne peut pas trouver six vers de suite, sans quelque faute de goût, ou sans indécence. Que pensez-vous de Bottom dans le songe d'une nuit d'été (*), et de la passion de Troïlus et Cressida (**)?

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre. — « Vous avez, » lui dis-je, « de citer deux pièces qui, malgré tous leurs défauts, offrent des beautés poétiques admirables. »

— « Oui, sans doute, dit-il, dans Troïlus et Cressida:

— Prophet may you be!
If I be false or swerve hair from truth.
When Time is old and has forgot itself,
When water drops have worn the stones of Troy
And blind Oblivion swallowed cities up,
And mighty states characterless are grated
To airy nothing; yet let memory
From false to false, among false maid in love,
Upbraid my falsehood; when they have said as false
As air, as water wind or sandy earth

(*) Midsummer night's Dream.

(**) On retrouve les mêmes idées exprimées dans la préface de Sardanapale. L'hommage rendu au goût français par Byron fit jeter les hauts cris aux *revues* anglaises. Il faut convenir que le poète boude le public qui avait mal accueilli Marino Faliero.

(*Note de l'éditeur.*)

As fox to lamb, as wolf to heifer's calf,
Pard to hind, or stepdame to her son,
Yea let them say, to stich the heart of falsehood :
As false as Cressida.

« Puissiez-vous être prophète! Si je deviens per-
« fide, si je m'écarte d'une seule ligne du sentier de
« la fidélité; quand le temps vieilli se sera oublié lui-
« même; quand les gouttes de pluie auront usé les
« murs de Troie, que l'aveugle Oubli aura englouti les
« cités, et que des états puissants seront effacés de la
« terre et réduits à la poussière du néant, qu'alors
« la mémoire des hommes me nomme la plus infidèle
« des femmes qui ont trahi l'amour. Qu'après avoir
« dit trompeur comme l'air, comme l'eau, comme le
« vent ou le sable, perfide comme le renard pour l'a-
« gneau, comme le loup pour la génisse, le léopard
« pour la biche, ou la marâtre pour son fils; — qu'on
« ajoute, pour toucher au cœur même de la perfidie,
« — aussi perfide que Cressida. »

Traduction de MM. Guizot et... A. P. Troïlus et Cressida, act. III, scène 2.

Il récita ces vers avec une énergie et une expression admirables, et il continua :

« Mais à quoi bon de la poésie dans une pièce de
« théâtre? Il n'y a pas un passage, strictement parlant,
« qui soit poétique, dans Alfieri, et à peine un dans
« Racine (*).

(*) Lord Byron se trompait, sans parler du récit de Théramène.

Il me donna le prospectus d'une nouvelle traduction française en prose de Shakspeare (*), et lut une partie de la première scène de la Tempête, riant intérieurement, selon sa coutume; et il répéta ensuite un passage de Châteaubriand, qui soutient que nous n'avons pas de théâtre (**).

« Les Français, » dit-il, « ont bien raison de se moquer « de nous, quand nous prenons un héros *enfant au « premier acte, et barbon au dernier.* J'ai toujours « aimé les unités, et je crois qu'il ne manque pas de « sujets qu'on peut traiter en se conformant stricte- « ment à la règle des unités. Il n'y a pas d'homme « assez absurde pour soutenir que l'observation de « cette règle est un défaut. Voyez les pièces d'Alfieri, « et dites-moi en quoi elles sont défectueuses. S'écar- « te-t-il jamais des règles prescrites par les Anciens, « et de la simplicité classique des modèles? Il est très- « difficile, presque impossible de rien composer qui « puisse satisfaire les spectateurs de nos temps mo- « dernes. J'ai contribué à faire jouer Bertram (***), et « on a dit que j'en avais composé une partie, ce qui « n'est pas. Je savais que Maturin (****) était pauvre,

(*) Par MM. Guizot et A. P.

(**) Dans les souvenirs d'Angleterre et d'Italie.

(***) Traduit par MM. Taylor et Nodier, avec une préface remarquable.

(****) L'auteur de Bertram, desservant la paroisse de Saint-Pierre, à Dublin, M. Maturin, vient de mourir. Son dernier ouvrage est le roman des *Albigeois*.

(*Notes de l'éditeur.*)

« et je m'intéressai au succès de sa pièce, dont l'exis-
« tence a été bien courte. J'ai voulu faire revivre le
« Montfort de Joanna Baillie, mais le dénouement ne
« valait rien. Elle le savait, et le refit; mais la pièce
« tomba. Elle a dû être terriblement molestée, plus
« molestée que ne le fut lady..... Quand on s'oc-
« cupa de monter la pièce, on me pria de me charger
« du prologue; mais comme la demande ne venait
« pas de Kéan, qui devait le prononcer, je refusai.
« Il y a de belles choses dans toutes *les pièces sur les*
« *passions* (*). Je me rappelle un passage dans la
« pièce de Joanna Baillie, qui m'a singulièrement frap-
« pé : un des personnages dit qu'il a reconnu le pas
« d'un autre (**).

« Il y a dans une tragédie d'Alfieri quatre mots
« qui en disent plus que des volumes : ils sont dans
« sa tragédie de Don Carlos. Le roi et son ministre
« sont cachés dans un cabinet pendant l'entrevue de
« l'infant avec la reine, sa belle-mère. Le dialogue
« suivant termine la scène. — *Vedesti?* — *Vidi.* —
« *Udisti?* — *Udii.* Ces quatre mots perdraient toute
« leur beauté dramatique dans la traduction : les no-

(*) C'est le titre général des tragédies et comédies de miss Joanna Baillie.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *De Montfort.* — C'est Resenvelt : j'ai entendu le bruit de sa marche, que je reconnais bien, depuis le premier degré de l'escalier.

Freberg. — Comme votre oreille est prompte à saisir les sons éloignés ! Je n'ai rien entendu.

ifs leur ôteraient leur énergie et leur effet. ne me révolte autant que la fausse délicatesse xclut ces sujets du théâtre; délicatesse, qui e le crois fermement, le produit d'une morale -fait étrangère à la mâle et noble vertu de d'or de l'Angleterre. De nos jours, tout est erie, tartuferie de méthodistes (*). Ce n'est ans le cœur que la pudeur cherche un refuge, sur les lèvres; ou bien nos sens et nos nerfs eaucoup plus délicats que ceux de nos voisins. us ne pourrions pas supporter le sujet d'Œde Phèdre; Myrrha, celle des tragédies d'Ala mieux composée, celle que l'on préfère en , ne serait pas tolérée en Angleterre. *La Mère rieuse* (**) n'a jamais été jouée, non plus que ère et la Sœur*, de Massinger; *la Duchesse de r*, de Webster, serait trop déchirante : on ne ait pas supporter sa folie, la scène de la prison langage effrayant avec ses geôliers et ses emorts; il en serait de même du *Fatal Ma-*, de Lillo. *Cenci* (***) est peut-être la meilleure die moderne; mais elle paraîtrait trop horri- est un drame, et non pas un poème, comme *le rds*(****) et *Fazio*(*****); et la meilleure preuve

---

n se rappelle la phrase de la lettre à Murray : *The* mobile *of England is Cant*, etc., etc.

) D'Horace Walpole.

De Shelly.

De Coleridge.

) De Milman.

« de son mérite, c'est qu'on en cite continuellement « des passages. Que ne doit-on pas espérer d'un tel « commencement?

« Les Allemands sont plus froids et plus flegmati- « ques que nous; et ils peuvent tolérer même *Ver-* « *ner* (*).

« Écrire de nos jours quelque chose qui plaise est « le désespoir des auteurs. »

Il était facile d'apercevoir, pendant cette tirade sur le théâtre et contre Shakspeare, qu'il était piqué de la chute de son *Marino Faliero*, et de ce qu'on lui refusait le talent dramatique. Ce ne fut pas la seule fois qu'il nous fit la satire de nos anciens auteurs dramatiques.

A quelques jours de là, je ramenai la conversation sur notre théâtre, et je lui parlai de ses propres pièces.

« Je viens de recevoir, » dit-il, « une lettre de Murray. « Que croiriez-vous qu'elle contient? Un long et en- « nuyeux extrait de cette longue et ennuyeuse épître « de Pétrarque, l'*Africa*, qu'il a la modestie de me « demander de traduire pour Ugo Foscolo, qui tra- « duit des mémoires de Pétrarque; il a obtenu de « Moore, de Lady Dacre, etc., etc., de l'aider dans « cette traduction. Qu'ai-je à faire avec la mort de « Magon? Je voudrais bien, Medwin, que vous l'em- « portassiez chez vous pour la traduire, et j'enverrai

(*) Ce n'est pas de la tragédie que Byron a composée sous ce titre, et dédiée à Goëthe, qu'il s'agit; mais des pièces de Werner, auteur allemand, qui fut fait depuis missionnaire catholique. (*Note de l'éditeur.*)

:e traduction à Murray. Nous ne dirons pas
:lle soit de vous ou de moi; et il sera curieux de
ıir ce que Foscolo en pensera. Je vous réponds
l n'en dira pas de mal. »

ns le cours de la journée, je traduisis, en assez
ais vers rimés, le passage en question, qu'il en-
à Londres par le courrier suivant.

urrier par courrier, arrivèrent une lettre de re-
ment et des compliments à toute outrance, qui
firent rire de bon cœur.

y a, » dit lord Byron, « trois beaux vers dans Mo-
, que l'on pourrait traduire ainsi (*):

... Cependant l'homme, qui n'est que poussière,
drait, dans son ambition, s'élever sur les som-
s élevés de la terre, jusqu'à ce que la mort, ce
uiteur qui ne flatte point, vienne lui montrer
ombeau où vont se perdre toutes ses espéran-
(**).

Que pensez-vous d'Ada, » dit-il, « en jetant un
ard sur la miniature de sa fille, qui était suspen-
à un des côtés de son secrétaire. On prétend
:lle me ressemble; — mais elle a les yeux de sa
:e.

Chose assez singulière, ma mère était fille uni-

Ugo Foscolo les a choisis depuis pour son épigraphe.

. . . . Yet, thing of dust!
Man strive to climb the earth in his ambition,
Till death, the monitor that flatters not,
Points out the grave where all his hopes lay.

« que; — je suis fils unique; lady Byron est fi
« unique; et Ada est fille unique. C'est réelleme
« une coïncidence remarquable; c'est le moins qu'
« en puisse dire. Je suis très-porté à croire que
« sort en a décidé; et peut-être c'est pour le mie
« J'ai désiré d'avoir un fils; mais, depuis notre sé
« ration, j'ai été fort aise d'avoir eu une fille. Il m'
« rait été bien pénible de priver lady Byron de
« fils, et je ne pouvais lui confier l'éducation d
« garçon. Je n'aime point que les garçons soient
« vés par leur mère; j'ai eu trop à le regretter p
« mon compte. D'ailleurs, courant le monde con
« je fais, je ne pouvais prendre soin d'un enfant. C
« ce qui m'a décidé à laisser Allegra (*) à Rave
« Pauvre petite créature (**)! elle a été une gra
« ressource pour moi, quoique je ne l'aime pas au
« qu'Ada. Mon intention est cependant de part
« ma fortune entre elles. Il y en aura assez pour
« deux. Par mon testament, j'exprime la volonté qu
« légra n'épouse pas un Anglais. Les Irlandais et
« Écossais sont meilleurs maris que nous. Vous t
« verez que c'est un caprice bizarre; mais je n'
« pas de la meilleure humeur du monde pour
« compatriotes dans ce moment-là. — Vous en s
« la raison (***). On me dit qu'Ada est un petit lu

(*) C'est la petite fille à laquelle il laissait un legs pa
testament. Elle était morte avant son père.

(**) Il paraît qu'elle était la Léila de Don Juan.

(***) Quelle qu'ait été sa raison, on ne le lui a pas
donné en Angleterre.

(*Notes de l'éditeur.*)

« j'espère que non. Je veux écrire à ma sœur de s'in-
« former de ce qui en est. J'ai peut-être tort de laisser
« lady Byron l'élever entièrement comme elle l'entend.
« On me dit que l'on ne prononce pas mon nom en
« présence de ma fille; qu'il y a toujours un rideau
« vert sur mon portrait, que l'on cache comme une
« chose défendue; et qu'Ada doit ignorer, jusqu'à sa
« majorité, qu'elle a un père. On lui apprendra sans
« doute à me haïr; on l'y disposera. Lady Byron sent
« bien tout cela (*), et craint que quelque jour je
« n'enlève sa fille par force ou autrement. Je pour-
« rais la réclamer en chancellerie sans avoir recours
« à aucun autre moyen. Mais j'aime mieux être mal-
« heureux moi-même que de rendre lady Byron mal-
« heureuse. Probablement je ne la verrai plus. »

Il ouvrit son portefeuille, et en tira des cheveux qu'il me dit être de son Ada.

Pendant notre promenade à cheval ce soir-là, il refusa de prendre part à notre amusement ordinaire de tirer au pistolet, sans en donner aucune raison. Il dit à peine un mot pendant la première demi-heure, et il était évident que quelque secrète pensée l'affectait péniblement. Il y avait dans sa mélancolie quelque chose de solennel que je n'osais interrompre. A

(*) Yes though dull hate as duty should be taught,
I know that thou wilt love me, though my name
Should be shut from thee, as a spell still fraught
With desolation, etc.

(*Childe Harold.*, Ch. III, strophe 97.)

la fin il dit : « C'est aujourd'hui le jour anniversaire « de la naissance d'Ada, et ce pouvait être le jour « le plus heureux de ma vie. Comme c'est... » Il s'arrêta, comme s'il eût été honteux d'avoir laissé deviner ses sentiments. Il essaya vainement de se remettre en changeant de conversation ; mais il excita une gaieté à laquelle il ne pouvait se joindre, et retomba bientôt dans sa rêverie. Elle dura jusqu'à ce que nous arrivâmes à environ un mille de la porte Argive. Notre silence fut tout d'un coup interrompu par des cris qui paraissaient venir d'une chaumière sur le bord de la route. Nous poussâmes nos chevaux vers un *contadino* (*) qui était à la petite porte du jardin. Il nous dit qu'une veuve venait de perdre son unique enfant, et que les cris étaient ceux de quelques femmes qui pleuraient sur le corps mort. Lord Byron fut très-affecté, et sa superstition, excitée par une tristesse qui semblait être un pressentiment, lui fit augurer quelque grand malheur.

« Je serai malheureux, » dit-il, « jusqu'à ce que j'ap« prenne que ma fille se porte bien. J'ai horreur des « anniversaires. Les gens qui n'en tiennent pas re« gistre sont les seuls qui s'en moquent. J'écris tou« jours à ma sœur le jour anniversaire de la naissance « d'Ada. Je lui écrivis l'année dernière, et, ce qu'il y « eut de très-remarquable, ma lettre lui arriva le jour « anniversaire de mon mariage, et je reçus sa ré« ponse le jour anniversaire de ma naissance. Il m'est

(*) Un villageois.

« arrivé plusieurs choses extraordinaires les jours an-
« niversaires de ma naissance. La même chose est
« arrivée à Napoléon ; et une circonstance plus éton-
« nante est arrivée à MARIE-ANTOINETTE, encore le
« jour anniversaire de sa naissance. »

Le courrier du lendemain matin lui apporta une lettre d'Angleterre. Il me la donna à lire quand j'entrai, et dit :

« J'étais convaincu que quelque chose de très-dés-
« agréable me menaçait : je craignais d'apprendre la
« mort de quelqu'un : mes craintes se sont vérifiées !
« — Le pauvre Polidori est mort ! — Quand il était
« mon médecin, il parlait toujours d'acide prussique,
« d'huile d'ambre, de mélange de poisons, etc. Ce
« n'était pas dans la même intention que le roi de
« Pont, — Mithridate ; car il en a pris une dose qui
« aurait tué cinquante Mithridates ; une dose dont
« l'effet, dit Murray, a été si prompt, qu'il est mort
« sans le moindre spasme. Il paraît qu'un cruel *dés-*
« *appointement* l'a porté à cet acte de folie. — Poli-
« dori se croyait assuré d'acquérir une réputation
« littéraire, après le succès de son *Vampire*, dont
« on a fait un mélodrame, à Paris, parce qu'on le
« croyait de moi (*). Le fond de l'histoire m'appar-
« tient bien ; mais je fus obligé de désavouer l'ou-
« vrage, de peur que l'on me supposât assez vain,
« ou assez égoïste pour parler de moi d'une manière

(*) Le mélodrame a été même traduit à Londres.
(*Note de l'éditeur.*)

« aussi ridicule (*). Les éditeurs français (**) n'en « persistent pas moins à mettre le *Vampire* au nom- « bre de mes ouvrages. J'ai donné mon véritable « *Vampire* (***) à la fin de *Mazeppa*, à peu près « comme je le racontai à Genève, en présence de « Monk-Lewis, de Shelley et de sa femme. Elle ébau- « cha (mistress Shelley), à cette occasion, l'histoire « de son Pygmalion, *le moderne Prométhée*, la « Création d'un homme (****). Une dame, après avoir « lu l'ouvrage, demanda à sir Humphrey Davy, au « grand étonnement de notre fameux chimiste, s'il « pourrait en faire autant. On lui raconta alors une « histoire à peu près semblable à celle d'Alonzo et « Imogène (*****). Shelley lui-même, ou *le Serpent*, » (comme lord Byron l'appelait quelquefois), « évoqua « une femme horrible, une espèce de Méduse, qui « était soupçonnée d'avoir des yeux dans les seins.

(*) Lord Byron faisait allusion à la préface et au post-scriptum qui contenaient des détails de sa résidence à Genève et dans l'île de Mitylène.

(**) Nous n'avons jamais imprimé et réimprimé le Vampire, sans faire connaître le véritable auteur, et sans raconter l'origine de ce conte absurde, que nous avons même caractérisé par l'épigraphe *Ægri somnia*. M. Galignani n'y a pas mis la même bonne foi.

(***) Intitulé *Fragment*.

(****) *Frankenstein*, traduit en français.

(*****) Dans le Moine, de Lewis.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Polidori n'avait peut-être pas rigoureusement le « droit de s'approprier mon histoire; mais elle ne valait « guère la peine qu'il s'en emparât. Quand j'eus « désavoué la partie écrite, je ne m'occupai plus de « ce petit larcin littéraire. Si nous ne nous sommes « pas entendus, la faute en est à Polidori. Je fus fâché « de m'être brouillé avec lui; je m'attache prompte- « ment aux gens : et ce qui lui arriva par la suite, à « Milan, me fit de la peine. Il eut une querelle à *la* « *Scala* avec un des gardes, et reçut l'ordre de quit- « ter la Lombardie dans vingt-quatre heures; ce qui « mit un terme à tous ses projets sur le continent, « auxquels je m'étais intéressé; je lui avais donné une « lettre de recommandation pour lord..... Il n'est « pas facile à un jeune médecin de se faire une pra- « tique dans son pays, quelque habile qu'il soit, sur- « tout quand il porte un nom étranger; depuis ce « temps, au lieu d'écrire des ordonnances, il se mit « à écrire des romans : l'échange ne lui a pas profité, « et lui est même devenu fatal.

« Je vous disais hier au soir que j'éprouvais de « l'inquiétude, et que ce n'était pas sans raison. On « ne peut se défendre de la superstition. Scott (*) croit « à la seconde vue; Rousseau voulut s'assurer s'il se- « rait damné ou non, en visant un arbre avec une « pierre; je ne me souviens plus s'il atteignit ou man- « qua le but. Goëthe s'en rapportait à la chance d'un

(*) Sir Walter.

« coup de couteau donné dans l'eau, pour savoir s'il « réussirait dans une entreprise. Les Italiens regar- « daient comme un très-mauvais augure que l'on ren- « verse de l'huile. Pietro (le comte Gamba) en laissa « tomber la veille du jour qu'il fut exilé de Ra- « venne avec sa famille. Vous êtes-vous jamais fait « dire votre bonne aventure? Mistress William m'a « dit la mienne. Elle me prédit que ma vingt-septième « et ma trente-septième années seraient pour moi « deux époques dangereuses (*). L'une de ces prédic- « tions s'est déja vérifiée. »

« Oui, » lui dis-je, « et ne vous a-t-elle pas aussi « dit que vous mourriez moine et avare? Je l'ai en- « tendu dire. »

« Ces deux dernières prédictions ne se vérifieront « probablement pas, » dit-il; « mais elles faisaient partie « de sa prophétie. Il y a des jours heureux et des « jours malheureux, comme il y a des années heu- « reuses et des années malheureuses. Lord..... dînait « un jour avec des amis; N..... remarqua qu'ils étaient « treize à table. Pourquoi ne nous réduisez-vous pas « à douze? fut la réponse un peu brutale qu'il reçut. « Mais il disait de ces choses : Feriez-vous des visites « le vendredi? Vous n'en feriez pas. Vous savez que « vous devez me présenter chez M***; ce ne sera pas « demain, car c'est vendredi. »

« Voilà un beau jour, » dis-je en entrant; « on est « heureux de vivre un jour comme celui-ci. »

(**) Il s'était marié à vingt-sept ans; il est mort à trente-sept.

« Vous êtes un mauvais plaisant, » répondit-il en me prenant la main; « vous auriez dû venir plus tôt. « T..... était ici avec l'air sinistre d'un enfantement « pénible. Il paraît qu'il a accouché d'une ode. — « Une ode sur l'anniversaire d'un jour de naissance, « non sur celui d'Ada, mais d'une dame. Quelle « *odieuse* production ce doit être! Il a menacé de « nous en fatiguer les oreilles, comme dit Shelley; « mais j'ai battu en retraite; comme je lui ai dit, les « Stellas(*) sont surannées maintenant: c'est un mau- « vais compliment à faire à une femme que de lui « rappeler son âge.

« Parlant de jours, celui-ci est le plus misérable « de mon existence; et je dis et fais toutes sortes (**) « de folies pour le chasser de ma mémoire, et tâcher « de l'oublier.

« Je vais vous donner un échantillon de quelques « épigrammes que je suis dans l'habitude d'envoyer à « Hobhouse, à qui j'écrivis le jour de mon mariage (***), « et à qui je continue d'écrire : — Ce jour a produit

---

(*) La maîtresse de Swift.

(**) So that it wean me from the weary dream
Selfish grief, or gladness; — so it fling
Forgetfulness round me!
(*Ch. Har.* Ch. III, st. 4.)

(***) « This day of ours has surely done
« Its worst for me and you.
« 'Tis now *five* years since we were *one*,
« And *four* since we were two.

« tout ce qu'il pouvait de pire pour vous et pour moi! « Il y a maintenant cinq ans que nous ne faisons « qu'un, et quatre que nous étions deux.

« — En voici une autre en réponse à des compli- « ments de bonne année, qui finissait à peu près de « cette manière :

« — Vous pouvez me souhaiter le retour de la sai- « son; mais je vous conjure de ne pas me souhaiter le « retour d'un pareil jour (*). »

Je crois ne pouvoir donner une meilleure preuve de la sociabilité du caractère de lord Byron que la gaieté qui présidait à ses dîners.

Le mercredi étant un de ses jours fixés : « Vous dî- « nerez avec moi, » dit-il, « quoique ce soit le 2 jan- « vier. »

Sa table, quand il était seul, était frugale, pour ne rien dire de plus (**); mais les jours d'invitation

(*) You may wish me returns of the season,
Let us prithee have none of the day.

(**) Son dîner, quand il était seul, lui coûtait cinq paules (monnaie d'Italie); et, trouvant que c'était trop cher, il fit examiner ses *cartes* par une dame de ma connaissance. Un jour de Noël il avait commandé un *plumpudding à l'anglaise*; quelqu'un lui dit que ce n'était pas bon. — Pas bon! reprit-il; comment, ce plumpudding doit être excellent : il m'a coûté quinze paules.

Il faisait distribuer toute sa desserte, de peur que ses domestiques, disait-il, ne lui enviassent chacune de ses bouchées.

n trouvait chez milord toute espèce de vins, toutes s primeurs de la saison, et la recherche de nos eilleures tables. Je n'ai jamais connu personne qui it les honneurs de sa maison avec plus d'affabilité et l'hospitalité que lord Byron. Le jour de cet anniversaire si rempli d'évènements, il n'était pas dans son umeur ordinaire, et il était facile de s'apercevoir qu'il cherchait à écarter le souvenir du jour par une gaieté forcée, et qui n'était pas naturelle. Il était clair qu'en dépit de ses efforts, pour le cacher, il était tourmenté, et il revenait continuellement sur ce sujet.

Quelqu'un proposa la santé de lady Byron, qu'il porta avec des marques non équivoques de plaisir, et nous bûmes tous à rouge bord. La conversation tourna naturellement sur leur divorce, et la probabilité d'une réconciliation devint le sujet d'une discussion.

« —Quoi, » dit-il, « après avoir perdu les cinq plus « belles années de notre vie! Jamais! Mais, ajouta-t-il, « ce n'est pas ma faute si nous sommes séparés. J'ai « fait assez d'avances. J'avais cru que l'état du ma- « riage pouvait être heureux quand l'impétuosité des « passions est amortie; mais j'ai perdu toute espé- « rance! »

Je finis une lettre que j'écrivais à un ami le lendemain par la remarque suivante :

— « Malgré le ton de raillerie que Byron prend quelquefois dans Don Juan en parlant de sa séparation, et quoiqu'il dise même, comme il l'a fait aujourd'hui, que la seule chose dont il eût à remercier lady Byron était qu'il ne pouvait plus se ma-

rier, etc., etc., il est évident que c'est le malheur de sa vie, qu'elle en est empoisonnée. On voit aisément, à travers le voile dont il se couvre, qu'il cherche à déguiser son chagrin, et à remplir le vide de son cœur, en affectant une gaieté qui n'y est pas. Arraché avec violence à tous les tendres liens de la famille, à toutes les douces affections de la vie domestique, il a erré de lieu en lieu, sans pouvoir trouver le repos. La Suisse, Venise, Ravenne, je pourrais ajouter la Toscane même, n'ont point été un asile pour lui, etc., etc. »

Je remarquai qu'il était en grand deuil, et que ses gens étaient en deuil comme lui. Il ne me laissa pas le temps de chercher à en savoir la cause.

« Je viens d'apprendre, » dit lord Byron, « la mort « de lady Noël ; cela m'afflige profondément pour lady « Byron. Elle doit être dans le chagrin, car elle ado- « rait sa mère. On croira dans le monde que je me « réjouis de cet évènement; on se trompe bien. Je « n'ai jamais désiré un accroissement de fortune; j'en « ai assez sans la propriété de Wentworth. J'ai écrit « une lettre de condoléance à lady Byron. — Vous « imaginez bien qu'elle est dans les termes les plus « affectueux. — Elle commence par : Ma chère lady « Byron.

« Si nous ne sommes par réconciliés, ce n'est pas « ma faute. »

« Je serais heureux, » dis-je, « de vous voir rendu à

« lady Byron et à votre patrie, que vous aimez, j'en « suis certain, malgré tout ce que vous dites, et écri- « vez contre elle. Vous rappelez-vous ce sentiment « dans les Deux Foscari?

« Qui n'aime point son pays ne peut rien ai- « mer (*). »

« Je m'en sèvre chaque jour davantage, » me dit-il après une pause, « et j'ai eu assez de raisons pour « m'en sévrer. Non! lady Byron ne se réconciliera « pas avec moi, de peur qu'on ne dise dans le monde « que c'était sa mère seule qui la retenait. Certaine- « ment lady Noël est pour beaucoup dans la querelle; « elle s'y identifie même par ses dernières injonctions. « Par son testament elle veut que mon portrait, ren- « fermé dans un coffre par ses ordres, ne soit ouvert « qu'à la majorité de ma fille, et qu'on ne lui donne « pas même alors si lady Byron est vivante.

« J'aurais pu réclamer l'usufruit de toute sa for- « tune, si je l'avais voulu; mais je suis convenu d'en « laisser faire le partage par lord Dacre et sir Fran- « cis Burdett (**). L'administration de nos affaires leur « est entièrement confiée, et je n'y interviendrai en « rien, je ne suggérerai rien, je ne ferai pas la « moindre difficulté, quand même ils donneraient « toute la fortune à lady Byron. »

Je lui demandai quel était son droit à la succes- sion de lady Noël.

(*) *He who loves not his country, can love nothing.*

(**) Le membre du parlement, son ami.

« Lord Wentworth, » dit-il, « a légué ses terr
« comté de Lancastre à la mère de lady Byron, e
« ger, et à lady Byron, à la mort de lady Noël.
« à ce titre que je réclame. »

Quelque temps après le partage égal qui fut par arbitres, il dit :

« J'ai offert la maison paternelle à lady Byror
« addition à ce qui lui a été alloué par l'arbitr
« mais elle l'a refusée. Cela n'est pas bien. »

Après le dîner, on vint à parler de la poésie que de notre temps, et l'on demanda quelle ét plus belle ode de l'époque. Shelley donna la p rence à celle de Coleridge sur la Suisse, qui mence par « Vous, nuages, etc., etc. (*) » ; d'a étaient pour quelques-unes des mélodies irland de Moore, ou pour l'ode de Campbell sur Hohe den ; et si lord Byron n'avait pas été présent, on a probablement cité son appel des esprits invisib à Manfred, son ode à Napoléon, ou l'ode sur Pr thée.

« Comme les vers de Gray, » dit Lord Byron, « poésies de Campbell sentent trop la lampe; il « jamais content de ce qu'il fait. Il a gâté ses plus « les productions en voulant trop les finir. — « le brillant du premier jet est perdu. Il en est

---

(*) *Ye, Clouds*, etc.

« poëmes comme des tableaux; ils ne doivent pas être « trop finis. Le grand art est l'effet, n'importe com- « ment on le produit.

« Je veux vous montrer une ode que vous ne con- « naissez pas, et que je regarde comme égale à la meil- « leure que notre prolifique époque ait produite. »

Il quitta la table, avant que l'on eût ôté la nappe, et rentra avec un *Magazine*, dans lequel il nous lut les vers suivants sur la mort de sir John Moore, qu'on ne me saura pas mauvais gré, je présume, de donner ici (*).

I.

« On n'entendit pas un tambour, pas un chant fu- « nérairé, pendant que nous emportions en toute « hâte son corps aux remparts; pas un soldat ne tira « le dernier adieu sur la tombe où nous ensevelîmes « notre héros.

II.

« Nous l'ensevelîmes obscurément au milieu de la « nuit, creusant la terre avec nos baïonnettes, à la « lueur incertaine d'un rayon de la lune obscurci par « le brouillard, et à la faible et sombre clarté des « lanternes.

III.

« Son corps ne fut point renfermé dans un cer- « cueil inutile, — nous ne le liâmes point dans un

(*) *Not a drum*, etc., etc.

« linceuil; — il était couché comme un soldat qui « repose, enveloppé dans son manteau de guerre (*).

IV.

« Courtes furent les prières que nous prononçâmes; « aucune parole de douleur ne sortit de nos lèvres; « mais nous fixâmes nos regards sur le visage du « mort, et nous pensâmes amèrement au lendemain.

V.

« Nous pensâmes, en disposant son étroite couche, « et en nivelant son chevet solitaire, que l'ennemi et « l'étranger fouleraient sa tête, et que nous allions « nous éloigner sur les vagues (**).

VI.

« Ils parleront sans respect de cette ame qui a pris « son essort; ils l'outrageront sur ses froides cen- « dres! — heureux si on le laisse dormir tranquille « dans la tombe où ses compatriotes l'ont déposé!

VII.

« Mais la moitié de notre tâche était à peine ac-

(*) *With his martial cloak round him.*

Ce vers rappelle un des plus beaux passages de l'ode si belle, de Victor Hugo, sur le convoi funèbre de Louis XVIII.

(**) On se rappelle qu'après l'affaire de la Corogne, les Anglais n'eurent rien de plus pressé que de se rembarquer sur leur élément.

(*Notes de l'éditeur.*)

« complie lorsque l'heure du départ sonna ; et le bruit « lointain du canon nous apprit que l'ennemi venait « soudain nous attaquer.

VIII.

« Tristes et abattus, nous nous hâtâmes de recou- « vrir de terre ce héros encore sanglant et enlevé au « théâtre de sa gloire ; nous ne traçâmes pas une li- « gne, nous n'élevâmes pas une pierre funèbre ; nous « le laissâmes seul avec sa gloire. »

Je n'oublierai jamais l'accent pathétique avec lequel lord Byron récita ces admirables strophes. Quand il eut fini la lecture, il répéta la troisième strophe, dit qu'elle était parfaite, surtout les vers

But he lay like a warrior taking his rest,
With his martial cloak around him.

« J'aurais pris cette ode, » dit Shelley, « pour une « ébauche de Campbell. »

« Non, » répondit Lord Byron, « Campbell n'aurait « pas manqué de s'en déclarer l'auteur. »

J'ai eu, dans la suite, quelque raison de croire que l'ode était de Lord Byron (*) ; qu'il avait été piqué de

(*) J'ai été récemment confirmé dans cette opinion par une dame dont le frère reçut cette ode, il y a plusieurs années, des mains de lord Byron et de l'écriture même de sa seigneurie. (*Note de M. Medwin.*) (1)

(1) Cette ode a été depuis réclamée comme l'œuvre d'un Irlandais nommé Wolfe, et par d'autres comme celle d'un M. Marshal. (*Note de l'éditeur.*)

ce que l'on n'en avait cité aucune de sa composition; et qu'après avoir fait un si grand éloge de ses propres vers, il ne pouvait plus les avouer. Je ne vois point d'autre raison pour qu'il ne s'en reconnût pas l'auteur, étant grand admirateur du général Moore.

Un jour, après dîner, parlant de natation, il dit:

« Murray a publié une lettre que je lui ai écrite de « Venise, et dans laquelle on aurait pu ne voir qu'un « mouvement de petite vanité (*); mais mon objet, en « l'écrivant, était de contredire ce que Turner a avancé « sur l'impossibilité de traverser, à la nage, l'Helles- « pont, de la rive d'Abydos à celle de Sestos, à cause « du courant.

— « Il est tout aussi aisé de le traverser d'un côté « que de l'autre. »

Il se tourna vers Fletcher, à qui il en référait quelquefois, et lui dit : « Fletcher, quelle distance avons- « nous traversée à la nage, M. Ekenhend et moi? — « Trois milles et demi, Mylord. » (Vous imaginez bien qu'il ne diminua pas la distance.) « La largeur « de l'Hellespont, » reprit lord Byron, « n'est que d'un « grand mille; mais le courant est très-rapide, et nous « fûmes entraînés malgré tous nos efforts. Je ne sais pas « comment Léandre imagina d'aller contre le courant « et de le traverser en ligne droite; mais rien n'est im- « possible en amour et en religion. Si j'avais eu une

(*) Voyez cette lettre dans l'Essai sur le génie et le caractère de lord Byron.

(*Note du traducteur.*)

« Héro sur l'autre rive, peut-être eussé-je fait plus « d'efforts (*). Nous devions entreprendre ce trajet « quelque temps avant le temps où nous l'entreprî- « mes, mais nous le différâmes à cause de l'hiver : il « faisait encore assez froid quand nous nous aventu- « râmes. Je sais très-bien que j'aurais fait un pauvre « Léandre, car j'attrapai une fièvre dont j'eus bien de « la peine à me débarrasser. Il y eut quelques mate- « lots de la flotte qui nagèrent plus loin que moi.— « Je ne dis pas que je n'aurais pu en faire autant qu'eux; « car c'est le seul exercice dont je tire quelque va- « nité, étant presque un être amphibie.

« Je me rappelle qu'étant à Brighton, il y a plu- « sieurs années, j'eus beaucoup de peine à gagner le « rivage. Le vent venait de terre et la marée se reti- « rait; toute la ville était sur la berge pour nous voir. « M.... (je crois qu'il dit Hobhouse) était avec moi, « et j'eus bien de la peine à le sauver; il faillit me « faire noyer moi-même.

« Lorsque j'étais à Venise, un Italien qui ne sa- « vait pas mieux nager qu'un chameau, mais qui avait « entendu parler de mes prouesses dans les Darda- « nelles, me porta un défi. Ne voulant pas qu'un « étranger du moins me battît dans mes propres do- « maines, j'acceptai. — Alexandre Scott me proposa « d'être de la partie, et nous partîmes du Lido.

(*) Voyez les vers qu'il composa après cet exploit, et le début du troisième chant de la Fiancée d'Abydos.

(*Note de l'éditeur.*)

« Nous laissâmes bientôt derrière nous notre anta-
« goniste, et Scott le vit gagner une gondole. Il s'ac-
« crocha à celle-ci, puis à une autre, et se rendit avant
« que nous fussions à moitié chemin de la place Saint-
« Marc. Nous ne le vîmes plus, et nous continuâmes
« notre route par le grand canal, jusqu'à l'escalier de
« mon palais. L'eau des lagunes est dormante; elle
« n'est ni très-claire, ni très-agréable pour se baigner.
« Je puis rester dans la mer pendant des heures; je
« m'y plais et j'en sors avec une liberté d'esprit que
« je n'éprouve jamais que dans ces occasions.

« Si je croyais à la métempsycose de vos Indiens (*),
« je croirais que j'ai été autrefois un homme marin (**),
« ou que je le deviendrai après ma mort. »

« Quand je publiai Marino Faliero, je n'avais pas la
« moindre intention d'en faire une tragédie. Mon but,
« en traitant ce sujet, était de développer un des évè-
« nements les plus remarquables dans les annales de la
« république de Venise. Je le présentai sous la forme
« la plus intéressante, celle du dialogue, et j'y ajou-
« tai mes résultats de l'observation des scènes et des
« mœurs locales. Que Faliero devienne traître à sa
« patrie, et conçoive le projet de massacrer tous les

(*) M. Medwin a publié des poëmes sur l'*Indoustan*, et a servi dans l'Inde.

(**) A *merman*, masculin de sirène, *mermaid*.

(*Notes de l'éditeur.*)

nobles Vénitiens, parce qu'une femme est outragée, « et que le jeune Foscari ait une affection maladive « pour la ville qui l'a vu naître; je n'ai rien inventé « de cela. J'ai peint les hommes comme je les ai « trouvés, comme ils étaient, et non pas comme les « critiques les voudraient. J'ai suivi les traditions; et « si la nature humaine n'est pas la même dans tous « les pays, doit-on s'en prendre à moi? Puis-je l'em- « pêcher ? Mais aucun tableau, de quelque coloris « qu'il brille, ne saurait donner une idée de l'amour « violent d'un Vénitien pour Venise. — Je me rap- « pelle que Shelley a tracé un beau tableau des plai- « sirs tranquilles de Venise, dans un poëme qu'il n'a « pas publié, et dans lequel il ne me fait pas jouer « un beau rôle. Il décrit une soirée que nous passâ- « mes ensemble (*).

« J'ai eu tort de donner à Marino Faliero et aux « Deux Foscari le titre de tragédies ou de pièces dra-

(*) Si j'avais été un homme sans liens de famille, j'aurais dès ce moment formé le projet de ne plus quitter la belle Venise; car pour moi c'était un délicieux plaisir de guider mon coursier sur le rivage solitaire; et puis, j'aime le silence de cette cité. — On peut écrire ou lire dans les gondoles, la nuit ou le jour, sans être interrompu, et à la clarté d'une lampe de bronze : les livres sont ici des tableaux ou des copies de ces belles statues qui naquirent avec la poésie. On y trouve tout ce qu'on aime dans les villes, sans regretter les délices de la campagne. J'abiterais le palais de Maddalo...

(*Julien et Maddalo.*)

« matiques. J'aurais dû les appeler drames, ou poë-
« mes historiques, enfin toute autre chose que tragé-
« dies. D'abord, on en a très-mal agi avec moi en
« faisant paraître le Doge sur la scène, après ce que
« j'avais dit dans ma Préface. Ensuite, il y a trois
« mille cinq cents vers (*) : une bonne pièce ne doit
« pas en avoir plus de quinze ou dix-huit cents; et,
« d'après mon plan, les matériaux exigeaient plus
« d'espace.

« Je me rappelle que Hogg, le berger d'Ettrick (**),
« me disait, il y a bien des années, que je ne pourrais
« jamais assez condenser mes idées pour écrire pour
« le théâtre, et que le défaut de toutes mes pièces
« serait d'être trop longues pour pouvoir être jouées.
« Son observation me revint à l'esprit pendant que je
« composais Marino Faliero; mais je crus inutile d'es-
« sayer de contredire sa prédiction, parce que je ne
« songeais nullement à la scène, et je ne voulais faire
« qu'une pièce pour le cabinet. J'étais si peu disposé
« à la laisser jouer, qu'aussitôt que je fus instruit de
« l'intention des directeurs, je demandai une injonc-
« tion en chancellerie; mais le chancelier refusa de
« s'en mêler et de donner l'ordre de suspendre la re-

(*) Il m'en a donné le manuscrit, que j'ai laissé en Angleterre. Il y a le nombre de vers marqué de sa main.

(*Note de M. Medwin.*)

(**) Berger-poëte, qui doit sa fortune poétique à sir W. Scott.

(*Note de l'éditeur.*)

« présentation. C'était une question de propriété d'un « grand intérêt dans le monde littéraire. Le chancelier « ne voulut soutenir ni Murray, ni moi. La manière « dont la pièce fut montée était honteuse (*). On con- « serva soigneusement toutes les parties déclamatoires, « et l'on eut bien soin de supprimer toutes les scènes « dramatiques : Cooper, qui débutait, tua la pièce. Le « monologue de Lioni, que j'avais composé un soir, « au clair de la lune, en revenant de chez les Bé- « nyons, aurait dû être entièrement retranché, ou, « au moins, fort abrégé. Quels sont les spectateurs « qui auraient la patience d'écouter une tirade pure- « ment poétique, quand elle suspend la marche de « l'action? Il n'est donc pas étonnant que le mal- « heureux Doge ait été sifflé; mais la nouvelle n'en « fut pas agréable pour moi, et la lettre qui me l'ap- « porta, était accompagnée d'une autre qui m'annon- « çait qu'une vieille dame, de laquelle j'attendais beau- « coup, vivrait cent ans, selon toute apparence. Il y a « pour les vieillards, comme pour les arbres, la pousse « d'automne, et j'imagine que la constitution de ma « bonne dame a repris une nouvelle sève. A la récep- « tion de ces deux agréables nouvelles, je composai « l'épigramme... ou plutôt l'élégie suivante, quand on « songe à la tristesse du sujet :

(*) Elle fut jouée sur le théâtre de Drury-Lane, dans le mois d'avril 1821. On connaît sa fortune à Paris sur les deux théâtres, de la rue Richelieu et de la porte Saint-Martin.

(*Note de l'éditeur.*)

« Quelle est donc ma fatale destinée, ma pièce est « *damnée* (*), et lady... ne l'est pas (**) ! »

« On dit que Louis XVIII, ou huîtres (***), comme « le prononce Moore, a daigné faire une traduction « de mon pauvre Faliero; mais j'espère qu'on n'en « fera pas l'essai sur la scène française. C'est bien as- « sez pour un homme d'être tombé une fois. Je n'ai « pas été mécontent de la critique de Jeffrey (****); « il a fait beaucoup de citations. Il a donné son opi- « nion avec franchise. Son résumé en faveur de mon « ami sir Walter Scott m'a amusé. Il m'a rappelé le « maître d'école qui, après avoir fouetté un écolier, « appelle le premier de la classe, le caresse et lui donne « des dragées.

« L'usage des journalistes qui veulent dire du mal « d'un ouvrage, est de n'en rien citer. Voilà le grand

---

(*) Le mot *damned* veut dire ici *sifflé*. On ne peut que le traduire par *damnée*, pour donner une idée de ce méchant jeu de mots.

(**) Behold the blessing of a happy lot :
My play is *damned* and lady — not.

(***) On est fâché de trouver dans la bouche de Byron le mauvais ton des plates atrocités dont le *Morning chronicle* et l'*Examiner* font leur profit. Tom Moore a été assez radical pour versifier de pareilles niaiseries dans son *Fudge family*. Il s'agit ici de la traduction improvisée de M. Gosse.

(****) La Revue d'Édimbourg, numéro 72, où sont passées en revue les diverses pièces dramatiques de lord Byron, et où Jeffrey discute la question des unités.

(*Notes de l'éditeur.*)

talent de *la Revue* de trimestre (*). —Cest de cette manière que Milman traita Shelley, quand il le « compara à Pharaon, et ses ouvrages aux roues de « son char, je ne me souviens plus par quelles images « forcées (**); mais cela me rappelle une autre per- « sonne qui me comparait à Jésus-Christ; et quand je « lui fis remarquer que c'était une profanation:

« Ce n'est pas à sa personne que je vous compare,» répondit-elle; « je ne fais allusion qu'à la situation. « —Quoi!» lui dis-je, « est-ce que vous voudriez que je « fusse crucifié? Nous ne sommes pas à Jérusalem, « prenez-y garde. — Mais voilà une parenthèse un peu « longue.

« Nos faiseurs de Revues sont comme ces avocats « qui, après avoir dit beaucoup d'injures, ne produi- « sent aucun témoin à l'appui de leurs assertions.

« Il y a des gens qui ne lisent que ces critiques « de trimestre, et jurent sur l'*ipse dixit* de ces au- « tocrates, vrais limiers littéraires, qui ne voient dans « les auteurs que des Actéons à poursuivre. Ils ai- « ment à élever et à renverser des idoles. Messieurs « de la Revue d'Édimbourg en ont agi de cette ma- « nière avec sir Walter Scott pour ses poésies, et..... « Peut-être n'y a-t-il aucune espèce de mérite dans

---

(*) *Quarterly Review*, n. 42, avril 1819.

(**) *Like the Egyptian of old, the wheels of his chariot are broken, etc.* — Comme jadis le roi d'Égypte, il voit les roues de son char brisées, les flots inondent le sentier qu'il vient de parcourir, et un vaste océan s'amoncèle devant lui, etc.

« mes pièces? Cela est bien possible; et si Hebert « a raison, et que je me trompe, Milman (*) « pourrait fort bien être un grand poète. Il a le ta- « lent dramatique, et la nature me l'a refusé. On a « dit la même chose de Milton. Je serais trop heu- « reux de voir mon nom associé à celui de Milton, « et je remercierai beaucoup ceux qui trouveront « quelques points de ressemblance entre lui et moi.

« Mais l'opinion des journalistes ne fait pas main- « tenant une impression durable. C'est la paille jetée « en l'air (**).

« Malgré tout ce qu'on a dit, je compte faire en- « core huit pièces cette année, et vivre assez long- « temps pour rivaliser avec Lope de Vega et Calderon. « J'ai deux sujets que je me propose de traiter; le « roman allemand de miss Henriette Lee, intitulé « Kruitzner (***), et Pausanias.

« Que pensez-vous de ce dernier sujet? On peut

(*) Voyez sur cet auteur la préface de Marino Faliero.
(*Note du traducteur.*)

(**) Il paraît qu'il avait changé d'avis quand il m'écrivit, après que la Revue de trimestre eut fait l'analyse de ses pièces. — « Je suis de tous les écrivains vivants le plus impo- « pulaire! »
(*Note du cap. Medwin.*)

(***) Dont il a tiré en effet, depuis, le drame de Werner. Ce roman vient d'être imité en français par M.r le baron Val, sous le titre du *Meurtre*, de peur que le public ne trouvât le premier titre trop simple.
(*Note du traducteur.*)

conserver strictement les unités sans s'écarter presque de l'histoire. Le temple où Pausanias chercha un asile, et d'où on le força de sortir sans le profaner, offre des unités complètes de temps et de ieu (*).

« Il n'y a pas un évènement des temps anciens qui ne frappe plus que la mort de Démosthènes : il me emble qu'il est impossible de trouver un sujet plus oble et plus dramatique. Vous vous rappelez ses ernières paroles à Archias. — Mais ce ne sont pas es sujets qui manquent. »

Je dis à lord Byron que j'avais reçu une lettre de octer (**), et qu'on l'avait plaisanté sur ce que le duc la Mirandole n'avait pas été compris dans l'énuration que sa seigneurie avait faite des pièces dratiques du jour; Procter ajoutait qu'il avait été son narade d'école, à Harrow.

« Ah! » dit lord Byron, « je me rappelle ce nom-là : l était des plus jeunes de l'école, dans telle classe, avec Farrier et Jocelyn. »

Lord Byron avait une mémoire si heureuse, que

(*) Lord Byron fait allusion à Pausanias, dans *Manfred*, s'en occupe plus longuement dans une note de ce poëme.
(*Note de l'éditeur.*)

(**) Barry Cornwall est le nom fictif adopté par l'auteur du *c de la Mirandole*, tragédie assez médiocre, mais qui fit elque bruit. Il a publié aussi des poésies diverses sur des ets italiens.
(*Note de l'éditeur.*)

je n'ai pas le moindre doute qu'il n'eût nommé ses anciens camarades d'école.

Il se mit sur-le-champ à son secrétaire, et é la lettre suivante, qu'il me pria de faire passer à Cornwall. Elle prouve que les arguments des seurs d'articles n'avaient pas changé ses opinions *taires*, comme il les appelait.

« Si j'avais connu votre tragédie lorsque j'é « la note qui est dans la préface de Marino Fa » je n'aurais certainement pas manqué de vous « mer parmi les poètes qui font encore honn « notre scène tragique, quoique cette omission « part ne doive vous paraître d'aucune importan

« Mes idées sur les pièces de théâtre sont si « rentes des idées reçues aujourd'hui, que je d « essentiellement avec vous, ainsi qu'avec tou « littérateurs anglais sur ce point. Mais je ne « tends pas avoir raison. Je déclare seulement « opinion; et comme elle est isolée, elle ne peu « faire grand mal. Mais elle ne m'empêche p « rendre justice aux talents de ceux qui adopte « système contraire. »

Je mis sur le tapis le sujet de Caïn :

« Quand j'étais encore enfant, » dit lord B « j'avais étudié l'allemand, que je n'ai jamais su e « j'ai entièrement oublié. L'*Abel* de Gesner fi « des premiers ouvrages que me fit lire mon m « et tandis qu'il pleurait à chaudes larmes, je pe « que tout autre que Caïn eût à peine comm « crime, en débarrassant le monde d'un homme « insignifiant que le frère Abel de Gesner.

« J'ai toujours cru que Caïn était un sujet drama-
« tique qui était susceptible de devenir une tragédie
« intéressante; et quand je voulus le traiter, je me
« décidai à suivre la Genèse. Je fis donc du serpent
« un serpent, et je choisis un évêque (*) pour mon
« interprète.

« J'avais eu l'idée un jour de suivre les *Écritures*
« *Arméniennes*, et de faire de la jalousie le principe
« du crime de Caïn, en le rendant amoureux de sa
« sœur utérine; mais, quoique cette cause de haine
« dût paraître plus probable, je l'abandonnai comme
« non orthodoxe.

« Il m'est échappé une erreur. — Le sacrifice d'A-
« bel devait être fait le premier. Il est assez singulier
« que la première forme de culte religieux ait fait
« commettre le premier meurtre.

« Hobhouse a dénoncé Caïn comme un ouvrage
« irréligieux, et m'a décoché une épître furieuse, dans
« laquelle il me presse de ne pas le publier, si j'at-
« tache quelque prix à ma réputation et à son amitié.
« Il maintient que c'est un ouvrage auquel je n'aurais
« pas osé mettre mon nom du temps de Pope, de
« Churchill et de Johnson (un trio assez curieux):
« Hobhouse lui-même a composé autrefois de bons
« vers; mais il paraît avoir oublié ce qu'est la poésie,

(*) C'est-à-dire, le commentaire de Warburton. Lord Byron cite aussi Cuvier.

(*Note de l'éditeur.*)

« s'il s'agit de ses amis, quand il dit que mon « Caïn lui rappelle les pompeuses et fades déclama- « tions de Dryden. Shelley, qui n'est pas mauvais « juge de la composition d'un autre, quoiqu'il ne « sache pas faire réussir les siennes, est indigné de « cette critique, et dit (ce qui n'est pas exact) que « Caïn est la plus belle chose que j'aie jamais écrite, « que c'est un ouvrage digne de Milton, et qu'il le « soutiendrait contre la trinité poétique de Hob- « house.

« La fureur du serpent (*) m'a empêché de lever « la crête. J'écrirai à Hobhouse une lettre sans hu- « meur, mais très-ferme. L'ouvrage sera publié, que « Murray refuse ou non de l'imprimer.

« Je viens de recevoir une lettre admirable de sir « Walter Scott, à qui j'ai dédié Caïn. La vue d'une « lettre de sir Walter me fait toujours du bien. Je ne « sais trop que faire de toutes les opinons contra- « dictoires que l'on m'a adressées cette semaine. Moore « me dit qu'il y a plus de gens qui sont choqués de « mes blasphêmes, qu'il n'y en a qui sont charmés de « la beauté des vers. Une autre personne trouve les « arguments du diable irrésistibles et sans réplique. « N*** dit que les libéraux sont pour l'ouvrage, que « les *ultrà* jettent les hauts cris, et que les *il* (*he*) et « les *le*, *lui* (*him*) (**) n'étant pas en majuscules,—en

(*) Nom qu'il donnait à Shelley.

(**) Les pronoms qui remplacent le *nom* de Dieu dans Caïn.

(*Note de l'éditeur.*)

ıd uniforme, le haut clergé et la cour sont scan-
ıés. Les uns m'appellent athée, d'autres un ma-
éen, nom qui sonne mal aux oreilles des non-
és, d'autant plus qu'ils ne savent pas ce qu'il
ifie. On m'accuse d'avoir fait de mon drame
cheville à laquelle j'ai accroché une longue, et,
ı quelques personnes, une fatigante dissertation
e principe du mal; et, ce qui est bien pire,
'eut que j'aie mis dans la bouche de Lucifer
ıeilleures raisons, empruntées par moi à Vol-

: ne pouvais pas faire expliquer par Lucifer les
te-neuf articles (*), ni le faire parler comme
héologien. Cela ne pouvait convenir à son des-
ni au leur. On pourrait dire qu'ils lui doivent
ı reconnaissance de leur avoir fourni un sujet
equel ils peuvent écrire. Que feraient-ils si le
ce du mal ne disait rien de mal? Othello
rait plus rien à faire (**). Je n'ai fait dire
ıcifer que ce qui était absolument nécessaire à
éfense — (pas la moitié des raisons que Milton
: à Satan). Il fallait bien soutenir son caractère
ıatique. Au reste, j'ai suivi très-exactement

---

ui composent la liturgie anglicane.

(*Note de l'éditeur.*)

Allusion à l'exclamation d'Othello. — *Othello's occupa-
gone*, quand, dans son désespoir, il renonce à tout ce
upait sa vie.

(*Note de l'éditeur.*)

« l'Ancien Testament, et je défie qui que ce soit d'at-
« taquer ma morale.

« Johnson, qui n'aurait pas mieux demandé que
« de jeter une pierre de plus à Milton, répond au
« reproche qu'on avait adressé à ce poète d'avoir fait
« tenir aux esprits infernaux des discours qui respi-
« rent l'impiété et même le blasphême. Par quelle fa-
« talité suis-je donc jugé si coupable? Que diraient
« nos méthodistes du *Faust* de Goëthe? Son diable
« non-seulement parle familièrement *du* ciel, mais
« *dans* le ciel. Que penseraient-ils des colloques de
« Mephistophèles et de son pupille, ou du langage
« encore plus hardi du prologue, que personne ne
« s'avisera jamais de traduire? Et cependant cette
« pièce est non-seulement tolérée et estimée, comme
« tout ce que Goëthe a écrit doit l'être; mais on la
« joue en Allemagne. Les Allemands sont-ils un peu-
« ple moins moral que nous? J'en doute fort. Faust
« n'est pas un sujet aussi beau que Caïn; c'est un
« grand mystère. La marque imprimée à Caïn est un
« acte sublime: Goëthe en aurait tiré un plus grand
« parti que moi. »

Le libraire-éditeur Murray ayant été menacé d'une poursuite judiciaire, lord Byron me fit prier de copier la lettre suivante qu'il lui adressa :

A M. Murray.

Pise, 8 février 1822.

« Mon cher Monsieur,

« Je m'attendais à être attaqué, mais je vois dans « les papiers publics que c'est vous qui l'êtes, et je « ne m'y attendais pas.

« Je ne puis concevoir comment et de quelle ma- « nière on peut vous considérer comme responsable « de ce que je publie. S'il y a dans Caïn des blas- « phêmes, il y en a donc dans le Paradis Perdu; « les paroles que le docteur d'Oxford m'attribue, « Mal, sois mon bien », sont du Paradis Perdu, et « dans la bouche de Satan. — Que fais-je dire de « plus à Lucifer, dans le Mystère?

« Caïn est un poëme dramatique, et non une dis- « sertation théologique. Si Lucifer et Caïn parlent « comme on peut supposer que parlaient le premier « rebelle et le premier meurtrier, tous les autres « personnages parlent aussi d'après leur caractère. « N'a-t-on pas toujours permis, sur le théâtre, aux « passions les plus fortes de parler leur langage ca- « ractéristique? J'ai évité de faire paraître la Divinité, « comme dans l'écriture, quoique Milton l'ait fait (très- « indiscrètement); mais j'ai fait intervenir son ange, « afin d'éviter de choquer certains sentiments en res- « tant au-dessous du sujet, comme doit s'y attendre

« tout homme qui, n'étant pas inspiré, voudrait don-
« ner une idée complète de l'effet que produit la pré-
« sence de Dieu. Les anciens mystères ont libérale-
« ment usé de la licence qu'on avait à cet égard, et
« j'ai évité de les imiter.

« La tentative de vous faire peur, parce qu'on dé-
« sespérait de réussir par ce moyen avec moi, est
« abominable. Quoi! lorsque les libraires qui ont pu-
« blié les ouvrages de Gibbon, de Hume, de Priestley,
« de Drummond, n'ont pas été inquiétés pendant
« soixante-dix ans, on vous tracasserait, on vous
« poursuivrait pour une œuvre d'imagination, pour
« une fiction, pour un poëme qui n'est ni historique,
« ni sujet de controverse!!!

« Il y a quelque chose là-dessous; quelque inimitié
« personnelle; autrement cela serait incroyable. Je
« puis dire : *Moi, moi, c'est moi qui l'ait fait* (*me,*
« *me, adsum qui feci.*) Que tout procès qu'on vou-
« drait diriger contre vous me soit intenté; c'est à
« moi à répondre de tout. Si vous avez perdu de l'ar-
« gent, je vous rembourserai tout ce que vous avez
« perdu. Je désire que vous déclariez que M. Gifford
« et vous m'avez engagé à ne pas publier Caïn; que
« M. Hobhouse s'y opposait également; que moi seul
« j'ai voulu la publication, et que c'est moi, et moi
« seul qui, légalement ou autrement, dois en être res-
« ponsable.

« Si l'on vous poursuit, j'irai en Angleterre, c'est-
« à-dire si ma présence peut mettre votre personne à
« l'abri des poursuites. Écrivez-moi à ce sujet. Vous ne

souffrirez pas pour moi, si je puis l'empêcher. Faites de ma lettre tout ce que vous jugerez à propos.

« Tout à vous.

« BYRON. »

Je ne puis résister au désir de faire connaître une anson de table, composée un matin, ou peut-être soir, après un de nos dîners.

I.

« Remplissons encore nos verres; car je n'avais jaıis ressenti l'ardeur qui porte aujourd'hui la joie ıqu'au fond de mon cœur. Buvons! — Qui refuseit de boire? puisque dans le cours varié de la vie, n'est que dans le verre qu'il n'y a point de déption.

II.

« J'ai essayé tour à tour de tout ce que la vie nous fre. Je me suis ranimé aux rayons d'un œil noir et ndre. J'ai aimé. — Qui n'a pas aimé? Mais qui pourit dire qu'il a connu le plaisir tant que sa passion istait?

III.

« Dans nos jeunes ans, quand le cœur est dans son rintemps, et rêve que l'amitié n'a point d'ailes, j'eus es amis. — Qui n'en a pas? Mais qui dira que tous s amis, vin couleur de rose, sont aussi fidèles que ɔi?

IV.

« Le cœur d'une maîtresse peut nous être enlevé, l'amitié change avec le temps. — Toi, tu ne changes jamais. Tu te fais vieux. — Ah! qui ne vieillit pas? mais qui peut comme toi se vanter que ses vertus augmentent avec ses années?

V.

« Sommes-nous comblés des faveurs de l'amour; qu'un rival se prosterne devant notre idole, nous sommes jaloux. — Qui ne l'est pas? — Mais toi, au contraire, plus tu fais d'heureux, plus chacun de ceux qui te goûtent jouit de son bonheur.

VI.

« Quand la saison de la jeunesse et de ses folles gaietés est passée, nous avons enfin recours à la bouteille; et nous apprenons, — qui ne le sait pas? que la vérité, aujourd'hui comme toujours, n'existe qu'au fond du verre.

VII.

« Quand la boîte de Pandore fut ouverte sur la terre, et que la vraie gaieté fut tuée par la mémoire, l'espérance seule resta. — Oui, l'espérance seule! — Mais nous qui vidons nos verres, nous nous soucions peu de l'espérance, nous tenons le vrai bonheur.

VIII.

« Éternité à la vigne! et quand notre été sera passé,

ieux nectar égayera nos vieux ans. Il nous faudra urir. — Qui ne meurt pas? Que Jupiter nous fasse éricorde et nous reçoive chez lui! Hébé ne restera ais *oisive dans l'olympe.* »

n autre jour, dînant avec lord Byron, on vint à er des théâtres de société.

J'aime beaucoup les théâtres de société, » dit-il. me souviens que quelques amis et moi nous eû- s, pendant que j'étais à Cambridge, la fantaisie jouer une pièce; et cela me rappelle un évène- nt qui nous causa d'abord beaucoup d'humeur, is qui donna lieu à beaucoup de gaieté ensuite. Le jour de la représentation, un des acteurs se t dans la tête de s'excuser, et l'on fut obligé de e son rôle. Hobhouse se chargea d'annoncer aux ctateurs ce contre-temps, et dit qu'*un* certain nsieur..... n'avait pas jugé à propos de jouer rôle qu'il avait accepté. Le Monsieur..... fut trêmement choqué du mot *un*, et il voulait faire e querelle à Scroope Davies, qui répondit apparemment Monsieur..... voulait être appelé Monsieur..... Depuis ce temps, nous l'avons tou- rs appelé *l'article défini* (*).

(*) La grammaire anglaise admet deux articles, le défini, *the*, signifie *le*, *la*, *les*; et l'indéfini *a* (*an* devant une voyelle), signifie *un*. En anglais, *a master sounds so*, comme en

« Après cette préface, pour être moins indéfini, « voyons, cherchons à jouer une pièce ici. Ma salle « d'entrée, qui est la plus grande qu'il y ait en Tos- « cane, ferait une belle salle de comédie. Nous pou- « vons avoir des spectateurs de Florence, s'il ne s'en « trouve pas assez ici pour remplir la salle. Quant « aux décorations, il n'y a rien de plus aisé que de « s'en procurer. D'ailleurs, Williams nous aidera. »

Il fut convenu que nous commencerions par Othello. Lord Byron se chargea du rôle de Iago. Les ordres furent donnés pour arranger le théâtre, pour préparer les costumes, etc., etc., et nous eûmes quelques répétitions. Lord Byron eût été un des plus grands acteurs du monde. Il y avait une flexibilité dans sa voix, une variété dans ses tons, une vigueur et un pathétique au-dessus de ce que j'ai jamais entendu; sa physionomie était susceptible d'exprimer les plus violentes comme les plus tendres émotions. Je n'oublierai jamais sa manière de lire le rôle de Iago dans la scène du mouchoir.

« Shakspeare a eu raison, » dit-il quand il eut fini cette scène, « de faire naître la jalousie d'Othello « de cette circonstance (*). Le mouchoir est la plus

---

français, *un monsieur* un tel, est une expression qui conduit à des explications, parce qu'elle annonce une sorte de mépris pour la personne dont on parle.

(*Note du traducteur.*)

(*) Calderon dit, dans le *Cisma de l'Inglaterra* (le Schisme d'Angleterre) : — « Elle me donna aussi un mouchoir, — un

grande marque d'amour, non-seulement chez les Maures, mais chez tous les peuples de l'Orient, et cependant on dit que la conspiration de Marino Faliero a pour base une cause bien insignifiante. »

Tout à coup il s'éleva une difficulté pour une Desdémona, et la Guiccioli mit son *veto* sur nos projets de théâtre. L'influence que la comtesse avait sur lord Byron, me rappelle une remarque de Fletcher, que Shelley entendit, « qu'il était bien étrange que toutes les femmes pussent mener sa seigneurie, excepté «mylady (lady Byron). »

Discutant un jour sur les acteurs du jour, il dit: « Dowton, (*) qui haïsssait Kean (**) avait coutume de «dire que dans le rôle d'Othello il lui rappelait Obi, «ou le nègre à trois doigts (*Three fingered Jack*), «plutôt qu'Othello. De quelque manière qu'il jouât «Othello, Garrick, lui-même, ne l'a jamais surpassé «dans le rôle de Iago. On me dit que Kean n'est plus «si aimé du public depuis son retour d'Amérique,

---

« talisman, — un gage séducteur pour soutenir mes espérances; « une faveur d'astrologue, — un gage fatal qui ne prédisait que « trop combien de larmes j'aurais à essuyer! »

(*) Acteur distingué, également remarquable par la franchise de son jeu dans les farces, et sa chaleur tragique dans les pièces sérieuses. Né en 1766.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) La biographie de Kean est vraiment curieuse. L'éditeur lui a consacré une longue lettre dans son voyage littéraire.

(*Note du traducteur.*)

« et que le parti qui était contre lui, s'est fortifié « pendant son absence. Je présume qu'il n'est pas « resté assez long-temps parmi les Américains pour « s'être gâté, quoiqué je croie qu'aucun acteur ne se « soit perfectionné sur leur théâtre.

« Kean, étant enfant, débuta par jouer Richard III; « il promettait de devenir ce qu'il est devenu. Il jouait « admirablement Sir Giles Overreach (*). Les actrices « étaient effrayées, et il s'échauffait tellement dans « son jeu, qu'il eut un jour des attaques de nerfs. On « m'a dit la même chose de Miss O'Niel (**).

« Kemble (***) a beaucoup contribué à réformer « notre théâtre. Le costume classique n'était pas connu « avant lui. Garrick jouait Othello en habit rouge « avec des épaulettes; et dans ses autres rôles, il avait « des costumes de tradition tout aussi ridicules. Je ne « conçois rien d'égal au Coriolan de Kemble; et il « jouait si bien tous les personnages romains, que « même Caton (****), si froid et si guindé, a eu plusieurs

---

(*) Dans *la Nouvelle manière de payer ses dettes*; nous avons déja fait une note sur cette pièce.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Il aurait pu ajouter, et de madame Pasta.

(***) John Kemble, frère de mistress Siddons et de Charles Kemble, qui est encore un des acteurs les plus élégants de la scène anglaise.

(*Note de l'éditeur.*)

(****) Le *Caton* d'Addison, tragédie classique.

(*Note de l'éditeur.*)

représentations à *Covent-Garden*. Cela prouve tout ce qu'un acteur peut faire pour une pièce! Si Kemble avait joué Marino Faliero, le sort de ma tragédie eût été bien différent.

« Kemble prononçait plusieurs mots avec affectation; ce que l'on doit soigneusement éviter au théâtre. Peu importe que Campbell écrive *sépulchrè* avec un accent dans son Hohenlinden : la dérivation grecque est tout-à-fait contre sa manière de prononcer l'H (*). »

Lord Byron se mit à contrefaire la voix de Kemble et sa manière de déclamer; il l'imita d'une manière *inimitable* dans ces vers de Prospero :

> Yes, the great globe itself, it shall dissolve.
> And, like the baseless fabric of vision,
> Leave not a *rack* behind (**)!

« Kemble parlait en *vers blancs;* et je crois qu'a-

(*) « And every turf beneath their feet. »
« Shall be a soldier's sepulchre,

— Chaque morceau de gazon que fouleront leurs pieds sera le sépulcre d'un soldat.

F. Campbell's, *Hohenlinden.*

Lord Byron reproche à Campbell d'avoir, dans son ode d'Hohenlinden, fait tomber l'accent sur l'*e* du mot *sepulchre*, comme s'il s'écrivait sans h, *sepulcre*. Ceci ne saurait être compris de ceux qui ne sont pas familiarisés avec la poésie anglaise.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Oui, le globe lui-même se dissoudra, et, comme l'édifice sans base d'un songe, il ne laissera pas un seul *débris*.

« vec un peu de pratique cela n'est pas difficile. La « bonne prose se transforme facilement en *vers blancs*, « pourquoi ne pourrions-nous pas improviser en « hexamètres, aussi bien que les Italiens? Théodore « Hook (*) est un improvisateur. »

« Le plus grand génie dans ce grenre qu'ait pro- « duit l'Italie, » dit Shelley, « est Sgricci (**). »

« Il y a beaucoup d'industrie et de savoir-faire dans « ces messieurs, » dit lord Byron; « leur poésie est plus « mécanique que vous ne présumez. On écrit plus de « vers en Italie, dans le cours de l'année, qu'il n'y « circule de millions d'écus. Tout homme comme il « faut dans ce pays est dans l'usage d'adresser des « sonnets aux yeux de sa maîtresse avant de l'épou- « ser, ou il faudrait que la dame fût bien peu faite « pour inspirer.

« Revenons à Sgricci! *improviser* une tragédie pa-

(*) L'Eugène de Pradel, de l'Angleterre, et auteur d'un ouvrage intitulé *Sayings and Doings* (*Actions* et *Paroles*), que les journaux de son parti ont beaucoup vanté. M. Th. Hook est un des rédacteurs du *John Bull*, journal hebdomadaire très-*médisant*, mais très-tory.

(**) Le même qui a étonné dernièrement nos académiciens, qui en fait d'improvisation,.... voire de composition, ne sont pas généralement très-forts, disent quelques mauvais plaisants, jaloux peut-être des titres littéraires d'un illustre ministre, évêque et académicien *in partibus*.

(*Notes de l'éditeur.*)

rait être un don merveilleux. Je lui ai entendu improviser, à Lucques, une pièce en cinq actes, sur le sujet d'Iphigénie en Tauride, et jamais poëme dramatique ne m'a intéressé davantage. Il mit dans la bouche d'Iphigénie une des plus belles tirades que j'aie jamais entendues. Elle comparait son frère Oreste à la seule colonne qui soutenait un temple en ruine, sur le point de s'écrouler. L'idée, il est vrai, est d'Euripide, mais il se l'appropria. Je n'ai pas lu la pièce d'Euripide depuis que j'ai quitté l'école. Je ne sais pas ce que serait une tragédie de Sgricci à la lecture, mais ce qu'il a imprimé de poésies est bien peu de chose, et manque de verve.

« L'inspiration de l'improvisateur est un talent tout-à-fait à part : la conscience de sa facilité, son élocution, une assemblée ravie, et qui l'encourage par ses applaudissements, tout conspire à lui donner de la confiance; mais la Divinité l'abandonne quand il s'asseoit froidement pour penser. Sgricci est non-seulement un bon poète, mais un bon acteur.

« Mistress Siddons, continua lord Byron, était le beau idéal de l'action tragique : je ne voudrais pas voir miss O'Neil, de peur d'affaiblir l'impression qu'a faite sur moi la reine des tragédiennes (*).

« Quand je lis le rôle de lady Macbeth, j'ai mistress Siddons devant les yeux, et je crois entendre

(*) Cette même idée se retrouve dans la préface du *Doge*, où lord Byron passe aussi en revue quelques acteurs anglais. (*Note de l'éditeur.*)

« en imagination cette voix dont l'accent était sur-
« naturel, et faisait éprouver des émotions extraordi-
« naires.

« Il est quelquefois assez plaisant d'observer ce qui
« se passe derrière les coulisses, aussi-bien que sur la
« scène (*).

« Je me rappelle avoir entendu une jambe d'élé-
« phant dire à une autre : Morbleu, marchez donc
« plus vite. Une autre fois, deux personnages très-
« amoureux étaient si distraits qu'ils se répondaient
« dans les intervalles du dialogue. L'un disait à l'au-
« tre : M'aimez-vous? Venait le prélude de l'ariette, et
« la réponse bien plus douce que la musique : — pou-
« vez-vous en douter? »

« Je viens de lire les Spécimens de Lamb (**), dit
« lord Byron, et je suis surpris de trouver dans les
« extraits des anciens poètes dramatiques, tant d'idées
« que je croyais m'appartenir exclusivement. »

Voici, par exemple, un passage de la duchesse de Malfy, qui ressemble *étonamment* (*astonishingly*) à un morceau de Don Juan.

(*) On se rappelle ici involontairement la prise de tabac derrière la coulisse. Les Anglais ont d'excellentes caricatures de cette espèce.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *Specimens of old Dramatists.* Charles Lamb est un poète du second ordre et auteur d'un *Essai sur Shakspeare.* Il y a un autre Lamb (John), auteur d'une tragédie de *Woodville.*

« Je trouve aussi que *The Leprosy of lust, la Lèpre de la concupiscence*, n'est pas de ma création. *Thou tremblest, — Tis with age then* (*). — *Tu trembles. — C'est donc de vieillesse*, que l'on m'accuse d'avoir emprunté d'Otway, est pris des procès de *Old Bayley* (**). Un juge avait dit à un témoin : Tu trembles. — C'est donc de froid, répondit le témoin (***).

« Je ne connaissais point ces extraits de Lamb; je les ai lus aujourd'hui pour la première fois. On m'accuse d'être un plagiaire (****), et je ne me doutais pas de l'avoir été, quoique, je l'avoue, je ne me fasse aucun scrupule de faire usage d'une pensée qui me paraît heureuse, sans m'inquiéter d'où elle me vient. Pourriez-vous nous dire jusqu'à quel point Shakspeare a emprunté de ses contemporains dont les ouvrages sont perdus? Et il ne faut pas oublier

---

(*) Passages du *Doge*.

(**) C'est une prison et une cour où siége le tribunal qui juge les prévenus en matière correctionnelle. La cour, qui tient huit fois l'année ses séances, se compose du lord-maire, d'anciens aldermen, des deux sherifs et d'un juge en titre.

(***) Dans une note du *Doge de Venise*, lord Byron avait reconnu qu'il avait emprunté à une plus noble victime ce mot, digne de la vieille Grèce et de Rome. « Je tremble! c'est donc « de froid », fut la réponse que Bailli, le maire de Paris, fit à un de ses bourreaux.

(****) La *Gazette littéraire* a consacré trois articles à éplucher les hémistiches que lord Byron a puisés çà et là, chez les anciens comme chez les modernes.

(*Notes de l'éditeur.*)

« que Cibber (*) a arrangé les pièces de Shakspeare « pour la représentation.

« Qui ignore que l'invocation des sorcières est ser- « vilement copiée de Middleton (**)? Dans ce temps- « là les auteurs n'étaient pas si délicats; si c'est un « délit, je n'ai pas la prétention d'être sans tache. Je « vous prêterai quelques volumes de naufrages, d'où « je tirai l'orage de mon Don Juan.

« Prêtez-moi aussi, lui dis-je, *le Novelle* de « Casti (***). N'avez-vous jamais lu en italien : »

(****) Round her she makes an atmosphere of light,
The very air seemed lighter from her eyes.

Elle répand autour d'elle une atmosphère de lumière; l'air même semblait s'éclairer de la douce lumière de ses yeux.

« Les Allemands, dit lord Byron, et, je crois, « Goëthe lui-même, disent que j'ai beaucoup em- « prunté de Faust (*****). Tout ce que je connais de

(*) Auteur dramatique et acteur en même temps. Ses mémoires sont un livre très-amusant.

(**) Auteur contemporain de *Shakspeare*, et auteur de la tragi-comédie intitulée *la Sorcière*, à laquelle Shakspeare a pu emprunter les sorcières de *Macbeth*.

(***) Auteur des *Nouvelles galantes* et des *Animaux parlants*. Poète assez licencieux, de l'Italie moderne.

(****) Deux vers de *Don Juan*, empruntés sans doute aussi par réminiscence.

(*****) Nous avons déja discuté cette prétention de Goëthe, dans l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron*.

(*Notes de l'éditeur.*)

ce drame est une assez mauvaise traduction française (*), et une ou deux scènes traduites en anglais par Monk-Lewis, et qu'il me lut à Diodati; je dois ajouter la scène de la montagne de Hartz, que Shelley a traduite en vers ces jours derniers. Je ne lui envie rien tant que de pouvoir lire cette étonnante production dans l'original. A propos d'originalité, Goëthe a trop d'esprit pour prétendre ne rien devoir aux auteurs anciens et modernes. Qui est-ce, au fait, qui ne leur a point des obligations? Vous me dites que l'intrigue du Faust est presque toute entière de Calderon. La fête, l'écolier, la discussion sur *logos*, son marché avec le démon, et le refus qu'il fait de reconnaître son pouvoir, son déguisement du cavalier au panache, le miroir enchanté : tout cela est pris à Cyprien. Le *Magico prodigioso* (**) doit être digne d'être lu, et personne ne paraît le connaître que vous et Shelley. La vision du Faust de Goëthe ressemble assez à celle de Marlow (***). La scène du lit est dans Cymbeline (****). La

(*) Lord Byron n'avait pas vu encore la traduction nouvelle des théâtres étrangers.

(*Note de M. Lad.*)

(**) Une des nombreuses pièces de Calderon.

(***) Auteur dramatique antérieur à Shakspeare, auteur d'un docteur Faust, très-ancien, et dont nous avons parlé dans l'*Essai, etc.*

(*Note de l'éditeur.*)

(****) Shakspeare.

« chanson ou la sérénade est une traduction de celle « d'Ophélie dans Hamlet; enfin le prologue est de « Job, qui est le premier drame du monde, et peut- « être le poëme le plus ancien. J'ai eu l'idée de com- « poser un Job, mais je l'ai trouvé trop sublime. Il « n'y a point de poésie que je puisse comparer au « livre de Job (*). »

Je lui dis que le monologue de Japhet dans le Ciel et la Terre, et l'apostrophe au mont Caucase ressemblaient fort à certains passages de Faust.

« J'aurai bientôt assez de commentateurs qui dis- « séqueront mes pensées, dit-il, et qui trouveront « des gens à qui elles appartiennent. »

« Quand je vis pour la première fois la critique « de mes *Heures de loisir* (**), je fus furieux; j'étais « dans une rage comme je n'en ai pas ressenti de- « puis.

(*) Voilà l'homme qui a quelquefois oublié son instinct de grand poète pour la philosophie de Candide.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *Hours of idleness*, composées en 1808. Voyez dans l'*Essai*, etc., cette critique fort curieuse de la *Revue d'Edimbourg*, qui a fourni un texte fort éloquent à un jeune poète, dont tous nos critiques n'ont pas compris la haute portée, parce qu'il a publié, à peine sorti de l'adolescence, des odes dont quelques-unes choquent les règles du goût et de l'harmonie. L'aigle ne prend pas tout son essor le premier jour qu'il essaie ses ailes. Voyez un des derniers numéros de *la Muse française*.

(*Note de l'éditeur.*)

« Je dînai ce jour-là avec Scroope Davies, et bus trois « bouteilles de Bordeaux (claret) pour la noyer, mais « cela ne fit que l'augmenter. Cette critique était un « chef-d'œuvre de mauvais ton, un tissu de sottises « grossières. Je me souviens de quelques-unes de ces « platitudes que l'on donnait pour de l'*humour*, par exemple : — Il faut être reconnaissant quand les gens donnent ce qu'ils peuvent donner. — A cheval donné on ne regarde pas à la bouche, et quelques autres expressions d'écurie. La sévérité de la Revue de trimestre (*) a tué le pauvre Keats, et Kirke White (**) périt d'une mort précoce, désespéré de « voir son talent dédaigné; mais j'étais d'un autre « tempérament, et je n'étais pas homme à me *laisser* « tuer par un article de journal. Loin d'avoir peur et « de renoncer à écrire, je résolus de faire mentir « les prédictions de mes critiques, et de leur faire « voir, malgré leurs croassements, que ce n'était pas « la dernière fois qu'ils auraient de mes nouvelles. Je « me mis sur-le-champ à l'œuvre, et publiai, dans le « cours de l'année, les Poètes anglais et les Critiques

---

(*) Voyez dans le numéro 37, article ironique, *sur l'Endymion de Keats*. Ce jeune homme, d'une faible santé, fut réduit au désespoir par cette critique; il s'exila d'Angleterre et alla mourir en Italie.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Jeune poète méthodiste, dont Southey a publié les œuvres; une timidité maladive fit son malheur. Il avait donné les preuves d'un talent pur et vrai dès l'âge le plus tendre.

(*Note de l'éditeur.*)

« écossais. Pendant les quatre premiers jours, je fus « fort inquiet du sort de cet ouvrage. Généralement « parlant, la première quinzaine décide de l'opinion « que le public a d'un livre nouveau. Celui-ci pro- « duisit une impression prodigieuse, peut-être plus « qu'aucun de mes autres ouvrages, excepté le Cor- « saire.

« En moins de dix-huit mois les *Poètes* eurent « quatre éditions considérables. Contre l'avis de mes « amis, je finis par mettre mon nom à l'ouvrage. On « savait qu'il était de moi, et je n'aurais pas échappé « à mes ennemis en ne l'avouant pas. D'ailleurs, il y « avait plus de courage à ne pas le désavouer. Cette « satire contenait plusieurs choses que j'ai regretté « d'y avoir introduites, et que j'ai voulu retrancher. « Si Galignani a jugé à propos de la réimprimer, ce « n'est pas ma faute (*). J'ai fait tout ce qui était en « mon pouvoir pour supprimer l'édition, non-seule- « ment en Angleterre, mais en Irlande. Je vais vous « en dire la raison : j'avais des motifs de croire que « Jeffrey, quoique peut-être réellement responsable, « en sa qualité d'éditeur, de tout ce qui se publie dans « la Revue d'Édimbourg, ainsi que Gifford dans le « *Quarterly*, n'était pas l'auteur de l'article. Il le « désavoua; et quoiqu'il ne voulût pas nommer l'a- « gresseur, il dit que, si je venais jamais en Écosse,

(*) La satire des Poètes anglais et des Critiques d'Écosse a été aussi réimprimée en Irlande et en Amérique.

(*Note de l'éditeur.*)

il me le ferait connaître. J'ai tout lieu de croire que c'était un certain avocat qui me détestait pour quelque chose que j'avais dit de Mistress..... Le langage technique de *minorité*, *défenseurs*, *lieu à action*, etc., etc., jargon qui n'est intelligible que pour des avocats, ne me laisse aucun doute à cet égard. Je n'ai plus d'animosité contre lui, quoique, indépendamment de cette espèce de libelle, qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, il m'ait donné un autre sujet de plainte.

« Voici à quelle occasion. Mon procès en séparation fut porté devant le chancelier pour la forme seulement : la procédure était entamée, lorsqu'il « prit sur lui de faire usage contre moi de certaines « expressions et de m'appliquer quelques allusions, « qui devaient être d'une nature offensante, puisque « mes amis délibérèrent si l'on m'en ferait part. Je « n'ai jamais su précisément quelles étaient ces ex- « pressions et ces allusions, ou bien certainement je « les lui aurais fait rétracter. Je l'ai rencontré depuis « à Coppet, mais j'ignorais alors cette circonstance. « Là, il fit encore l'avocat en écrivant à madame de « Staël, pour lui conseiller de ne pas se mêler de la « querelle entre lady Byron et moi. Cela n'était pas « bien : c'était un acte gratuit d'hostilité, qui n'était « sollicité par aucun honoraire.

« Une autre raison me décida plus que le refroi- « dissement de mon animosité contre Jeffrey, à arrê- « ter la publication des Poètes anglais et des Critiques

« écossais. Dans la scène du duel (*), j'avais, sans « intention, fait tomber une partie du ridicule sur « Moore. Le fait était qu'il n'y avait rien à dire contre « le courage des deux acteurs principaux. Une des « balles tomba dans la voiture, et ne put se retrou- « ver : les seconds n'en ayant point d'autre, retirèrent « celle qui restait.

« Peu après la publication des *Poètes anglais*, etc., « je quittai l'Angleterre. M. Moore était si offensé que « j'eusse parlé des pistolets non chargés, qu'il m'a- « dressa une lettre qui était une espèce de défi ; il la « remit à M. Hauson (**) sans lui en révéler le con- « tenu. La lettre fut égarée ; du moins, elle ne me « fut pas remise.

« A mon retour en Angleterre, en 1812, Moore « s'informa si j'avais reçu cette lettre, ajoutant que « des circonstances particulières, voulant dire son « mariage, ou peut-être la suppression de la satire, « avaient changé sa position vis-à-vis de moi, qu'il « désirait faire ma connaissance par l'entremise de

---

(*) M. Moore n'aurait rien à se reprocher contre la mémoire de son ami, qu'il nous pardonnerait de rappeler ici la note sur le duel :

— « En 1806, MM. Jeffrey et Moore, dit Byron, allaient se battre, lorsque l'interposition des magistrats arrêta le duel ; mais en désarmant les pistolets, on s'aperçut que les balles s'étaient évaporées comme le courage des combattants. »

(**) Un des exécuteurs testamentaires de lord Byron.

(*Note de l'éditeur.*)

« Rogers. Je n'aimais guère cette manière d'arranger « l'affaire, en me présentant un pistolet d'une main, « et en tendant l'autre pour presser la mienne. J'étais « fâché que la lettre eût été perdue, et inquiet des « imputations auxquelles cet accident pouvait donner « lieu. Après bien des recherches, elle fut retrouvée, « et je la renvoyai à Moore sans la décacheter. De- « puis ce temps nous avons été les meilleurs amis du « monde. Je ne corresponds avec personne aussi ré- « gulièrement qu'avec Moore.

« Il est assez remarquable que je puisse compter « en ce moment au nombre de mes plus intimes amis « et de mes correspondants, les personnes qui ont été « l'objet de mes traits satiriques dans les *Poètes an-* « *glais*. Je n'ai jamais rétracté mes opinions sur leurs « ouvrages ; je n'ai jamais recherché leur connais- « sance ; mais il y a des hommes qui peuvent pardon- « ner et oublier. Le Lauréat n'est pas de ce caractère- « là (*), et jouit par anticipation du repentir des ob- « jets de sa haine à leurs derniers moments (**). Trou- « vant que ses dénonciations ou ses panégyriques sont

---

(*) Il est presque inutile de rappeler ici qu'entre Southey et Byron, ce fut toujours une guerre à mort. Cette haine n'a pas peu contribué à jeter les deux poètes dans une exagération de principes contraires, en morale et en religion, etc., en opinions littéraires, etc.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Allusion à une expression de Southey, sur le *Lit de mort du crime repentant.*

« de peu d'avantage dans ce monde, il s'abandonne « à une *vision* (*), agréable de ce qu'il deviendra « dans un autre. Le troisième ciel est à peine assez « bon pour son roi, et la plus mauvaise place dans « l'enfer du Dante est à peine assez mauvaise pour « moi. Ma générosité pour son beau-frère (**) aurait « pu lui inspirer un peu plus de charité. J'ai dit dans « une note des Deux Foscari, en réponse à toutes ses « vanteries, que j'avais fait plus de bien réel dans « une seule année, que M. Southey dans tout le cours « de son existence d'apostat, dont il semble se féli- « citer avec tant de complaisance. Je n'avais pas l'in- « tention de lui rappeler ce que j'avais fait pour son « beau-frère; et je ne vous en parlerais pas, si la suf- « fisance de ce Southey n'exigeait une explication. « Lorsque Coleridge était dans l'embarras, j'emprun- « tai cent livres sterling pour les lui donner. »

Quelques jours après cette conversation, la réponse de M. Southey à la note en question (***) parut dans la Gazette littéraire que j'eus occasion de voir

(*) Allusion à la *Vision du Jugement*, de Southey, parodiée par lord Byron.

(**) Coleridge et Southey ont épousé les deux sœurs.

(***) Réplique très-sévère de Southey à la note des deux Foscari, dans laquelle le lauréat appuie sur le titre injurieux de *satanique*, qu'il a infligé, dit-il, à l'école de Byron.

(Notes de l'éditeur.)

hez M. Edgeworth. J'en communiquai le contenu à ord Byron, dans une de nos promenades à cheval, lu soir. Son impatience de voir cette réponse était elle, qu'il m'écrivit deux billets dans le cours de la soirée, pour me prier de lui procurer la Gazette. Je me la procurai enfin, et la portai au palais Lanfranchi, à onze heures, au sortir de l'Opéra, heure à laquelle je me rendais souvent chez lord Byron.

Il avait quitté la Guiccioli plus tôt qu'à l'ordinaire, et m'attendait avec impatience. Je n'oublierai jamais l'aspect de son visage, tandis qu'il parcourait rapidement l'article du Journal. Il avait l'air terrible; son teint changeait de couleur comme un prisme; ses lèvres étaient pâles comme la mort (*). Il ne dit pas un mot, lut l'article une seconde fois, avec plus d'attention que sa rage ne le lui avait permis d'abord, et commenta quelques phrases à mesure qu'il lisait. Quand il eut terminé cette lecture, il jeta le papier à terre, et me demanda si je croyais qu'il y eût rien de personnel dans l'article qui exigeât une satisfaction, parce que s'il y avait la moindre chose de ce genre, il par-

(*) Certes, le capitaine Medwin sert ici admirablement la vengeance de M. Southey. Cette rage, portée dans le cœur d'un ennemi, n'est-elle pas un triomphe? Le capitaine oublie-t-il avec quelle impatiente et farouche curiosité le Giaour cherche, dans les traits impassibles d'Hassan terrassé, quelques signes de remords, de douleur, etc. ?

I searched, but vainly searched,
The workings of a wounded mind.
(*The Giaour.*)

tirait sur-le-champ pour l'Angleterre, et demanderait raison à Southey, — murmurant les mots de fouet, de flétrissure, de gibets, de blesser le cœur d'une femme, — dont s'était servi le Lauréat. Je lui dis qu'en fait de personnalités, les expressions de lâche férocité, de misérable renégat, de mercenaire, dont il avait fait usage dans sa note, étaient beaucoup plus fortes qu'aucune de celles de la réponse de Southey. Après une pause de quelques instants, il dit :

« Vous avez peut-être raison ; j'y réfléchirai. Vous « n'avez pas vu ma *Vision du Jugement.* — Je vou- « drais en avoir une copie, je vous la montrerais ; mais « la seule que j'aie est à Londres. Je m'étais presque « décidé à ne pas la publier, et je suis résolu mainte- « nant à la lancer dans le monde. J'écrirai à Douglas « Kinnaird par le courrier de demain ; — j'écrirai ce « soir, afin de ne pas différer la publication. La ques- « tion est d'avoir un libraire qui se charge de la faire « imprimer. Murray ne voudra pas se mêler en rien « d'un tel poëme, tandis qu'il est menacé d'être pour- « suivi pour avoir publié Caïn. Ma Vision avait été « offerte à Longman ; mais il n'a pas voulu s'en char- « ger, parce que cela nuirait à la vente des Hexamè- « tres (*) de Southey qui ont été publiés par lui. « Hunt (**) l'aura. »

(*) Dans sa *Vision du Jugement*, M. Southey a essayé d'un nouveau *mètre*, d'après un essai déja fait dans le temps par Spencer.

(**) L'éditeur du *Libéral* et de l'*Examiner*.

(*Notes de l'éditeur.*)

Une autre fois, il dit:

« Je suis bien aise que M. Southey avoue l'article sur *the foliage* (*), qui m'a si fort irrité. Mais quel autre aurait pu écrire un tel article? Quel autre que Southey aurait eu la bassesse, sous prétexte de faire la critique de l'ouvrage d'un auteur, d'en faire une source de calomnies contre d'autres hommes(**)?

« Ici je conviens qu'il y avait du mauvais goût, pour ne rien dire de plus, à écrire le mot Αθεος à la suite de son nom à Mont-Anvers, comme l'a fait Shelley (***). Je le connaissais peu alors; mais je vis l'inscription, et je passai ma plume sur ce mot, ainsi que sur celui de Μωρὸς que quelque autre personne avait ajouté en forme de commentaire; et c'était un commentaire excellent, le seul qu'il eût fallu faire. M. Southey aurait donné une meilleure opinion de son cœur et de ses sentiments,

---

(*) *The foliage*, le Feuillage, ou poëmes divers, originaux et traduits, in-8°. Londres, 1818.

(**) *Quarterly Review*, numb. 36, mai 1818. L'article est sévère. Il dénonce Hunt, et sa secte, comme une école d'épicuriens matérialistes. Hunt est accusé d'adultère, et il préludait dans son jeune âge à ces systèmes destructeurs, dit le critique, en brûlant avec un miroir ardent les arbres vénérables de la forêt de Windsor. Il fut chassé de l'université pour athéisme, etc., etc.

(*Note de l'éditeur.*)

(***) Voyez, sur cette anecdote, ce que nous avons dit de Shelley, et des opinions religieuses de Byron, dans l'*Essai sur le caractère et le génie de lord Byron.*

« s'il eût été de cette opinion. Il n'eût pas fait de ses « voyages l'usage qu'il en a fait, et n'eût pas tiré « d'un Album la mauvaise plaisanterie d'un tout au- « tre jeune homme, pour venir en faire en Angle- « terre une grave accusation contre lui. Il y a assez « d'impudence à avouer une pareille infamie. Je ne « dis rien de la critique sur le *Foliage;* à l'exception « de quelques sonnets, cette publication n'était pas « digne de Hunt. Mais quel était l'objet de l'article? « Je le répète, c'était de chercher à avilir moi et d'au- « tres par ses noires et diaboliques insinuations. Quelle « honte d'enfoncer un nouveau poignard dans le cœur « encore saignant d'une première blessure ! Quel « homme que celui qui est assez barbare pour rap- « peler un évènement dont Shelley était parfaitement « innocent, et pour fonder un scandale sur un men- « songe ! Shelley accusa Southey d'avoir écrit cet ar- « ticle depuis quelques années, et Southey eut l'au- « dace de convenir qu'il avait recueilli les opinions de « Shelley dix ans auparavant, lorsqu'il passa quelque « temps à Keswick, et qu'il en avait alors tenu note. « Mais tout son venin n'était pas mûr; c'est la na- « ture du reptile. Pourquoi la vipère a-t-elle une dent « empoisonnée, et le scorpion des serres? »

Quelques jours après cette conversation, j'allai dans la matinée chez lord Byron. Il avait sur sa table « la Métamorphose du Bossu (*). » Il la passa à Shelley, à

(*) *The deformed transformed.* Pour justifier la traduction

lui il était dans l'habitude de faire lire ses vers, et il ui dit :

« — Shelley, j'ai composé un drame dans le genre de *Faust*. Donnez-m'en votre opinion. »

Après l'avoir lu attentivement, Shelley le lui rendit.

« — Eh bien ! » dit lord Byron, « qu'en pensez-vous ?

« — C'est au-dessous de tout ce que j'ai vu de vous, » pondit Shelley. « C'est une mauvaise imitation de Faust ; et, en outre, il y a deux vers de Southey. »

Lord Byron changea de couleur, et demanda avec vacité quels étaient ces vers. Shelley les répéta.

« Et l'eau te verra, et te redoutera, et te fuira (*). »

« Ils sont dans le *Curse of Kehamah ?* »

Sans faire une seule observation, lord Byron jeta n manuscrit au feu, et le vit brûler sans montrer le oindre regret. — Sa conversation fut plus gaie plus animée qu'à l'ordinaire. Je ne sais pas si ce t sa haine contre Southey, ou son respect pour les inions de Shelley, qui le porta à un acte qui me

---

ces mots, par *Métamorphose du Bossu*, il suffit de les traire plus littéralement, *le difforme transformé*.

(*Note de l'éditeur.*)

(*) And water shall see thee,
And fear thee, and flee thee.

Vers qu'on trouve, en effet, dans le poëme magnifique, ais bizarre, de la *Malédiction de Kehamah*. Ils font partie de malédiction prononcée par le Raja contre le père de la victime de son fils.

(*Note de l'éditeur.*)

parut une espèce de suicide littéraire. Je ne fus jamais plus surpris que lorsque, deux ans après, je vis la Métamorphose du Bossu annoncée dans les journaux, après avoir été témoin de son autodafé à Pise; mais il paraît que lord Byron avait une copie du manuscrit, ou peut-être l'avait-il transcrit de nouveau, sans y changer un mot, et en retranchant seulement les deux vers de Kehamah. Il avait, comme j'ai déja eu occasion de le remarquer, une mémoire prodigieuse, et n'oubliait rien de ce qu'il avait publié. Je crois qu'il aurait pu citer presque chaque vers qu'il avait composé.

Un des correspondants de lord Byron lui envoya de Paris les vers suivants, une sorte d'épitaphe de Southey, dont il me permit de prendre une copie.

« —Sous ces pavots gisent cachés les os de Bob (*), le poète. Paix à ses mânes ! Puisse-t-il dormir aussi profondément qu'il a fait dormir ses lecteurs !

« Quoiqu'il ait fabriqué toutes sortes de vers, Bob arriva, après tous ses essais épiques, saphiques et alexandrins, à un vers qui n'était plus vers du tout.

« La muse en fit un poète au moins absurde. Quand il eut donné à ses lecteurs une dose suffisante de fictions, il se prit à louer Georges III.

« Et maintenant, en vertu de sa couronne (**), il nous condamne, nous autres pauvres *Whigs*, à être

(*) Diminutif de Robert.

(**) M. Southey est poète lauréat.

:rés, comme Donellan, de fâcheuse mémoire;
:mpoisonnant de son eau de laurier (*).

, cependant, il éprouva, de temps à autre,
es scrupules d'avoir quitté le sentier de l'hon-
et, quoiqu'il ait une pièce de Malvoisie (**), elle
it bien ne pas le préserver du sac (***).

ı mort, fatiguée d'un si ennuyeux écrivain, a
is à ses poëmes. Puisse la terre ne pas peser sur
ant que ses in-quartos pèsent sur nous (****)! »

ı commencé le Ciel et la Terre, » dit lord By-
à Ravenne, le 9 octobre dernier. Je l'ai fait
uatorze jours. Douglas Kinnaird m'écrit qu'au-
libraire ne veut se charger de la publication.
:n a parlé à Murray; mais c'est le plus timide
ıbraires que Dieu ait créés. Le titre seul l'a
rémir. Il a pris un dégoût pour le mot de trois
bes, *Mystère*, et il dit, je ne sais pourquoi, que
iel et la Terre est un poëme comme celui de

---

e poison du laurier a fourni une idée un peu plus
e à l'auteur du ravissant poëme intitulé, *Fanchette, aurier-Rose.*

(*Note de l'éditeur.*)

Le poète lauréat reçoit annuellement un tonneau de
ie.

Calembour. *Sack*, veut dire vin des Canaries, et *sac*,
, etc.

La première édition des poëmes de Southey est tou-
ubliée in-4°.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Caïn. J'imagine qu'il n'aime pas que je fasse tenir
« à une des filles de Caïn le langage que parlait le
« père de son père; il a des préjugés contre la famille.
« Je ne pouvais pas, cependant, lui faire dire du mal
« de son père; c'eût été contre la nature. J'ai été
« obligé d'en faire une aristocrate, fière de descendre
« d'un aîné de famille. Murray dit que celui qui im-
« primera mon nouveau poëme, aura à craindre des
« contrefaçons, comme pour Caïn; qu'une Cour de
« justice n'y verra pas une propriété littéraire. Et
« pourquoi? Je ne vois rien dans le poëme qui puisse
« motiver ce jugement. Vous l'avez lu; qu'en pensez-
« vous? Si Caïn est un ouvrage immoral, ce que je
« nie formellement, le refus du Chancelier protège le
« droit de propriété, et le bas prix d'une contrefaçon
« le fera circuler en bien plus grand nombre parmi
« les classes inférieures. On le lira, on l'achètera pré-
« cisément, parce qu'on saura que l'ouvrage se vend
« clandestinement; on y cherchera une tendance dan-
« gereuse qui est loin de l'intention de l'auteur. Ne
« pourrait-on pas extraire des impiétés en les triant
« dans la Bible? Je défie le peuple de comprendre les
« mystères des amours des anges. Moore écrit aussi
« sur le même texte. Tout ce qu'il fait doit réussir (*). »

Je lui dis que le rire des démons dans l'antre du

(*) Nous avons comparé dans l'*Essai*, etc., la grave et sublime composition de Byron, au *papillonnage* de Thomas Moore.

(*Note de l'éditeur.*)

Caucase me rappelait le *brouhaha* des furies dans les Euménides d'Eschyle.

« Je n'ai pas lu une seule des pièces d'Euripide « depuis que je suis sorti de Harrow, » dit lord Byron. « Quand j'étais en Suisse, Shelley me traduisit « Prométhée avant que j'eusse composé mon ode (*); « mais je n'ai jamais ouvert un livre grec. Shelley me « dit que les chœurs, dans mon poëme le Ciel et la « Terre, ne sont pas ce qu'ils pourraient être. Il est « d'opinion que la poésie lyrique exige un mètre ré- « gulier. Ce n'est sûrement pas le cas dans les chœurs « grecs qu'il fait sonner si haut. Quoi qu'il en soit, « Hunt sera fort aise d'avoir mon ouvrage pour son « nouveau journal périodique (**): j'ai parlé d'une se- « conde partie; mais c'est seulement comme Cole- « ridge a promis une seconde partie de Christabel (***). « Je vais vous dire comment j'avais l'intention de finir « l'ouvrage.

« Voyons. — Où en suis-je resté? Ah! au refus que « font Azaël et Samiasa d'obéir à l'ordre de Michel, « et lorsqu'ils cessent de se reconnaître sujets du Ciel. « Ils s'élèvent dans les airs avec les deux sœurs, et « abandonnent notre globe à un sort que, selon Cu- « vier, il a souvent subi, et qu'il subira encore. Une « vue de la terre, entourée par l'Océan, servira de « décoration. Le tendre attachement d'Adah pour

(*) *Prométhée*, *Titans*, etc.

(**) *Le Libéral.*

(***) Poëme bizarre par le rhythme, les idées et le sujet.

« ceux qu'elle a quittés, dont elle se voit séparée pour « jamais, et ses craintes contrastant avec le caractère « altier d'Aholibamah jouissant d'avance d'une desti- « née nouvelle et plus élevée, me fourniront le dialo- « gue. Dans ces entrefaites, ils continuent leur voyage « aérien; on ne veut les recevoir dans aucune des « îles flottantes des mers de l'espace; repoussés par « les anges gardiens des diverses planètes, ils sont en- « fin forcés de descendre sur le seul point de la terre « qui ne soit pas couvert d'eau. Là, les amants se sé- « parent, et j'aurai soin que leurs adieux soient tou- « chants. Les anges rebelles sont soudainement appe- « lés et condamnés. — Je ne dis point quel est leur « châtiment. Les deux sœurs se tiennent toujours at- « tachées au rocher; et l'eau monte toujours. Alors « l'arche paraît. La scène change, et l'on découvre « Japhet cherchant à persuader au patriarche, par tous « les raisonnements que peuvent inspirer l'amour et « la pitié, de recevoir les deux sœurs, ou, au moins, « Adah dans l'arche. Adah joint ses prières à celles « de Japhet, et tâche de se tenir aux flancs du vais- « seau. L'orgueilleuse et hautaine Aholibamah dédai- « gne de s'abaisser jusqu'à prier ni Dieu ni l'homme, « et hâte sa fin en se précipitant dans les flots. Noé « est toujours inexorable. La dernière fille de Caïn « est sur le point de périr sous les yeux de ceux qui « sont dans l'arche. Japhet est au désespoir. La der- « nière vague l'enlève du rocher, et l'on voit flotter « son corps privé de vie, mais doué encore de toute « sa beauté, tandis qu'un oiseau de mer jette sur elle

un cri lugubre, et semble être l'esprit de l'ange qui l'a séduite. J'ai songé un moment à transporter les amants dans la lune, ou dans une des planètes; mais l'imagination ne pourrait que difficilement concevoir un monde inconnu plus beau que celui-ci; d'ailleurs, j'ai pensé qu'ils n'aimeraient pas le séjour de la lune. Je me rappelle que Fontenelle dit qu'elle n'a point d'atmosphère, et que les taches qu'on y aperçoit sont de sombres cavernes dans lesquelles résident les habitants. Il y avait une autre raison; tout l'intérêt humain que j'ai tâché de donner à mes anges eût été détruit. Jeffrey a fait un compliment irlandais à la Lalla Rookh de Moore, quand il a dit que les amours des héros de ce poëme étaient ceux des anges, voulant dire qu'on ne pouvait les comparer à rien sur la terre. Que dira-t-il des amours des anges? — Qu'il n'y a rien de comparable dans le ciel; car il ne s'est laissé que cette comparaison.

« C'est la comtesse (Guiccioli) qui m'a suggéré l'idée de la prophétie du Dante. Je lui faisais alors ma cour, et je lui adressai le sonnet dédicatoire. Elle avait entendu dire que j'avais composé quelque chose sur le Tasse (*), et pensait que l'exil et la mort du Dante était un beau sujet. Je ne puis jamais composer que sur le lieu même de la scène que je décris. Avant de commencer les Lamenta-

(*) *Les Lamentations du Tasse.*

« tions, j'allai à Ferrare visiter le donjon. Hoppner « était avec moi, et la plus grande partie fut compo- « sée (comme le Prisonnier de Chillon) dans la pri- « son. Le lieu où le Dante fut exilé quinze ans, où il « priait d'une manière si touchante pour son pays, et « gémissait à la seule pensée de n'y pas être enseveli; « la vue de son tombeau, près duquel je passais tous « les jours dans mes promenades à cheval, m'inspirè- « rent. D'ailleurs, il y avait quelque similitude (*) « dans nos destinées. Il avait *une femme*, et j'é- « prouve les mêmes sentiments que lui à la pensée « d'être enseveli dans une terre étrangère.

« Mon but, cependant, en composant ce poëme, « ne se bornait pas à rappeler le bannissement et à « décrire le tombeau du Dante. Les poètes sont quel- « quefois heureux dans leurs conjectures. Vous m'avez « cité l'autre jour un vers de Childe Harold, qui

---

(*) The day may come, etc.

Le jour pourra venir où ma patrie serait fière d'avoir cette cendre qu'elle condamne à reposer sur une terre étrangère.— Le jour pourra venir où elle sollicitera le tombeau de celui à qui elle refusa un toit pendant sa vie...

(*La prophétie du Dante.*)

Where now, etc.

Où sont maintenant mes enfants et cette fatale *épouse ?*

(*Ibid.*)

They made an exile, etc.

On a pu m'exiler, mais non me rendre servile.

ntient une prédiction sur les Grecs (*) : je n'ai s été assez heureux pour prophétiser si bien dans poëme du Dante.

Le poëme ayant été composé pour les Italiens et ır la Guiccioli, je désirai qu'il fût traduit. Je ne tais pas prononcé contre les *versi sciolti* dans raduction du quatrième chant de Childe Harold, ce fut précisément ce mètre que la traduction pta encore en dépit de mes représentations ; mais rois que, malgré cela, les Italiens aimèrent le me. Ils le considérèrent sous un point de vue tique, et se bercèrent de mon rêve de la liberté le la résurrection de l'Italie. Hélas ! ce n'était en t qu'un songe.

Le tercet (**) (*terza rima*) paraît ne pas conir au génie de la poésie anglaise : bien certaient ce rhythme n'est pas propre à un ouvrage quelque étendue. Il ne peut être employé avec ès dans notre langue que pour une ode très-rte. Le public a jugé que ma tentative n'était heureuse, et en général le public a raison. Je fais jamais de procès au public. Je me soumets

---

Will Gaul or Muscovite redresse ye? — No.

France où la Russie prendront-elles votre défense? Non.

Childe Harolde, ch. II, st. 75.

Pièce de vers qui marchent de trois rimes en trois rimes, Byron a employés dans sa *Prophétie du Dante*. C'est le de la *Divina commedia*.

(*Note de l'éditeur.*)

« toujours à ses jugements, qui sont presque toujours « justes. Mais si j'avais besoin d'une raison suffisante « pour abandonner la prophétie, — je dirais — que « la prophétie m'a abandonné.

« La tournure que prirent les affaires politiques « me détermina à discontinuer l'ouvrage. On s'est « attendu, pendant une époque, à ce que toute l'Italie « serait en feu; mais tout ce feu s'est évanoui en fu- « mée, et mon poëme aussi.

« Je ne suis point étonné de l'enthousiasme des « Italiens pour le Dante. Il est le poète de la liberté; « la persécution, l'exil, sa douleur à la seule pensée « d'être enseveli dans une terre étrangère, ne purent « ébranler ses principes. Il n'y a pas un homme « comme il faut, il n'y a peut-être pas une jeune per- « sonne bien élevée en Italie, qui ne sache par cœur « tous les beaux passages du Dante, particulièrement « les habitants de Ravenne. La Guiccioli, par exem- « ple, pourrait réciter toute la Divine Comédie; et je « suis persuadé qu'elle connaît bien la *Vita Nuova*, « ce bréviaire de l'amour (*).

« Shelley prétend que la lecture du Dante est dan- « gereuse pour celui qui veut composer, parce qu'il « est trop supérieur à tous les poètes. Qu'il soit ou

---

(*) La *Vita Nuova* di Dante, con XV canzoni del medesimo, e la Vita di esso Dante da Giovani Bocaccio. Firenze, 1576; c'est-à-dire, *Nouvelle Vie du Dante*, avec quinze *canzoni*, du même, et la Vie du Dante, par Bocace.

(*Note de l'éditeur.*)

« non le premier des poètes, il est certainement le « moins *traduisible*. On peut rendre sa pensée; mais « le charme, — la simplicité, — la simplicité clas- « sique — est perdue. On pourrait aussi bien habil- « ler une statue que traduire le Dante. Il vaut mieux, « comme disait un Italien, nu que vêtu, *nudo che « vestito*.

« Voilà Taafe (*) qui n'est pas content du travail « de Cary (**), et qui se met aussi lui à traduire le « Dante. Que pensez-vous de ce beau vers de l'Enfer, « que Taafe a rendu ainsi?

I, Mantuan, capering, squalid, squalling.
« Moi, Mantouan, gambadant, malpropre, criant. »

« Ce n'est ni l'allitération (***) ni l'inversion qui « manquent, bien certainement! Je lui ai conseillé de « mettre au frontispice de sa traduction son por- « trait, avec l'inscription : *Capo di traditore* (****), « la tête d'un traître; puis viendra la page du titre, « pour servir de commentaire, — L'Enfer (*****). »

(*) Auteur anglais, qui a publié un poëme intitulé *Padilla*.

(**) Auteur d'une traduction du Dante très-estimée.

(***) Consonnance de mots, répétition affectée des mêmes syllabes.

(****) Lord Byron joue ici sur le proverbe italien, *traduttore, traditore, traducteur, traître*.

(*Notes de l'éditeur.*)

(*****) Ce mot (*Hell*) sert souvent de terme de malédiction en anglais; il est pris ici dans ce sens : Au diable!

(*Note du traducteur.*)

Je demandai à lord Byron le sens d'un passage de la Prophétie du Dante. Il se mit à rire, et dit :

« Je pense bien que, quand je l'ai composé, il y « avait quelque sens; je crois que je l'entendais « alors (*). »

« C'est ce que disent les disciples de Sweden- « borg (**), » répondis-je; « il y a beaucoup de gens, « même de nos compatriotes, qui n'entendent pas « certains passages de vos écrits : je suis surpris que « ces étrangers essaient de les traduire. »

« Et cependant, » dit-il, « ils ont été traduits dans « toutes les langues civilisées ou non civilisées. Plu- « sieurs de mes ouvrages ont paru en habits danois, « polonais et russes même. Ces dernières étant des « traductions de la traduction française, doivent être « délayées. Le compliment le plus flatteur qu'on m'ait « fait, c'est en Allemagne, où l'on a donné pour su- « jet de prix, dans une université, la traduction du

---

(*) *If you insist on grammar*, etc.

Si vous réclamez en faveur de la grammaire, quoique je n'y pense guère dans la chaleur de la composition, etc., etc.

(*Don Juan*, ch. 7, st. 42.)

I don't pretend, etc.

Je ne prétends pas comprendre tout-à-fait le sens de ce que j'ai voulu dire, quand j'ai cherché une phrase pompeuse.

(*Don Juan*, ch. IV, st. 5.)

(**) Baron suédois, fondateur d'une secte ridicule de mystiques, qu'on appelle *les Hommes de la nouvelle Jérusalem*, et qui croient, entre autres rêveries, à une espèce de métempsycose. (*Notes de l'éditeur.*)

quatrième chant de Childe Harold. Quant à l'obscurité, Milton n'est-il pas obscur? Comment expliquez-vous

..... Smoothing
The raven down of darkness till it smiled (*).

« N'est-ce pas une comparaison tirée de l'électricité du poil d'un chat? Vous serez mon commentateur, et j'espère que vous tirerez un meilleur parti de moi que Taafe n'a fait du Dante, qui ne pourrait peut-être pas lui-même expliquer la moitié des volumes qu'on a écrits sur ses ouvrages, s'il venait à sortir de son tombeau. Je suis bien étonné que Shakspeare et le Dante n'aient pas été depuis longtemps ressuscités par leurs commentateurs. »

« On me conseille toujours, » dit lord Byron, « de faire un poëme épique. Vous me dites que je ne laisserai pas un seul grand poëme. J'imagine que, par grand poëme, vous entendez un poëme lourd, ou bien un poëme pesant. Je crois que ces deux épithètes sont synonymes. Vous dites que *Childe Harold* est inégal; que les deux derniers chants sont très-supérieurs aux deux premiers. Je sais que c'est une *chose* sans forme et sans substance, — *un voyage pittoresque!* Mais qui est-ce qui lit Milton aujourd'hui? Mon opinion sur l'inégalité de mes

(*) Littéralement : « Caressant la noire fourrure de la Nuit, jusqu'à la faire sourire. »

(*Note de l'éditeur.*)

« poëmes est qu'ils ne sont ni meilleurs, ni plus mau-
« vais les uns que les autres. Quant aux poëmes épi-
« ques, n'avez-vous pas assez de ceux de Southey? Il
« a une *Jeanne d'Arc* (*), une *Malédiction de Ke-*
« *hamah* (**), et Dieu sait combien d'autres malédic-
« tions jusqu'au « *Dernier des Goths* (***)! » S'il vous
« faut absolument un poëme épique, voilà *Don Juan.*
« Voilà ce que j'appelle une épopée (****) : c'est un
« poëme épique dans l'esprit de notre siècle, comme
« l'*Iliade* dans l'esprit du siècle d'Homère. L'amour,
« la religion et la politique qui forment l'argument,
« produisent de nos jours autant de querelles que dans
« ces siècles reculés. Nous ne manquons ni de Pâris,
« ni de Ménélas, ni de *crim. con.* (*****). — par-des-
« sus le marché. Vous avez, dès le premier chant de
« *Don Juan*, une Hélène. Je ferai de mon héros un
« véritable Achille dans les combats, un homme qui

(*) Première épopée de Southey, composée à l'âge de 21 ans.

(**) Poëme fondé sur la mythologie indienne.

(***) *Roderic*, ou *le Dernier des Goths*, dernier poëme de Southey, traduit par M. le baron Sorsum.

(*Notes de l'éditeur.*)

(****) Il n'y avait que cinq chants de *Don Juan* de composés quand j'eus avec lord Byron cette conversation, que je mis sur le papier une demi-heure après.

(*Note du capitaine Medwin.*)

(*****) Abréviation des mots *criminal conversations*, conversations criminelles entre les deux sexes, sources des procès en adultère.

(*Note de l'éditeur.*)

« mouchera une bougie trois fois de suite avec une « balle de pistolet; et, vous pouvez y compter, ma « morale sera pure; le docteur Johnson lui-même ne « pourrait y trouver un mot à redire.

« Quelqu'un a mis dans la tête de la Guiccioli que « mon Don Juan et Don Giovani étaient le même per- « sonnage; et, pour lui faire plaisir, j'ai discontinué « l'histoire et les aventures de mon héros. Si je les re- « prends, je vais vous dire le plan que je me propose « de suivre.

« J'ai laissé Don Juan dans le sérail. Je rendrai une « des favorites du grand-seigneur, une sultane (rien « moins que cela) amoureuse de mon héros; elle l'en- « lèvera, et ils s'enfuiront ensemble de Constantino- « ple. Ces enlèvements ne sont pas sans exemple, et « ils sont plus naturels qu'ils ne semblent au premier « abord, quoique ce fût courir le risque de choquer les « femmes, que de dire qu'elles puissent avoir tort dans « ces cas-là (*). Revenons à nos amants. Ils arrivent « sans accident en Russie, où, si la passion de Don « Juan se refroidit, et que je ne sache que faire de la « dame, je la fais mourir de la peste. Il y a assez de

(*) Afin que le *gentleman* qui décide une jeune personne à quitter la maison de ses parents et à faire le voyage de *Gretna Green*, ne soit pas exposé à un procès criminel, il est d'usage que la demoiselle le fasse monter le premier dans la voiture qui doit les conduire en Écosse. En sorte que, aux yeux de la loi, c'est l'homme qui alors est enlevé. Nous éludons la loi, en France, à peu près de la même manière.

(*Note de l'éditeur.*)

« relations des ravages de la peste depuis Bocace jus-
« qu'à De Foe (*). — Mais je les ai vus moi-même,
« et cela vaut toutes les descriptions. Comme notre
« héros ne peut pas se passer de maîtresse, il devient
« lui-même *maîtresse-homme* (**) de la grande Ca-
« therine. Les reines ont eu d'étranges fantaisies pour
« des gens moins relevés, avant et depuis cette épo-
« que (***). Je lui ferai, en conséquence, cocufier
« l'ancêtre de notre jeune empereur russe; et quand
« il aura été *mis hors de combat*, je l'enverrai en
« Angleterre en qualité d'ambassadeur de la Czarine.
« Parmi les gens de sa suite il y aura une jeune fille,
« sauvée par lui dans une de ses campagnes (****) dans
« le Nord, qui sera amoureuse de lui, et qu'il n'ai-
« mera pas.

« Vous voyez que je suis fidèle à la nature, en fai-
« sant faire aux femmes les premières avances. Je pré-
« senterai ensuite un tableau de la vie des Anglais à
« la ville et à la campagne, ce qui prêtera à une des-
« cription de nos mœurs, de nos usages, de notre ma-
« nière de vivre, de l'aspect de nos paysages, etc., etc.

(*) L'auteur de *Robinson Crusoé*.

(**) *Man-mistress*.

(***) Lord Byron se livre ici à une petite médisance contre la reine d'Angleterre, dont il était (*politiquement*) un des chevaliers.

(****) On sait que lord Byron, lui-même, avait adopté une jeune Grecque arrachée à la fureur des Ottomans.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Je ne ferai de Don Juan ni un *Dandy* à Londres, « ni un chasseur enragé de renard à la campagne. Il « aura des difficultés de toute espèce à vaincre, et « finira sa carrière en France. Le pauvre Juan sera « guillotiné dans le cours de la Révolution française! « Que pensez-vous de mon plan? Le poëme aura « vingt-quatre chants, le nombre requis. Il y aura « des épisodes; il y en aura d'innombrables; et mon « imagination, tour à tour sombre et gaie, inventera « *la machine*. Si ce n'est pas là un poëme épique « selon les strictes règles d'Aristote, je ne sais pas ce « que c'est qu'un poëme épique. »

« Murray, » dit lord Byron, « prétend qu'il a perdu « de l'argent avec mes ouvrages, et il se dit *pauvre;* « mais, s'il est pauvre, ce qui est très-problématique « pour moi, à qui la faute? La faute en est à lui-« même, qui, à la sollicitation de ses puissants amis, « a, dans le cours de l'année dernière, acheté tant de « Voyages (*) qui lui ont coûté fort cher, et dont « toute son influence dans sa Revue (**) n'a pu procu-

(*) Death to his publisher, — to him a sport.
C'est la mort de son libraire, — mais un jeu pour lui.
(*Don Juan*, ch. V, st. 52.)

(**) *Quarterly Review*, dont M. Murray est l'éditeur.

« rer le débit. Le *Livre de Cuisine* (*), pour lequel « il a eu un procès, a été long-temps sa maîtresse « ancre; mais on dit qu'il aura à rembourser, ce qui « est le pire des commerces (**).

« M. Murray tient beaucoup à ma réputation littéraire. N'est-il pas bien bon? Il craint que je ne « compose trop vite. Pourquoi? Parce qu'il tient encore plus à sa bourse, et n'aime point une nouvelle connaissance sous la forme d'un ouvrage de « moi, jusqu'à ce qu'il ait vu ses anciens amis sous « diverses formes nouvelles (***); *id est*, jusqu'à ce « qu'il ait vendu plusieurs éditions de mes premiers « ouvrages. Je ne sais ce qu'il en serait advenu sans « Douglas Kinnaird, qui a toujours été mon meilleur « ami et dévoué à mes intérêts. Ce n'est pas une chose « facile que de traiter avec M. Murray.

« Il m'a offert, de son plein gré, mille livres sterling pour chaque chant de *Don Juan*. Il réduisit « son offre de moitié, sous prétexte qu'il craignait les

---

(*) Cookery-Book, *Manuel de Cuisine*, composé par une dame qui a réclamé la propriété de cet ouvrage, que M. Murray croyait avoir achetée.

(*Note du traducteur.*)

(**) Il y a, dans l'original, un jeu de mots impossible à rendre en français : « He will have to refund — the worst of funds. — Le jeu de mots dépend de la prononciation, qui produit un équivoque sur les *fonds publics*.

(*Note de l'éditeur.*)

(***) Sous tous les formats.

(*Note du traducteur.*)

« contrefaçons, et il se plaignit de ce que je divisais « un chant en deux, parce que je disais quelque chose « comme cela à la fin du troisième. Il est vrai qu'il « y a eu des contrefaçons de *Don Juan;* mais à quel « autre qu'à lui-même doit-il s'en prendre? D'abord « il mit les deux premiers chants à un prix trop « élevé, à une guinée et demie, je crois, et il n'im- « prima qu'une édition in-quarto. Le poëme eut « une grande vogue, ce qui engagea les libraires peu « délicats à faire des contrefaçons. Si, au lieu de lan- « cer clandestinement cet enfant anonyme dans le « monde, et de lui donner pour père Davison, qui « est imprimeur, mais non libraire, il avait mis sur « le titre le nom de John Murray, qui aurait osé lui « disputer ses droits de paternité? qui aurait tenté « de l'en priver (*)?

« Voici la chose tout simplement. Il désavoua et « refusa de reconnaître le malheureux *enfant.* La « conséquence naturelle était qu'il se présenterait des « libraires pour l'adopter. M. Murray est le plus *ner-* « *veux* des libraires que Dieu ait créés. Quand *Don* « *Juan* parut, Murray fut saisi d'une telle peur, qu'il « se retira précipitamment à la campagne et s'y en- « ferma. Il n'osait pas même ouvrir ses lettres. Le fait « est qu'il publie trop pour les évêques. Il m'ennuie « continuellement de l'histoire des contrefaçons qui

(*) M. Murray n'osa pas en effet s'avouer l'éditeur de *Don Juan.* Le poëme ne portait que le nom de l'imprimeur. (*Note de l'éditeur.*)

« viennent l'une après l'autre, afin de me prouver le « montant de ses pertes. C'est me prouver en même « temps toute sa folie. Voilà encore une nouvelle con- « trefaçon à deux shelings et six pences (*). Je ne le « plains pas. Parce que je lui avais fait présent d'un « de mes poëmes, il voulait me faire croire que je « lui en avais donné deux autres, et que je l'avais « fait entendre dans quelques vers de ma satire des « *Poètes Anglais* et des *Critiques d'Écosse*, qui cer- « tainement disait quelque chose comme cela; mais « j'ai bien changé d'opinion sur ce point. Comme je « le lui insinuai un jour, je ne vois pas pourquoi un « homme ne profiterait pas du travail de son cerveau « aussi bien que de la sueur de son front, etc., etc. « D'ailleurs, je n'étais pas riche alors, et je ne songe « point à agrandir messieurs les libraires. J'étais en « Suisse quand Murray m'adressa cette modeste re- « quête, et il en a toujours voulu à Shelley d'avoir « fait l'arrangement et fixé le prix, qui n'était pas « cher, pour le troisième chant de *Childe Harold*, « *Manfred* et *le Prisonnier de Chillon*, etc., etc. « Il m'en donne deux mille quatre cents livres ster- « ling. Soyez bien sûr qu'il n'y a rien perdu : cette « spéculation ne l'a pas ruiné.

« Murray a long-temps empêché la Revue de tri- « mestre de me faire subir sa mauvaise humeur. Les « mains démangeaient à quelques-uns des rédacteurs

(*) A peu près trois francs de notre monnaie.
(*Note du traducteur.*)

« de m'attaquer; mais ils n'auraient pas eu beau jeu. »
(En disant cela il se mit dans l'attitude d'un boxeur.)
« Je vois bien pourtant que nous aurons avant long-
« temps à nous mesurer. Je ne désire point d'avoir
« une querelle avec Murray; mais elle paraît inévi-
« table. J'ai eu dernièrement des motifs de n'être
« pas content de lui. Galignani m'avait écrit pour me
« proposer de lui vendre le manuscrit de mes ouvra-
« ges, afin d'avoir le privilége exclusif de les impri-
« mer en France. J'étais le maître de faire mes con-
« ditions et de mettre l'argent dans ma poche. Au
« lieu de cela, j'ai envoyé la lettre de Galignani à
« Murray, afin qu'il pût faire le marché comme il
« voudrait. Il l'a fait, et très-avantageusement pour
« lui; mais il n'a jamais eu l'obligeance ou la politesse
« de me remercier, ni d'accuser la réception de ma
« lettre. Nous n'avons pas encore terminé nos diffé-
« rents. Quand il acheta *Caïn*, *les Deux Foscari* et
« *Sardanapale*, il m'envoya un acte que vous pouvez
« vous rappeler. Eh bien! quand je le renvoyai en
« Angleterre, on découvrit qu'on y avait inséré une
« clause par laquelle je m'engageais à donner à
« M. Murray mes futurs ouvrages pour rien; mais n'y
« pensons plus (*)! »

Quelque temps après, lord Murray me dit :

« Murray et moi nous avons fini nos différents;

(*) Il y avait ici une lacune dans les premières éditions : sur le défi de M. Murray, elle a été remplie depuis.

(*Note de l'éditeur.*)

« du moins, ce ne sera pas ma faute s'ils se renou-
« vellent. Les prêtres (*parsons*) le tracassent au su-
« jet de *Caïn*. Un gradué d'Oxford lui a écrit une
« lettre fulminante, et lui demande comment un li-
« braire si moral a pu souiller ses presses d'une pro-
« duction si profane. La société *anti-constitution-*
« *nelle* (*) l'a menacé de le poursuivre. Je ne crois
« pas que ces messieurs s'avisent de l'attaquer. S'ils
« le font, je vais en Angleterre, et je plaide moi-
« même ma cause. »

Lord Byron écrivit le même jour la lettre contenue dans les notes sur *Caïn*. Quelques mois après il disait dans une lettre :

« Murray et moi nous avons rompu décidément et
« pour toujours. On lui laissait l'alternative de m'a-
« bandonner ou de perdre les *listes de l'Amirau-*

(*) Société d'amateurs de morale, formée à Londres, et qui se charge de poursuivre, à ses frais, les libraires et les marchands de gravures qui vendent des livres ou des estampes que cette société juge dangereux. Elle a intenté quelques actions contre des libraires. Mais l'espionnage et la délation ne font pas toujours fortune en Angleterre, et la société ne saurait toujours parvenir à se procurer par ces moyens des indices suffisants pour achever ses procès. Tous les hommes qui comptent la liberté individuelle pour quelque chose, et qui ne trouvent dans la constitution et dans les institutions de l'Angleterre aucune loi qui autorise l'espionnage, et qui donne à des particuliers le droit de s'ériger en ministère public poursuivant, *ex officio*, des citoyens; les vrais constitutionnels, en un mot, considèrent cette société comme *anti-constitutionnelle*.

(*Note de l'éditeur.*)

té (*). Il n'y avait pas pour lui de quoi délibérer : l'Amirauté a eu les honneurs de la journée, et le champ de bataille lui est resté. Voilà la Revue de trimestre qui va ouvrir ses batteries; mais je puis tirer des bordées, moi aussi. Les Aristarques ont lancé quelques pétards et quelques fusées contre moi; mais ils n'ont fait que du bruit et..... »

Dans une lettre datée de Gènes, le 5 mai 1823, lord Byron m'écrivait :

« *Werner* est le dernier ouvrage que Murray a publié pour moi; et, trois mois après, est venu l'article de la Revue de trimestre sur mes tragédies, dans lequel on parlait pour la première fois de *Marino Faliero*.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte avec grand plaisir la dédicace de votre *Wanderer* (**); mais je vous recommande d'y penser deux fois avant de me dédier un ouvrage. Vous savez que je suis maintenant le plus impopulaire des auteurs du jour (***), et la haine que l'on me porte pourrait retomber sur l'auteur. Si vous ne jugez pas que ce

---

(*) Annuaire de la Marine, *Navy List.*

(**) *Ashuerus, the Wanderer.* C'est un poëme dramatique du capitaine Medwin, publié l'année dernière à Londres. Nous l'avons entendu lire à l'auteur, à Paris, lorsqu'il n'était encore qu'en manuscrit. C'est l'histoire du Juif errant. Ce poëme a quelque analogie avec *Manfred;* le début en est éloquent.

(*Note de l'éditeur.*)

(***) *But Juan was my Moscow.*

« soit une objection valide, je ne vois de ma part
« aucune raison de ne pas accepter, etc., etc. »

Parlant un jour à lord Byron avec beaucoup d'éloge du *Vieux Marinier* (*) de Coleridge, il dit:

« On m'a fort reproché d'avoir dit que *Christabel*
« était un poëme bizarre, singulièrement original, et
« très-beau. Les critiques en ont très-sagement conclu
« que j'étais mauvais juge des productions des autres.
« *Christabel* a fait naître les romans poétiques de
« Scott, et ce n'est pas un petit mérite. Ce poëme
« fut composé en 1795; il était depuis long-temps
« connu dans le monde littéraire, quoiqu'il n'ait été
« publié qu'en 1816, et oublié probablement d'après
« mon conseil (**). Un jour que je me trouvais avec
« Walter Scott (il y a long-temps), il me récita tout
« le poëme de *Christabel*, et nous fûmes tous deux
« d'opinion que ce poëme méritait ce que j'en ai dit
« depuis. Sir Walter Scott récite admirablement les
« vers. Je ne fus plus aussi content du poëme quand

(*) Nous avons donné une idée de ce poëme bizarre de Coleridge, dans notre *Voyage littéraire*. C'est une *ballade merveilleuse* dont sir Walter nous a plus d'une fois parlé avec admiration.

Christabel, du même auteur, est plus bizarre encore, mais moins intelligible.

(**) Dans une note du *Siége de Corinthe*, lord Byron invitait Coleridge à publier cette production. Ses éloges servirent d'épigraphe au libraire.

(*Notes de l'éditeur.*)

je le lus imprimé; mais on y trouve plus de belles choses que dans aucun poëme de cette longueur; et la meilleure preuve, c'est qu'on les retient facilement.

« Que pensez-vous du tableau d'un de nos jours « d'octobre (*)? « *Il n'y a pas assez de vent pour* « *faire rouler sur elle-même la feuille rouge, la* « *dernière de son clan* (**) *qui s'agite et résiste* « *encore suspendue à l'extrémité de la plus haute* « *branche qui regarde le ciel.* »

« Il s'est glissé huit ou dix vers de *Christabel*, je « ne sais trop comment, dans *le Siége de Corin-* « *the* (***); mais j'en empruntai un autre passage pour « l'épigraphe d'un petit poëme que je n'ai pas besoin « de nommer (****), et j'ai paraphrasé sans scrupule « la même idée dans *Childe Harold.* Je la jugeais « excellente, parce que je la sentais vivement : ce qui « est la meilleure pierre de touche de la poésie.

« J'ai toujours beaucoup aimé le *poëme psycolo-* « *gique* de Coleridge, qui sans moi n'aurait pas été

(*) *There is not a wind.* Nous croyons devoir nous en tenir une traduction presque littérale.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *Of its Clan.*

(***) *Was it the wind*, etc., etc.

(****) Les stances commençant par *Fare thee well*, etc. « dieu! Ce sont ces vers qui faisaient dire à madame de Staël u'elle voudrait être lady Byron, dût-elle être aussi *malheu-euse* qu'elle.

(*Note de l'éditeur.*)

« publié. Quelle harmonie parfaite et quelle belle ver-
« sification ! »

Et il commença à déclamer *Kubla Khan* (*).

— *C'était une vierge Abyssinienne ; elle jouait du tympanon et chantait le mont Abora* (**). —

« Madame de Staël aimait à réciter des vers
« qui n'avaient guère d'autre mérite que leur mu-
« *sique*.

« Dites-moi, je vous prie, que trouvez-vous dans
« *Kubla Khan* ? » lui demandai-je.

— « Je ne puis vous le dire, » répondit-il ; « mais
« ce fragment m'enchante. »

Et il continua jusqu'à ce qu'il eût achevé la vision de Kubla Khan.

« Les *Mémoires de Coleridge* (***) m'ont beaucoup
« amusé, » dit lord Byron. « Il y a beaucoup de bon-
« homie dans cet ouvrage, et l'auteur ne s'épargne
« pas. Rien n'est plus amusant, pour moi du moins,
« qu'un ouvrage de ce genre. — Oui, j'aime ces au-

(*) Fragment très-obscur que Coleridge dit avoir composé dans le délire d'un rêve.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) « It was an Abyssinian maid
« And on her dulcimer she play'd,
« Singing of Mount Abora'. » —

(***) C'est une *autobiographie littéraire*, qui n'est guère qu'un hommage à l'amitié, et un commentaire trop fréquent des psycologues et mystagogues allemands.

(*Note de l'éditeur.*)

)biographies (*), les *Mémoires de Grammont*, ar exemple, qui furent le modèle du style de Vol- ire. Madame de Staël disait que les *Mémoires e Grammont* étaient un livre qui contenait, avec oins de matière, plus d'intérêt qu'aucun de ceux t'elle connaissait. La *Vie d'Alfiéri* est délicieuse. ous verrez quelque jour mes *Confessions*, et vous rez étonné de deux choses : — que j'aie eu tant à re, et que j'en aie tant dit. Coleridge aussi paraît connaître ses erreurs au fond du cœur. Son sonnet la lune est une parodie admirable du style de nos *akistes* et du sien propre. Quelques-unes de ses stoires sont racontées avec charme, et l'on y ouve un fond de bonne humeur que tous ses mal- eurs ne peuvent altérer. Il y a plusieurs endroits e ses *Mémoires* qui sont tout-à-fait inintelligibles, qu'il destinait, je crois, à Kant (**). J'ai entendu, utre soir, une longue dissertation sur la manière e prononcer ce nom.

Coleridge est comme Sosie dans *Amphytrion* : ne sait pas s'il est *lui*, ou s'il n'est pas *lui*. Si oleridge n'avait jamais été en Allemagne, et qu'il 'eût pas gâté son beau génie par la philosophie

*) Et comment ne pas regretter les propres Mémoires de l Byron ?

(*Note de l'éditeur.*)

**) Lord Byron voulait sans doute dire qu'il prenait Kant ır modèle.

(*Note de l'éditeur.*)

« transcendante et la métaphysique des Allemands, il « eût été le plus grand des poètes de nos jours. Quels « poètes avions-nous en 1793? Hayley (*) était le « seul qui eût une réputation, telle quelle. Coleridge « pouvait être tout ce qu'il eût voulu. Tel qu'il est, « il est un de ces êtres « *dont on fait des rêves* (**). »

Étant un jour chez le libraire Moloni, à Pise, on dit qu'un Lucquois avait été arrêté pour sacrilège, et condamné à être brûlé vif. Un prêtre, qui entra en ce moment, confirma la nouvelle et s'exprima dans les termes suivants : « Le scélérat! il a pris les hosties « consacrées, et les a jetées, avec mépris, dans l'é- « glise! Quel châtiment peut expier ce crime énorme? « Le feu est une peine trop douce! Je vais à Luc- « ques; — j'irais en Espagne pour voir expirer ce mi- « sérable dans les tourments! »

Tels étaient les sentiments d'un ministre du Saint-Évangile. Je le quittai avec le dégoût que ses discours étaient faits pour inspirer, et je me rendis en hâte chez lord Byron.

« — Est-il possible! » dit-il après avoir entendu mon récit. « Croirait-on que nous vivons dans le dix-neu-

(*) L'auteur du *Triomphe du tempérament*, et d'une *Biographie de Cowper*.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Parodie d'un hémistiche de Coleridge.

(*Note de l'éditeur.*)

ème siècle!... Je crois tout de la duchesse de Luc-
es : c'est une infante d'Espagne, bigote, et par
nséquent protégeant les lois de la sainte inquisi-
n. Mais il est presque impossible qu'elle ose les
ttre à exécution ici. Il faut tâcher de prévenir cet
to-da-fé. Lord Guilford est arrivé : nous allons
décider à user de son influence. Le grand-duc
Toscane interviendra certainement, car il n'a
nais signé un arrêt de mort depuis qu'il est sou-
rain. »

nelley entra en ce moment saisi d'horreur. Il ve-
d'apprendre que le criminel devait être brûlé le
emain. Il nous proposa de monter à cheval, ar-
jusqu'aux dents, et de nous rendre à Lucques
e-champ, pour tâcher de délivrer ce malheureux,
e conduire à toute bride aux frontières de Tos-
, où il serait en sûreté. Quelque extravagant et
spéré que fût ce plan, lord Byron, entraîné par
pétuosité de ses sentiments, consentit à en courir
isque si c'était le seul moyen qui restât à em-
er. Nous convînmes de nous réunir le soir, et,
s les entrefaites, de faire signer une pétition au
nd-duc par tous les Anglais résidant à Pise.

« Je vais écrire sur-le-champ à lord Guilford, » dit
d Byron.

Il écrivit en effet, et, quelques heures après, reçut
e réponse de lord Guilford qui lui disait que la
uvelle s'était répandue à Florence, mais qu'il s'é-
it assuré qu'elle n'avait aucun fondement.

Il paraît que la duchesse de Lucques avait rendu

une proclamation par laquelle elle déclarait que, dans le cas où le coupable serait pris, il serait jugé d'après les anciennes lois d'Espagne; mais qu'il s'était réfugié à Florence. Là, il s'était rendu à la police, qui s'était engagée à ne pas le livrer aux autorités de Lucques, à condition qu'il serait jugé par les lois de la Toscane.

Parlant de Coppet et de madame de Staël, lord Byron me dit :

« J'avais connu madame de Staël en Angleterre. « Quand elle y arriva elle fit une grande sensation et « fut très-recherchée dans le monde littéraire et dans « le monde politique. Comme on la croyait *libérale*, « elle fut invitée à une partie où se trouvait Whit- « bread, Shéridan, et plusieurs autres chefs de l'op- « position.

« A la grande horreur de la société, elle laissa « bientôt parler son *ultraïsme*. Personne n'avait « moins de tact que madame de Staël, ce qui est sur- « prenant dans une femme qui avait, comme elle, « tant vu le monde et la société. Elle réunissait dans « ses *routs* (*) les politiques des deux côtés de la « chambre, et se plaisait à engager des discussions « entre des hommes de parti. J'ai été un jour témoin

(*) C'est ainsi qu'on nomme les grandes assemblées si bien décrites dans *Don Juan*.

(*Note de l'éditeur.*)

d'une scène de ce genre assez curieuse. Elle discutait chaudement avec Canning, et se tourna tout d'un coup vers (je crois qu'il dit lord Grey), qui était à côté de lui, pour lui demander son opinion. Il s'agissait d'un point sur lequel Canning et lord Grey ne pouvaient pas être d'accord. Elle ne comprenait rien à la société de Londres, et soupirait toujours après sa *coterie* de Paris. Les *dandys* ne pouvaient souffrir les de Staël, mère et fille. Brummel (*) était sa bête noire, et madame de Staël celle de Brummel. —

« On parla dans ce temps-là, à Londres, d'un double mariage. Auguste (le baron actuel) devait épouser miss Millbank (lady Byron), et moi la duchesse actuelle de Broglie (mademoiselle de Staël). Je n'aurais pu être plus *embrouillé* (**) — que je l'ai été.

« Madame de Staël avait un grand talent pour la

(*) Nous avons déja désigné M. Brummel comme l'ex-coryphée du beau monde de Londres.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *I could not have been worse embroiled.* Calembour un peu moins mauvais dans le texte. Lord Byron était trop galant même envers sa femme) pour avoir voulu médire ici d'une mable Française. Certes, il ne voulait pas dire que le mariage irait pu le jeter dans des imbroglios plus désagréables que a fait son union avec miss Millbank; mais plutôt qu'avec la . de B., du moins il n'aurait pas eu de brouille dans son énage.

(*Note du traducteur.*)

« conversation et une abondance de paroles toute-
« puissante.

« On a dit d'une partie nombreuse où chacun vou-
« lait briller : Il n'y a personne ici qui soit capable
« d'aller penser chez soi. — Ce n'était pas le cas
« avec madame de Staël. Elle vous fatiguait quelque-
« fois. Quelques personnes se plaignaient de ses ques-
« tions indiscrètes; mais elle ne m'a jamais blessé,
« parce que je savais que sa manie de questionner
« ne provenait pas d'une curiosité oisive, mais d'un
« désir de sonder le caractère des gens. Elle me ques-
« tionnait continuellement, afin d'approfondir le
« mien, qui réclame une sonde de quelque longueur.
« Elle me demanda un jour si mon caractère était
« réellement celui qui se trouvait tracé dans un ro-
« man très-recherché alors, *Glenarvon* (*). Il n'y
« avait de singulier que la manière sèche dont elle
« fit la question. Bien des gens m'ont jugé sur ce por-
« trait si peu ressemblant.

« Je n'ai point connu de femme qui eût plus de
« *bonne foi* que madame de Staël : sa bonne foi fai-
« sait partie de la bonté du cœur. Elle prit le plus
« grand intérêt à ma querelle avec lady Byron, ou
« plutôt à la querelle de lady Byron avec moi, et elle
« avait quelque influence sur ma femme — autant
« que personne au monde après sa mère, mais ce n'est

(*) Traduit en français.

(*Note du traducteur.*)

« pas beaucoup dire. Je crois que madame de Staël « a fait tout son possible pour nous réconcilier. Elle « était la meilleure femme du monde.

« Les femmes ne voient jamais les conséquences, « n'envisagent jamais les choses dans leur sens le plus « simple ou comme elles devraient le faire : comme « les figurantes d'opéra, elles font cent pirouettes, « et reviennent au point d'où elles sont parties. C'é- « tait quelquefois le cas avec madame de Staël. Elle « était très-indéfinie et très-vague dans sa manière de « s'exprimer. L'ambition de dire quelque chose de « neuf rendait quelquefois sa conversation obscure « et même inintelligible. Qu'a-t-elle voulu dire, quand « elle a dit que Napoléon était un système, et non pas « un homme?

« Je ne crois pas que Napoléon ait su toutes les « petites persécutions qu'elle aimait tant à raconter « et à répéter, ou bien il ne la jugeait pas d'une assez « grande importance pour être dangereuse; d'ailleurs, « madame de Staël admirait tant Napoléon, que d'un « mot il aurait pu la ramener à lui. Mais il avait peut- « être, comme moi, trop de mépris pour les femmes (*); « il les traitait comme des marionnettes, et croyait

(*) Il est curieux de rapprocher de cette opinion celle que J. J. Rousseau émettait quelquefois sur le sexe. Les contradictions de Rousseau et de Byron sur ce sujet sont très-remarquables. Malgré leurs médisances, on peut dire d'eux : « il leur « sera beaucoup pardonné, parce qu'ils ont beaucoup aimé. »

(*Note de l'éditeur.*)

« pouvoir les faire danser à volonté, en tirant les fils
« qui les font mouvoir. L'histoire de *gardez vos en-*
« *fants* (*) n'est pas trop en faveur de madame de
« Staël, et prouve ce que je dis. Je suis très-curieux
« de voir le livre de Las Cases, afin de savoir quelle
« a été réellement la conduite de Napoléon avec elle. »

Je lui dis que je n'avais jamais pu accorder les diverses opinions qu'il avait énoncées sur Napoléon dans ses poëmes.

« Comment cela pouvait-il être autrement ? » dit-il. « Les unes étaient des traductions, et je faisais parler un soldat, un Français. Mais Napoléon était sa propre antithèse, si je puis m'exprimer ainsi. Cétait, après tout, un glorieux tyran. Voyez ses travaux publics ; comparez sa figure, même sur sa monnaie, à celles des autres souverains de l'Europe. « Je blâme sa fin par exemple : il a montré un caractère italien en consentant à vivre. Il a perdu dans mon esprit son caractère dramatique. Il était maître de sa destinée ; cette destinée du moins, ses enne-

(*) Allusion à une réponse de Bonaparte, qui raconte aussi lui-même que madame de Staël, voulant s'attirer un compliment du premier consul, lui demanda un jour, quelle était la première femme du monde : — « Celle qui a fait le plus d'enfants », répondit-il. Mot plaisant, à cette époque ; mais qui n'est peut-être plus que terrible aujourd'hui, quand on pense que plus d'une mère a maudit sa fécondité sous le règne de l'empereur.

(*Note de l'éditeur.*)

mis ne pouvaient pas la lui ravir. Il devait quitter « la scène en héros; c'est ce qu'on attendait de lui.

« Comme historien, madame de Staël aurait dû le « nommer dans son livre sur l'Allemagne : elle a eu « tort de ne pas parler de lui, et il avait quelque droit « de s'en offenser. Non que je veuille justifier ses per- « sécutions. Je ne puis m'empêcher de croire qu'elles « ont été suscitées par quelque ennemi particulier. — « Nous verrons cela.

« Madame de Staël visait toujours au brillant, à « faire sensation, n'importe comment, où, et quand. « Elle voulait que toutes ses idées fussent comme les « figures de l'école des peintres français modernes, « saillantes, détachées de la toile, et chacune dans un « jour qui lui est propre. Elle était vaine; mais à qui « était-il permis plus qu'à elle d'avoir de la vanité? « Je conçois qu'elle n'ait pas voulu changer son nom « pour prendre celui de Rocca. — J'aimais Rocca : « c'était un homme d'esprit, et qui avait de bonnes « manières; personne ne disait de meilleures choses, « et avec plus de grace. Sa remarque sur la route « de La Meilleraie, que j'ai citée dans les notes de « Childe Harold, *la route vaut mieux que les sou-* « *venirs*, était la remarque d'un vrai Français (*). »

« Voici, » dit lord Byron, « une lettre que j'ai reçue

(*) Note du troisième chant de *Childe Harold.*

« aujourd'hui. Je ne connais point l'individu qui me « l'écrit, et qui se dit dans la dernière détresse. Il « prétend qu'il était officier au service de la com- « pagnie des Indes orientales, et il fait une longue « énumération de ses griefs contre la compagnie et « un M. S.... Il accuse le gouvernement de l'avoir « renvoyé en Angleterre sans jugement, et de l'avoir « cassé sans le traduire devant une cour martiale. Il « se plaint aussi d'un voyageur qui, après l'avoir en- « gagé à l'accompagner en Perse en qualité d'inter- « prète, après lui avoir fait faire beaucoup de dépense « en préparatifs pour ce voyage, a tout d'un coup « changé d'idée. Il refuse de lui tenir compte du temps « qu'il a perdu, et de lui rien payer de la somme an- « nuelle qu'il était convenu de lui donner. Le nom « de cet officier est..... Vous avez été à Bombay; « le connaissez-vous? »

—« Non, » répondis-je, « mais je connais son histoire. « On disait qu'il avait été traité bien durement. Quant « à l'autre partie de ses plaintes, je n'en connais rien. »

—« Il me demande cinquante livres sterling, » dit lord Byron, « je les lui enverrai par la poste de de- « main : ce n'est pas aujourd'hui jour de courrier. »

« Qui est-ce qui ne regrette pas d'être né deux ou « trois cents ans trop tôt? » dit lord Byron en me donnant une lettre italienne à lire. « Voilà un savant « de Bologne qui prétend avoir trouvé le secret de « diriger les ballons, par le moyen d'un gouvernail,

il m'assure qu'il est tout prêt à faire connaître couverte au gouvernement. J'imagine que nous bientôt voyager dans des vaisseaux d'air, faire oyages d'air au lieu de voyages de mer, et en- rouver un chemin pour aller dans la lune, en du défaut d'atmosphère que Fontenelle y a vert (*). »

Cœlum ipsum petimus stultitiâ, » dis-je.

Il n'y a pas dans cette idée autant de folie que le supposez, » dit lord Byron, « et j'y trouve oup de poésie. Où poserons-nous les bornes de la nce de la vapeur? Qui peut lui dire : Tu iras e-là, et pas au-delà? Nous sommes encore dans nce de la science. Vous imaginez-vous que dans emiers progrès que les habitants de notre pla- ont faits, il n'a pas existé des créatures plus en science que nous? Toutes les découvertes nous nous vantons si fort, ne sont que les es de ce qui a été, les faibles images du passé, nges d'autres manières d'être. La fable de Pro- e dérobant le feu du ciel, et celle de Briarée ses frères, enfants de la Terre, ne sont peut- que des traditions de la vapeur condensée?.... sait, lorsqu'une comète approchera de notre et le détruira, comme il a souvent été dé- ... qui sait si les hommes n'arracheront pas les

---

es machines à vapeur le conduiront à la lune.
(*Don Juan*, ch. X, st. 2.)

« rochers de leurs fondements, ne lanceront pas des
« montagnes, comme firent les géants contre le so-
« leil? Et alors nous aurons encore des traditions de
« Titans et de guerre contre les cieux (*). »

— « Voilà, » lui dis-je en riant, « une théorie fort
« ingénieuse, — et j'allais ajouter les vers de Julien
« et Maddalo :

« The sense that he was greater than his kind
« Had made; methinks, his Eagle spirit blind
« Wit his gazing on its own exceeding ligth. »

(Le sentiment de sa supériorité avait ébloui ce jeune aigl
par la contemplation de sa propre lumière.)

Parlant de romans, il nous dit :

« Le Moine (*The Monk*) est, peut-être, le mei
« leur roman d'aucune langue, je n'en excepte p
« les romans allemands. Comme je l'ai dit à Lewi
« il n'y manquait qu'une chose pour le rendre pa
« fait. Il aurait dû faire son diable réellement amo
« reux d'Ambrosio : c'était le moyen de donner à
« fiction un *intérêt humain*. Lewis n'avait que vin
« ans quand il composa ce roman, et il paraît q
« cette production épuisa son génie. Peut-être qu

(*) Cette boutade poétique semble presque l'anticipati
d'un avenir réel, quand on réfléchit à tout ce qu'a produit de
le vaste génie de J. Wats.

(*Note de l'éditeur.*)

cet âge il croyait de bonne foi à la magie. C'est le secret de l'inspiration de Walter Scott, qui conserve toutes les superstitions de sa jeunesse, et y abandonne son imagination. Lewis gagna de lui sa passion pour le merveilleux, et elle alla jusqu'à la folie en Allemagne; mais le fond du Moine n'est ni original ni allemand, il l'a puisé dans le conte du Santon Basisa (*). L'épisode de *la nonne sanglante*, dont on a fait un mélodrame, est tiré de l'allemand.

« Il y avait deux histoires qu'il croyait presque lui-même à force de les conter : l'une lui était arrivée lorsqu'il demeurait à Manheim. Toutes les nuits à la même heure, quand il était au lit, il entendait ou croyait entendre un craquement comme celui du parchemin qu'on déchire ou d'un papier épais. « Cette circonstance lui fit faire des recherches, et « on lui dit que le bruit qu'il entendait avait sa cause « dans l'histoire suivante :

« La maison dans laquelle il demeurait, avait appartenu à une veuve qui n'avait qu'un fils. Pour « l'empêcher d'épouser une fille très-aimable, mais « pauvre, qu'il aimait, elle l'envoya sur mer. Des années se passèrent, sans que sa mère eût de ses nouvelles, ni de celles de son vaisseau à bord duquel « il était embarqué. On crut que le vaisseau avait

(*) Dans le *Guardian* d'Addisson, et peut-être aussi d'un roman de Cazotte, intitulé *le Diable Amoureux*, bluette remplie d'imagination et d'esprit, comme tout ce qu'a fait Cazotte. (*Note du traducteur.*)

« péri. Les reproches de la jeune fille, ceux de sa « propre conscience, et la perte de son fils, tournè- « rent la tête à la pauvre dame, et son occupation « était de tourner et de retourner les gazettes pour y « chercher des nouvelles du vaisseau et de son fils. « Ayant perdu enfin tout espoir, elle ne survécut pas « long-temps; et après sa mort, elle continuait tou- « jours de feuilleter les gazettes.

« L'autre histoire dont j'ai parlé tout à l'heure « lui a fourni le sujet d'*Alonzo et Imogène*, qui a « eu tant d'imitations. Deux amants de Florence, qui « s'étaient attachés l'un à l'autre presque dès leur en- « fance, firent vœu d'être éternellement fidèles l'un « à l'autre. La dame se nommait Mina; j'ai oublié le « nom du mari; mais cela n'est pas très-important. « Il fallut se séparer. Le mari avait été quelque temps « à son régiment, lorsque sa femme, qui ne pouvait « se consoler de son absence, étant assise dans sa « chambre, entendit distinctement un bruit qu'elle « reconnut bien pour être le son des pas de son mari, « et se levant bien vite, elle vit entrer non pas son « mari, mais son spectre, qui avait une blessure hor- « rible au front. Saisie d'horreur, elle s'évanouit: « quand elle revint à elle, le spectre lui dit, qu'à l'a- « venir ses visites seraient annoncées par le glas d'une « cloche funèbre, et par ces mots prononcés tout bas: « Mina, me voilà. — Leurs entrevues devinrent fré- « quentes, et la femme finit par croire qu'elle aimait « tout autant l'esprit qu'elle avait aimé son mari; « mais cela devait tourner autrement. Une nuit, fatale

« nuit ! la dame alla au bal ; qu'allait-elle faire au bal ?
« Elle dansa ; et, ce qu'il y eut de pire, son danseur
« était un jeune Florentin, qui était si exactement la
« contre-partie de son amant, qu'elle oublia son Es-
« prit. Pendant qu'elle walsait avec ce jeune homme,
« et que son oreille s'enivrait de la douceur de sa voix
« et de ses paroles, la cloche funèbre sonna. Elle était
« si accoutumée à ce son, qu'il excitait à peine son
« attention ; et comme fascinée par son charmant dan-
« seur, elle entendit, mais ne regarda pas. Second
« coup de cloche ! elle reste sourde à cet avertisse-
« ment. Une troisième fois, le son lugubre se fait
« entendre, l'assemblée émue se lève, la musique se
« tait ! Mina détourne alors ses yeux de la personne
« de son danseur, et voit dans la glace, une ombre,
« un spectre : c'était son mari ! il était debout entre
« elle et le jeune Florentin, et il prononça à voix
« basse, d'un ton solennel et plaintif, les mots : Mina,
« me voilà !.... Elle expira à l'instant.

« Lewis n'a pas été heureux comme auteur. Ma-
« thias, dans ses *Recherches littéraires* (*), le traita
« avec une sévérité qui le força de retirer la première
« édition du *Moine*. *Abelino* (**) n'est, à proprement
« parler, qu'une traduction. Choisissez, après avoir

(*) *Pursuits of litterature.*

(**) Ou le Brave de Venise (*le Brigand*). Ce roman a quelques rapports avec *Jean Sbogar*, au *génie* près.

(*Note de l'éditeur.*)

« lu l'original. *Pizarre* avait attiré des chagrins à Le-
« wis, et il n'est pas étonnant qu'il n'aimât pas
« qu'on lui en parlât. Shéridan, qui n'était pas fort
« scrupuleux quand il s'agissait de s'approprier le
« bien d'autrui, au moins en fait de productions lit-
« téraires, fabriqua sa pièce, d'après les idées de Le-
« wis, sans lui en témoigner aucune reconnaissance
« pécuniaire ou autre; et toute médiocre qu'est la
« pièce de Shéridan, je sais, comme membre du co-
« mité de *Drury-Lane*, et ayant été, en conséquence,
« à portée de comparer les recettes de toutes les piè-
« ces, que *Pizarre* a rapporté plus d'argent qu'aucun
« autre drame n'en a rapporté jusqu'à cette époque,
« et n'en rapportera peut-être jamais (*).

« Mais pour revenir à Lewis, il fut encore plus
« maltraité pour le *Spectre du Château*, qui eut une
« vogue prodigieuse. Shéridan ne lui offrit pas de
« vantage d'en partager les profits. Lewis se trouvan
« un jour en société avec Shéridan, lui dit : — Shéridan
« je veux faire avec vous un pari considérable. Shéri
« dan, qui était toujours prêt à accepter un pari
« quelque embarras qu'il eût éprouvé à le payer, en
« cas qu'il le perdît, demanda avec vivacité, — quel
« pari ?—Tous les profits de mon *Spectre du Château*
« dit Lewis. — Oui! Eh bien, répondit Shéridan, qui
« n'a jamais trouvé son égal en fait de repartie, j'

(*) Le *Pizarre* de Shéridan a du moins le mérite du style.

(*Note de l'éditeur.*)

propose, moi, un bien *petit pari :* je vous
ce qu'il vaut. »
ii demandai s'il avait connu Shéridan.
i, » dit-il. « Shéridan était un composé extraor-
e de contradictions. Moore (*) aura bien de
ne à les expliquer dans sa vie qu'il écrit en
ment. La partie supérieure de son visage était
, le front très-large, l'œil d'un feu extraordi-
et pétillant de vivacité : le bas de sa figure
l'un satyre.
wis était un compagnon très-agréable, et n'eût
s été qu'un enfant dans ses manières et son
ère (en cela bien différent de moi.) Il re-
hait la société d'hommes plus jeunes que lui.
moi, je n'ai encore rencontré que Shelley, qui
paru un compagnon agréable au-dessous de
ans. Je me souviens que mistress Pope (**)
manda un jour : « Quel est donc l'amant de
, cet hiver? » Il avait une imagination très-
un grand talent pour narrer une anecdote,
savait une multitude d'histoires de revenants,
aurait dû se borner à raconter. Ses vers sont

(*) Thomas Moore devait publier la vie de Shéridan, en tête
ses œuvres; mais elle ne paraîtra que plus tard.
(*Note de l'éditeur.*)

(**) Actrice du théâtre de *Drury-Lane.*
(*Note de l'éditeur.*)

« presque oubliés aujourd'hui ; c'est le sort qui attend « tous les poètes de nos jours, à deux ou trois excep- « tions près.

« Lewis ne s'était pas bien conduit, ou croyait ne « s'être pas bien conduit avec un frère qu'il avait « perdu jeune. Et quand il prévoyait quelque évène- « ment désagréable pour lui, l'ombre de son frère lui « apparaissait, comme une espèce de moniteur.

« Lewis a demeuré avec moi à Genève pendant long- « temps. Nous sommes allés plusieurs fois à Coppet « ensemble ; mais Lewis y allait plus souvent que moi.

« Il avait des discussions très-vives avec madame « de Staël sur la traite des Noirs, qu'il défendait avec « chaleur, ayant presque toute sa fortune en planta- « tions et en nègres. Il n'était pas satisfait de trois « mille livres sterling de revenu, il en voulait avoir « cinq mille, et pour cela il s'embarqua pour les In- « des-Occidentales ; mais il mourut, dans la traversée, « du mal de mer, et de son opiniâtreté à prendre de « l'émétique. »

Je dis à lord Byron : « On vous accuse d'avoir de « grandes obligations à Wordsworth (*). Il y a cer- « tainement dans le troisième chant de Childe Harold « des strophes qui sentent furieusement les Lacs. « Par exemple :

(*) Le grand poète des Lacs.

(*Note de l'éditeur.*)

« *Je ne vis pas en moi, je deviens une portion de ce qui m'entoure, et les montagnes ont avec moi un commerce sensible* (*).

« Cela, est très-possible, » répondit lord Byron. Lorsque j'étais en Suisse, Shelley m'a fait avaler des doses de Wordsworth jusqu'à m'en donner des nausées; et je me rappelle certaines choses de lui qui m'ont fait plaisir. Il a éprouvé une fois un véritable amour de la nature, qu'il a presque divinisée. C'est pour cela que Shelley aimait sa poésie.

« Il est satisfaisant de voir qu'un homme qui devient un mercenaire, et trafique de l'indépendance de son caractère, perd en même temps tout son talent de poète. Les Ballades lyriques (**), toutes jacobiniques et toutes plaintives qu'elles étaient dans leur simplicité affectée, avaient bien certainement quelque mérite (***); et Wordsworth,

---

(*) I live not in myself, but I become
A portion of that around me; and to me
High mountains are a feeling!

(**) Premières publications de Wordsworth.

(***) « Or Wordsworth unexcised, unhired, who then
« Seasoned his pedler poems with democracy. »
(*Don Juan*, ch. III, st. 93.)

« — Ou Wordsworth, non encore employé dans l'*Excise*, « non encore salarié, qui alors assaisonnait de démocratie ses « poëmes de colporteur. »

Wordsworth a obtenu une place dans l'*Excise;* le héros de son principal poëme est un colporteur.

(*Note de l'éditeur.*)

« quoiqu'il écrivît pour les jeunes garçons et les jeu-
« nes miss *qui mangeaient encore leur soupe avec les*
« *bonnes* (*), a quelquefois des idées qui sont dignes
« d'être imitées. Mais, comme le confrère Southey, il
« avait son *tarif;* et depuis qu'il est devenu percep-
« teur, il ne rime plus que pour les paysans et les
« rouliers (**). Shelley me récitait l'autre jour une
« strophe de *Peter Bell* (***), que j'ai trouvée déli-
« cieuse. L'âne de Peter voit dans un ruisseau, comme
« dans un miroir, une famille assemblée pour prendre
« le thé. Il rumine là-dessus. Mais voici le texte
« même :

« *Est-ce une partie dans un parloir* (****), *se gor-*
« *geant à sa manière, comme tu te gorges toi-même*
« *d'herbe? Les uns sirotant du punch, d'autres du*
« *thé, et tous, comme tu peux voir, gardant le*
« *silence, et tous damnés.* »

« Dans un temps, Wordsworth eût fait mieux
« que cela; mais peut-être que Peter Bell est un
« homme qui pense et sent plus convenablement.

(*) Who took their porringer,
And ate their porridge there.

(**) *Le Roulier,* titre d'un poëme de Wordsworth.

(***) Autre poëme de Wordsworth, dont un âne est le personnage principal.

(****) « Is it a party in a parlour, etc., etc. »

Le mot à mot de ces vers remplace l'accent ironique avec lequel Byron devait les répéter.

(*Note de l'éditeur.*)

« Le trio républicain (*), quand il publia ses « œuvres en communauté, se proposait d'établir, « comme les anciens Bretons, une communauté de « toutes choses. Ils devaient vivre dans l'état de na- « ture, comme les sauvages, et peupler une île bien- « heureuse d'enfants faits en commun, comme... « Voilà une idée tout-à-fait arcadienne! Je m'amuse « beaucoup quand je compare les Églogues de Botany- « Bay, le Panégyrique de Martin le régicide, et *Wat* « *Tyler* (**), avec les odes du Lauréat (***), et le pa- « négyrique de Peter Bell (****) sur le champ de ba- « taille de Waterloo. Il y a quelque chose de plus « que la rime dans la fameuse strophe où se trouve

> ..... Oui, le carnage
> Est l'enfant de Dieu (*****)

« Il y a déja plusieurs années que j'offensai mortelle- « ment le *par nobile;* je crois qu'il ne me pardon-

---

(*) Wordsworth, Southey et Coleridge avaient formé le projet d'aller fonder une république à eux trois. Voyez le *Voyage Littéraire.*

(**) Poëmes démocratiques de la jeunesse de Southey. (*Note de l'éditeur.*)

(***) Le lauréat est tenu de publier annuellement une ode ou un poëme à la louange du roi.

(****) Wordsworth, du nom de son héros. (*Note de l'éditeur.*)

(*****) « Yea, slaughter
« Is God's daughter. »
(WORDSWORTH, *ode d'Actions de grace.*)

« nera jamais. Je rencontrai, aux lacs de Cumbe
« Hogg, le berger d'Ettrick, qui venait de con
« le *Miroir poétique*. Cet ouvrage contien
« imitations du style de tous les poètes viva
« l'imitation des *Adresses rejetées* (*). La p
« burlesque est bien, particulièrement cell
« me concerne; mais très-inférieure à celle d'
« Smith (**). Hogg me plut assez; et il m'
« une lettre très-spirituelle, à laquelle je crains
« fait une fort médiocre réponse. Je n'y épargn
« les *Lakistes* (***), et il me dit qu'il n'avait
« sister à la tentation de la montrer à la co
« La tentation était trop forte; et comme vou
« que je ne sais point garder mes secrets,
« moins ceux des autres, je ne pouvais pas
« Hogg. Je me rappelle que je disais, entre
« choses, que les poètes des Lacs n'avaient pa
« d'esprit pour pêcher dans leurs propres eau
« tait ce qu'il y avait de moins offensant d
« lettre. »

(*) Quand le théâtre de *Drury-Lane* fut reconstru
l'incendie, en 1811, le directeur demanda, aux pr
poètes de l'époque, un discours d'ouverture : quelqu
distes publièrent tous les prétendus discours (*Adre*
jetés.

(**) Un des auteurs des *Adresses rejetées*, et d'*I*
Londres.

(***) Poètes des Lacs (*Lakist*).

« Bowles (*) est encore un de ces petits esprits « avides de renommée, et qui est, comme les autres, « un frelon jaloux. Comment Coleridge a-t-il pu « louer, comme il le fait, les vers de Bowles?

« Je me suis trompé quand j'ai dit qu'il faisait « trembler les bois de Madère (**); mais j'aurais pu « lui dire qu'il n'y avait point d'amants que l'on pût « faire trembler avec des baisers. La bévue eût été « tout aussi forte.

« J'ai rencontré Bowles une fois chez Rogers; il « m'a paru un homme comme il faut, agréable même, « très-bon vivant pour un ecclésiastique. Entre hom- « mes, la conversation prend après le dîner une « certaine tournure. Je me souviens que le révérend « nous raconta plusieurs histoires assez bonnes; mais « il ne s'en prétendit pas moins choqué des lettres « de Pope à Martha Blount (***).

(*) Poète élégiaque, qui a publié d'abord des sonnets, et depuis une édition de Pope, etc. Madame de Staël a traduit une élégie de Bowles dans le troisième volume de ses œuvres inédites, etc.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *Au bruit d'un baiser.* Voyez la *Satire des Poètes anglais* et la *Lettre à Murray.*

(*Note de l'éditeur.*)

(***) Pope a été accusé, par M. Bowles, d'un amour non platonique pour les deux miss Blount. Afin d'éviter une longue note, nous devons renvoyer encore une fois le lecteur à la *Lettre de Byron à Murray.*

(*Note de l'éditeur.*)

« Je répondis à notre révérend, et combattis vic-
« torieusement ses *invariables principes* (*). Il es-
« saya de répliquer par écrit; mais personne ne lut
« sa réplique. Je crois qu'il me fit l'application de
« quelques vers de Shakspeare:

I do remember thee, mylord Byron, etc.
(SHAKSPEARE, *Love's labour lost.*)

« Je me souviens de toi, mylord Byron. »

— « Il est malheureux pour un homme de porter
« un nom qui prête à l'équivoque; le sien n'échappa
« point au calembour (**).

« J'ai relu les *Vies des poètes Anglais* de Johnson,
« ouvrage que j'aime beaucoup. Je regarde Johnson
« comme le plus profond des critiques, et j'ai eu oc-
« casion de l'étudier quand j'écrivis à Bowles.

« De tous les reproches que nous font les étran-
« gers qui mettent Pope au-dessus de tous nos poètes
« (quoiqu'il soit à la mode en Angleterre de le dé-
« précier aujourd'hui), le plus honteux est que nous
« ne l'ayons pas placé à Westminster dans le *coin des*

(*) Expressions de Bowles.

(**) L'épigraphe de la *Lettre à Murray*, est:

« I will play at bowls with the sun and moon. »
(*Ancient Song.*)

(Je jouerai aux boules avec le soleil et la lune.)
(*Notes de l'éditeur.*)

poètes (*). J'ai souvent pensé à lui ériger un monument à mes frais dans l'abbaye de Westminster, et j'espère encore pouvoir exécuter ce projet. Mais Pope était catholique, et, qui pis est, il embarrassa Tillotson et ses théologiens. Cela explique pourquoi on ne lui a pas érigé un monument national. Il s'en est bien peu fallu que Milton fût privé de cet « honneur; et son nom mentionné seulement sur la « tombe d'un autre, fut considéré comme une profa- « nation. Les Français, m'a-t-on dit, ont condam- « né (**) le tombeau de Voltaire. N'y aura-t-il donc pas « de terme à cette bigoterie? Les hommes ne sauront- « ils jamais qu'un grand poète est nécessairement un « homme religieux? C'est, du moins, ce que dit Co- « leridge. »

—« Oui, » répondit Shelley; « et il pourrait soutenir « la proposition inverse: — que tout homme vrai- « ment religieux est poète; en entendant par poésie « la faculté de communiquer de grandes et justes im- « pressions relativement à l'homme et à la nature. »

Quand j'entrai dans la chambre de lord Byron, il dévorait, selon son expression, un nouveau roman de sir Walter Scott.

(*) *In the poets' corner.* — C'est l'angle de l'abbaye où sont les monuments des poètes.

(**) *Lock up.* Dans le sens de *fermer.*

(*Notes de l'éditeur.*)

« Combien il est difficile, » dit-il, « de trouver quel
« que chose de nouveau ! Quel était ce voluptueux d
« l'antiquité qui offrait une grande récompense à c
« lui qui lui procurerait un nouveau plaisir? Pe
« être la nature et l'art réunis ne pourraient pl
« fournir une idée nouvelle.

« Cette page de Scott, par exemple, est très-br
« lante; elle pétille d'esprit. Mais voyons ce qu'
« contient d'original. Ce passage-ci est imité de Sh
« speare; celui-là d'une comédie de Shéridan; c
« observation d'un autre auteur (qu'il nomma)
« cependant ces idées sont présentées sous une n
« velle forme; et il est très-possible que Scott n
« doute pas que ce sont des plagiats. C'est un a
« mauvais don qu'une trop bonne mémoire.

— « Je ne voudrais pas vous avoir pour mon c
« que, » remarquai-je.

— « *Mettez un voleur à la poursuite d'un*
« *leur* (*), » fut sa réponse.

« Je ne voyage jamais sans emporter avec moi
« romans de Scott; c'est une vraie bibliothèque,
« trésor littéraire. Je puis les relire tous les ans a
« un nouveau plaisir. »

Je lui demandai s'il était bien certain que les
mans attribués à sir Walter Scott, fussent de lui.

« Scott s'est reconnu implicitement l'auteur de V

(*) Proverbe, qui revient au nôtre : *A Normand, Norm
et demi.*

(*Note de l'éditeur.*)

« verley; un jour chez Murray, je lui parlais de ce « roman, et regrettais que l'auteur n'eût pas reculé « cette histoire un peu plus vers le temps de la révo- « lution. Scott, qui n'était point sur ses gardes, dit : « Oui, j'aurais pu le faire; mais... » Il s'arrêta. Il n'y « avait pas moyen de se reprendre. Il parut confus, « et se tira de son embarras par une retraite préci- « pitée.

« Un autre jour, que je devais dîner chez Murray, « étant, le matin, dans son *parloir*, il me dit : Vous « dînerez aujourd'hui avec l'auteur de Waverley. Plu- « sieurs des personnes invitées ne purent venir, et « nous étions peu de monde à table. Connaissant tous « ceux qui y étaient, je suis bien sûr que Walter « Scott était le seul qui pût avoir écrit Waverley.

« La supériorité de la prose de sir Walter Scott a « fait tort à sa poésie... Il a une telle facilité, que, « si le public s'ennuyait jamais de ses romans, ce « qui n'est pas vraisemblable, il écrirait dans un « autre genre, et réussirait encore.

« Ses épigraphes, tirées d'*anciennes pièces*, prou- « vent, à tout évènement, qu'il n'est pas dépourvu du « talent dramatique que l'on ne m'accorde pas. On « me dit cependant que son *Halidon Hill* n'a pas ré- « pondu à ce qu'on espérait de Scott dans ce genre. Je « n'en ai jamais vu que des extraits. »

— « Croyez-vous, » lui demandai-je, « que les ro- « mans de sir Walter Scott doivent une partie de leur « réputation à l'anonyme gardé par l'auteur? »

— « Non, » dit-il, « de tels ouvrages ne peuvent ni « perdre, ni gagner par de tels moyens. Je ne puis ex- « pliquer son motif de garder l'incognito, à moins « qu'il n'ait craint que la famille régnante (*) n'eût « pas été fort contente de Waverley. Quelques auteurs « gardent l'incognito par charlatanisme. Junius a dû « une partie de sa renommée à cette petite manœuvre; « et maintenant que l'on sait que l'ouvrage est de sir « Philip Francis (**), personne ne le lit. Un écrivain « politique qui se permet des personnalités telles que « celles que l'on trouve dans Junius, doit avoir un ca- « ractère public et un caractère particulier sans tache; « or, sir Philip Francis n'avait aucun de ces avantages. « Il avait son tarif (***), et, pour le bâillonner, on l'en- « voya dans l'Inde. Il y séduisit une femme mariée. « C'eût été un cas nouveau pour un juge, de siéger « dans un procès en adultère, dans lequel il était « partie.

« Il paraît qu'il ne jouissait pas d'une grande féli-

(*) Voyez une note du dernier chapitre de *Redgauntlet*, à ce sujet. Les whigs de la *Revue d'Edimbourg* ont mainte fois accusé l'auteur de *Waverley* d'être trop Jacobite.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Voyez l'épisode de Junius, dans la Vision du Jugement, *Essai sur le génie*, etc.

(*Note du traducteur.*)

(***) Il était de la catégorie des *ames damnées* du Villèle anglais, le ministre corrupteur sir R. Walpole.

(*Note de l'éditeur.*)

ıjugale; quand sa femme mourut, il vint
chambre où était le corps, et dit aux per-
ɔrésentes : Fermez le cercueil, fermez le cer-
l aperçut sa fille qui pleurait, et lui dit en
lant de ses larmes : *La vieille sorcière!* —
uit dû prendre son parti il y a trente ans!
ɔusa, peu de temps après, une jeune femme.
ait Hastings (*); tout ce qu'il demandait à
.it de survivre à Hastings. — Mais plusieurs
ournaux sont aussi bien écrits que Junius.
herches littéraires de Mathias, dont on ne
esque plus, ont eu aussi une grande réputa-

d Walter Scott commença à faire des vers,
pas commencé très-jeune (**), Monk-Lewis
ɨgeait : il entendait peu le mécanisme de
ɜsque tout le *Roi du feu*, dans le *Minstrelsy Scottish Border* (***), — est de Lewis. Une
lades contenues dans cet ouvrage, et une
leures après celles de Leyden, fut composée

---

ameux proconsul de l'Inde, *le Verrès moderne*, el Burke tonna à la tribune avec tant d'éloquence.
(*Note de l'éditeur.*)

eil de Ballades écossaises, anciennes et modernes.
(*Note de l'éditeur.*)

remier ouvrage de sir W. Scott est cependant de 1799 : ɔn du *Goëtz de Berlichingen*. Il a écrit le *Lai du nestrel* en 1804.
(*Note de l'éditeur.*)

« sur une histoire racontée dans une diligence; je « veux dire celle de *Will Jones.*

« *Ils firent bouillir Will Jones dans le pot, et « Will Jones n'avait pas trop de graisse* (*).

« J'espère que ce n'est pas Walter Scott qui a fait la « critique de Christabel (**); car, comme plusieurs « de nous, il doit beaucoup à Coleridge; sans Cole- « ridge, Scott n'eût peut-être jamais songé à composer « le *Lai du dernier Ménestrel.* Le vers

Jesu, Maria shield thee well!

Que Jésus et Marie te protègent!

« est mot pour mot dans Christabel.

« De tous les auteurs de notre temps Walter Scott « est le moins jaloux: il est trop sûr de sa renommée « pour craindre la rivalité des autres. Il ne pense pas « des bons écrits ce que les Toscans pensent de la « fièvre, et qu'il n'y en a qu'une certaine quantité dans « le monde (***). »

« Que voulez-vous dire en appelant Rogers un Nes-

(*) « They boil'd Will Jones within the pot,
« And not much fal had Will.

(**) Dans la *Revue d'Edimbourg.*

(***) Les personnes qui voyagent en Italie doivent éviter de prendre des bouquets de fleurs que leur présentent les enfants des *contadini* (des paysans); parce qu'ils sont dans l'usage de les placer sur le sein de personnes attaquées de fièvres malignes, croyant qu'en communiquant le mal à une autre personne, la personne qui en est affectée sera soulagée.

:t un Argonaute (*)? » dit une personne qui était lord Byron. « J'imagine que vous avez voulu que sa poésie était bien surannée. »

« Vous ne ménagez pas le poète mort (**). — Le te regretté, comme on l'a dit de M. Samuel Ro-s, » répondit lord Byron. « Vous ne me ména-pas non plus, en me soupçonnant de parler iro-nement sur un sujet aussi sérieux. »

« C'est, cependant, une expression très-équivo-, reprit l'autre, que le — « Nestor des petits poè-» — Les compliments ne doivent jamais avoir ouble sens, une double entente. Et vous paraissez cette manière d'écrire, car vous appelez l'*Italie* dy Morgan un ouvrage hardi et excellent (***). eux mots doivent être étonnés de se trouver en-le. »

Dans la *Lettre à Murray*, il rend compte du dîner qu'il z Samuel Rogers, avec M. Bowles.

(*Note de l'éditeur.*)

Il racontait souvent une histoire de Rogers, et..., nt ensemble les Catacombes de Paris. Comme Rogers, ait derrière, sortait, son compagnon lui dit : « Quoi ! sortez ? sûrement, vous n'êtes pas fatigué de vos sem-les ! vous ne voulez pas les abandonner ! »

) *Fearless and excellent*, dans la note des *Deux Foscari.* Morgan traite quelquefois si cavalièrement les rois et les es, qu'on pourrait traduire ici le mot *fearless* par *inso-*Cette épithète va bien, du moins, à son livre *sur la e.*

(*Note de l'éditeur.*)

—« Prenez-le comme vous voudrez, » répliqua lord Byron; « je dis que les *plaisirs de la mémoire* vi-« vront. »

— « Les *Plaisirs de la Momerie* (*)! Allons, parlez sincèrement, les avez-vous relus depuis que vous avez quitté l'école? ou pourriez-vous, avec toute votre mémoire, répéter cinq vers de cet Essai sur la Mémoire si vanté, que vous avez loué si *furieusement* toute votre vie? Dites-moi où je puis trouver la toison d'or. Soyez une fois mon Jason (**).

— « Je me rappelle que les Plaisirs de la Mémoire « m'ont enchanté lorsque j'étais à Harrow; et c'est « beaucoup dire, car je lisais rarement quand j'étais à « l'école, et je n'aime guère ce que j'aimais alors.

— « Lara, aussi, est un poëme bien au-dessus de « Jacqueline. La priorité que vous donniez au dernier « m'a amusé. Mais ils ont bientôt fait divorce (***). »

— « Vous voilà encore : votre goût est le dégoût de l'homme blasé. Rogers a été très-blessé de ce qu'on a dit que ses Plaisirs de la Mémoire se trouvaient reliés en maroquin vert et dorés sur presque toutes les fenêtres de salon, et sur les rayons de bibliothèque de toutes les jeunes miss.

(*) Le jeu de mots se trouve dans la manière de prononcer les mots, *memory*, mémoire, et *mummery*, momerie.

(**) Jeu de mots sur l'expression précédente, d'*argonautes*.

(***) Le *Lara* de lord Byron, et la *Jacqueline* de Rogers, furent publiés primitivement dans un même volume.

(*Notes de l'éditeur.*)

« Mais, n'écrivons-nous pas tous pour plaire aux lames? Je vous assure que la réputation du Corsaire m'a fait plus de plaisir que celle d'aucun de nes ouvrages. Pourquoi? Par la raison qu'il brillait dans les boudoirs. Qui est-ce qui ne veut pas laire aux femmes en écrivant? Rogers a réussi: ue peut-il désirer de plus?

« Il y avait une dame..... qui devint amoureuse e Shelley après avoir lu ses poésies; et une miss tafford fut si enchantée du Sopha (Sopha tout ifférent de celui de Cowper (*)), qu'elle se rendit n France et épousa Crébillon.

« Voilà quelque-unes des douceurs du métier d'auur. Mais mon temps est fini à moi. *Vixi.* Je revais aussi autrefois, (cet *olim* est un mot bien iste, un mot cruel!) par tous les courriers, des ttres dont l'écriture élégante, délicate, trahissait s jolis doigts qui avaient tenu la plume. Mais les eaux jours de mon *Corsaire* sont passés. Hélas! » — « Mais qu'a tout ceci de commun avec Rogers les *Plaisirs de la Mémoire*? Y a-t-il un vers de e poëme qui n'ait pas été changé et rechangé au oint qu'il serait difficile de découvrir dans cette arqueterie un morceau de la matière première. » — « Eh bien! s'il n'y a pas un vers, un mot qui

---

*) Le *Sofa* de Cowper est un poëme très-moral, comme t ce qu'a écrit ce poète, un peu *méthodiste.*

(*Note de l'éditeur.*)

« n'ait été pesé, et n'ait fait le sujet d'une discussion « épistolaire, qu'est-ce que cela prouve, sinon le mé- « rite général de toute la composition ? La correspon- « dance de Rogers va devenir précieuse ; elle épargnera « aux commentateurs beaucoup de travail et de temps. « Les gens qui prennent soin de la réputation qu'ils ont « acquise sont très-sages. C'est l'écueil contre lequel « je suis allé me briser. On a dit que les dîners de « Rogers—banquier, et lady Holland, ont fait la ré- « putation de Rogers—poète (*). Quoiqu'il donne de « bons dîners, et que les Mécènes femelles soient de « nos jours d'assez bonnes recommandations, cela « n'est pas vrai. Rogers a été un enfant gâté ; il n'y a « rien d'étonnant à ce qu'il soit un peu vain et jaloux. « Et, cependant, il loue quelquefois très-libéralement ; « car il a écrit à un petit homme de mes amis, à « l'occasion d'un ouvrage qu'il vient de publier : *Vous « êtes né avec un bouton de rose dans la bouche, « et un rossignol chantant à votre oreille*, — deux « phrases orientales très-joliment tournées !

« Avant que ma femme et le monde se brouillas- « sent avec moi, et me fissent baisser dans l'opinion « publique, Rogers avait composé de très-jolis vers à « ma louange ; mais il les gardait soigneusement, dans « l'espérance que je me réformerais et reviendrais en « faveur, et que ces vers (car il est un peu *res-*

(*) On sait que M. Rogers est un banquier recommandable. (*Note de l'éditeur.*)

serré (*) et il n'aime pas à prodiguer ses effusions) trouveraient place dans la Vie humaine (**). Mais après bien des hésitations, et bien des soupirs sur leur mauvais destin, ces vers morts-nés ont été « hermétiquement scellés, et adieu à mon immor- « talité !

« Rogers a un caractère malheureusement trop « susceptible. Nous avons été sur le point de nous « brouiller à Florence. L'officier de la douane, qui « avait eu assez d'embarras avec mon bagage mort et « mon bagage vivant, avait été très-poli, et je l'in- « vitai à dîner avec moi chez Schneider; mais Ro- « gers se trouva dans une de ses mauvaises humeurs, « et dit beaucoup de mal des Italiens.

« Il viendra me voir en revenant de Rome, et sera « vexé de voir que j'ai quelques *conforts* anglais « ici (***). Il dit l'autre jour à quelqu'un, que je vou- « lais faire jouer une de mes tragédies, quoiqu'il sa- « che que mon intention est qu'il n'y en ait aucune « de jouée. Je présume qu'il voudrait encore en voir « une autre tomber. O Samuel, Samuel! Mais, ajouta- « t-il après une pause, ces choses-là sont, comme

---

(*) *Rather costive.*

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *The human Life*, poëme de Samuel Rogers.

(*Note de l'éditeur.*)

(***) *Agréments de la Vie.* Sans doute quelques amis, tels que Shelley, *Hunt*, etc.

(*Note de l'éditeur.*)

« lord Kenyon (*) disait d'Erskine, de petites taches « dans le soleil. Rogers a de bonnes qualités qui con- « tre-balancent ces petitesses de caractère.

« Rogers est le seul homme qui puisse faire des « épigrammes en deux vers. — En voici une sur un « membre du parlement qui avait fait une critique de « son livre, et qui avait dit qu'il écrivait assez bien « pour un banquier :

« They say he has no heart, and deny it :
« He has a heart — and gets his speeches by it. »

« On dit qu'il n'a point de cœur ; je le nie : il a un cœur, « car il apprend ses discours par cœur. »

Un dimanche, pendant notre promenade à cheval, lord Byron nous dit :

« J'ai appris que vous avez ici un ecclésiastique du « nom de N**tt. — N**tt ?... Je crois que je connais « ce nom-là. N'était-il pas un des précepteurs d'une « princesse qui n'est plus ? Si je me trompe, il y a « quelque conte qui serait peut-être oublié, si ce n'é- « tait son zèle officieux, ou quelque autre motif en- « core moins excusable. L'évêque en herbe ayant lui- « même des vitres, ne devrait pas jeter de pierres. Je « respecte la chaire autant qu'homme du monde,

(*) Lord Kenyon était premier juge de la cour du Banc du Roi, et lord Erskine était à cette époque un avocat distingué ; il n'a été nommé chancelier qu'en 1806.

(*Note de l'éditeur.*)

nais je n'aime pas qu'on en fasse un forum de politique et de personnalités. Les puritains nous en donnent bien assez. Mais revenons à notre révérend. Une personne qui était dans sa maison, où il a une chapelle, m'a dit que ce *dignitaire* de l'église a prêché ce matin, d'une manière peu *digne*, contre mon *Caïn*. Il paraît qu'il maintient que le serpent qui tenta Ève n'était pas un serpent, mais le « diable déguisé en serpent, et que la Légation de « Moïse, par l'évêque Warburton, n'est pas une autorité. Cela peut être, et un pauvre ignorant comme « moi peut bien se méprendre; mais, comme il n'y « a pas trois individus de sa robe qui aient lu *Caïn*, « et personne qui ne soit convaincu que l'objet du « savant docteur était de prêcher contre moi et de « me vilipender, sous prétexte d'éclaircir les points « contestés, ses arguments sont très-déplacés. Il est « bien étrange qu'on ne veuille pas me laisser en re- « pos. Je mène ici une vie tranquille et très-morale.

. . . . . .

. . . . . .

Quinze jours après cette conversation, il dit :

« J'apprends que votre docteur en théologie, se « trouvant avec quelques Russes ces jours derniers, « a traité Shelley de *scelerato*, et qu'il a prêché deux « sermons, deux dimanches de suite, contre l'a- « théisme. Il n'est pas bien difficile de deviner qui il « avait en vue; et, comme mistress Shelley était à la « chapelle, la conduite du révérend en était plus indé-

« cente. Le docteur joue avec des canifs quand il s'at-
« taque aux poètes (*). »

Le lendemain matin, il nous chanta une chanson sur le docteur, sur l'air : *le vicaire et Moïse.*

« J'ai toujours été curieux, » dis-je un jour à lord Byron, « de savoir comment vous passiez votre temps « en Angleterre, après votre retour de Grèce, en 1812.

« Il y a bien peu de choses à dire là-dessus, » répondit-il. « Peut-être eût-il mieux valu que je ne re-
« vinsse jamais! Je m'étais tellement attaché à la Mo-
« rée, au climat, à la vie que j'y menais, qu'il fallut la
« mort de ma mère (**) et l'état embarrassé des affai-

(*) Nous dirions en français : « Il se brûle les doigts avec « des charbons. »

(*Note du traducteur.*)

(**) Au mois d'août 1811 : « La mère de lord Byron ne put « voir que l'aurore de sa gloire poétique..... Il est à regretter « que lord Byron n'ait pas conservé plus long-temps celle qui « lui donna le jour. Ne peut-on pas croire que les tendres con-
« seils de l'amour maternel auraient tempéré cette ame altière,
« et influé favorablement sur ses inspirations. Ah! sans doute
« il eût respecté davantage certains sentiments sacrés, en pen-
« sant que ses écrits seraient d'abord offerts à sa mère. La
« piété filiale est, elle seule, une religion toute puissante.
« Dans les dernières stances du deuxième chant de *Childe*
« *Harold*, on reconnaît combien cette perte fut douloureuse
« pour le poète. »

(Extrait de l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron.*)

« res, pour me décider à revenir en Angleterre. Cependant, après une absence de trois ans, je me retrouve à Londres. Je publiai bientôt le second « chant de *Childe Harold*; et comme, malgré tout « ce que j'avais pu dire, le monde s'obstina à vouloir « que je me fusse peint dans ce poëme, chacun était « curieux de me voir et d'identifier le personnage « avec moi. — Je reçus partout des attentions marquées; j'étais recherché dans toutes les sociétés; lady « Jersey parla beaucoup de moi; j'eus *mes entrées* « à l'hôtel de Devonshire; je jouissais d'une certaine « faveur près de Brummel (et c'en était assez pour « mettre un homme à la mode dans ce temps-là). « Dans le fait, j'étais un lion (*), — un poète de salon et de bals, — un *mignon enrôlé de force* (**). « *Le Corsaire* avait porté ma réputation au comble; « il eut un succès prodigieux, comme vous pouvez en « juger par le fait d'une édition entière vendue dans « un jour.

« Polidori, qui ne manquait pas de vanité, me demanda un jour ce qu'il y avait qu'il ne pût pas faire « aussi bien que moi. Je crois que je lui répondis :

(*) Expression proverbiale pour dire, une bête curieuse, par allusion aux *lions de la Tour de Londres*.

(Slang Dictionary.)

(**) *Hot-pressed durling*. — Comme un matelot saisi par la presse.

(*Notes de l'éditeur.*)

« — quatre choses; savoir, — que je pouvais nager « pendant quatre milles, — composer un ouvrage dont « il se vendrait quatre mille exemplaires dans un « jour (*), boire quatre bouteilles de vin. — J'ai ou- « blié quelle était la quatrième chose, — mais elle « était insignifiante. Ainsi que je vous le disais, mon « *Corsaire* suffit pour captiver toutes les femmes.

« Vers cette époque, je devins ce que les Français « appellent un homme à bonnes fortunes, et je for- « mai *une liaison*, je pourrais ajouter très-sérieuse.

« La dame n'avait pas de grands moyens de séduc- « tion. Sa taille, quoique élégante, était trop mince, « et elle manquait de cette rondeur à laquelle la grace « et l'élégance ne sauraient suppléer; mais elle était « jeune, et tenait aux premières familles d'Angleterre. « Au demeurant, elle était très-vive, et avait une « imagination exaltée par la lecture des romans; elle « se croyait une *héroïne*, ce qui la conduisit à toutes « sortes d'*eccentricités* (**). Elle était mariée, mais « elle avait fait un mariage de convenance, et il était « impossible de trouver un couple plus indifférent par « bon ton, plus indépendant l'un de l'autre que son « mari et elle. Ce fut alors que le hasard nous réu- « nit. Elle n'avait jamais aimé personne encore, du

(*) Il s'est vendu jusqu'à dix mille exemplaires de plusieurs des ouvrages de lord Byron, le premier jour de leur publication.

(**) « Bizarreries », mot tout local.

(*Note de l'éditeur.*)

« moins son cœur n'avait pas été de la partie : elle « n'avait peut-être pas de cœur, comme plusieurs au- « tres de son sexe ; mais sa tête y suppléait de reste.

« Je reçus bientôt après les félicitations de mes « amis sur ma conquête, et fis ce qui dépendit de moi « pour paraître sensible à une préférence que je ne « pouvais manquer d'apercevoir. Je fis tous mes ef- « forts pour avoir de l'amour, j'exprimai autant d'ar- « deur que je pus, et j'entretins le feu sacré par des « billets doux qui se succédaient rapidement, et des « vers bien tendres; enfin, après les délais prescrits « par la décence, je fus dûment et régulièrement in- « stallé pour faire ce que les Italiens appellent *le ser-* « *vice*, et je devins, dans toute l'étendue du mot, un « *Patito* (*).

« Il ne fallait pas être un Œdipe pour deviner par « où tout cela finirait. Je me laisse gouverner par « les femmes. Ma nouvelle conquête prit sur moi un « ascendant dont je ne pus pas m'affranchir aisément. « Je me soumis long-temps à cet esclavage, parce que « je déteste les *scènes*, et que je suis naturellement « indolent; mais je fus à la fin obligé de briser la « chaîne avec un peu de violence.

« Comme tous les amants, nous avions eu plusieurs « querelles avant d'en venir à une rupture. Nous nous « raccommodâmes un jour d'une manière assez singu-

(*) Le souffre-douleur, un grade qui mène à celui de sigisbée en exercice chez les Italiennes.

(*Note de l'éditeur.*)

« lière, et sans avoir aucune explication verbale. Elle « s'en ressouviendra.

« Lorsque nous étions dans les meilleurs termes, « je n'étais pas toujours fidèle à ma belle, et elle le « soupçonnait. Pour découvrir mes intrigues, elle me « faisait épier. Elle suivit à la piste une dame jusque « dans mon appartement, et y vint elle-même, comme « un basset, déguisée en voiturier. Mon valet de « chambre, qui ne la reconnut pas, la laissa entrer; « quand, au grand désespoir de Fletcher, elle jeta son « habit d'homme et se montra en femme. Figurez- « vous la scène : elle était digne de Faublas.

« La conduite de ma Beauté devint une extrava- « gance inexplicable, un mélange de dépit et de ja- « lousie. Il fut convenu et bien entendu que nous « nous rencontrerions comme de simples connaissan- « ces. Elle était à un bal. Elle vint à moi, et me de- « manda si elle pouvait walser (*).

« Il m'était fort indifférent qu'elle walsât ou non, « ou avec qui que ce fût. Je le lui dis en termes diffé- « rents, mais avec beaucoup de froideur. Quand elle « eut fini, il arriva une scène dont on parla beaucoup.

. . . . . .

. . . . . .

(*) Dans les mœurs actuelles de l'Angleterre, la walse n'est pas réputée une danse fort décente, et lord Byron a même publié une petite satire contre la walse, sous le nom de *Horace Hornem*. La tartuferie anglaise appelle la walse une invention du démon.

(*Note de l'éditeur.*)

« Bientôt après cette scène, elle promit au jeune, ... s'il voulait m'appeler en duel.....

.....

« Eh bien, croirait-on qu'après tout ce que je viens « de vous dire, elle était si infatuée, qu'elle se pré- « senta chez moi, mais nullement dans le dessein de « se brûler la cervelle ?

« J'étais sorti; et trouvant *Vathek* (*) sur la table, « elle écrivit sur la première page : *Ressouviens-toi « de moi?*

« Oui ! j'avais des motifs de me ressouvenir d'elle; « et dans la colère du moment, j'écrivis au-dessous « les deux strophes suivantes :

I.

« Me ressouvenir de toi ! me ressouvenir de toi ! jusqu'à ce que le Léthé ait tari le torrent brûlant de la vie; le remords et la honte s'attacheront à toi, et te poursuivront comme un songe délirant (**) !

(*) Roman oriental, par M. Beckfort, ancien propriétaire de l'abbaye de Font-Hill.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) « Remember thee ! remember thee !
« Till Lethe quench life's burning stream,
« Remorse and shame shall cling on thee,
« And haunt thee like a feverish dream !

« Remember thee ! Ay, doubt it not;
« Thy husband too shall think of thee;
« By neither shall thou be forgot.
« Thou false to him, thou fiend to me !

II.

« Me ressouvenir de toi! Oh! n'en doute pas; ton époux aussi se ressouviendra de toi. Aucun de nous deux ne t'oubliera; toi qui l'as trahi, toi qui as été une furie pour moi! »

« On m'a accusé d'ingratitude envers un certain « personnage, » nous dit lord Byron. « On a prétendu « qu'après les politesses que j'en avais reçues, j'au- « rais dû parler de lui plus respectueusement. Les « épigrammes auxquelles on fait allusion pour me « taxer d'ingratitude, étaient composées long-temps « avant que je fusse présenté à ce personnage; pré- « sentation, au reste, qui fut tout-à-fait accidentelle, « et que je n'avais pas recherchée (*).

« Je le rencontrai un soir chez le colonel J..... La « partie n'étant pas nombreuse, il ne put s'empêcher « de me remarquer; et comme je faisais alors beau- « coup de bruit dans le monde, et que j'étais un des « lions du jour, il envoya le général..... me dire qu'il

(*) Il paraîtrait que Byron veut parler ici d'un grand personnage, alors prince régent d'Angleterre, et qui a vécu à Londres dans le tourbillon des plaisirs et de la débauche avant de monter sur le trône. Dans une des deux épigrammes en question, G..... est comparé à Henri VIII, le Raoul Barbe-Bleue des *rois époux*.

(*Note de l'éditeur.*)

« désirait que je lui fusse présenté. J'aurais volontiers « refusé cet honneur, si je l'avais pu décemment. Ces « prières sont des espèces d'ordres.

« Il fut très-poli, car c'est l'homme le plus poli de « l'Europe; il me fit quelques compliments qui ne « signifiaient rien. Voilà toutes les civilités que j'ai « reçues de lui, et elles ne pèsent pas beaucoup sur « ma conscience.

« Je vous montrerai mon *Avatar Irlandais*. Moore « prétend que je l'ai dispensé par-là d'écrire sur le « même sujet. Il l'eût beaucoup mieux traité que moi. « J'avais dit à Moore de le faire imprimer à Paris. Il « m'en a envoyé quelques exemplaires. En voilà un « que je vous prie d'accepter. Je dis dans ce poëme « que l'émancipation des catholiques, quand on l'ac- « cordera, ne ramènera point les catholiques, et ne « sera considérée que comme une nécessité, une me- « sure à laquelle la peur a fait recourir. Mais tenez, « voici les termes de l'original : »

L'AVATAR DE L'IRLANDE.

. . . . . .

(On comprendra aisément que le Dieu dont il est question dans le poëme suivant n'est ni Brama, ni Bouddha, ni aucune divinité indienne, mais un de ces dieux terrestres dont tout le trône consiste quelquefois en quatre planches mal unies, recouvertes d'un drap d'or, pour nous servir de l'expression de celui que lord Byron appelle un

glorieux tyran (*). Le voyage de Georges IV en Irlande, n'a malheureusement produit aucun de ces bienfaits qu'il est si honorable pour les rois de laisser tomber sur leurs traces. L'Irlande attend un avatar plus heureux!)

I.

Oui, il n'est que trop vrai, ils ne sont plus, les grands hommes de l'ère si courte et si brillante de ses espérances,... époque de régénération où quelques années de gloire consolèrent la Liberté de plusieurs siècles de douleur. — Ils ne sont plus ceux qui ne la trahirent pas, ne la foulèrent pas aux pieds, et ne se contentèrent pas de verser des larmes sur elle.

II.

Il est vrai que les chaînes des catholiques retentissent sur ses haillons. La forteresse de Dublin est encore debout, si son sénat n'existe plus; et la famine qui habite ses rochers d'où la liberté est bannie, étend ses dévastations jusqu'à ses rivages désolés, —

III.

Ses rivages désolés, où le malheureux qui s'exile

(*) « Avec quelle impertinence
« Parle des dieux ce maraud! »
s'écriera peut-être le lecteur qui ne ferait pas attention que la maison de Brunswick n'occupe le trône d'Angleterre que par une usurpation. Walter Scott lui-même a cru souvent à la légitimité des Stuarts.

(*Note de l'éditeur.*)

s'arrête un moment avant de fuir une patrie chère encore à son cœur; des larmes tombent sur sa chaîne, alors même qu'elle se détache de ses mains; car la prison qu'il quitte est le lieu de sa naissance.

IV.

Oui! Innisfaël (*), hurle tes acclamations et grossis le cortége de celui qui s'annonce comme un rédempteur! que tes orateurs fatiguent leur imagination pour trouver des phrases capables de chatouiller son orgueil. Ce n'est pas ainsi que ton Grattan faisait parler son ame indignée sur la liberté réclamée et refusée toujours.

V.

Gloire éternelle à toi, Grattan! ô le meilleur des mortels! toi dont le cœur était si simple, — toi si sublime par ton talent. — Doué de tout ce qui manquait à Démosthènes, son supérieur ou son rival dans tout ce qu'il possédait comme toi, —

VI.

Tu avais l'art d'Orphée pour adoucir les êtres les plus farouches..., et le feu de Prométhée pour embraser le monde; la tyrannie elle-même t'écoutait, silencieuse ou émue, et la corruption reculait comme foudroyée par tes seuls regards.

(*) *Innisfaël*, ou *Erin*, pour l'Irlande.

VII.

Hélas! notre sujet nous rappelle. — Revenon
despotes et aux esclaves, à ces banquets servis p
famine ..., à ces réjouissances que célèbrent de
times torturées! La vraie liberté seule peut dc
un accueil cordial, tandis que l'esclavage ne fa
délirer, quand une semaine de *saturnales* a re
sa chaîne.

VIII.

Orne et dore ton palais de toute la splendeu
tice que pourront te fournir les débris de ta fo
(comme un banqueroutier cherche à cacher sa
par d'apparentes profusions). — Voici, voic
maître, Erin!... Baise la trace de ses pas; bé
en reconnaissance des bienfaits que tu implor
vain de lui!

IX.

Et si la liberté que tu désespères d'obten
arrachée enfin au consentement de tes tyra
l'idole d'airain trouve que sa base est d'argile
dra-t-il lui savoir gré d'un don que la terreur et
litique le forcent d'accorder, et que les monarqu
cèdent jamais que comme des loups abando
leur proie?

X.

Mais que son nom ne soit pas le seul objet d
culte! regarde le Séjan qui paraît à sa droite, —

propre Castlereagh; n'oublie pas qu'il est un de tes enfants (*) ! — le misérable qu'on n'avait encore nommé qu'avec des malédictions et d'ironiques outrages.

XI.

Jusqu'à ce que cette île que la honte de lui avoir donné le jour devrait faire rougir, comme si le sang qu'il a fait verser dans sa terre natale la couvrait encore, se montre fière de ce reptile qui rampait naguère sur son sol, et pour prix de ses meurtres l'accueille avec des acclamations et des sourires.

XII.

Ministre impuissant, qui n'a pu obtenir un seul rayon du génie de l'Irlande! — à qui le ciel a refusé l'imagination, la mâle énergie, et la flamme sacrée de ses vrais enfants; — lâche qui pourrait bien la laisser douter qu'elle ait donné naissance à un être si vil.

XIII.

Si l'Irlande est en effet sa mère, qu'elle ne répète plus son vieux proverbe si vanté, qui dit qu'aucun reptile ne peut naître dans Érin! Voyez ce serpent au sang glacé, qui, gonflé de venin, réchauffe ses replis dans le sein d'un roi.

(*) On sait que le marquis de Londonderry était Irlandais.

XIV.

Éclate en acclamations, mère de Grattan, vide les coupes, assieds-toi aux banquets, flatte tes maîtres! Oh, Érin! combien tu étais déja avilie par le malheur et la tyrannie, lorsque ton accueil fait aux tyrans vient de te plonger dans un abîme plus profond encore de honte et d'infamie!

XV.

Ma voix, mon humble voix, il est vrai, s'éleva en faveur de tes droits (*); mon vote d'homme libre fut donné pour te rendre libre; mon bras (faible il est vrai) s'armerait volontiers pour ta cause; et mon cœur, ce cœur devenu presque insensible, battrait encore pour toi.

XVI.

Oui, je t'aimais, quoique tu ne sois pas ma terre natale; j'aimais tes fils; j'ai connu parmi eux de nobles cœurs et des ames magnanimes; je versai des larmes sur ces généreux patriotes qui ne sont plus; — mais je ne les pleure plus comme autrefois.

XVII.

Car ils sont heureux de reposer aujourd'hui loin

(*) Lord Byron avait parlé à la chambre des pairs sur la question des catholiques.

de nous, ton Curran, ton Grattan, ton Shéridan (*), qui tous, pendant des années, furent tes chefs dans cette lutte d'éloquence, et qui honorèrent ta chute s'ils ne la retardèrent pas.

XVIII.

Oui, ils sont heureux dans leur froide tombe de Westminster (**), leurs ombres ne peuvent tressaillir au bruit de tes acclamations : les pas des trafiquants d'esclaves, et des lâches qui se prosternent aux genoux des despotes, ne s'imprimeront pas sur le sol sacré qui couvre le dépôt de leurs cendres non souillées par le contact des fers.

XIX.

Jusqu'à ce jour j'avais envié la gloire de tes fils et de ton rivage! Quoique leurs vertus soient affaiblies,

---

(*) Nous avons déja fait connaître Grattan dans une note de l'avant-propos qui précède les onze derniers chants de *Don Juan*. Shéridan, poète, auteur dramatique et orateur, est plus connu que Grattan, qui ne fut son rival qu'en éloquence. Curran fut un avocat distingué, souvent éloquent, et quelquefois un peu forcé.

Le parlement d'Irlande, aujourd'hui supprimé, a fourni à celui d'Angleterre d'autres orateurs remarquables. Burke aussi fut Irlandais.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Les amis de Grattan lui élevèrent, par souscription, un mausolée à l'abbaye de Westminster.

(*Note du traducteur.*)

et que la liberté t'ait abandonnée, il est quelque chose de si ardent, de si sublime dans le cœur d'un fils d'Innisfail, que j'envie encore la gloire... de ceux qui ne sont plus!

XX.

Ou si quelque chose peut effacer pour une heure mon mépris d'une nation si servile, qui, foulée aux pieds comme un reptile, ne s'est pas redressée pour menacer au moins le despotisme, c'est la gloire de Grattan, — le génie de Moore (*).

« Quel noble caractère avait ce lord Edward Fitz-
« gerald, et comme son histoire est romanesque et
« singulière! Si elle n'était pas si rapprochée de
« notre temps, elle fournirait le plus beau sujet de
« roman historique. »

« Qu'y avait-il donc de si singulier dans sa vie et « dans ses aventures? » demandai-je.

« Lord Edward, » me dit Byron, « était entré au
« service étant encore enfant. Il avait servi en Améri-
« que, où il fut laissé pour mort sur le lieu du com-
« bat, à une bataille rangée (je ne me souviens plus
« laquelle), et porté sur la liste des morts. Trouvé
« sur le champ de bataille quand on emporta les bles-
« sés, il se rétablit chez un Américain, qui lui prodi-

(*) Il faut rendre à Thomas Moore une justice : quelques-unes de ses mélodies sont une éloquente protestation en faveur de la liberté irlandaise.

(*Note de l'éditeur.*)

gua tous les soins qu'exigeaient ses blessures; il fut rendu à sa famille comme échappé du tombeau.

« A son retour en Angleterre, il se livra entièrement aux devoirs de son état, et à l'étude de la « tactique militaire; il obtint un régiment.

« La révolution française éclata, et avec elle la « flamme de la liberté s'alluma dans le sein de notre « jeune Irlandais. Il alla à Paris en 1789, et s'y lia « intimement avec Thomas Payne; ils revinrent ensemble en Angleterre.

« Les choses en restèrent là, jusqu'à ce que, dînant « un jour à la table des officiers de son régiment, il « ordonna à la musique de jouer *Ça ira*, le fameux « air révolutionnaire. Quelques jours après, il reçut « du quartier-général une lettre qui lui annonçait que « le roi le dispensait de ses services.

« Il retourna en Amérique, où il vécut deux ans « parmi les Indiens; et, repassant encore une fois l'Atlantique, il se fixa sur ses terres, où il se livra aux « occupations d'un propriétaire, et remplit les devoirs « de magistrat. Ce fut là qu'il fit connaissance avec « les O' Connor (*). De concert avec eux, il conçut le « plan d'affranchir l'Irlande, et mit le plus grand zèle « à faire réussir cette entreprise hardie. Quand les « O' Connor furent arrêtés, lord Edward Fitzgerald « fut proscrit; et caché pendant six semaines dans les

(*) Illustres patriotes irlandais.

(*Note de l'éditeur.*)

« *Liberties of Dublin* (*), il fut à la fin trahi par « une femme (**).

« Le major Sirr et un détachement de soldats entrè- « rent dans sa chambre à coucher qu'il laissait toujours « ouverte. A la voix des troupes, il se leva sur son « séant, saisit ses pistolets; mais le major Sirr tira le « sien et le blessa. Conduit à la prison, il y mourut « de sa blessure, avant d'être traduit en jugement. « Tel fut le sort d'un homme qui avait toutes les qua- « lités du héros et du patriote. S'il eût vécu, peut- « être l'Irlande ne serait pas en ce moment une terre « d'ilotes. »

« Qu'avez-vous voulu dire, » lui demandai-je un jour, « par ce vers de Beppo :

« Some play the devil, then write a novel. »
(*Beppo.*)

(Quelques-unes font le diable, et ensuite écrivent un roman.)

« Je faisais allusion à un roman qui eut quelque « vogue, parce qu'on voulut y voir l'histoire de ma « vie et de mes aventures; quelques traits dirigés con- « tre mon caractère étaient mêlés de mensonges sans

(*) Quartier de Dublin où se trouvent beaucoup de manufactures, et habité par les ouvriers.

(**) Il s'était déguisé pour lui demander un logement. Elle le reconnut, et fut le dénoncer aux magistrats.
(*Note de l'éditeur.*)

ombre et de satires sur d'autres personnes (*). Madame de Staël me demanda si mon portrait était ressemblant; et les Allemands croient que ce n'est pas une caricature. Un de mes biographes (**) a cousu le nom, le lieu et la circonstance de la fable de Florence, et me fait jouer un rôle principal dans une certaine histoire tragique, fondée sur ce fait. Malheureusement pour mes biographes, je n'ai jamais passé, dans toute ma vie, que quelques jours à Florence, et les belles fleurs de Fiorabella (***) ne sont pas si vite arrachées ou flétries. On a cependant conclu de là que j'assassinais par instinct, et qu'il était de la nature de mon être de ne voir dans l'innocence qu'une victime à sacrifier, une proie à dévorer.

« J'imagine que cette noire insinuation tire son origine d'une de mes notes du Giaour, dans laquelle je dis que les traits d'une personne qui meurt poignardée conservent le caractère de la férocité ou de la passion qui l'agitait au moment de la mort. Un sage critique fait le commentaire suivant sur ma note. — *Ce doit être le résultat d'une observation personnelle* (****).

(*) Le roman de *Glenarvon*.

(**) Voyez, pour cette anecdote, la *Vie de Byron*, par Cosmo Gordon, publiée par M. Baudry.

(***) Héroïne de *Glenarvon*, qui meurt misérablement. (*Note de l'éditeur.*)

(****) C'est ainsi qu'un critique anglais a écrit, dans une re-

« On fait de moi, dans ce roman, un très-aimable
« personnage! La seule chose qui ne m'y soit pas
« étrangère est le fragment d'une lettre que l'on a mê-
« lée à beaucoup de fictions et de vers. Shelley m'a
« dit qu'un libraire de *Bond-Street* lui avait offert une
« assez forte somme pour compiler les notes de Gle-
« narvon et en faire une histoire; mais qu'il avait
« refusé. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« Mais si je ne me trompe pas sur la femme qui a
« écrit ce roman, j'ai vu de ses lettres qui sont
« beaucoup mieux écrites que son livre (*). Une dame
« de ma connaissance m'a dit que lorsqu'il allait être
« envoyé à la presse, elle fut menacée d'y figurer;
« mais l'histoire n'aurait servi qu'à prouver que les
« matériaux n'étaient pas authentiques, et de quelle
« manière et dans quel esprit l'ouvrage avait été
« composé.

« Je ne sais, en vérité, pourquoi je vous ai parlé de
« cette composition absurde, à laquelle je n'ai pas fait
« plus d'attention qu'aux continuelles calomnies que
« l'on n'a cessé de répandre sur mon compte dans les
« journaux, et au moyen de lettres anonymes. J'en
« ai reçu un nombre infini pendant mon séjour à Ve-

---

vue mensuelle, une complainte sur le malheur de l'auteur de *Smarra*.

(*) Miss Caroline Lamb est, je crois, l'auteur de *Glenarvon*. (*Notes de l'éditeur.*)

nise, et j'ai découvert à la fin que M. Sotheby (*) pourrait en revendiquer la plus grande partie. Ce fut dans l'accès d'humeur que me causa cette découverte, que je le fis figurer dans mon *Beppo* comme un antique rimailleur, un tatillon ennuyeux, etc. (**). Je l'ai toujours trouvé le plus insupportable des importuns, la peste du club de Hampbell, comme Edgeworth l'était du sien. Il se forma une société pour la suppression d'Edgeworth, et pour le renvoyer en Irlande. — Mais j'aurais laissé l'autre à sa petite coterie et à sa dame littéraire, et à son... — que Rogers prétendait prendre pour un vieux fauteuil, s'il ne m'avait ennuyé et fatigué par les nouvelles désagréables dont il m'importunait, et, ce qui était pire, par ses critiques et ses conseils.

« Lorsque Galignani songeait à publier une nouvelle édition de mes ouvrages, il s'adressa à Moore pour avoir quelques anecdotes sur moi, et nous eûmes l'idée de composer un recueil des aventures les

---

(*) Vétéran littéraire, parmi les écrivains de la Grande-retagne. Il a traduit avec élégance les *Géorgiques de Virgile*; est auteur de plusieurs tragédies du second ordre, et d'un oëme de *Saül*.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *A bustling Botherby.*

(*Beppo*, st. 72.)

Botherby, pour Sotheby.

(*Note de l'éditeur.*)

« plus incroyables et les plus invraisemblables pour
« amuser les Parisiens et les voyageurs. Mais je re
« fléchis qu'il y avait assez de fables toutes faites
« sans exercer notre esprit à inventer du nouveau (*).
« Vous me dites que le baron Lutzerode vous a de
« mandé quelques particularités authentiques de ma
« vie, qu'il voudrait donner dans sa traduction de
« *Caïn*, pour démentir par là les histoires que les Al
« lemands ont débitées sur moi, et auxquelles Goëthe
« lui-même (**) croit, à ce que l'on me dit. Que ne
« crivez-vous quelque chose pour le baron, Medwin?
« Je crois que vous en savez plus que personne; —
« que vous savez même *plus que n'en dit le li-*
« *vre* (***). »

« —Mon ami le baron est enthousiasmé de vous, »
lui dis-je, » et je suis sûr que vous l'aimeriez. »

« Taafe me disait l'autre jour, » répondit lord Byron,
« un trait de votre baron qui est fort noble, que vous
« ne connaissez peut-être pas, et qui m'a inspiré
« pour lui une haute estime. Son fils unique était

(*) « Le lecteur rira quand je lui dirai qu'un de mes amis « m'a assuré que les *Vers à Thyrza*, publiés avec le premier « chant de *Childe Harold*, étaient adressés par Byron à son « ours. Il n'y a rien de si méchant que la haine ne puisse in- « venter, et la sottise croire. »

(*Le capitaine Medwin.*)

(**) La fable de Florence a été citée par Goëthe lui-même comme authentique.

(***) C'est-à-dire, la vérité et au-delà.

(*Notes de l'éditeur.*)

dangereusement malade d'une fièvre maligne. Les médecins pensaient qu'une saignée pouvait lui sauver la vie. Le sang ne vint point, et le père suça la veine. L'enfant mourut, le père prit la maladie, et faillit suivre son fils au tombeau. »

« Eh bien! » dis-je, « amènerai-je le baron? »

« J'ai refusé d'aller à la cour, » répliqua lord Byron, et comme il est attaché au grand-duc, je suis forcé de ne pas recevoir sa visite. Je n'aime ni les princes ni leurs satellites; quoique le grand-due soit un tyran très-estimable, — une sorte de Léopold. Je ferai ma paix avec votre aimable ami, en lui envoyant un exemplaire de *Caïn* et un autre de *Don Juan*. Je mettrai l'empreinte de mes armes à la première page de *Don Juan*, avec la devise: *Elle vous suit partout* (*). Cela plaira à un Allemand sentimental. »

« Il y a ici, » dis-je, « une de mes connaissances qui a traduit un passage de Lamartine qui vous concerne; je vous le montrerai. Il vous compare à un aigle qui se nourrit de cœurs humains, et s'abreuve de sang, etc., etc. (**). »

(*) *Don Juan*, chant 1^er^. C'est la devise de la malheureuse Julia, quand elle écrit à Don Juan sa lettre d'adieu.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange, démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,

« Ah! nous avons ici de la poésie harmonieuse, » dit lord Byron. « Je n'ai jamais lu les *Méditations* « *poétiques;* je serais bien aise de les voir. Apportez « les-moi demain. »

Le lendemain je lui fis lire la traduction, qu'il compara avec l'original. Il dit que les vers étaient admirables, et qu'au total il les trouvait très-flatteurs pour lui (*). « Dites-le à votre ami, me dit-il, et « priez-le, de ma part, de faire mes compliments à « M. de Lamartine, et de lui dire que je le remer- « cie de ses vers. »

« Harrow, » dit un jour lord Byron, « a été la pépi- « nière de presque tous nos hommes d'État du mo- « ment. »

« Je suis surpris, » lui dis-je, « que vous n'ayez ja- « mais eu l'ambition de vous montrer comme eux sur « le théâtre politique. »

« Je ne prends pas, » répondit-il, « beaucoup d'in- « térêt à notre politique intérieure. Je n'ai pas ce qu'il

---

J'aime de tes concerts la sauvage harmonie!
. . . . . .
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine;
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
. . . . . .
. . . . . .

(*) Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs, etc.

faut pour faire ce que vous appelez un politique, « et ne me serais jamais mis d'aucun parti (*). Je « n'aurais pris aucune part aux petites intrigues de « cabinet, ou aux intrigues encore plus misérables des « hommes de parlement, pour arriver au pouvoir. De « tous nos hommes d'État, Castlereagh est presque « le seul que j'aie attaqué; c'est le seul que je déteste « cordialement, et contre lequel je ne cesserai de di- « riger les traits de ma haine politique.

« Je n'ai parlé que deux fois dans la Chambre, et j'ai fait peu d'effet. On m'a dit que ma manière de parler n'était pas assez *digne* pour la Chambre des pairs, et convenait plutôt à celle des communes. Je crois que c'était un discours à la Don Juan. Les deux occasions où j'ai parlé à la Chambre furent, la première, au sujet de l'émancipation des catholiques (**), et l'autre, sur quelques affaires de Manchester.

(*) « The consequence of being of no party
« I shall offend all parties. Never mind. »
(*Don Juan*, ch. IX, st. 5.)

« Je ne suis d'aucun parti; c'est le secret de les offenser tous : — N'importe ! »

(**) Une personne présente à la séance dans laquelle lord Byron parla, pour la première fois, sur l'émancipation des catholiques, m'a dit que les pairs quittèrent leurs places, et formèrent un cercle autour de lui; ce qui prouve, du moins, l'intérêt qu'il excita. Quelqu'un essaya le même style, le lendemain, dans la chambre des communes; mais il échoua.

« Peut-être que si je n'avais jamais voyagé, que si « je n'avais jamais quitté l'Angleterre, jeune encore, « mes vues auraient été plus bornées. Elles s'étendent « au bien de l'espèce humaine, du monde entier. Peut- « être la situation dégradée du Portugal et de l'Espa- « gne, la tyrannie des Turcs en Grèce, celle du « gouvernement autrichien à Venise, l'avilissement « des esprits dans les états du pape (sans parler de « l'Irlande), ont-ils contribué à m'inspirer l'amour « de la liberté. Il n'est pas un Italien qui se fût plus « réjoui que moi de voir une constitution établie de « ce côté-ci des Alpes. J'ai éprouvé pour la Romagne « ce que l'on sent pour sa patrie; j'aurais risqué ma « vie et ma fortune pour elle, comme je puis encore « le faire pour la Grèce (*). Je suis devenu citoyen « du monde.

« Il n'y a pas d'homme à qui je porte autant d'en-

(*) « I will war, at least in words,
« (And — should chance so happen — in deeds)
« With all who war with thought, etc., etc. »
. . . . . .
Nation.

« Je combattrai, en paroles du moins (et — si l'occasion « s'en présentait — en action), ceux qui font la guerre à la « pensée; — or, des ennemis de la pensée, les plus cruels « sont et furent toujours les tyrans et leurs sycophantes. Je ne « sais qui sortira vainqueur de cette lutte; si je possédais une « telle prescience, elle ne détruirait en rien ma haine franche « contre tout despotisme, n'importe chez quel peuple. »
(*Don Juan*, ch. IX, st. 24.)

« vie qu'à lord Cochrane. Son entrée à Lima, que « je trouve annoncée dans le journal d'aujourd'hui, « est un des plus grands évènements du moment. Ma- « vrocordato aussi (que vous connaissez si bien), « rappelle les beaux jours de la Grèce. Le patriotisme « et la vertu ne sont pas tout-à-fait éteints. »

Je lui dis que je ne croyais pas qu'il eût jamais fait de plus beaux vers que son invocation à la Grèce, commençant par

« Land of the unforgotten brave (*) ! »

« J'aimerais à pouvoir me dire que j'ai ajouté « une étincelle à la flamme (**), » reprit lord Byron. « J'aime la Grèce, et prends le plus grand intérêt à « la guerre qu'elle fait pour conquérir sa liberté. »

Je lui dis que je n'aimais pas le ton de l'ode de Lambrino; qu'elle était décourageante.

« Ce chant, » dit lord Byron, « a été composé il y a « déja plusieurs années, quoiqu'il ne soit publié que « d'hier. Les temps sont bien changés depuis. J'ai « bien changé d'opinion moi-même; je pense bien

---

(*) Terre des braves qui n'ont pas encore été oubliés !

(**) « But words, are things, etc. »

(*Think.*)

« Mais les mots sont des choses; et une petite goutte d'encre « tombant, comme la rosée, sur une pensée, produit ce qui « fait penser des milliers et peut-être des millions d'hommes. »

(*Don Juan*, ch. III, st. 88.)

« différemment de la cause, du moins de son succès. « Je regarde la Morée comme affranchie. Elle a plus « à craindre de ses amis que de ses ennemis (*). Que « l'on écarte les Vandales de la Morée ; ils y feraient « comme les Goths. »

« Que pensez-vous de la puissance ottomane, » lui demandai-je, « et de la manière de combattre des « Turcs ? »

« — Les Turcs ne sont pas un ennemi à mépriser, « comme bien des gens le supposent. Ils ont fait la « guerre à la Russie, ou plutôt la Russie leur fait la « guerre depuis le règne de Pierre le Grand, et quelle « perte importante avaient-ils faite jusqu'à ces der- « niers temps? En 1788, les Turcs ont remporté une « victoire sur les Autrichiens, et ils furent sur le point « de faire prisonnier l'empereur d'Autriche, quoiqu'il « eût une armée de quatre-vingt mille hommes.

« Les Turcs nous ont battus en Égypte, et firent « prisonnier un de nos généraux. Leur manière de « combattre n'est pas sans danger pour leurs ennemis. « Leur cavalerie charge presque aussi bien que la « nôtre, et elle est mieux montée ; ils conduisent mieux « leurs chevaux. Voyez l'arabe que monte le prince « turc que nous avons ici !

« Les Turcs divisent leur cavalerie en compagnies « de soixante hommes; chaque compagnie a un éten-

(*) Ce qui s'est passé récemment, dans l'Archipel grec, donne à cette phrase l'air d'une prophétie.

(*Note de l'éditeur.*)

« dard ou un drapeau. Ils arrivent, déchargent leurs « carabines, sont remplacés par une autre compa- « gnie, et ainsi de suite. Ils ne chargent qu'en troupe, « comme nos escadrons qui se suivent de près. »

« Je vous l'ai rappelé l'autre jour, » lui dis-je; « vous « avez dit dans *Childe Harold* que les Grecs auraient « à combattre seuls, à s'affranchir eux-mêmes. C'était « votre temps prophétique; Voltaire et Alfieri ont eu « le leur, et Goldsmith lui-même a eu le sien. »

Shelley, qui était présent, fit la remarque suivante: « Les poètes répètent quelquefois des mots dont ils « ne connaissent point la puissance; ils sont le trom- « pette qui sonne la charge, et qui ne sent pas ce « qu'elle inspire. »

« En quelle année, » lui demandai-je, « avez-vous « écrit ce vers?

« Will the Frank or Muscovite — assist you?
« — No! »

« Le Franc et le Moscovite vous aideront-ils? Non. »

— « Dans le cours de l'année 1811. L'ode du 3^e « ch. de *Don Juan* fut composée à cette époque. J'ai « exprimé les mêmes sentiments dans une des stro- « phes (*).

« Je vais vous faire part d'un plan que je roule « dans ma tête. J'ai un grand désir d'aller en Grèce.

(*) Ne vous fiez pas aux Francs pour conquérir votre liberté. C'est dans l'épée, c'est dans le courage de vos propres citoyens qu'est la dernière espérance de la liberté.

« Gamba (*) veut être de la partie. Je ne quitterai,
« cependant, l'Italie qu'avec un passe-port et des pleins-
« pouvoirs du gouvernement grec. J'ai le dessein de
« lui écrire; cela prendra du temps. — D'ailleurs, la
« Guiccioli (**)...

« Ma sœur, » dit-il, « m'a envoyé une mèche des che-
« veux de Napoléon, qui sont d'un beau noir. Si Hunt
« était ici, nous aurions une demi-douzaine de son-
« nets sur cette mèche de cheveux. C'est un présent
« précieux; mais mylord Carlisle serait d'avis que je
« ne dois point l'accepter. Je remarque dans les jour-
« naux quelques vers de sa seigneurie, qui conseille
« à lady Holland de ne pas accepter la tabatière que
« Napoléon lui a léguée, de peur que l'horreur et le

(*) Le frère de Thérèse.

(**) J'ai entendu reprocher à lord Byron d'avoir abandonné la comtesse Guiccioli. Son frère accompagnant lord Byron en Grèce, et ses dépouilles mortelles en Angleterre, il me semble que le reproche est assez peu fondé. L'état de trouble dans lequel se trouvait la Grèce, ne permettait pas qu'elle s'embarquât avec lui; et la confiscation des biens du comte Gamba et son âge avancé rendaient la fortune de la comtesse et ses soins nécessaires à cet homme respectable. Il a fallu toute l'influence de lord Byron auprès de l'envoyé d'Angleterre, et sa propre garantie, pour protéger les Gamba à Gènes. Mais sa maison même cessa d'être un asyle pour eux, et ils furent bannis des états sardes, un mois avant qu'il ne quittât Livourne, d'où, après avoir fait les provisions nécessaires à son voyage, il dirigea sa fatale course vers la Morée.

meurtre ne s'en échappent toutes les fois qu'elle l'ouvrira. C'est une idée très-ingénieuse de mon cousin, je l'en félicite. »

Lord Byron me lut la première stance, en souriant son ordinaire.

« Lady, reject the gift, etc., etc. »

« Milady, rejetez le présent, etc., etc. »

t il nous récita, quelques minutes après, la parodie uivante :

« Lady, accept the box a hero wore,
« In spite of all this elegiac stuff.
« Let not seven stanzas written by a bore,
« Prevent your ladyship from taking snuff. »

« Milady, acceptez la boîte que porta un héros ; acceptez-la « en dépit de toute cette admonition élégiaque. Il ne faut pas « que sept stances, composées par un sot, empêchent votre « seigneurie de prendre du tabac. »

« Quand mon cher parent, » dit lord Byron, « renon- « cera-t-il à faire des vers? Je crois que de toutes les « manies, celle d'être auteur est la plus incurable. Il « devrait avoir appris, et cela depuis long-temps « (mais l'expérience n'apprend rien aux hommes), « qu'il s'était mépris sur le *forté* de son talent. Quel- « qu'un composa une épigramme dans laquelle il y « avait quelque logique, à l'occasion de deux choses « que sa seigneurie fit le même jour : — une sou- « scription de mille livres sterling, et un pamphlet à « six sous. Ce pamphlet était sur l'état du théâtre, et

« le prix était un peu haut. Je me ressouviens de l'é-
« pigramme.

« Carlisle subscribes a thousand pounds
« Out of his rich domains ;
« And for a six pence circles round
« The produce of his brains.
« 'Tis thus the difference you may hit
« Between his fortune and his wit.

« Carlisle souscrit mille livres sterling du produit de ses
« riches domaines ; et, pour six sous, il donne le produit de
« son cerveau. Vous pouvez faire la différence qui existe entre
« sa fortune et son esprit. »

« Un homme qui veut être poète ne doit faire et
« ne devrait avoir fait toute sa vie que des vers (*). —
« Voilà Shelley qui a plus de poésie en lui qu'aucun
« homme vivant ; et s'il était moins mystique, s'il con-
« sentait à ne pas composer des utopies et ne voulait
« pas s'ériger en réformateur, son droit à être placé
« au nombre des poètes et des meilleurs, serait certai-
« nement reconnu de tout le monde. Je disais l'autre
« jour ce que je pense de lui, et tous ceux que la
« bigoterie n'aveugle pas en auront la même opinion.
« Ce qu'il a écrit à dix-sept ans est bien plus extraor-
« dinaire que ce que Chatterton (**) écrivit à cet âge. »

(*) Ce cher et noble parent fut une des victimes de la satire des Poètes anglais et des Critiques écossais.

(**) Le *Gilbert* anglais, mort de misère quand son talent précoce avait déja pris un essor élevé.

(*Notes de l'éditeur.*)

Une question de prosodie fut mise sur le tapis. On emanda quel était le mètre le plus facile dans notre ıngue.

« Ou plutôt quel est le moins difficile, » dit lord By-›n; « il me semble que c'est là la question. J'ai parlé de la fatale facilité du mètre de huit syllabes (*). La stance de Spencer (**) est difficile, parce qu'elle ressemble au sonnet, et qu'il faut que le dernier vers ne soit pas médiocre. Les deux vers rimés sont encore plus difficiles, car le second vers, ou un vers sur deux, doit être bon. Mais le vers blanc est le plus difficile de tous, parce qu'il faut que chaque vers soit bon. »

Je fis la remarque qu'il vaudrait autant dire qu'un omme pour être poète ne doit pas faire autre chose.

Dans une promenade du soir, la conversation tomba ar hasard sur les deux *Revues* rivales (***).

(*) Préface du *Corsaire*.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Qui a neuf vers.

(***) *The Edinburgh Review*, et *The Quarterly Review*. Celle Édimbourg, la plus ancienne, est écrite dans l'esprit de l'opsition, et la Revue de trimestre dans le sens du ministère. éditeur en chef de la *Revue d'Édimbourg* est M. Jeffrey, et elui de la *Revue trimestrielle*, M. W. Gifford, auteur de la *aviad* et la *Mœviad*, poëmes satiriques; il est aussi éditeur les œuvres de *Ben Jonson* et de *Massinger*.

(*Note de l'éditeur.*)

« Je ne sache pas, » dit lordByron, « que deux hom-
« mes aient été traités d'une manière aussi infâme
« que Shelley et Keats. Si j'avais su que Milman était
« l'auteur de l'article sur la *Révolte d'Islam*, je n'au-
« rais jamais parlé de *Fazio* comme d'une pièce esti-
« mable : je ne sais pas trop même pourquoi je lui
« ai fait cette galanterie. En conséquence des per-
« sonnalités honteuses de cet article et d'un autre
« numéro de la *Revue de Trimestre*, on se permet
« de critiquer amèrement Shelley. Son nom se trouve
« accouplé à tout ce qui est avilissant : il n'en est pas
« moins un des hommes les plus aimables et les plus
« estimables que je connaisse. Je suis intimement lié
« avec lui depuis bien des années, et chaque année
« mon estime pour lui augmente.

« A en juger par Milman, la religion chrétienne
« serait une assez mauvaise religion pour faire un
« poète, et ne serait pas très-bonne pour personne.
« Son siège de Jérusalem est un *centon* de Milton.
« Son style n'est qu'une imitation du style de l'homme
« qu'il critique le plus. On a *fait mousser* (*) Milman
« outre mesure. Il est redevable de ces éloges extrava-
« gants à Heber (**). Ces messieurs de la Revue de

(*) *Puffed up.* Si l'expression française est un peu triviale, elle rend assez bien le terme anglais. Elle est d'ailleurs recommandée aux journalistes.

(**) R. Heber. C'est, je crois, le député d'Oxford, homme érudit et plein de goût, mais qui a des amis.

(*Notes de l'éditeur.*)

« trimestre (*) *chatouillent* les uns et les autres pro-
« digieusement.

« Quant à Keats, quoique je ne fasse pas un très-
« grand cas de ses poésies, je n'envie pas l'homme,
« quel qu'il soit, qui l'a attaqué et tué. Excepté ces
« deux vers de Dryden :

« On his own bed of torture let him lie
« A fit garbage for the hell-hound infamy. »

« Non, laisse-le languir sur son lit de torture,
« Qu'à sa propre infamie il serve de pâture.

« — Je ne connais point de vers plus mordants
« que ceux d'Adonaïs (**), ou de plus touchants que
« l'élégie entière (***)

« Keats étant mort, nous pouvons parler de lui. Je

(*) « Scratch one's another's back. »

(**) Poëme élégiaque, composé par Shelley, à la mémoire de Keats.

(*Note de l'éditeur.*)

(***) Lord Byron faisait allusion aux vers suivants :

ADONAIS.

« Expect no heavier chastisement from me,
« But ever, *etc.*, *etc.* »

« N'attends pas de moi un châtiment plus rigoureux ; mais
« sois toujours libre dans ta saison de distiller ton venin, quand
« tu en seras trop rempli. Le remords et le mépris de toi-même
« s'attacheront à toi ; la honte brûlera ton front de Caïn : tu
« trembles ; eh bien ! tu ne cesseras de trembler comme un
« mâtin sous le bâton qui le châtie. »

« me dispute toujours avec *le serpent* (nom qu'il « donnait à Shelley) sur le mérite de Keats, et je « ne conçois pas ce qu'il trouve de divin dans cette « idole des poètes badauds (*). Je demande à Shel- « ley pourquoi il n'écrit pas dans son style, et ne se « met pas de l'école *de cet homme divin*. Il en revien- « dra un jour, comme moi, à admirer Pope, et à « croire que *sa boucle de cheveux enlevée* et ses « *Sylphes* valent cinquante *Endymions* (**), avec « leurs faunes et leurs satyres. Je me rappelle avoir « lu quelque part dans Keats, que les fleurs ne s'épa- « nouiraient pas, les feuilles ne bourgeonneraient pas, « si l'homme et la femme ne se donnaient pas des « baisers. Comme cela est sentimental! »

J'observai qu'*Hypérion* (***) était un beau morceau qui prouvait le génie poétique de Keats.

« Hypérion! Un homme qui aurait un diamant « pourrait donc se croire riche! Hypérion, ma foi! « Hypérion et le satyre (****).

« Il y a un beau vers de lord Thurlow que j'ai l'in- « tention d'emprunter quelque jour, » ajouta lord Byron, regardant du côté du couchant, qui brillait de l'or des derniers rayons du soleil.

(*) Nom donné par le *Blackword Magazine*, à Hunt, Keats et compagnie.

(**) Titre du poëme de Keats, critiqué par la *Revue*.

(***) Fragment de Keats.

(****) Hypérion est le fragment d'une épopée mythologique. (*Notes de l'éditeur.*)

« And all that gorgeous company of clouds. »

« Et cette resplendissante assemblée de nuages. »

« Croyez-vous qu'on me soupçonnera de l'avoir « pris à lord Thurlow? »

Je lui parlais de Lalla Rookh, et il me dit :

« Moore n'aimait pas à m'entendre dire que je n'es- « saierais jamais de décrire les mœurs et l'aspect d'un « pays que je ne connaîtrais pas. Sans cette condition-là « il est presque impossible que le tableau soit vrai. Le « capitaine Ellis demanda un jour à Moore s'il avait « jamais été en Perse. S'il y avait été, il n'aurait ja- « mais rendu son Parsis (*) coupable de la profa- « nation qu'il lui fait commettre. C'était un *irlan-* « *disme* (**) de faire mourir un Guèbre dans le feu. »

Je lui dis que j'avais lu les *Lusiades*, et quelques autres poëmes de Camoëns; et je lui demandai pourquoi lord Strangford appelait ses beaux sonnets des traductions.

« Parce que, » dit lord Byron, « il écrivait pour avoir « une place au Brésil, et qu'il ne savait pas un mot « de portugais quand il commença. »

« — On a soupçonné Moore d'avoir aidé lord Strang-

(*) Mot synonyme de Guèbre. Voyez le poëme des *Adorateurs du feu*, dans *Lalla Rookh*.

(**) Moore est Irlandais.

(Notes de l'éditeur.)

« ford. Cela est-il vrai? Qu'en pensez-vous, mylord?»

« — On m'a dit que non. Ils sont très-liés. Lors-« que Moore se trouva embarrassé après son affaire « des Bermudes, dans laquelle on s'est si mal conduit « à son égard, lord Strangford lui offrit cinq cents « livres sterling, que Moore refusa. Il a trop d'indé-« pendance dans le caractère pour contracter des « obligations. Je ne connais personne que je voulusse « servir avec autant de zèle que Moore.

« *La famille Fudge* (*) me plaît autant qu'aucun « de ses autres ouvrages. Douglas Kinnaird et moi « lui donnâmes l'épître qui est à la fin de l'ouvrage, « et qu'il a mise en vers. Elle avait été écrite à Big-« Ben, par le garde-du-corps (**), après la bataille « de Waterloo. Toute spirituelle qu'est la lettre de « Moore, elle est bien au-dessous de l'original. *Dou-« bled the mounseers in brass* (***), n'est pas une « expression aussi énergique que celle dont s'était

(*) C'est la correspondance burlesque d'une famille d'espions que Castlereagh envoie en France. Voyez la *Notice sur Thomas Moore*, en tête de la traduction de *Lalla Rookh*.

(*Note du traducteur.*)

(**) C'est une lettre en style de boxeur, adressée par le fameux Tom Cribb à Big-Ben, sur l'*Inconvenance de maltraiter un ennemi vaincu.*

(***) Tuer par douzaines les monsieurs (les Français) en bronze, pour dire sans doute les cuirassiers.

Les commentateurs sont fort embarrassés par le style du *Boxiana.*

(*Notes de l'éditeur.*)

« servi notre héros. — Tout le mérite de *l'allitéra-*
« *tion* est perdu.

« Moore est du petit nombre des écrivains qui sur-
« vivront au siècle dans lequel il a été si bien appré-
« cié. Ses Mélodies irlandaises iront à la postérité avec
« la musique. Le poëme et la musique dureront au-
« tant que l'Irlande, ou que la musique et la poésie. »

Je pris congé de lord Byron, le 15 de mars, pour aller passer quelques semaines à Rome. Peu après mon départ de Pise, il arriva une aventure fâcheuse, dont on a donné des versions différentes. Le *Courrier Français* en publia la relation suivante :

« Un officier supérieur alla chez lord Byron il y a
« quelques jours. Une altercation très-vive, dont on
« ignore la cause, eut lieu entre cet officier et le
« poète anglais. Les menaces de l'officier devinrent si
« violentes que le domestique de lord Byron courut
« au secours de son maître. Une lutte s'en suivit, dans
« laquelle le domestique porta un coup de poignard
« à l'officier, qui expira sur-le-champ. — Le domes-
« tique a pris la fuite. »

Ce fut un des rapports qui circulèrent à Rome, auquel je fus obligé un jour de donner un démenti formel. La vérité ne peut être mieux établie qu'en faisant connaître les dépositions qui furent reçues par le gouverneur de Pise, et dont on m'envoya des copies, que j'ai encore en ma possession.

Elles portent que :

« Lord Byron, accompagné du comte Gamba, du capitaine Hay, de M. Trelawney, et de M. Shelley,

revenait de faire sa promenade ordinaire à cheval, le 21 mars 1822, et était peut-être à un quart de mille de la porte Piaggia, quand un cavalier, en uniforme de hussard, se précipita au grand galop au milieu de ces messieurs, et heurta violemment l'un d'eux. Choqué de cette brutalité, lord Byron poussa à lui, et les autres le suivirent pour rejoindre le hussard. Lord Byron lui demanda quelle avait été son intention en l'insultant de cette manière. Pour toute réponse le hussard se répandit en injures grossières: sur quoi lord Byron et un de ses compagnons offrirent leurs cartes sur lesquelles étaient leurs adresses, et s'en retournèrent du côté de la ville. Le hussard suivit, vociférant des menaces, tenant la main sur son sabre, disant qu'il le tirerait, comme il avait souvent fait, et pour un bon usage. Lord Byron et ses amis étaient à dix pas de la porte Piaggia; l'altercation continuait toujours, lorsqu'un soldat d'artillerie cria au hussard : Pourquoi ne les arrêtez-vous pas? commandez-nous de les arrêter! Alors le hussard en donna l'ordre à la garde qui était à la porte : Arrêtez, arrêtez-les! cria-t-il en continuant toujours ses gestes menaçants, et faisant usage d'un langage plus injurieux et plus insultant, s'il est possible.

« En entendant donner l'ordre de l'arrêter, lord Byron poussa son cheval, et un de ses amis en fit autant. — Ils parvinrent à se faire jour à travers les soldats, qui coururent à leurs mousquets et à leurs baïonnettes, pendant que l'on fermait la porte sur les autres et sur le courrier, qui était le plus en avant.

« Deux soldats, le sabre à la main, saisirent la bride du cheval de M. Trelawney, tandis que le hussard l'attaquait avec fureur, et lui donnait plusieurs coups de sabre; les soldats le frappaient en même temps sur les cuisses. Il était, ainsi que tous ses compagnons, sans armes, et il demanda à ce furieux par quelle raison il se conduisait de la sorte; le hussard ne répondait que par des coups de sabre.

« M. Shelley reçut sur la tête un coup qui le jeta à bas de son cheval. Le capitaine Hay voulant parer le sabre avec une houssine qu'il avait au lieu de fouet, elle fut coupée en deux, et il fut blessé au nez. Le courrier fut aussi blessé de plusieurs coups que lui portèrent le hussard et les soldats. Enfin le hussard prit le chemin du quai de l'Arno à toute bride.

« En arrivant à son palais, lord Byron donna ordre à son secrétaire d'aller informer la police de ce qui se passait, et ne voyant point venir ses compagnons, il tourna bride, et reprit la route de la porte Piaggia. Il rencontra en chemin le hussard, qui vint à lui, et lui dit: « Êtes-vous satisfait? » Lord Byron qui ne savait rien, ou presque rien de ce qui s'était passé, répondit: « Non, je ne le suis pas! Quel est votre nom? » — Le brigadier Masi, dit-il. Un domestique de mylord vint à cet instant, et saisit la bride du cheval du brigadier. Lord Byron lui ordonna de la quitter. Le brigadier piqua son cheval, et se jeta au milieu de la foule rassemblée devant le palais Lanfranchi, où, d'après sa déposition, il fut blessé (et où l'on a trouvé

son schakos, mais il ne sait ni comment, ni par qui. On déposa encore que le capitaine Hay était obligé de garder sa chambre à raison de la blessure qu'il avait reçue, et que le courrier avait craché le sang du coup qu'il avait dans la poitrine, ainsi que le constata la déposition des chirurgiens. »

Il y eut aussi une déposition faite par M. James Crawfort, qui disait que le *dragon* allait tirer son sabre contre lord Byron, si le domestique ne l'avait arrêté, et que le signor major Masi avait été jeté à bas de son cheval, lorsqu'il galopait, en quittant le palais Lanfranchi. Lord Byron et ses domestiques étaient très-éloignés de là au moment où cela arriva.

Il paraît que le signor major Masi fut blessé d'un coup de fourche, et il fut en danger pendant quelque temps; mais on n'a jamais su par qui il avait été blessé. Un des domestiques de la comtesse et deux autres de la maison de lord Byron furent arrêtés et envoyés en prison. La police soupçonna qu'étant Italiens et très-attachés à leur maître, ils l'avaient vengé (*); mais aucune preuve ne justifia ce soupçon.

Pendant tout le temps que dura l'instruction, la

(*) Lord Byron était le meilleur des maîtres, et l'on peut dire, adoré de ses domestiques. Sa bonté s'étendait à leur famille. Il aimait qu'ils eussent leurs enfants avec eux. Je me rappelle qu'un jour, comme nous entrions dans le vestibule, en revenant de notre promenade, nous rencontrâmes le fils de son cocher, un enfant de trois ou quatre ans, qu'il prit dans ses bras, et à qui il donna une pièce de dix paules.

maison de lord Byron fut assiégée par les dragons du régiment du signor major Masi; et ils menaçaient d'enfoncer les portes; mais on était trop bien gardé en dedans pour redouter l'attaque. Lord Byron sortit, deux jours après, à l'ordinaire, pour faire ses promenades à cheval.

« Ce n'est pas la première fois, » dit-il, « que ma « maison a été une *Bender*, et ce ne sera peut-être « pas la dernière (*). »

Tous les domestiques de lord Byron furent bannis de Pise, et les comtes de Gamba, père et fils, reçurent l'ordre de sortir de la ville.

On conseilla aussi à lord Byron de quitter Pise; et la comtesse ayant accompagné son père à Livourne, il l'y rejoignit bientôt après, et passa six semaines à Monte-Nero. Une nouvelle persécution contre les Gamba le fit revenir à Pise. Ils reçurent l'ordre de sortir des États toscans dans quatre jours; et quand ils furent embarqués pour Gènes, la comtesse et lui vinrent habiter ensemble, pour la première fois, le palais Lanfranchi, où Leigh Hunt et sa famille étaient déja établis.

18 Août 1822. —La mort de Shelley me ramena à Pise : en y arrivant (**), j'appris que lord Byron était

(*) Faisant allusion à Charles XII, se défendant contre les Turcs à Bender.

(*Note du traducteur.*)

(**) Voyez, ci-après, la *Notice sur Shelley*.

allé au bord de la mer pour assister à la cérémonie des funérailles, et remplir les derniers devoirs de l'amitié.

Nous arrivâmes sur la plage, à un endroit marqué par un tronc desséché de sapin, près duquel était une hutte solitaire, couverte en roseaux. Le lieu était convenable pour le tombeau du poète. Quelques semaines auparavant, nous avions dirigé notre promenade, lord Byron, Shelley et moi, vers ce site, que je suis allé encore revoir plus d'une fois. On découvrait un magnifique horizon sur la plaine tranquille et azurée de la Méditerranée, avec les îles d'Elbe et de Gorgone. Le yacht de lord Byron était à l'ancre et au large; de l'autre côté s'étendait un désert immense de sables incultes, entrecoupés çà et là de touffes de taillis courbés par les brises de la mer, et arrêtés dans leur croissance par la nature aride et sèche du terrain. Des tours carrées sont placées à des distances égales le long de la côte, afin d'empêcher la contrebande et de mettre à exécution les lois sur la quarantaine. La vue, de ce côté, est bornée par une chaîne immense des Alpes italiennes, qui sont particulièrement remarquables par leur aspect volcanique et varié à l'infini. Le marbre blanc de leurs sommets les ferait prendre pour des monts couronnés de neige.

Un groupe extraordinaire formait le premier plan de ce tableau. Lord Byron et Trelawney étaient debout au-dessus du bûcher, avec quelques soldats de la garde; et Leigh Hunt, à qui sa sensibilité nerveuse ne permit pas de voir de plus près cette scène, restait dans le fond du carrosse. — Les quatre chevaux

étaient près de tomber par l'intensité du soleil de midi. Le calme de tout ce qui nous environnait était rendu encore plus sensible par le cri aigu d'un seul courlis, qui, attiré peut-être par le corps, voltigeait autour du bûcher, et s'en approchait tellement qu'on aurait pu le frapper avec la main, mais il était si peu effrayé qu'on ne pouvait le chasser. En regardant le corps, lord Byron dit :

« Ce vieux mouchoir de soie noire a mieux con-
« servé sa forme que ce corps humain. »

A peine la cérémonie funèbre fut-elle terminée que lord Byron, agité du spectacle dont il venait d'être témoin, essaya d'en effacer l'impression par son divertissement favori. Il se déshabilla et alla rejoindre son *yacht*, qui était à quelques milles. La chaleur du soleil et une transpiration interceptée lui donnèrent une fièvre, qu'il sentit venir avant de sortir de l'eau. La fièvre devint plus forte avant qu'il arriva à Pise. Aussitôt qu'il fut rentré dans son palais, il fit préparer un bain chaud.

« J'ai été très-sujet à la fièvre, » dit lord Byron,
« et celle-ci ne m'inquiète pas le moins du monde.
« Elle cédera à mon remède ordinaire, un bain. »

Le lendemain matin, il était parfaitement rétabli. Quand j'entrai chez lui, je le trouvai dans le jardin, assis à l'ombre de quelques orangers avec la comtesse. Ils sont maintenant toujours ensemble; il ne quitte point la maison. Il l'appelle sa *Piccinina* (*), et lui

(*) *Piccinino, a* (petit, petite), sa petite.

donne toutes les épithètes diminutives qui sont si douces dans la langue italienne. Ses attentions et ses tendres égards pour la Guiccioli ont été invariables. Une constance de trois ans prouve qu'il n'est pas si difficile, qu'on pourrait le supposer, à une femme d'esprit de le fixer. Dans le fait, il n'est pas d'homme plus facile à conduire; mais on ne le tyrannise pas. Il n'est pensif et triste que lorsqu'il parle de Shelley et de Williams. Il me dit qu'il n'avait pas fait de voyage dans son *yacht* depuis leur mort, et qu'il était dégoûté des parties sur l'eau.

« Hunt est ici avec moi, » dit lord Byron. « Je vais « vous dire comment j'ai fait sa connaissance.

« Il était en prison quand il reçut une des pre- « mières visites que je lui ai faites. Je me rappelle que « lady Byron était avec moi dans la voiture; je la fis « attendre plus long-temps que je n'aurais cru à la « porte de la prison du Banc du Roi.

« Quand l'esprit de parti fut porté à une espèce « de rage contre moi, Hunt fut le seul éditeur de jour- « nal, le seul homme de lettres, qui osa dire un mot « en ma faveur. Je serai toujours reconnaissant de la « manière dont il s'est conduit en cette occasion. Il y « avait de la générosité à ne pas reculer devant l'idée « qu'il était le seul à prendre ma défense.

« Shelley et moi nous avons meublé un apparte- « ment pour lui dans mon palais; il l'occupe en ce « moment. Je crois vous avoir parlé d'un plan que nous « avions conçu dans son intérêt. Son but principal, en « quittant l'Angleterre, était d'établir un journal litté- « raire, dont nous n'avons pas encore arrêté le nom.

« J'ai promis de contribuer à l'établissement du « journal, et j'en ferai, dans l'occasion, un moyen de « publication pour quelques poëmes. Par exemple, « je me propose de traduire l'Arioste (*). Il y a long- « temps que Tom Moore m'a vivement sollicité de « rompre avec Hunt, Shelley et compagnie; mais je « me suis engagé; et, quand j'aurais de l'éloignement « pour le projet de Revue, je ne voudrais pas trom- « per les espérances de Hunt. Il a une famille nom- « breuse; il a entrepris un long voyage après avoir « éprouvé une longue suite de persécutions.

« Moore me dit qu'on lui a proposé d'être des nô- « tres, mais qu'il a refusé. Vous voyez que je ne puis « me tirer de la nasse. Nous ne sommes pas encore « décidés sur le nom que nous donnerons au journal. « Nous en avons déja rejeté une demi-douzaine.

« Hunt eût été un poète distingué (car il a de l'i- « magination et de la sensibilité), si les circonstan- « ces n'avaient pas nui à son talent. Il a été élevé à « l'école des Habits-Bleus (**), et jusqu'à ces derniers « temps il n'avait pas perdu de vue le clocher de

---

(*) Lord Byron avait commencé aussi la traduction du *Morgante Maggiore*, de Pulci.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) École entretenue aux frais de la cité de Londres. Il n'y a que les fils des citoyens de Londres qui y soient admis. Ils portent une soutane bleue, boutonnée jusqu'à la ceinture, et dont le bas ressemble à un jupon. Ils ont une ceinture de cuir, et portent des bas jaunes.

(*Note de l'éditeur.*)

« Saint-Paul. Quelle éducation pour un poète! Il a « cependant son école et un grand nombre de disci- « ples. Un de mes amis appelle le *Rimini* (*) de Hunt, « *Nimini Pimini;* et son *Foliage*, *Follyage* (**). Peut- « être a-t-il fait *une chute en montant dans les ar-* « *bres des Hespérides* (***). Mais son *Rimini* a beau- « coup de mérite. Je ne connais point d'ouvrage dans « lequel il y ait autant de belles choses *gâtées* que « dans *Rimini.* »

« Depuis que vous m'avez quitté, Medwin, j'ai sérieu- « sement pensé à m'embarquer pour l'Amérique; et « lorsque les Gamba eurent ordre de quitter les États « toscans, j'ai été sur le point d'aller visiter le seul « pays où la liberté ait un sanctuaire.

« Depuis que je voyage, j'ai reçu beaucoup de po- « litesses des Américains (****); j'ai connu, entre autres,

(*) Poëme sur Françoise de Rimini.

(**) Age de Folie.

(***) Épigraphe du poëme intitulé *Foliage.*

Climbing trees in Hesperids.

(*Notes de l'éditeur.*)

(****) J'ai vu une lettre adressée par lord Byron à M. Church, consul américain, quelques mois après, dans laquelle il parle de la Grèce.

« Les relations, disait-il dans cette lettre, sont si contra- « dictoires, quant au meilleur moyen de fournir des secours « aux Grecs, que j'ai cru sage de porter avec moi tout l'argent « que j'ai, et de prendre des crédits plutôt que de les em-

« le capitaine d'une frégate des États-Unis, qui était « dans la rade de Livourne, et j'ai dîné quelquefois « à bord de sa frégate. Il m'a offert de me conduire « en Amérique; je lui demandai le temps d'y réflé- « chir, et finis par refuser, ne voulant pas renoncer « à mon projet grec.

« Une fois débarqué en Amérique, je ne l'aurais « pas sitôt quittée : j'aurais bien pu m'y établir, car « je ne retournerai jamais en Angleterre. A la mort « de lady Noël, je crus que je serais forcé de m'y « rendre (et j'ai été tenté d'y aller dans une autre « circonstance que vous connaissez); mais j'écrivis « à Hanson que je préférerais faire tous les sacrifices.

« Les attentions polies du capitaine américain con- « trastent fort avec la conduite qu'a tenue avec moi « le capitaine d'un sloop de guerre de notre marine, « qui fit baisser la flamme de mon yacht. Ils auraient « pu avoir quelques égards pour le nom du grand

---

« ployer en objets qui pouvaient être superflus, ou n'être pas « nécessaires : je leur porte quelques provisions. Nous ne sa- « vons ici que ce que nous disent quelques réfugiés, qui me « paraissent songer principalement à leurs intérêts privés. Les « informations qui me sont venues d'un agent du comité, gen- « tilhomme anglais, qui est parti dernièrement pour la Grèce, « sont jusqu'ici d'une nature favorable; mais il n'était pas en- « core arrivé au siége du gouvernement provisoire, et j'attends « avec impatience des avis ultérieurs.

« Un Américain a plus de droits que personne de suggérer « aux autres nations le moyen d'obtenir cette liberté qui fait « la gloire de sa patrie. »

« navigateur (*). En temps de paix, et dans un port « libre, il ne pouvait y avoir d'excuse pour une pa- « reille insulte. J'écrivis au capitaine une lettre un « peu vive, et j'appris avec plaisir que son premier « lieutenant avait agi sans ses ordres, et tandis qu'il « était à terre; mais ce qui était fait, était fait.

« Comme vous voyez, je ne puis aller nulle part « sans être persécuté. Je vais à Gènes dans quelques « jours. »

« J'ai presque achevé une autre pièce, » me dit lord Byron, « que j'appellerai *Verner;* le sujet est « tiré du *Kruitzner* de miss Lee. Il y a de belles cho- « ses dans les *Canterbury-Tales* (**); mais il n'y en « a que deux qui soient de miss Harriet; les autres « sont de sa sœur, et bien inférieures.

« Aucun roman de Scott n'est, selon moi, meilleur « que *The Germans Tale* (***); je l'ai admiré dans « mon enfance, et je l'aime toujours. Je me souviens « que cette histoire m'affecta beaucoup. Je pensais « toujours à la pauvre miss Lee qui s'était détruite

(*) L'amiral Byron, grand-père de lord Byron. J'ai entendu plus d'une fois dire, par Byron, que Campbell l'avait nommé dans les Plaisirs de l'Espérance, *The Pleasures of Hope.*

(**) Par les miss Lee, deux sœurs. Voyez la préface de *Werner.*

(***) Tel est le premier titre de *Kruitzner* dans la collection de miss Lee.

(*Notes de l'éditeur.*)

« elle-même. J'étais encore fort jeune quand je com-
« posai quelques scènes d'une pièce dont Kruitzner
« m'avait fourni le sujet. Je m'en rappelle parfaite-
« ment en ce moment plusieurs vers.

« *Vathek* (*) est un autre roman que j'ai admiré
« de très-bonne heure. Vous pouvez vous rappeler
« que, dans le *Siége de Corinthe*, j'en ai emprunté
« un passage copié presque littéralement (**). —
« Aucun Français ne peut croire que *Vathek* ait été
« écrit par un étranger. L'auteur n'avait que dix-sept
« ans quand il le composa. Que pensez-vous de *la*
« *Caverne d'Éblis*, et du *Portrait d'Éblis* lui-
« même? c'est là de la poésie. Je mets, pour le mé-
« rite littéraire, *Vathek* à côté de *Paul et Virginie*,
« malgré la différence qui existe entre ces deux
« ouvrages; je le mets à côté de *l'Homme Sensible*
« de Mackensie, et de son *La Roche*, dans le Mi-
« roir (***). »

(*) Lord Byron a déja beaucoup vanté ce roman de M. Beckford dans les notes du *Giaour*.

(**) There is a light cloud by the moon.....

« Vois ce nuage rapide et léger qui va passer sur la lune; si,
« lorsqu'il aura cessé de voiler l'orbe argenté de son ombre, ton
« cœur n'a pas changé, alors Dieu et l'homme seront vengés.
« Ton destin ici-bas sera terrible; et plus terrible encore l'éter-
« nité qui t'attend après cette vie. »

(*Le Siége de Corinthe.*)

(***) *Essais de Morale*, etc., dans le genre du *Spectateur*.

(*Note de l'éditeur.*)

Lord Byron avait composé *Werner* en vingt-huit jours, et un acte entier d'un seul trait; il y avait à peine quelques corrections dans le manuscrit; j'en ai retenu un passage qu'il me répéta, et qui me paraît tout-à-fait à la manière de *Shakspeare*.

« Aux sons de l'horloge, j'ai compté six heures, « comme une sentinelle d'avant-poste; cette voix du « temps qui abrège nos jouissances à chaque instant. « Quoiqu'elle annonce la joie, quoiqu'elle sonne pour « la fête du mariage, chaque coup de la cloche est le « signal d'une espérance de moins et de la mort de « l'amour pour qui la jouissance est un tombeau; « tandis que si elle tinte pour le trépas d'un parent « depuis long-temps accablé par l'âge, elle résonne « comme un écho joyeux à l'oreille de ses fils avi- « des (*). »

— « Que peut-on attendre, » lui dis-je, « d'une « pièce en cinq actes, composée en vingt-huit jours? »

— « J'ai l'intention, » dit lord Byron, « de dédier « *Werner* à *Goëthe*, que je considère comme le plus « grand génie de ce siècle. J'avais écrit à Murray de « lui dédier un autre de mes ouvrages: il a prétendu « que ma lettre, qui en contenait l'ordre, était arrivée « trop tard. L'ouvrage que je voulais dédier à Goë- « the, était plus digne de lui que celui-ci (**). »

(*) « . . . . . Four,
« Five. — Six hours, etc.
(*Werner*, scène III, acte 3.)

(**) Lord Byron sentait lui-même qu'entraîné par le vif sen-

« Tout ce qui concerne Goëthe excite singulièrement ma curiosité. J'aime à croire qu'il y a quelque analogie entre nos caractères et nos écrits. Je prends tant d'intérêt à lui, que j'ai offert de donner cent guinées pour une traduction de ses Mémoires, pour mon usage (*). Shelley m'en a quelquefois expliqué des passages. Il m'a paru qu'il est très-superstitieux, et qu'il croit à l'astrologie, ou plutôt qu'il y croyait, car il était fort jeune quand il a écrit la première partie de sa vie. Je donnerais tout au monde pour pouvoir lire *Faust* dans l'original. J'ai pressé cent fois Shelley de le traduire; il me répondait que le traducteur de *Wallenstein* (**) était le seul homme vivant qui pût hasarder de traduire *Faust;* qu'il avait écrit à Coleridge à ce sujet, mais en vain;

---

timent d'une lecture qui avait charmé sa jeunesse, il avait cru un moment composer une pièce, tandis qu'il ne faisait presque que dialoguer un roman. *Werner* est le plus faible de ses drames. Il y a cependant une belle morale dans cet ouvrage, comme dans la Nouvelle de miss Lee.

(*Note de l'éditeur.*)

(*) Ils ont été traduits en anglais et en français; mais les traducteurs n'ont pas respecté toutes les longueurs de ces Mémoires.

(**) Voyez le jugement de sir Walter Scott sur cette traduction, dans les *Lettres de Paul*, tome II.

(*Notes de l'éditeur.*)

« — pour traduire *Faust*, il faut penser comme « *lui* (*). »

— « Comment expliquez-vous le premier vers? » lui dis-je :

« The sun thunders through the sky. »
« Le soleil retentit dans le ciel (**). »

— « Goëthe parle, » répondit lord Byron, « de la « musique des sphères dans le Ciel, où, comme dans « Job, se passe la première scène. »

« Pendant votre absence, » me dit lord Byron, « j'ai « vu Hobhouse; il a passé quelques jours avec moi. « C'est le plus ancien et le meilleur ami que j'aie. « Que de choses nous avons vues ensemble! Notre « amitié date de Cambridge. Nous étions tous deux « en même temps à l'université; nous menions le « même genre de vie à Londres, et depuis nous avons « voyagé ensemble une grande partie des années 1809, « 1810 et 1811 (***). Il a assisté à mon mariage, et

(*) Ce *pronom* est-il là pour Goëthe, pour Faust, ou pour Coleridge? M. Medwin a mis le *he* en italique.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) *Raphaël:* — « Le soleil poursuit la carrière que tu lui as « tracée : impétueux comme le tonnerre, il s'élance; l'harmonie « des sphères l'accompagne et retentit dans l'espace. »

(*Traduction des Théâtres Étrangers.*)

(***) En Albanie, en Grèce, etc. Voyez les notes de *Childe Harold.*

« il ne me quitta pas après *ma séparation* en 1816.
« Nous étions ensemble à Venise, et nous allâmes visiter
« Rome en 1817. J'ai composé la plus grande partie
« de *Childe Harold* lorsque j'étais avec lui, et par re-
« connaissance je ne pouvais faire moins que de lui
« dédier le poëme entier. J'avais dédié le premier
« chant à une des plus belles petites créatures, encore
« enfant, que j'aie jamais vues : lady Charlotte Har-
« leigh était ma Ianthé (*).

« La dissertation de Hobhouse sur la littérature
« italienne est bien supérieure à ses notes sur *Childe*
« *Harold*. Peut-être entendait-il les antiquités mieux
« que Nibbe, et qu'aucun *cicerone;* mais l'érudition
« est un peu déplacée où il en fait preuve. Shelley
« donnait dans l'autre extrême; il n'a jamais fait une
« note.

« Hobhouse a le cœur excellent. Il s'évanouit à la
« nouvelle que j'étais mort en Grèce. Il fut extrême-
« ment affecté de la mort de Matthews. — Homme
« bien au-dessus de l'*Invalide* (**), vous m'en avez

(*) C'est elle qu'à son retour d'Orient, il appelait une ravissante *Peri* de l'Occident.

(*Note de l'éditeur.*)

(**) Le premier Matthews est l'ami que Byron célèbre à la fin du deuxième chant de *Childe Harold.*

Le second est un révérend docteur qui a voyagé rapidement, *pour sa santé,* en Italie et en France. Il a tout vu avec la mauvaise humeur d'un malade. Entre autres traits galants pour les Françaises, il prétend qu'on obtient tout d'une femme de Paris, pourvu qu'on sache s'y prendre *d'une certaine ma-*

« souvent entendu parler. Le tribut que j'ai payé à sa « mémoire était peu digne de lui, et j'ai bien faible- « ment exprimé ce que je ressentis à sa perte. »

On pourrait demander : — quand lord Byron trouvait-il le temps d'écrire? On fit la même question un jour à madame de Staël : « *Vous ne comptez pas « sur ma chaise à porteurs*, » dit-elle.

Je suis souvent avec lui du moment qu'il se lève jusqu'à deux ou trois heures, et après d'aussi longues séances il doit avoir besoin de repos; mais il prouve, le lendemain matin, qu'il n'a pas été oisif. Quelquefois, en arrivant, je le trouve à son secrétaire. Tout en écrivant il cause, ou bien il quitte la plume pour jouer au billard jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller prendre l'air. Il peut toujours reprendre son sujet où il en était resté, et le continuer comme s'il n'avait pas été interrompu. Il a le talent d'un *improvisatore*. La netteté de ses manuscrits (je ne parle pas de l'écriture) étonne autant que la perfection de tout ce qu'il écrit. Il y a des pages entières où l'on ne trouve pas

---

nière. Le pauvre homme a intitulé son livre : *Voyage d'un Invalide*.

En revanche, nous avons un grave conseiller, M. Cottei, qui compare *les Anglais en Voyage* à des dieux qui daignent visiter la terre.

(*Note de l'éditeur.*)

une rature, et il ne change pas un vers dans les nouvelles éditions de ses ouvrages. Je ne crois pas qu'il en ait relu aucun après avoir corrigé la dernière épreuve imprimée; cependant il n'en oublie pas un mot, et, dans le fait, il n'oublie jamais rien de ce qu'il a lu.

Je n'ai jamais trouvé d'homme dont la conversation fût aussi brillante, d'autant plus, qu'il ne cherche pas à briller. Ses idées arrivent sans effort, sans qu'il ait besoin de réfléchir, comme dans ses lettres. Il ne recherche point les expressions, ni les mots; il ne cache rien, ne demande point le secret. Il dit tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a fait, et comme s'il désirait que tout le monde le sût. Il ne cherche point à pallier ses erreurs. Comme il est laconique, la prolixité des autres lui donne de l'impatience. Il redoute les longues histoires, et répète rarement celles qu'il a déja contées. S'il a entendu une histoire qu'on lui répète, il arrête le conteur en lui disant : « Vous m'avez dit cela, » et il la finit pour vous avec une bonne humeur charmante.

Il n'aime point les discussions, et ne discute jamais pour avoir raison. Il donne à chacun l'occasion de prendre part à sa conversation; il a l'art de l'amener sur des sujets qui puissent fournir quelque chose à dire à la personne avec laquelle il cause. On ne voit jamais l'auteur. Il se pique d'être homme du monde, et de bonne compagnie. Il est inépuisable en anecdotes sur la vie et le caractère des personnes de notre temps.

En tout il est toujours dans les extrêmes. Parcimonieux dans les petites dépenses; prêt à donner sa fortune pour la cause des Grecs; réduisant un jour son écurie, recueillant le lendemain toute une famille dans son palais, ou donnant mille livres sterling pour un yacht (*); dînant pour quelques paules quand il est seul, et donnant à ses amis des dîners somptueux.

Nil fuit unquàm sic impar sibi.

Je vois avec peine qu'il est tombé dans une sorte d'indolence. Il a presque renoncé à ses promenades à cheval, et ne mange presque plus; il a beaucoup maigri, et ses digestions sont pénibles. Afin de se soutenir, il boit, peut-être, trop de vin, et de sa boisson favorite, le genièvre, dont il consomme maintenant près d'une pinte tous les soirs.

Il me disait avec gaieté :

« Pourquoi ne buvez-vous pas, Medwin? le ge-
« nièvre mêlé avec de l'eau est la source de toutes
« mes inspirations. Si vous buviez autant que moi,
« vous feriez des vers aussi bons que les miens : soyez
« certain que c'est le véritable Hippocrène. »

Je me séparai de lord Byron le 28 août; je le quit-

(*) Il le revendit trois cents livres sterling, et ne voulut point laisser aux matelots leurs jaquettes. Il offrit un jour à Hay de parier qu'il vivrait avec soixante livres sterling par an.

tai avec un vif regret, et avec une tristesse qui semblait être un pressentiment. Il faisait des préparatifs de voyage pour Gènes, où il se rendit quelques jours après mon départ.

On me pardonnera, je l'espère du moins, de présenter au public une notice de son caractère, tracée par un ami qui me l'envoya quelques semaines après la mort de cet homme célèbre, et à laquelle j'adaptai pour épigraphe les deux vers grecs suivants (*).

Ἑσπὴρ μὲν λαμπεις ἐνὶ ζωοῖσιν Ἑῷος,
Νὸν δὲ θανὼν, λάμπεις Ἑσπέρας ἐν φοιμένοις.

« Né dans l'aristocratie, je suis naturellement aris-« tocrate par le caractère (**), » disait lord Byron. Plusieurs vers des Heures de loisir (*the Hours of idleness*), et particulièrement des Adieux à Newstead (*the Farewell to Newstead*), prouvaient qu'il avait été fier de ses ancêtres; mais c'était leurs exploits

(*) Note des *Deux Foscari*.

(*Notes de l'éditeur.*)

(**) Le passage suivant, que j'ai lu dans une vie inédite d'Alfiéri, pourrait s'appliquer à lord Byron.

« Dès son enfance, tous les symptômes d'un caractère fier, « indomptable et mélancolique se manifestèrent. Taciturne et « tranquille ordinairement, mais quelquefois très-causeur, « très-vif, et presque toujours dans les extrêmes; — obstiné « et rebelle à la force, très-soumis aux avis donnés par amitié, « contenu plutôt par la crainte d'être grondé, que par toute « autre chose; inflexible quand on voulait le prendre à rebours: « — tel il fut dans ses jeunes années. » —

qu'il chantait; et quand il parlait du pavillon de son yacht qu'il fut obligé de baisser, il dit qu'on aurait dû respecter le descendant du grand navigateur (*).

Dès son enfance, lord Byron montra une indépendance de caractère qu'une longue minorité et une *éducation toute maternelle* ne firent que fortifier. Il était vif et violent par tempérament, mais il ne gardait ni colère, ni humeur. Ne pouvant souffrir de remontrance, il était trop fier pour descendre à se justifier quand il avait raison, ou pour convenir qu'il avait eu tort. Cependant, c'était l'homme le moins opiniâtre du monde, le plus disposé à recevoir la conviction, quand on la lui présentait; et le plus accessible aux conseils (**), quand ils étaient dictés par l'amitié, ou avaient pour motif l'attachement et l'estime.

Quoiqu'il n'approuvât point la politique extérieure de l'Angleterre, il était loin d'être révolutionnaire. La meilleure preuve qu'il savait apprécier la constitution de sa patrie, c'est qu'il aurait voulu la voir

---

(*) L'amiral J. Byron.

(**) « De tous les amis de lord Byron, sir Walter Scott était « celui qui avait le plus d'influence sur lui. La vue de l'écriture « de sir Walter le mettait en bonne humeur pour toute la jour- « née. Il jeta au feu un poëme que Shelley n'avait pas goûté. « Pour se prêter au goût du public, il renonça à écrire pour le « théâtre. Il n'avoue pas sa soif de renommée; mais il en est « tout aussi avide que Voltaire et Rousseau : le commérage « même de cette petite ville le tourmente. »

(*Extrait d'une lettre écrite de Pise.*)

transplantée sur le continent et dans le monde entier; ses premiers et ses derniers vœux ont été pour la Grèce, pour sa liberté et son indépendance.

Ainsi que Pétrarque, peut-être, un amour malheureux le fit poète. Vous connaissez mon enthousiasme pour lui. Je le regarde comme le Michel-Ange de la poésie : il visait au sublime et à l'effet plutôt qu'au fini; il flattait l'amour-propre de ses admirateurs en leur laissant quelque chose à achever. Si l'œil ne peut pas toujours suivre le vol d'aigle de son génie, c'est la faute de notre faible vue et d'un optique borné. Il faut un esprit particulièrement organisé pour pénétrer et sonder la profondeur de sa métaphysique. Ce que j'admire dans la hardiesse de ses idées, c'est le sentiment de sa propre force qui parle dans tous ses ouvrages. Il m'a dit que quand il écrivait, il ne savait point ce qui allait venir après, et ne s'en inquiétait guère (*). C'est là de la véritable inspiration poétique.

« Quel est le plus bel ouvrage de lord Byron? » J'ai souvent entendu débattre cette question, et donner tour à tour la préférence à *Childe Harold*, à *Manfred*, à *Caïn*, au *Corsaire*, et même à *Don Juan*. C'est, du moins, la preuve de la facilité de son talent, et qu'il a réussi dans tous les styles. Mais je ne me propose pas d'entrer dans un examen critique de ses ou-

(*) *Note or text*, etc. — « Note ou texte, je ne sais jamais « le mot qui suit celui que j'écris. »

(*Don Juan*, ch. IX, st. 41.)

vrages. On a déja publié un écrit sur le caractère de la poésie de lord Byron (*).

On a appelé l'école de lord Byron l'*École satanique de la poésie.* C'est une de ces dénominations qui n'ont jamais été données et qui ne sont accueillies que par l'inimitié particulière.

Aux yeux de lecteurs superficiels ou prévenus, lord Byron a pu paraître confondre le vice et la vertu; mais s'il a jeté du ridicule sur l'espèce humaine en général, il n'a dirigé ses traits que sur l'hypocrisie, les petits intérêts, les intrigues et les cabales méprisables de notre temps. Personne ne respectait plus que lord Byron la liberté, dont émanent toutes les vertus sociales. Ses ouvrages ont tous pour but d'exalter et d'ennoblir la dignité de l'homme et de la nature humaine. Une action généreuse, le souvenir du patriotisme, les sacrifices personnels, le désintéressement, lui causaient les plus sublimes émotions, lui inspiraient les plus brillantes pensées et les plus belles images. Son indignation contre la tyrannie, la corruption et le vice, tombaient comme la foudre sur la tête du coupable. Ne cherchons donc plus la cause de la haine politique et des inimitiés particulières qui l'ont assailli. Mais en dépit de la politique, en dépit des personnalités, sa force s'accroissait par la persécution; et, livrant ses adversaires au mépris et à

(*) Je faisais allusion aux Lettres de sir E. Bridges (*sir E. Bridges' Letters*), publiées en octobre 1824.

(*Note du capitaine.*)

la moquerie, il obtenait les applaudissements qu'il dédaignait de solliciter.

Il n'était pas parfait? Non, sans doute! mais combien y a-t-il d'hommes plus parfaits que lord Byron? Combien peu il y en a qui aient fait dans leur vie plus de bien et moins de mal que lui!

— « Sa carrière, trop courte, a été brillante et glorieuse. »

Et l'on peut inscrire sur sa tombe, comme sur celle de Raleigh :

« Vous qui de ses erreurs rappelez la mémoire,
« Gardez-vous d'oublier ses nombreuses vertus;
« S'il est quelque tache à sa gloire,
« Il fut mortel : que voulez-vous de plus? »

On pourra juger de l'admiration qu'avait excitée lord Byron en Allemagne, par la lettre suivante que je viens de recevoir du célèbre et respectable Goëthe, qui, à l'âge de soixante et quinze ans, conserve toute la chaleur de son ame, et tout l'éclat de son immortel génie.

« Weymar, 16 juillet 1824 (*).

« On paraît désirer quelques détails sur les relations qui ont existé entre lord Noël Byron, hélas!

(*) Nous croyons devoir prévenir que nous traduisons sur la traduction anglaise cette lettre de Goëthe.
(*Note du traducteur.*)

qui n'est plus, et Goëthe, qui par son âge semblait devoir le précéder dans la tombe; en peu de mots tout sera dit:

« Le poète allemand, qui, depuis sa jeunesse, a pris l'habitude de peser avec soin et impartialité le mérite des hommes célèbres des temps anciens et de ses contemporains, dans la persuasion que cette connaissance ne pouvait que lui être utile à lui-même, a dû fixer son attention sur lord Byron; et ayant vu l'aurore de son grand et précoce talent, il en a suivi les progrès durant sa brillante carrière.

« Il était facile de remarquer que l'estime du public pour son talent poétique augmentait progressivement à mesure que ce talent se perfectionnait. L'intérêt entretenu par tant d'ouvrages qui se succédaient rapidement, aurait été une source de jouissances délicieuses et sans mélange pour ses amis, si des passions ardentes et le mécontentement de soi-même, funestes à l'énergie d'une imagination sublime et qui embrassait tout, n'avaient jeté une sorte de nuage sur une existence dont un caractère naturellement noble semblait devoir garantir le bonheur.

« Son admirateur d'Allemagne, ne voulant pas, cependant, porter un jugement précipité, étudiait avec la plus scrupuleuse attention, les vicissitudes de sa vie et l'activité de son talent poétique; l'intérêt qu'il éprouvait était d'autant plus vif qu'il ne trouvait rien à comparer à un tel homme dans les siècles passés, et qu'il ne se sentait pas capable de calculer toutes les révolutions d'un astre aussi excentrique dans son cours.

« Le poète allemand et ses occupations ne restèrent pas inconnues au poète anglais. Celui-ci lui donnait les preuves non équivoques de son attention par ses propres ouvrages, et en lui adressant des salutations amicales par l'intermédiaire de plus d'un voyageur.

« Je fus agréablement surpris en recevant par cette voie indirecte l'original d'une dédicace de la tragédie de *Sardanapale*, écrite dans les termes les plus flatteurs pour moi, avec la prière de permettre qu'elle fût imprimée avec l'ouvrage.

« Le poète allemand, dans sa vieillesse, se connaissant bien, et connaissant bien ses ouvrages, ne pouvait réfléchir qu'avec reconnaissance et avec défiance aux expressions de cette dédicace; il ne pouvait y voir que le tribut généreux d'un génie supérieur, non moins original dans le choix de ses sujets qu'inépuisable dans les formes dont il les revêtait; il ne se trouva point désappointé lorsque, après des délais multipliés, *Sardanapale* parut sans la préface. Il se sentait réellement déja heureux de posséder un *Fac simile* lithographié, auquel il attachait un grand prix (*).

« Il paraît cependant que le noble lord n'avait pas renoncé à son projet de donner à son contemporain, à son compagnon en littérature, un témoignage éclatant de ses intentions amicales; la tragédie de Werner en est une preuve extrêmement précieuse (**).

(*) Goëthe ne dit pas quelle était cette lithographie.

(**) Dédiée à Goëthe. Voyez une note précédente.

« On devait naturellement s'attendre à ce qu'ayant reçu d'un homme aussi célèbre une marque de courtoisie aussi inespérée (preuve d'un caractère parfaitement aimable, et témoignage d'autant plus précieux qu'il est bien rare dans ce monde), le vieux poète allemand essaierait d'exprimer le sentiment de reconnaissance dont il était pénétré.

« Mais l'entreprise était si grande, et chaque jour elle semblait devenir si difficile! — Car que dire d'un homme dont l'imagination était inépuisable et pour laquelle les mots connus ne suffisaient pas (*)?

« Mais lorsque, dans le printemps de 1823, un jeune homme aimable, M. S...., m'apporta, de la main de cet estimable ami, une lettre de recommandation, et lorsque, peu de temps après, le bruit se répandit que le noble lord allait consacrer ses grands talents à une noble et périlleuse entreprise, je n'eus plus d'excuse pour différer, et je lui adressai ces stances composées à la hâte :

I.

« (**) Un mot amical succède rapidement à un autre, des régions du Midi à celles du Nord. Douce communication qui nous appelle aux plus nobles

(*) Il y a ici un peu d'emphase germanique; nous avons adouci l'expression.

(**) Ces strophes ont été imitées en vers anglais par le capitaine Medwin.

(*Notes du traducteur.*)

pensées, libres par nos ames, quoique enchaînés matériellement!

II.

« Comment moi, qui si long-temps ai suivi sa brillante carrière, comment lui dirai-je de si loin des paroles d'amitié? à lui qui a combattu son propre cœur, son cœur si long-temps en guerre contre le sort et les ennemis les plus invétérés?

III.

« Puisse-t-il être heureux, ou qu'il croie du moins l'être! Que les Muses qu'il chérit bannissent tous ses chagrins; puisse-t-il se juger lui-même comme je le juge! »

« Ces vers arrivèrent à Gènes après le départ de cet excellent ami. Mais ramené par les vents contraires, il débarqua à Livourne, où les épanchements de mon cœur lui parvinrent la veille de son départ de ce port, le 28 juillet 1823; il trouva le moment de me faire une réponse remplie d'idées sublimes et de sentiments divins, que je garderai comme un témoignage inappréciable d'amitié, parmi les papiers les plus précieux que je possède.

« Quelles émotions de plaisir et d'espérance cette lettre excita en moi! Par la mort prématurée de son noble auteur, elle est devenue une relique inestimable, et une source de regrets impossibles à exprimer; car elle aggrave le deuil général pour moi, qui anti-

cipais le succès de sa noble entreprise, le bonheur de voir ce noble génie de notre siècle — et d'embrasser cet ami dont j'étais fier, couronné de lauriers dont l'humanité n'aurait pas à gémir.

« Mais je suis consolé par la conviction que sa patrie se réveillera tout d'un coup; qu'elle écartera et oubliera à jamais, comme un songe trompeur, les préventions, les haines de parti, les injustices, les calomnies dont il a été assailli. — Que les fautes de Byron fussent le résultat de sa nature, ou des temps où il a vécu (écueils contre lesquels les hommes les plus sages ont tant de peine à lutter); sa patrie, je l'espère, proclamera enfin qu'elles n'ont été que passagères, fugitives, et que l'éclat qu'il a répandu sur elle sera éternel. Une nation qui peut justement se glorifier de tant de fils fameux, placera Byron à côté de ceux qui ont rendu si célèbre le nom d'Albion. »

La notice suivante, ayant quelque rapport à lord Byron, ne paraîtra pas déplacée à la suite des conversations que je viens de rapporter.

« — Percy Bisshe Shelley, après avoir passé son enfance jusqu'à l'âge de treize ans dans une pension, fut envoyé au collége d'Éton. Il y montra un caractère très-bizarre; il ne prenait aucune part aux amusements des écoliers; il était réservé et mélancolique, cherchait la solitude et n'avait que peu d'amis. Il ne se distingua point à Éton; il avait un grand mépris pour les vers latins modernes, et il étudiait tout au-

tre chose que les exercices de la classe. Il est à présumer que la lecture des ouvrages allemands lui donna cet esprit romanesque qu'il montra de bonne heure, et qu'il a toujours conservé. A l'âge de quinze ans, il publia deux romans à la Rosa-Matilda (*), intitulés *Lystrozzi* et le *Rossicrucien*, qui ne parurent point être les productions d'un enfant de cet âge, et dont on parla beaucoup; les journalistes les condamnèrent comme immorales. Il fit aussi de grands progrès dans la chimie. Il disait souvent que rien ne lui fit autant de plaisir que la découverte, que la terre, le feu et l'eau n'étaient pas des *éléments*: mais avant de quitter Éton, il faillit perdre la vie par une explosion qui eut lieu pendant qu'il faisait une expérience, ce qui le dégoûta un peu.

Il se livra alors à la métaphysique, et malheureusement, puisa dans l'école des modernes philosophes français les notions de matérialisme dont elle est infectée. Avant d'aller à l'université d'Oxford, il avait entretenu une controverse théologique avec un dignitaire de l'église anglicane; il lui écrivait sous le nom d'une femme. A la fin de son second *terme* à l'université, il publia un pamphlet sous le titre extravagant de *Nécessité de l'Athéisme.* Cet ouvrage n'était qu'une compilation de quelques raisonnements de Voltaire et des autres philosophes du jour; il fut

(*) École de littérateurs maniérés qui s'était formée, en Angleterre, à la fin du dernier siècle, et dont Giflord a fait parler dans la *Mœviade* et dans la *Baviade.*

assez fou pour l'envoyer aux évêques sous son nom. La conséquence naturelle de cette folie fut une citation devant les maîtres du collége, et, comme il ne voulut pas rétracter ses opinions, et qu'il se préparait, au contraire, à les soutenir contre les professeurs, il fut renvoyé de l'université (*). Il ne fut pas très-affecté de cette disgrace, qui détruisit cependant toutes ses espérances dans l'avenir, et devint si fatale à son bonheur : elle le priva de l'objet de son premier amour, et lui aliéna sa famille pour toujours.

Pendant quelque temps après cette expulsion, son père refusa de le recevoir dans sa maison ; et quand il y consentit enfin, il le traita avec une froideur si marquée, que le fils quitta bientôt une maison où il était considéré comme étranger; il alla à Londres secrètement, et partit pour Gretna-Green avec miss Westbrook. Leurs âges réunis se montaient à trente-trois ans. Ce dernier trait exaspéra le père de Shelley (**) au point qu'il cessa toute communication avec son fils. Celui-ci, après avoir séjourné quelque temps à Édimbourg, passa en Irlande : ce royaume était alors très-agité; Shelley publia un pamphlet qui eut un grand débit. Il cherchait à calmer l'esprit du peu-

(*) C'est une chose très-fâcheuse pour un jeune homme, et qui peut avoir une grande influence sur sa destinée.

(**) Sir John Shelley, baronnet, qui était de la société intime du prince de Galles.

(*Notes de l'éditeur.*)

ple; et recommandant une fermeté modérée aux Irlandais, il leur disait que ce n'était point par la révolte qu'ils obtiendraient les libertés qu'ils réclamaient.

Il parla dans le même esprit à quelques-unes des assemblées publiques avec beaucoup de facilité et d'éloquence. Il revint en Angleterre à la fin de l'année 1812, et comme il faisait, dans ce temps-là, un très-grand cas des poésies de M. Southey, il alla visiter les lacs du comté de Cumberland, où il passa plusieurs jours avec sa femme, à Keswick. Il se livra à la poésie, et après avoir médité le *Siècle de la Raison* (*), *Spinosa* et la *Justice Politique* (**), il composa sa *Queen-Mab*, qu'il envoya à tous les littérateurs connus. Il ne pouvait oublier lord Byron, qui, en parlant de ce poëme dans sa note sur *Les deux Foscari*, dit : « Je montrai *Queen-Mab* à M. So-« theby, comme un poëme dans lequel il y avait beau-« coup d'imagination et de talent. Je n'ai jamais écrit « une ligne des notes, et ne les ai jamais vues qu'im-« primées. Personne ne sait mieux que l'auteur, que « ses opinions et les miennes sur la partie métaphy-« sique de son ouvrage, diffèrent essentiellement, quoi-« que, d'accord avec tous ceux que la bassesse et la « bigoterie n'aveuglent point, j'admire la poésie de « *Queen-Mab* et des autres productions de Shelley. »

Il n'est pas inutile de remarquer ici, que, huit ou dix ans après, le poëme de *Queen-Mab* tomba entre

(*) *The Age of Reason*, de *Tom Payne*.

(**) Par Godwin.

les mains d'un fripon de libraire, qui le publia pour son propre compte. Cette publication donna lieu à des poursuites qui procurèrent à Shelley l'occasion de désavouer les opinions contenues dans cet ouvrage de sa première jeunesse.

Son mariage, dont il eut deux enfants, ne fut pas heureux, ce qui était assez facile à prévoir. En 1806, une séparation eut lieu d'un consentement mutuel, et il partit pour le continent. Il passa l'été de 1816 en Suisse; ce pays enivra son ame d'une nouvelle passion pour la nature; et il se lia d'une étroite amitié avec lord Byron à Genève : cette amitié a duré toute leur vie.

On a dit que lord Byron était redevable de la perfection de ce qu'il a écrit à la villa Diodati (le troisième chant de Childe Harold, Manfred, et le Prisonnier de Chillon), à la critique que Shelley faisait des inégalités de ces divers ouvrages, et *aux doses de Wordsworth* qu'il lui donnait, selon l'expression de lord Byron lui-même.

Dans l'automne de 1816, Shelley composa, à Come, une églogue, *Rosalind* et *Helen*, et une *Ode aux Montagnes Euganéennes*, dans laquelle il y a de grandes beautés. Il ne resta pas long-temps en Italie, lorsqu'il y alla pour la première fois; il fut rappelé en Angleterre par la triste destinée de sa femme, qui enveloppa la sienne d'un sombre nuage. L'année suivante, il épousa miss Mary Wolstonecraft Godwin, fille de la célèbre Mary Wolstonecraft et de Godwin. Peu de temps après cette union, l'héri-

tier d'une fortune assez considérable et d'un titre de baronnet, se trouva dans une telle détresse, qu'il était presque mourant de faim. Quand il eut atteint sa majorité, sachant qu'il avait droit à quelques propriétés tenues en fief, il les vendit à son père pour une rente de mille livres sterling, et alla s'établir à Marlow, où il se livra entièrement à son goût pour la poésie et les classiques. Ce fut pendant son séjour dans le comté de Buckingham qu'il composa *Alastor* ou *l'Esprit de la solitude*, un des plus parfaits modèles d'harmonie en vers blancs de notre langue, et riche des images que son imagination avait recueillies dans ses excursions sur les Alpes. Dans ce poëme, il déifie la nature dans le même goût que Wordsworth l'a fait par ses premières productions.

Insouciant sur tout ce qui tenait à l'argent, généreux à l'excès, Shelley s'aperçut bientôt que son revenu ne pouvait suffire à son train de vie; et, toujours brouillé avec sa famille, il prit la résolution de quitter l'Angleterre pour n'y jamais revenir. Une autre circonstance contribua à le dégoûter de l'Angleterre. Le chancelier lui retira ses enfants, sous prétexte de son athéisme.

Shelley repassa encore une fois les Alpes, et s'établit à Venise. Sa liaison avec lord Byron devint encore plus intime. Il composa la *Révolte d'Islam*, poëme allégorique en vers.

Le *Magasin de Blackwood* (*) (*Blackwood's*

(*) Qui est ministériel (*Tory*), comme la *Revue de Trimestre*.

Magazine) parle favorablement de ce poëme; le *Quarterly* le critiqua amèrement, et ne manqua pas de mêler à sa critique littéraire des personnalités injurieuses contre l'auteur, soit dans l'examen du poëme de Shelley, soit dans la critique du *Foliage* de Hunt.

Il n'y a peut-être pas beaucoup de choses remarquables dans les *Amours de Laon et de Cythera*. Ainsi que M. Owen de Lanark (*), Shelley croyait à la perfectibilité de la nature humaine, et anticipait le retour d'un nouvel âge d'or, dans lequel toutes les croyances et tous les systèmes du monde seront confondus; un âge d'or dans lequel l'homme, dégagé des chaînes civiles et religieuses, « s'humiliera devant le « trône de son ame, inaccessible à la crainte de la « *puissance inconnue.* »

Toutes visionnaires que doivent paraître ces idées dans l'état présent de la civilisation, elles partent d'un esprit exalté dans ses vues pour le bonheur de son espèce et le perfectionnement de la société. Et quelque erronés que puissent être les moyens d'at-

(*) M. Owen est à la tête d'une des filatures de coton d'Écosse, à Lanark, près de Glascow, et il a, avec ses associés dans cette manufacture, une maison de commerce considérable à Londres. On va voir, par curiosité, son établissement de Lanark, où il a réalisé une partie de ses utopies. Ce philantrope a dû s'embarquer dernièrement pour les États-Unis, où il veut faire un essai en grand de son système, la forme du gouvernement républicain laissant plus d'essor à son imagination.

(*Note de l'éditeur.*)

teindre cette réforme ou cette révolte, l'objet de toute la vie et de tous les ouvrages de Shelley semble avoir été de les développer. C'est ce qui est surtout remarquable dans *The Prometheus Unbound* (*), essai hardi de faire revivre une tragédie perdue d'Eschyle. Ce drame prouve une connaissance des poètes tragiques grecs, que personne peut-être ne possédait mieux que Shelley. Il composa cette pièce au milieu des ruines couvertes de fleurs des bains de Caracalla. Ce fut aussi à Rome qu'il mit en tragédie l'histoire des Cenci, qui, si le sujet n'eût pas été aussi déchirant, et si l'on n'avait pas été prévenu contre tout ce qui portait son nom, ne pouvait manquer d'avoir le plus grand succès, sinon au théâtre, du moins à la lecture. Lord Byron pensait que c'était la meilleure tragédie de notre temps, et qu'elle était digne des auteurs que l'on place immédiatement après Shakspeare.

Après avoir passé plusieurs mois à Naples, Shelley se fixa avec son aimable compagne en Toscane, où il vécut retiré, se livrant entièrement à l'étude.

Il avait des connaissances très-étendues. Il était, peut-être, le premier classique de l'Europe. Il regardait les ouvrages de Platon et des poètes dramatiques grecs comme des modèles de style en prose et en poésie. Il savait parfaitement toutes les langues modernes. Ses auteurs favoris étaient Caldéron, en espagnol, Pétrarque et le Dante, en italien, Goëthe

(*) Prométhée délivré.

et Schiller, en allemand. Il ne lisait jamais le français, et disait qu'il n'avait jamais pu comprendre la beauté de Racine (*).

Découragé par le mauvais succès de ses ouvrages, persécuté par la méchanceté de ses ennemis, haï du monde, banni de sa famille, martyr d'une infirmité douloureuse, il était sujet à ses accès de mélancolie et d'abattement. Quoiqu'il continuât d'écrire, il n'a rien publié les quatre dernières années de sa vie. Il ne s'écarta de la résolution qu'il avait prise à cet égard que dans deux occasions : son ardent amour de la liberté lui inspira *Hellas, ou le Triomphe de la Grèce*, qu'il dédia à son ami le prince Mavrocordato, et qui a été traduit en grec. Son amitié pour Keats l'engagea à publier une élégie qu'il intitula *Adonaïs*. C'est peut-être la plus parfaite de ses productions, et il la jugeait lui-même ainsi. Il fait son portrait dans les stances suivantes, qui ont été ensuite retranchées de l'élégie :

I.

Parmi ses autres amis moins connus, venait un être frêle, — une ombre parmi les hommes, — solitaire comme le dernier nuage d'une tempête expirante dont l'explosion de la foudre a annoncé la fin. Il avait osé

(*) Certes, il y avait quelque prévention nationale dans un semblable jugement, puisque Shelley avait un tel amour pour les classiques grecs.

(*Note de l'éditeur.*)

contempler la nature dans sa chaste nudité, et l'admirer avec l'amour d'Actéon pour Diane, — mais le malheureux fuyait d'un pas affaibli à travers le désert du monde; poursuivi comme une proie par ses propres idées.

II.

Sa tête était entourée de violettes et de pensées flétries; il portait un rameau de cyprès autour duquel s'enlaçaient des festons de sombre lierre, humides de la rosée des bois. — Ce rameau tremblait dans sa faible main, dont le mouvement continuel répondait aux battements de son cœur. — Il venait le dernier, négligé, seul, tel qu'un cerf abandonné de ses compagnons de la forêt, quand il est atteint par la flèche du chasseur.

Pendant les dix-huit derniers mois de la vie de Shelley, il était tous les jours chez lord Byron, à qui son amabilité, sa douceur, l'élégance de ses manières, son grand talent et l'étendue de ses connaissances l'avaient rendu cher. Comme son ami, Shelley désirait de mourir jeune, et il périt à l'âge de vingt-neuf ans, dans la Méditerranée, entre Livourne et Lerici, le bateau ouvert dans lequel il était ayant chaviré. Il aimait autant que lord Byron à faire des courses en mer; et, en 1813, n'ayant encore que seize ans lorsqu'il composa les vers qui suivent, il semble avoir pressenti quel serait son tombeau :

« Le lendemain les nuages s'amoncellent; leur masse sombre roule sur les eaux : le bruit sourd d'un tonnerre lointain gronde avec majesté : la tempête déploie ses ailes sur l'obscurité qui couvre la vague bouillonnante : l'inexorable démon des orages, assisté des vents et des éclairs, aperçoit sa proie : l'abîme profond s'entr'ouvre comme la gueule menaçante d'un monstre; le vaisseau est englouti dans cet affreux tombeau. »

On ne retrouva le corps que quinze jours après la perte du bateau; et il était dans un état tel qu'il fut impossible de le transporter. Il fut brûlé, pour se conformer au désir qu'avait exprimé Shelley d'être enterré à Rome; et lord Byron, fidèle à remplir l'office d'exécuteur-testamentaire et les devoirs de l'amitié, présida à la cérémonie que j'ai décrite.

Les restes de celui qui avait été destiné à goûter si peu de tranquillité et de bonheur sur la terre, reposent maintenant avec ceux de son ami Keats, dans le cimetière situé près de la pyramide de Caïus Sextus. — « Ce lieu est si beau, » disait Shelley, « qu'il « ferait presque aimer la mort. »

On nous saura gré de faire connaître une lettre de lord Byron sur Walter Scott, qui fait également honneur aux deux poètes. On se plaît à voir deux génies rivaux s'aimer et s'estimer mutuellement, malgré la

érence de leurs opinions politiques. Cette lettre adressée à un Français spirituel qui s'est caché g-temps sous divers noms et sous diverses initiales, dont l'originalité piquante, l'excellent ton de criti-e, les aperçus inégaux, le style franc et pittores-e, auraient pu faire réellement la fortune de trois quatre auteurs. Après un tel éloge, je dois ajou- que je n'ai jamais vu M. le baron de Stendhal I. Beyle).

« Gênes, 19 mai 1823.

« Monsieur,

« A présent que je sais à qui je dois la mention latteuse de mon nom dans *Rome, Naples et Flo-ence en* 1817, par M. de Stendhal, il est juste ue j'offre mes remercîments (agréables ou non, et our ce qu'ils valent) à M. Beyle, avec qui j'eus honneur de faire connaissance à Milan, en 1816. Vous m'avez fait trop d'honneur par ce qu'il vous plu de dire dans cet ouvrage; mais ce qui m'a causé autant de plaisir que les louanges mêmes que vous me donnez, c'est d'apprendre enfin (par hasard) que j'en suis redevable à quelqu'un dont j'étais réellement ambitieux d'obtenir l'estime. Tant de changements ont eu lieu depuis cette époque dans le cercle de Milan, que j'ose à peine en rappeler le souvenir.... La mort, l'exil et les prisons autrichiennes ont séparé ceux que nous aimions.... e pauvre Pellico! j'espère que, dans sa solitude

« cruelle, la Muse le console quelquefois.... pour nous « charmer encore un jour, quand son poète sera rendu « avec elle à la liberté.

« De vos ouvrages, je n'ai vu que *Rome*, les Vies « de Mozart et d'Hayden, et la brochure sur Racine « et Shakspeare. Je n'ai pas eu encore la bonne for- « tune de trouver votre *Histoire de la peinture*.

« Il y a, dans votre *brochure*, une partie de vos « observations sur lesquelles je me permettrai quel- « ques remarques : c'est au sujet de Walter Scott. « Vous dites que *son caractère est peu digne d'en- « thousiasme*, en même temps que vous mentionnez « ses ouvrages comme ils méritent de l'être. Je con- « nais depuis long-temps Walter Scott, je le connais « beaucoup, et je l'ai vu dans des circonstances qui « mettent en évidence *le vrai caractère* de l'homme. « Je puis donc vous certifier que son caractère est di- « gne d'admiration, que de tous les hommes il est le « plus *franc*, le plus *honorable*, le plus *aimable*. « Quant à ses opinions politiques, je n'ai rien à en « dire : comme elles diffèrent des miennes, il est dif- « ficile pour moi d'en parler; mais Scott est *parfaite- « ment sincère* dans ses opinions, et la sincérité peut « être humble, mais elle ne saurait être servile. Je « vous prie donc de corriger ou d'adoucir ce passage. « Vous pourriez attribuer peut-être ce zèle officieux « de ma part à une fausse affectation de candeur, « parce que je suis auteur moi-même; attribuez-le au « motif que vous voudrez, mais *croyez la vérité* : « je dis que Walter Scott est un aussi *excellent*

« *homme* qu'un homme peut l'être, parce que je le « sais par expérience.

« Si vous m'accordez l'honneur d'une réponse, « veuillez bien me l'adresser au plus tôt, parce qu'il « est possible (quoique non décidé jusqu'à présent) « que les circonstances me conduisent encore une fois « en Grèce. Mon adresse, pour le moment, est à « Gènes; et, si j'étais absent, on me ferait parvenir « votre lettre partout où je serais.

« Je vous prie de me croire, avec un souvenir « très-vif de notre courte connaissance et l'espoir de « la renouveler un jour,

« Votre très-obligé et obéissant serviteur,

« *Signé* NOEL BYRON. »

FIN DES CONVERSATIONS.

RÉSIDENCE
DE LORD BYRON
EN GRÈCE,

CONTENANT PLUSIEURS LETTRES DU NOBLE LORD.

RÉSIDENCE

DE LORD BYRON

EN GRÈCE (*).

motifs qui engagèrent lord Byron à quitter
e et à aller joindre les Grecs luttant contre leurs
oppresseurs, sont si évidents qu'il est presque
flu de s'y arrêter. C'était en Grèce que son ta-
poétique s'était plus heureusement développé ; et
qui connaissent le charme qui naît des travaux
sprit, même dans un degré inférieur, devineront
chaîne de deux souvenirs attache le poète aux
et aux personnes qui ont d'abord éveillé son
. La Grèce, cette terre si belle de son antique
, non moins belle par l'aspect de ses sites, qu'ha-
des peuples de mœurs sauvages et pittores-
fut pour Byron une source inépuisable de
tions nouvelles. Une terre semblable devait
sairement attirer les regards, et fixer les affec-

(*) Nous renvoyons, pour de plus amples détails, à l'ou-
récent du colonel Stanhope, sur la Grèce.
(*Note de l'éditeur.*)

tions d'un homme né avec le germe d'un génie énergique et original, avec un caractère inquiet et indomptable, avec des affections vives, et ayant acquis tant de connaissances variées; mais, surtout, Byron s'offre à nous comme un homme rassasié et dégoûté de la froide formalite, de l'hypocrisie, et de l'uniformité de la vie du jour. Sans cesse occupé de la Grèce, comme le prouvent tous ses écrits, s'en occupant avec la plus vive sollicitude, étant d'ailleurs, comme on le sait très-bien, partisan ardent de la liberté, mais non par système, il n'était guère possible de croire qu'il resterait spectateur tranquille de la révolution récente de la patrie de Léonidas. Aussitôt qu'il put supposer que sa présence serait utile, il se prépara à partir. Cependant l'imagination de lord Byron se soumit à la raison. En cette occasion, il n'agit point, et peut-être n'a-t-il jamais agi sous l'influence et les prestiges d'un fol enthousiasme, par lequel on suppose que les poètes sont en général entraînés; erreur très-grande, quand on parle de grands poètes: ce ne fut qu'après avoir mûrement délibéré sur les avantages de cette démarche, et après avoir pris toutes les informations possibles sur ce sujet, qu'il se détermina.

Dans tout ce qu'il fit dans cette expédition, ainsi qu'on le verra, il s'est montré un sage et un véritable philantrope. Ainsi que tous les hommes élevés comme il l'avait été, lord Byron suivait trop souvent ses premières impulsions, et se livrait à des passions auxquelles on ne lui avait pas fait sentir la nécessité de résister; mais on se trompe grandement, si l'on

imagine que lord Byron s'embarqua pour la Grèce avec l'ardeur irréfléchie d'un écolier, ou le fanatisme imaginaire d'un croisé. Il lui sembla qu'il y avait une chance assez probable, qu'il serait utile à un pays qu'il affectionnait; il vit aussi devant lui une carrière honorable à parcourir; et sans doute il espérait jouir d'un spectacle aussi singulier qu'instructif dans le grand drame de l'affranchissement de la Grèce.

Quand il fut déterminé à quitter l'Italie, il écrivit de Gènes à un de ses amis intimes, qui ne l'avait presque pas quitté, et qui était alors à Rome : « Tre-« lawney, vous avez dû entendre dire que j'allais en « Grèce; pourquoi ne venez-vous pas me trouver? « Je suis enfin déterminé. — La Grèce est le seul « pays où j'ai été heureux.... Je vous parle sérieuse-« ment. Je ne vous ai pas écrit plus tôt, parce que « j'aurais pu vous faire faire un voyage pour rien. Ils « disent tous que je puis être très-utile à la Grèce. « Je ne sais pas comment, ni eux non plus; mais à « tout évènement, essayons! »

Il avait, dit cet ami qui le connaissait bien, l'ambition de se faire un nom aussi grand par des actions qu'il l'était déja par ses écrits. Ce ne fut que peu de temps avant sa mort qu'il composa une belle et touchante chanson sur le trente-sixième jour anniversaire de sa naissance, et qui prouve d'une manière remarquable cette nouvelle passion. Voici un des couplets:

« Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse. Cours aux armes, et sacrifie tes jours. Ne ré-

veille point la Grèce, elle est réveillée, mais éveille-toi, ô mon courage (*)! »

Lord Byron s'embarqua à Livourne, et arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823, accompagné de six ou sept amis, à bord du vaisseau anglais l'*Hercule*, capitaine Scott, qu'il avait frété exprès pour ce voyage. Lord Byron n'avait jamais vu de montagne volcanique, et le vaisseau se détourna de la route directe afin de s'approcher de l'île de Stromboli. Il s'arrêta toute la nuit, dans l'espérance de voir les phénomènes ordinaires; mais pour la première fois de mémoire d'homme, le volcan ne jeta point de flammes. Le poète désappointé fut obligé de continuer sa route, de très-mauvaise humeur contre la fable des forges de Vulcain.

Lord Byron aimait à observer la nature. Il passait la plus grande partie des nuits à contempler les objets qui se présentent dans un voyage de mer; car il savait jouir des charmes (**) de la nuit. Il était bien au-dessus de l'affectation des extases poétiques, mais on voit dans tous ses ouvrages combien il trouvait de délices à nourrir son imagination des beautés du monde physique. Il y a dans ses écrits plus d'images empruntées de la mer que dans ceux d'aucun autre

(*) *If thou regret*, etc., etc.
Voyez cette chanson à la fin de cette relation.

(**) « For many a joy could he glean
« From night's soft presence. »
(*Childe Harold.*)

poète, et il les devait toutes à la Méditerranée et à ses rivages éclairés par le soleil du Midi.

« Tandis que le majestueux vaisseau glissait lentement à l'ombre de cette antique montagne, il contemplait le cours mélancolique des vagues, et, quoique plongé dans ses rêveries ordinaires, son regard paraissait plus tranquille, et son front pâle plus doux (*). »

C'était un point très-important de déterminer vers quelle partie de la Grèce le poète dirigerait sa course. Le pays était en proie à des divisions intestines, et lord Byron pensait que, pour le servir, il fallait rester étranger à toutes les factions. Chaque parti avait de l'influence dans certain chef-lieu, et le choix d'une résidence pouvait paraître une préférence donnée à un parti. Dans un pays où des obstacles naturels s'opposent aux communications, et où la civilisation n'a point fait assez de progrès pour les faciliter; dans un pays qui venait à peine de réussir à écarter un maître barbare, et où les intérêts opposés des factions trouvent de l'avantage à cacher la vérité, on peut aisément se figurer l'extrême difficulté de se procurer des informations exactes. Il était donc nécessaire de séjourner quelque temps dans un lieu qui fût comme un poste d'observation, et d'où l'on pourrait envoyer du secours partout où il serait le plus né-

(*) *As the stately vessel*, etc., etc.

(*Childe Harold*, chant 1^er^.)

cessaire. On se détermina pour Céphalonie, où lord Byron fut extrêmement bien accueilli par les autorités anglaises qui, généralement parlant, étaient disposées à seconder ses vues sur la Grèce. Voulant cependant éviter d'engager le gouvernement de l'île dans quelque difficulté relativement à lui, ou pour toute autre cause, il resta à bord du vaisseau jusqu'à ce qu'il pût se procurer des avis ultérieurs.

Au moment de l'arrivée de lord Byron aux îles Ioniennes, quoiqu'un bon observateur ne pût guère douter, en dernière analyse, du succès de la cause des Grecs, la Grèce était dans un état bien incertain. La troisième campagne était commencée, et avait été marquée par plusieurs succès importants. Odyssée et Nicetas avaient harassé et dispersé les deux armées de Yussuff pacha et de Mustapha pacha, qui étaient entrés dans la Grèce orientale par le défilé des Thermopyles. Corinthe, encore au pouvoir des Turcs, était réduite à la dernière extrémité, et se rendit, en effet, dans le cours de l'automne. On peut dire que la Morée était entièrement libre. Patras, Modon, Coron et le château de la Morée tenaient et tiennent encore contre la famine et contre les troupes qui les assiégent. Mais l'ancien Péloponnèse avait en ce moment plus à craindre des dissensions de ses chefs que des efforts de l'ennemi. — Ces dissensions avaient pris le caractère d'une guerre civile. Les généraux avaient été envoyés à diverses destinations; mais les fonds consacrés aux approvisionnements de leurs armées avaient servi à satisfaire des demandes d'anciens

comptes arriérés. La discorde et la confusion se manifestèrent, et il s'en était suivi une rixe sanglante dans les rues de Tripolitza entre un corps de Spartiates et un corps d'Arcadiens, attachés à des chefs rivaux.

Les chefs militaires, à la tête desquels était le brave, mais avide Colocotronis, alors vice-président du gouvernement exécutif, étaient jaloux du parti que l'on peut appeler la faction civile. — A la tête de ce parti se trouvait Mavrocordatos, qui, en sa qualité de Constantinopolitain, était considéré comme un étranger. Habile diplomate, chargé avec succès de la correspondance officielle, et aimant l'intrigue, il était vu avec défiance, et même avec haine par les farouches généraux de la Morée. — Mavrocordatos était secrétaire des affaires étrangères; on l'accusait d'entretenir des correspondances avec les cours étrangères à l'insu du gouvernement, et de viser à se faire nommer président du corps législatif. Il arriva que le président s'enfuit du siége du gouvernement, et que Mavrocordatos fut nommé à sa place. Il fut bientôt obligé de faire sa retraite, et il venait de résigner sa présidence, et de se retirer dans l'île d'Hydra, où le parti civil et commercial était en force, et où il était fort estimé, quand lord Byron arriva à Céphalonie.

La Grèce occidentale était aussi dans une situation très-critique. Mustapha, pacha de Scutari, s'avançait avec des forces considérables dans l'Acarnanie; et le brave Marco Botzaris, avec son dévouement chevaleresque ordinaire, se préparait à marcher à sa rencontre. Ce chef, digne des plus beaux jours de la

Grèce, réussit, le 9 août (vieux style), par sa fameuse attaque de nuit, à couper un corps considérable de l'armée turque, et périt victime de ses nobles efforts. En dépit de cet échec, le pacha continua sa marche sur Anatolicon et Missolonghi. Cette dernière place fut investie par Mustapha et le chef albanais Omer-Vriones, au commencement d'octobre. La flotte turque était arrivée dans les eaux de Patras vers le milieu du mois de juin, et avait continué de bloquer (du moins en apparence) Missolonghi, et tous les autres ports de la Grèce occidentale, jusqu'au moment de l'arrivée de lord Byron.

Avant l'arrivée de Marco Botzaris à Carpenissi, le petit village où il battit les Turcs, il avait appris l'arrivée du noble poète; et il est assez remarquable que la dernière chose qu'il fit avant de se mettre en marche pour aller attaquer l'ennemi, fut d'écrire une lettre, dans laquelle il pressait lord Byron de venir à Missolonghi, lui offrant de quitter l'armée, et de le recevoir publiquement d'une manière digne de sa seigneurie, et qui pourrait être utile à la cause.

Cette lettre ne pourra qu'intéresser tous ceux qui connaissent les circonstances de cet évènement mémorable et le caractère de Marco Botzaris. Nous en traduisons la partie relative à lord Byron. Elle est datée du petit village (*piccolo villaggio*) de Carpenissi, le $\frac{8}{30}$ août.

« Je suis enchanté, » écrit Botzaris à un ami à Cé-
« phalonie, « de ce que vous me dites des disposi-
« tions où est lord Byron relativement à notre pays.

« Le conseil que vous avez donné à sa seigneurie « de porter son attention particulière sur la Grèce « orientale, nous a causé la plus vive satisfaction; et « je suis reconnaissant des efforts continuels que vous « faites pour notre pays. J'éprouve un vrai plaisir de « la préférence qu'il a donnée à mes braves compa- « triotes les Suliotes, en leur faisant l'honneur de les « choisir pour composer sa garde. Profitez de cette « attention de sa seigneurie pour lui persuader de « venir le plus tôt possible à Missolonghi, où nous « le recevrons certainement avec toutes les marques « d'honneur dues à sa personne; aussitôt que je serai « informé de son arrivée, je quitterai l'armée et me « rendrai avec quelques compagnons auprès de lui. « Tout rentrera bientôt dans l'ordre; les troubles de « la Romélie ne sont que momentanés et seront bien- « tôt apaisés. J'imagine que vous avez appris tout « ce qui s'est passé ici; — le pacha de Scutari s'est « avancé par Aspropotamos et Agrapha jusqu'à Car- « penissi. Nous marchons à sa rencontre; nous som- « mes maîtres des postes les plus importants, et j'es- « père que l'ennemi sera arrêté. »

Botzaris fait allusion au premier acte de lord Byron en Grèce, qui fut d'armer et d'approvisionner quarante Suliotes qu'il envoya augmenter la garnison de Missolonghi. Après la bataille il envoya des bandages et des médicaments, dont il avait apporté une grande quantité d'Italie; et il y joignit de l'argent pour venir au secours des blessés.

Il avait déja généreusement fait au gouvernement

une offre, à laquelle il fait allusion dans une lettre, dont nous allons donner un extrait, relativement aux dissensions de la Grèce.

« J'ai offert de fournir mille piastres par mois « pour la défense de Missolonghi, et pour les Su- « liotes sous Botzaris (tués depuis); mais le gou- « vernement m'a répondu par l'entremise de ***, de « cette île, qu'il désirait auparavant en conférer avec « moi; ce qui, au fait, signifie qu'il veut employer « mon argent à autre chose. J'aurai soin que ce soit « pour la chose publique, sans quoi je n'avance pas « un *para*. L'opposition dit que le gouvernement « cherche à me cajoler, et les hommes du gouverne- « ment disent que l'opposition veut me séduire. Mon « rôle, entre ces deux partis, n'est donc pas très-fa- « cile. Je suis décidé à n'avoir rien à faire avec les « factions, si ce n'est pour les réconcilier. »

Les instances du comte Metaxa, exarque de Missolonghi, et de quelques autres hommes de cette ville, ne purent engager lord Byron à s'y rendre : il craignait trop de se livrer à un parti, pour prendre une détermination avant d'avoir des informations positives. Il se décida à ne communiquer qu'avec le gouvernement établi. A cet effet, il envoya deux de ses amis qui l'avaient accompagné en Grèce, M. Trelawney et M. Hamilton Browne, et les chargea d'une lettre pour le gouvernement; il leur donna en même temps la mission de recueillir les meilleures observations qu'ils pourraient se procurer sur le véritable état des choses. L'extrême besoin d'argent que la

Grèce éprouvait alors, et la connaissance que l'on avait que lord Byron avait apporté des sommes considérables, faisaient désirer sa présence à tous les partis. Il ne céda à aucune des sollicitations pressantes qui lui furent faites; mais, après avoir passé six semaines à bord du vaisseau dans cet état forcé d'indécision, il descendit à terre (*). Il voulut éviter le séjour de la capitale, et se retira à Métaxata, à cinq ou six milles d'Argostoli, où il demeura tout le temps qu'il est resté dans l'île.

Il est difficile pour les personnes qui ne connaissent ni la réputation européenne des poésies de lord Byron, ni les besoins, ni le caractère particulier des Grecs, de se faire une idée exacte de la sensation que produisit son arrivée en Grèce. Il est impossible de lire les lettres qui lui furent adressées de tous les points de la Grèce, sans être frappé de la carrière glorieuse qui s'offrait à lui, et sans déplorer le coup qui priva ce beau pays de ses secours, avant qu'il eût personnellement rien fait encore d'important.

Établi à Métaxata comme dans un poste d'observation, il y reprit ses occupations habituelles, sans perdre de vue un moment les affaires de la Grèce; il avait des correspondances sur tous les points. Ceux qui ont été à portée d'étudier le caractère de lord Byron ont dû observer qu'il ne savait pas résister

(*) On voit que c'est à tort qu'on avait attribué le séjour de lord Byron à bord, à son indolence.

(*Note de l'éditeur.*)

aux impulsions de son cœur; et fort heureusement, ces impulsions étaient généralement bienveillantes. Les habitants de Métaxata reçurent continuellement des marques de sa générosité inépuisable, mais jamais aveugle, et qui savait choisir l'objet de ses dons. « Le jour lui semble sombre et triste, disait son mé- « decin, quand il n'a pas eu l'occasion d'exercer sa « générosité. » Il envoyait aussi des secours à des familles italiennes malheureuses, et il fournissait aux dépenses des cérémonies religieuses que les Grecs jugeaient essentielles au succès de leur cause. Voici une circonstance particulière qui est propre à donner une idée de la manière dont lord Byron aimait à rendre service.

Pendant son séjour à Métaxata, quelques personnes avaient été ensevelies sous un éboulement de terre. Lord Byron était à dîner quand on lui annonça cet accident; il se leva de table et courut au lieu de la scène, accompagné de son médecin qui prit avec lui les médicaments qu'il jugea pouvoir être de quelque utilité. Les ouvriers qui étaient occupés à chercher les corps de leurs compagnons, commencèrent à être alarmés pour eux-mêmes : ils disaient qu'ils croyaient avoir retiré tous les corps couverts par les ruines. Lord Byron fit tout son possible pour les engager à continuer leurs recherches; mais voyant que ses menaces n'avaient aucun effet, il prit une bêche et se mit à l'ouvrage. A la fin, les paysans s'y remirent aussi, et l'on parvint à sauver deux personnes de plus.

C'est à Métaxata que le docteur Kennedy, médecin méthodiste qui résidait alors à Céphalonie, avait coutume de venir pour essayer de convaincre lord Byron de l'importance de la religion et de certaines vérités de l'Écriture, pour lesquelles il n'avait pas (croyait-on) le respect qui leur est dû. Quelqu'un présent à ces conférences nous a assuré que, si elles n'étaient pas très-importantes, elles étaient très-amusantes. Le docteur, qui est réputé habile dans sa profession séculière, ne réussissait pas à faire effet sur lord Byron, qui, ayant l'avantage de la promptitude de l'esprit, et souvent la clarté du raisonnement, troublait les idées du docteur par une vigoureuse attaque. Lord Byron faisait preuve d'une connaissance remarquable de la Bible, et, par des citations très-bien appliquées à la question débattue, mettait très-souvent son antagoniste *à quia*. Alors celui-ci, fermant le livre, car il apportait toujours avec lui une petite bibliothèque théologique, promettait d'apporter à la prochaine discussion une réponse péremptoire à l'argument. Les discussions roulaient principalement sur les questions qui divisent les différentes sectes chrétiennes en Angleterre; et les auditeurs ne pensaient pas que le docteur eût l'avantage. Il se flattait, cependant, d'avoir fait l'impression désirée, car nous savons qu'il a questionné les gens de sa seigneurie après son départ de Céphalonie, pour savoir s'ils n'avaient pas remarqué du changement dans sa manière de penser et d'agir. On a dit méchamment, que lord Byron n'entretenait ces discussions que pour

se mettre au fait de *l'argot* de cette secte religieuse, parce qu'il avait l'intention dans un nouveau chant de *Don Juan*, de faire son héros méthodiste. C'est une supposition bien gratuite. Quand lord Byron n'était pas irrité, il avait les manières les plus polies et les plus affables : il se comportait avec tous ceux qui avaient accès auprès de lui avec la plus grande délicatesse, et il suffisait que le docteur Kennedy eût désiré ces entrevues pour se les procurer.

Quoiqu'il y ait eu des scènes assez burlesques, le docteur était toujours traité avec une extrême bonté, et l'on n'a jamais douté de la pureté de ses intentions.

Les deux amis que lord Byron avait envoyés vers le gouvernement, se rendirent dans la Morée, traversèrent le pays jusqu'à Tripolitza, d'où il paraissait que les deux assemblées s'étaient retirées pour s'établir à Salamis. Ils eurent cependant occasion de voir Colocotronis à Tripolitza, quelques autres chefs distingués, et quelques personnes de la suite de Mavrocordatos, qui jouissaient de sa confiance, et qu'il avait laissées derrière lui dans sa retraite précipitée de la présidence de l'assemblée législative. Cette circonstance leur fut très-favorable pour recueillir beaucoup d'informations, et se procurer des réponses aux questions dont lord Byron les avait chargés. Enfin, ils se dirigèrent vers le lieu où l'assemblée se réunissait.

Les questions judicieuses de lord Byron, ainsi que les autres extraits que nous ferons de sa correspondance, prouvent à la fois la rectitude de son jugement et la bienveillance de ses intentions. Ses réponses fai-

ès avec beaucoup de soin et de discernement, suffiaient pour donner une idée exacte de l'état, des ressources et de l'esprit du pays. Les lettres des agents le lord Byon le mettaient à portée de se faire une dée juste des partis opposés et des hommes qui les onduisaient.

Colocotronis voulait avoir un grand pouvoir; son alais était rempli de gens armés, comme le château l'un ancien chef féodal; et le langage qu'il tint peut lonner une idée de son caractère. Il déclara qu'il ıvait dit à Mavrocordatos que s'il ne renonçait à ses intrigues, il le ferait attacher sur un âne et chasser à coups de fouet de la Morée; que, s'il ne l'avait pas fait encore, c'était sur les représentations de ses amis, qui lui dirent que par là il perdrait la cause: il ajouta qu'il était prêt à se soumettre à un gouvernement démocratique régulièrement constitué, mais il jura que lui et ses amis répandraient la dernière goutte de leur sang plutôt que de se soumettre aux intrigues d'un étranger. Son intention était de se rendre au congrès de Salamis, pour régler les affaires du pays, et il invitait lord Byron et tous les philhellènes anglais à communiquer avec le gouvernement général, et à n'envoyer leurs secours qu'au gouvernement. Les autres chefs partageaient ses sentiments, et le nom de Mavrocordatos n'était prononcé qu'avec mépris dans le Péloponèse : il y avait perdu toute espèce d'influence. Il en avait ailleurs, et sou parti désirait vivement que les amis de lord Byron se rendissent

à Hydra, au lieu d'aller à Salamis. Ses partisans exprimèrent aussi le désir que lord Byron s'entremît pour arranger les différents entre le prince et Colocotronis, non comme simple médiateur, mais d'une manière décisive, « *avec une main de fer*, » parce qu'ils étaient convaincus que toute médiation serait inutile.

Le congrès s'assembla à Salamis pour délibérer sur les matières les plus importantes, — sur la forme du gouvernement et les mesures à prendre pour la campagne prochaine. L'assemblée législative était composée de cinquante membres, et l'exécutive de cinq. Les chefs et le peuple reconnaissaient le gouvernement; et, autant que les étrangers en pouvaient juger, on obéissait à tous ses décrets.

Les agents de lord Byron furent reçus de la manière la plus amicale; on n'eut avec eux aucune réserve, et ils purent transmettre à lord Byron le tableau exact de la situation réelle des affaires. Ulysse (Odysseus), brave et habile chef montagnard, qui avait beaucoup de tête et de talent militaire, commandait encore à Athènes; il allait se mettre à la tête de cinq mille Albanais pour marcher sur Négrepont. M. Trelawney consentit à l'accompagner, comme son aide-de-camp; on lui laissait la liberté de fixer le nombre d'hommes dont il voulait avoir le commandement, et il devait passer l'hiver très-agréablement à chasser. Colocotronis et son fils, beau et brave jeune homme, devaient entreprendre le siége de Patras. Tombasi, amiral d'Hydra, commandait à Candie, qui se rendit en octobre, peu de temps après le con-

grès. Le frère de Marco Botzaris, avec ses Suliotes, Mavrocordatos devaient être chargés de Missolonghi qui, à cette époque (octobre 1823), étant bloquée par terre et par mer, se trouvait dans une situation fort critique.

« Il y a eu, dit M. Trelawney, trente batailles livrées et gagnées par feu Marco Botzaris et ses intrépides Suliotes, qui sont renfermés dans Missolonghi. Si cette ville tombe, Athènes sera en péril, et il y aura des milliers de têtes coupées. Avec quelques mille piastres, on pourrait envoyer des vaisseaux pour secourir cette ville. — Une partie de la somme est fournie. » — M. Trelawney ajouta, dans un esprit digne de lui et de son ami : — « *Je ferais monnayer mon cœur pour sauver cette clef de la Grèce.* »

Ce rapport en disait assez pour indiquer le point qui devait être secouru ; une lettre du prince Mavrocordatos, datée de Hydra, le 21 octobre, vint confirmer lord Byron dans sa détermination de secourir Missolonghi. La lettre de Mavrocordatos était une reponse à une lettre que lord Byron lui avait adressée au sujet des dissensions qui régnaient dans la Grèce, et sur la désertion du prince. Dans cette réponse très-bien écrite, et qui fait honneur à Mavrocordatos, il cherche à expliquer à lord Byron les dissensions de la Morée, et dit avec raison que, quoique le gouvernement soit divisé, la nation ne l'est pas ; que, quelle qu'ait été jadis la différence d'opinion, tous les partis ont été d'accord et réunis de cœur pour combattre, jusqu'à la dernière extrémité, l'ennemi

commun. Il attribue les dissensions existantes au défaut d'argent, et prédit qu'elles cesseront du moment qu'on aura les moyens de payer les flottes et les armées. Il parle ensuite des intentions de lord Byron.

« Je serais inexcusable, Milord, de ne pas vous parler avec la franchise que vous attendez de moi.

« Je ne puis être d'accord avec vous sur le plan que vous voulez adopter, parce qu'il vous paraît le meilleur, celui de rester en observation. Je ne vous conseillerai jamais de courir le risque de paraître épouser les intérêts d'un parti ; mais le monde entier sait, et personne ne le sait mieux que moi, que vous êtes venu ici avec la ferme intention de secourir la Grèce. Cette Grèce est maintenant devant vous, elle est sous vos yeux : vous pouvez reconnaître du premier coup d'œil où est son plus grand danger. Missolonghi est bloqué par terre et par mer, manque d'approvisionnement, et se trouve sur le point de tomber entre les mains des Turcs. Une fois maîtres de Missolonghi, qui les empêchera de pénétrer dans la Morée, de s'emparer de ses plus fertiles provinces, d'où il sera difficile, peut-être impossible de les déloger ? Secourir Missolonghi, sauver cette place, c'est sauver la Grèce. Est-ce là se déclarer pour un parti ? N'est-ce pas plutôt faire ce que l'honneur et l'humanité nous commandent à tous ? Ces motifs et quelques autres me font insister pour vous inviter à venir au secours de Missolonghi. »

A cette époque, Mavrocordatos s'efforçait de rassembler une flotte pour l'envoyer au secours de Mis-

solonghi. L'extrait suivant d'une lettre écrite par lord Byron, dans les circonstances auxquelles celle de Mavrocordatos fait allusion, peut faire juger des intentions de lord Byron. Il écrivit, le 29 octobre 1823:

« Corinthe est prise, et l'on dit qu'une escadre turque a été battue dans l'Archipel.

« Les Grecs font des progrès considérables, mais « leurs dissensions intestines continuent toujours. A « mon arrivée au siége du gouvernement, je tâcherai « de les apaiser, si je ne puis réussir à les éteindre. « L'une et l'autre tâche est difficile. Je reste ici en « partie pour attendre l'escadre qui doit aller ravi- « tailler Missolonghi, en partie pour attendre le dé- « tachement de M. Parry, et aussi pour recevoir de « Malte ou de Zante quatre cent mille piastres, que, « sur la demande du gouvernement grec, j'ai avancées « pour l'équipement de l'escadre attendue. Les lettres « de change se négocient; elles seront escomptées « dans peu de temps, et l'auraient été sur-le-champ « dans toute autre place, mais les négociants ioniens « sont pauvres et n'ont pas grand crédit; d'ailleurs « ils sont timides, car, quoique j'eusse des lettres de..., « une maison des plus riches de la Méditerranée, et « de..., on ne peut pas faire d'affaires à des conditions « raisonnables qu'avec des négociants anglais, qui ont « montré, dans cette occasion, leur droiture et leur « bonne volonté ordinaires.

« Mon intention est de me rendre, par mer, à « Napoli di Romagna, aussitôt que cette affaire sera « finie. J'avancerai les quatre cent mille piastres pour

« la flotte. Je n'ai pas entièrement perdu mon temps « ici. Vous verrez, par quelques documents antérieurs, « qu'il était fort douteux qu'il pût résulter quelque « avantage de ma présence dans la Morée avant ce « moment-ci. Nous avons enfin nommé les députés; « j'ai écrit à Mavrocordatos une lettre très-forte sur « leurs dissensions; j'apprends qu'il l'a fait passer au « corps législatif. »

Lord Byron ne se rendit point auprès du gouvernement à l'époque qu'il avait fixée; il crut devoir lui adresser de nouvelles représentations au sujet des dissensions qui existaient. Voici la fin de sa lettre.

« L'affaire de l'emprunt, l'arrivée de la flotte grec- « que si long-temps attendue en vain, et les dangers « auxquels Missolonghi est exposée, m'ont retenu ici, « et m'y retiendront jusqu'à ce qu'une partie de ces « obstacles soit levée. Du moment que l'argent aura « été avancé pour la flotte, je partirai pour la Morée, « quoique je n'entrevoie pas de quelle utilité peut être « ma présence dans l'état actuel des choses. On parle « de nouvelles dissensions, et même d'une guerre civile. « Je désire du fond de mon cœur que ces bruits « n'aient aucun fondement ou soient du moins exa- « gérés; car ce serait la plus grande des calamités. Je « vous dirai franchement qu'à moins que l'union et « l'ordre soient fermement établis, il ne faut pas espé- « rer que l'emprunt se réalise. La Grèce ne doit at- « tendre aucun secours étranger, et, ce qui est plus « fâcheux, les grandes puissances de l'Europe, dont « aucune n'est l'ennemie de la Grèce, et qui sem-

« blent, au contraire, favoriser son affranchissement, « seront persuadées que les Grecs sont incapables de « se gouverner eux-mêmes, et se concerteront peut- « être pour régler vos différents, de manière à dé- « truire toutes vos espérances et celles de ceux qui « ont épousé votre cause.

« Souffrez que je vous dise une fois pour toutes, « que je désire ardemment le bien de la Grèce, et « rien autre chose. Je ferai tout pour l'assurer; mais « je ne puis consentir, et je ne consentirai jamais à ce « que le public anglais, à ce qu'aucun individu an- « glais soit trompé sur l'état réel des affaires en Grèce. « Le reste, messieurs, dépend de vous. Vous avez « combattu glorieusement : vous vous êtes conduits « honorablement avec vos compatriotes et envers le « monde entier, et l'on ne dira plus, comme on n'a « cessé de le répéter depuis deux mille ans avec l'his- « torien, que Philopœmen a été le dernier des Grecs. « Que la calomnie elle-même ne puisse pas compa- « rer le pacha turc avec le patriote grec pendant la « paix, après qu'il l'a exterminé dans les combats. » (30 *novembre* 1823.)

Dans une autre lettre, écrite peu de jours après celle que l'on vient de lire, nous trouvons une circonstance qui probablement lui fit tourner ses vues sur la Grèce occidentale, de préférence à la Morée. Les Suliotes étaient ses favoris, leur bravoure les lui faisait estimer. « Les Suliotes, qui sont en ce mo- « ment dans l'Acarnanie, désirent que je les prenne « sous mes ordres, et que j'aille arranger les affaires

« dans la Morée, ce qui ne peut se faire sans un « corps de troupes. Je répugne à cette mesure, comme « vous avez dû le voir par ma correspondance; mais « je n'y vois pas d'autre remède. Je ne veux rien faire « précipitamment; — je ne suis resté si long-temps « ici que dans l'espérance de voir les choses s'arran- « ger, et j'ai fait à cet égard tout ce qui était en mon « pouvoir. Si j'étais venu plus tôt, j'aurais été forcé « de me déclarer pour un parti, et je suis encore dans « le doute. Nous ferons pour le mieux. » (7 *décembre* 1823.)

Il nous paraît que lord Byron attachait trop d'importance à ces dissensions; et nous en jugeons par une lettre qu'il adressait à un de ses amis intimes.

« Je suis convaincu que si les Grecs réussissent à « faire leur emprunt, la liberté de la Grèce sera af- « fermie. Il est vrai qu'il existe une grande différence « d'opinion entre les hommes qui ont le pouvoir ici, « comme partout ailleurs, ou qui intriguent pour y « parvenir, mais ils sont tous unis contre l'ennemi « commun. L'amour de la liberté et l'exécration de « leurs barbares oppresseurs les animent. Ce qui leur « manque pour assurer leur succès et consolider le « gouvernement, c'est l'argent, — l'argent, — l'ar- « gent. »

Dans sa correspondance, lord Byron parle cependant toujours de ces dissensions, et plaisante des gasconnades qui distinguent les Grecs de nos jours, comme ceux du temps de Cléon. « C..... vous dira la « récente interposition des dieux en faveur des Grecs,

« qui paraissaient n'avoir d'autres ennemis dans le « ciel et sur la terre à craindre, que leur penchant à « la discorde : mais ceux-ci s'apaiseront aussi, il faut « l'espérer ; alors nous prendrons l'offensive, et nous ne « nous en tiendrons plus à la petite guerre de défen- « dre la même forteresse tous les ans, de prendre « quelques vaisseaux, d'affamer la garnison d'une ci- « tadelle, et de faire sonner ces exploits plus haut « qu'Alexandre ne vantait les siens dans ses banquets, « ou Bonaparte dans ses bulletins. Nos amis ont fait « des choses à la manière des Spartiates, mais ils « n'ont pas hérité de leur style. » (*Décembre* 1823.)

Vers ce temps, l'escadre si long-temps désirée arriva dans les eaux de Missolonghi, et, dans une lettre du 13 décembre, lord Byron disait : « J'attends des « nouvelles du prince Mavrocordatos, qui est à bord « de la flotte, et qui est chargé de dépêches de l'as- « semblée législative pour moi. En conséquence, « après avoir payé l'escadre, j'irai le joindre en mer « ou sur le rivage. »

Il parle ensuite des approvisionnements que le comité lui adressa comme à son agent, office qu'il accepta avec empressement, et qu'il remplit avec beaucoup de discernement.

« Les instruments mathématiques, les médicaments « et la musique du comité sont arrivés, dit-il, en bon « état, sauf quelques avaries et le dommage causé à « la presse, qui a été renversée en débarquant (je « n'aurais pas dû omettre la presse; mais je l'ai ou- « bliée. — Pardonnez-moi donc.) On dit tout excel-

« lent; mais jusqu'à ce que nous ayons un ingénieur « et un trompette (nous avons déja des chirurgiens), « ce sont des perles devant des pourceaux; car les « Grecs ne savent pas les mathématiques, et n'ont « point d'oreille pour notre musique. Je mettrai les « cartes géographiques à leur usage, et j'aurai soin « que tout (avec les précautions nécessaires) tourne « au but que le comité désire. »

Byron parlait encore de tous ces objets avec plus de gaieté que de prévoyance; car les articles qu'il jugeait inutiles ont été d'un grand service, particulièrement les trompettes. Les Turcs redoutent tellement l'adresse et la bravoure bien dirigées des Francs, que la présence d'un corps de Francs leur inspire une terreur panique. Les Grecs, qui le savent, ont souvent mis leurs ennemis en désordre en sonnant ces trompettes que lord Byron croyait si peu utiles. Les Grecs connaissent si bien ce côté faible des Turcs, qu'ils regardent une collection de vieux chapeaux européens comme des munitions plus efficaces de beaucoup que l'artillerie. La vue d'un chapeau, bien retapé à la mode de l'Occident, découvert parmi les troupes grecques, est souvent aussi terrible que le son de la trompette (*).

« Les provisions du comité sont excellentes dans

(*) On se rappelle involontairement la terreur que jetait parmi les Russes le seul aspect d'un bonnet de la vieille garde.

(*Note de l'éditeur.*)

leur genre, mais ne peuvent être bonnes à grand chose dans l'état présent de la Grèce. Par exemple, les instruments de mathématiques ne sont d'aucun service; il n'y a pas un Grec qui sache distinguer un problème d'une paire de pincettes. Il nous faut vaincre d'abord, et nous ferons des plans après. Je « ne sais pas trop à quoi serviront les trompettes, à « moins que Constantinople ne soit une Jéricho; car « les Hellènes n'ont point d'oreilles pour les trom- « pettes, et il faut que vous envoyiez quelqu'un pour « les écouter. — Nous ferons de notre mieux, et je « vous prie de stimuler vos cœurs anglais à des efforts « plus grands. Pour ma part, je serai attaché à la « cause tant qu'il restera une planche à laquelle je « puisse m'attacher. Si je l'abandonne, ce sera la con- « duite des Grecs qui m'y contraindra, — et non les « saints alliés, ni les Musulmans. »

Cette résolution de ne jamais abandonner les Grecs se trouve dans toute la correspondance de lord Byron. Il termine une lettre à son banquier à Céphalonie par cette phrase-ci : « J'espère que les choses « iront bien un jour ou un autre. — Je resterai atta- « ché à la cause aussi long-temps qu'il existera une « cause première ou une cause seconde. »

Lord Byron avait d'autant plus de mérite dans sa constance, qu'il avait vu les choses par lui-même; il les jugeait sainement, et il sut opposer l'expérience aux romans. Trop sage pour se laisser entraîner par un enthousiasme aveugle, il était animé d'un désir réfléchi de contribuer au bonheur d'un peuple digne

de l'intérêt et des secours de tous les hommes qui aiment la liberté, et qui désirent le perfectionnement de l'espèce humaine. Il en parle lui-même avec cette franchise qui le caractérisait; car on ne trouvera pas dans tout ce qu'il a écrit une ligne infectée de cette hypocrisie que malheureusement on aperçoit dans les écrits et les conversations de presque tous les hommes, qui s'imaginent que les yeux du monde entier sont ouverts sur eux.

« Je suis heureux, dit-il, que nous agissions parfaitement d'accord, M^r.*** et moi. Il sera d'une grande utilité à la cause et au comité; c'est, sous tous les rapports, une acquisition précieuse. Il est arrivé, comme tous ceux qui n'ont pas été dans le pays, avec les notions erronées d'un écolier de sixième de Harrow ou d'Éton. Mais le colonel Stanhope et moi, nous avons redressé ces fausses idées; ce qui était absolument nécessaire pour prévenir le dégoût, et peut-être la retraite. Nous pouvons maintenant *pousser à la roue sagement*, sans nous plaindre de la boue qui peut quelquefois l'empêcher d'avancer. Je puis vous assurer que le colonel Stanhope et moi, nous sommes aussi décidés pour la cause qu'aucun étudiant des universités d'Allemagne; mais comme nous avons vu le pays (et le monde ici et ailleurs), on nous permettra de la voir dans son vrai jour, avec ses défauts et ses beautés, surtout quand il n'est pas douteux que le succès corrigera les défauts — à la longue. » (25 *décembre* 1823.)

Lord Byron avait cédé aux sollicitations de Mavrocordatos, qui n'avait cessé de le presser de venir à Missolonghi; il envoya successivement plusieurs vaisseaux à Céphalonie pour prendre sa seigneurie, dont le départ fut retardé par la difficulté d'escompter ses lettres de change sur l'Italie. L'inquiétude de lord Byron sur la pénurie où se trouvaient les Grecs est le sujet habituel de sa correspondance.

« J'ai écrit, dit-il, dans une lettre du 13 octobre « 1823, à notre ami Douglas Kinnaird sur mes af- « faires; je le prie de m'envoyer tous les crédits qu'il « pourra se procurer; j'ai une année de mon revenu « et le prix d'une terre (à ce qu'il me dit) dont je « puis disposer. Jusqu'à ce que les Grecs puissent faire « un emprunt, il est probable que je serai leur quar- « tier-maître, autant que je paraîtrai solide à messieurs « de la Bourse, s'entend. Répétez-lui sans cesse qu'il « faut que, dans l'intérieur, je tire sur M. R...., une « somme *formidable*. Je vous dirai franchement que « je ne la regrette pas, maintenant que les Grecs ont « recommencé la guerre; ils seront encore mieux ve- « nus s'ils continuent. Ils ont eu ou ont dû avoir « quatre mille livres sterling de mon argent d'un seul « coup (outre quelques secours extraordinaires pour « les veuves, les orphelins, les réfugiés, et autres ma- « nants de toute espèce): je m'attends à ce que la pre- « mière remise sera aussi considérable; mais comment « la refuser s'ils continuent à se battre, et surtout si « je suis de la fête? Je vous prie donc, et au besoin « vous requiers, que vous fassiez savoir à mon digne

« et fidèle intendant, qui mérite toute ma confiance,
« — ma maîtresse — ancre, Douglas Kinnaird —
« l'honorable, qu'il tienne prêt tout l'argent qu'il a à
« moi, y compris le prix de la vente de Rochdale, et
« l'année de mon revenu pour l'an du Seigneur 1824,
« afin de payer et anticiper tous ordres et mandats que
« je tirerai, pour le bien de la cause, en bonne et lé-
« gale monnaie de la Grande-Bretagne, etc., etc., etc.

« Que le ciel vous fasse vivre mille ans, ce qui fait
« neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans de plus que la
« constitution des Cortès espagnoles. »

Quand on se fut procuré des provisions, et que les autres préparatifs de voyage furent faits, lord Byron fit fréter deux navires ioniens. Après avoir fait embarquer ses chevaux et ses effets, il fit voile d'Argostoli, le 29 décembre. On jeta l'ancre à Zante le même soir. Le jour suivant fut employé à faire ses arrangements pécuniaires avec M...., et quand on eut porté à bord une assez grande quantité d'argent, le vaisseau fit voile pour Missolonghi. Il arriva dans ce court trajet deux accidents qui pouvaient avoir de très-sérieuses conséquences. Le comte Gamba, qui était venu de Livourne avec lord Byron, était à bord du vaisseau qui portait les chevaux et une partie de l'argent. A la hauteur de Chiarenza, entre Zante et Missolonghi, ils furent étonnés, à la pointe du jour, de se trouver sous le beaupré d'une frégate turque. Grace à l'activité de l'équipage du vaisseau qui portait lord Byron, et à sa marche supérieure, il échappa; mais, au coup de canon tiré par la frégate, l'autre vaisseau

se rendit et fut conduit à Patras. Gamba et ses compagnons, amenés devant Yussuff, — s'attendaient au sort des malheureux que ce chef sanguinaire avait immolés l'année précédente à Prévésa ; ils n'espéraient pas que le pavillon ionien les sauverait, et leurs pressentiments se seraient probablement réalisés sans la présence d'esprit que montra le comte Gamba. Convaincu que la ruse et l'audace pouvaient seules le sauver, il ne se vit pas plus tôt à la merci du pacha, que prenant un air de hauteur et d'indifférence, le comte accusa le capitaine de la frégate d'une infraction scandaleuse au droit de neutralité, en tirant sur un vaisseau portant pavillon anglais et en le détenant. Il finit par dire à Yussuff, qu'il pouvait s'attendre à la vengeance du gouvernement britannique pour avoir arrêté un seigneur qui voyageait, et avait frété un navire pour Calamos (*). Soit que le pacha crût l'histoire de Gamba, ou qu'étant bien au fait il ne voulût pas se porter aux dernières extrémités, il consentit non-seulement à relâcher le vaisseau, mais

(*) Le traitement de Gamba et de l'équipage, à bord de la frégate turque, fut d'abord moins courtois que celui qu'ils reçurent à terre. En montant sur le pont de la frégate, le capitaine donna ordre de mettre tout le monde aux fers, et il se serait peut-être porté à de plus grandes extrémités, quand le maître du bâtiment grec alla au capitaine de la frégate turque, et lui demanda « s'il ne reconnaissait pas Spiro, « qui lui avait sauvé la vie dans la mer Noire, il y avait quinze « ans. » Le capitaine, après l'avoir regardé attentivement pen-

traita tout le monde avec les plus grands égards, et les invita même à faire une partie de chasse dans le voisinage. Le comte Gamba répondit avec empressement à ces politesses inespérées ; il fit voile le lendemain, arriva à Missolonghi, où, à son grand étonnement, il ne trouva pas lord Byron.

Le vaisseau de sa seigneurie avait été forcé par les vents contraires de chercher un abri aux Scrofes, groupe de rochers à quelques milles de Missolonghi ; mais comme il eût été impossible de s'y défendre en cas d'attaque, on jugea prudent de se rendre à Dagromestre, où l'on fit tous les préparatifs pour recevoir du mieux que l'on pourrait l'ennemi s'il se présentait.

Étant restée trois jours à Dagromestre, sa seigneurie mit encore une fois à la voile, lorsque le vent le lui permit. En apprenant ce qui était arrivé, le prince Mavrocordatos envoya une chaloupe canonnière pour escorter le navire du noble lord, tandis qu'une partie de l'escadre grecque stationnée à Missolonghi, reçut l'ordre de croiser pour empêcher les vaisseaux turcs de s'approcher de la côte. Un capitaine grec invita sa seigneurie à faire le reste de son voyage à bord de son propre bâtiment ; mais cette offre fut refusée. Comme

---

dant quelques moments, s'écria : « Quoi ! se peut-il que ce « soit Spiro ? » et, courant à lui, il embrassa son libérateur avec des transports de joie. Cette réception, à laquelle on ne s'attendait pas, fut suivie de sa promesse de faire tous ses efforts pour obtenir la prompte délivrance des captifs à leur arrivée à Patras.

si tout le voyage était destiné à présager quelque grand malheur, le vaisseau heurta contre un bas-fond, et serait probablement resté engravé, sans l'activité des gens de lord Byron et la résolution de sa seigneurie elle-même, qui excita le capitaine et l'équipage à redoubler d'efforts au lieu d'invoquer les saints, comme c'est l'usage des matelots grecs en pareilles occasions. Le vent retarda encore l'arrivée du vaisseau à Missolonghi. Voici une lettre écrite à la hâte par lord Byron, à bord du navire de Céphalonie, sur lequel il était parti d'Argostol.

(31 *décembre* 1823.) « Nous arrivons, c'est-à-« dire une partie de mes gens et moi, et une partie « de certaines choses qu'il est prudent de ne pas dé-« signer dans une lettre qui pourrait fort bien être in-« terceptée. Mais une frégate turque s'est emparée de « Gamba, de mes chevaux, de mon nègre, de mon « secrétaire, de la presse, de tout ce qui appartient « au comité, et même de huit cents dollars à moi « (mais peu importe, il nous en reste encore davan-« tage, entendez-vous). Moi-même et ceux qui étaient « avec moi dans un autre navire nous l'avons échappé « belle cette nuit et ce matin; car les Turcs nous « ont halé, et nous avons filé au lieu de leur répon-« dre. Nous sommes ici avec de la neige et du vent, « dans un assez joli petit port. Reste à savoir si nos « amis les Turcs n'enverront pas leurs navires pour « nous prendre, attendu que nous n'avons d'autres « armes que nos carabines, quelques pistolets et quatre « personnes en état de se battre, à ce que je soup-

« çonne. Il faut espérer que nous ne resterons pas « long-temps ici, puisque le vent nous repousse de « l'entrée directe de Missolonghi. Vous feriez bien « d'envoyer mon ami Georges Drako avec un corps « de Suliotes pour nous escorter par terre ou par les « canots, et cela le plus tôt possible. Gamba et tout « l'équipage de son navire ont été emmenés à Patras, « je suppose, et il nous faudra parlementer avec les « Turcs pour les ravoir. Mais où diable a été la flotte, « la flotte grecque, veux-je dire, qui nous laisse arri- « ver sans nous dire de prendre garde à celle des Mu- « sulmans. Présentez mes respects à Mavrocordatos, « et dites-lui que je suis ici à sa disposition. Je suis « dans l'inquiétude, moins pour mon propre compte, « que pour celui du jeune Grec qui est avec moi; car « vous savez quel serait son destin. J'aimerais mieux « le couper en pièces, et moi aussi, que de le voir « tomber au pouvoir de ces barbares. »

Lord Byron fut reçu à Missolonghi avec toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme. Tout ce que les Grecs purent inventer pour lui faire un accueil honorable lui prouva combien sa présence leur donnait d'espoir. Les canons de tous les vaisseaux le saluèrent; le prince Mavrocordatos et toutes les autorités, toutes les troupes et toute la population se réunirent pour le recevoir au lieu de son débarquement, et l'accompagnèrent à la maison qui avait été préparée pour lui au milieu des acclamations de la multitude, et des décharges de l'artillerie.

Un des premiers objets sur lesquels lord Byron

fixa naturellement son attention fut d'adoucir la férocité qui avait signalé le commencement de la guerre. Cette férocité non-seulement excusable d'abord, mais absolument nécessaire, avait atteint son but. Les Grecs avaient acquis le pouvoir de ne plus se montrer sans pitié. Lord Byron s'occupa d'améliorer le système de la guerre.

Le premier jour de l'arrivée de sa seigneurie fut marqué par la délivrance d'un Turc tombé entre les mains de quelques matelots grecs. L'individu sauvé par lui fut habillé par ses ordres, et gardé dans sa maison jusqu'à ce qu'une occasion se présentât pour l'envoyer à Patras.

Il n'y avait pas long-temps que sa seigneurie était à Missolonghi, lorsqu'elle trouva le moyen de reconnaître la modération de Yussuff pacha, qui avait rendu la liberté au comte Gamba. Apprenant qu'il y avait quatre prisonniers turcs dans la ville, il pria le prince Mavrocordatos de les lui remettre; ce qui lui fut immédiatement accordé. Ils furent envoyés au château de la Morée près Patras, avec la lettre suivante adressée au chef turc.

« Hautesse,

« Un navire dans lequel un de mes amis et quelques-uns de mes domestiques étaient embarqués fut pris, il y a quelques jours, et relâché par ordre de votre hautesse. Je dois vous remercier, non d'avoir relâché le vaisseau qui, portant un pavillon neutre, et étant sous la protection du gouvernement anglais,

« ne pouvait être retenu ; mais d'avoir traité mes amis « avec tant de bonté pendant qu'ils étaient entre vos « mains.

« Dans l'espérance de n'être pas tout-à-fait désa- « gréable à votre hautesse, j'ai prié le gouverneur de « cette place de délivrer quatre Turcs prisonniers ; et « il a été assez humain pour y consentir. En consé- « quence, je ne perds pas de temps pour vous les ren- « voyer, afin de vous prouver au plus tôt combien « j'ai été touché de votre courtoisie. Ces prisonniers « sont délivrés sans condition. Mais si cette circon- « stance se présentait à votre souvenir, j'ose supplier « votre hautesse de bien traiter désormais les Grecs « qui tomberont en votre pouvoir, d'autant plus que « les horreurs de la guerre sont assez terribles par « elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de les aggraver « par des cruautés inutiles.

« Missolonghi, le 23 janvier 1824.

« *Signé* NOEL BYRON. »

Cette action fut suivie d'une autre, non moins honorable. Un corsaire grec ayant capturé un bateau turc, dans lequel se trouvait un grand nombre de passagers, surtout des femmes et des enfants, ils furent tous remis à lord Byron, sur sa demande particulière. Aussitôt un navire fut loué, et tous ces malheureux partirent pour Prévèse, pourvus de tout ce qui était nécessaire pour rendre leur passage commode. Le consul anglais, M. Meyer, répondit à la lettre qui les accompagnait. Il remerciait sa seigneurie

au nom de Beker Aga, gouverneur de la place; et il terminait sa réponse par l'assurance de faire traiter avec les mêmes attentions, à l'avenir, tous les Grecs prisonniers.

Lord Byron s'occupa ensuite de la réconciliation des divers chefs grecs. La mort est venue trop tôt le surprendre pour qu'il ait pu faire tout le bien qu'il méditait; mais il a encore eu le temps d'en faire beaucoup. Nous pouvons en juger par quelques observations sur le traitement qu'éprouva Sisseni, chef factieux de Gastouni.

— « Si Sisseni est sincère, on traitera avec lui, et « il sera bien traité, dit lord Byron; s'il ne l'est pas, « toute la faute retombera sur lui. Notre grand ob- « jet est d'assoupir toutes les dissensions intestines, « sans exiger un compte trop rigoureux du passé. Le « prince Mavrocordatos est de la même opinion. On « agira franchement; on répondra par la franchise à « quiconque se montrera franc. J'ai entendu beaucoup « parler de Sisseni; mais j'en ai entendu dire peu de « bien. Cependant, je ne juge jamais par ouï-dire, « surtout dans une révolution. Personnellement je « lui suis obligé; car il s'est montré plein d'égards « pour ceux de mes amis qui ont passé dans sa pro- « vince. Vous pouvez donc lui répondre que toutes « les ouvertures qu'il fera pour l'avantage de la « Grèce, et pour sa pacification intérieure, seront « accueillies avec empressement. Je ne crois pas qu'il « se fût servi de vous pour me faire parvenir une pro- « position insidieuse; car il ne devait pas ignorer que

« c'était courir le risque d'être bientôt découvert.
« Quoi qu'il en soit, la fin de toutes ces dissensions
« est une chose si importante, qu'on doit risquer un
« peu pour l'obtenir. »

Sisseni est le *capitano* de la riche et fertile contrée de Gastouni; il ne s'était d'abord soumis que d'une manière douteuse au gouvernement; mais depuis, observant l'accroissement de sa puissance, il avait proposé une soumission régulière à ses décrets. Tous ces oligarques de la Morée ont, comme Sisseni, des mœurs tout-à-fait turques. Ils vivent entourés d'un mélange de splendeur et de misère. Comme tant d'autres petits rois, ils ont une sorte de cour remplie de soldats, de courtisanes et de bouffons.

Mavrocordatos, dans ses lettres à lord Byron, avait beaucoup appuyé sur la nécessité de sa présence à Missolonghi; il avait enflammé son imagination par de grandes promesses de succès, et les projets les plus brillants.

« Soyez persuadé, mylord, lui dit-il entre autres choses du même genre, qu'il ne dépendra que de vous d'assurer le sort de la Grèce. Lépante et Patras, cernés par terre et par mer, ne tarderont pas à capituler, et maîtres de ces deux places, nous pouvons former le projet de l'occupation de la Thessalie. »

En conséquence, lord Byron débarqua à Missolonghi enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'à l'extravagance, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres. Après avoir payé la flotte, qui, dans le fait, n'était venue que dans l'espoir de rece-

voir sa solde arriérée, sur les fonds que le noble lord avait promis au gouvernement provisoire, il s'occupa de former une brigade de Suliotes. Cinq cents de ces soldats, les plus braves de la Grèce, se mirent à sa solde, le 1^er^ janvier 1824, et il ne fut pas difficile de trouver un but digne d'eux et de leur nouveau chef.

Le château de Lépante, qui commande le golfe de ce nom, était la seule forteresse occupée par les Turcs dans la Grèce occidentale. Sa position à l'embouchure du golfe en fait un point très-important, et lui donne le moyen de communiquer constamment avec Patras, ce qui rendait impossible de le réduire par la famine. La garnison consistait en cinq cents Turcs et un nombre considérable d'Albanais. — Toutes ces troupes demandaient hautement l'arriéré de leur paie, et l'on assurait qu'il régnait beaucoup de confusion dans la place. On disait qu'à l'approche de lord Byron les Albanais se rendraient, si on leur payait l'arriéré, qui se montait à vingt-cinq mille piastres. Sous tous les points de vue, la place était de la plus grande importance, et tout faisait espérer qu'une attaque vigoureuse serait couronnée du succès. Lord Byron, au comble de son enthousiasme, ne s'occupait plus que de cette expédition. Il fut résolu d'abord que le principal corps d'armée serait composé de deux mille cinq cents hommes, auxquels lord Byron se joindrait avec ses cinq cents Suliotes et l'artillerie commandée par M. Parry. Mais à la fin de janvier, lord Byron fut nommé au commandement de toute l'armée destinée au siége de Lépante (trois

mille hommes). Il fait mention lui-même de cette circonstance.

« Environ deux mille hommes, dit-il, sont destinés « à marcher contre Lépante ; par des raisons politi- « ques particulières aux capitaines grecs, qui préfè- « rent obéir à un étranger plutôt qu'à un des leurs, « c'est à moi qu'est réservé, entends-je dire, le soin « de cette expédition. Il y a une autre raison. Si on en « venait à une capitulation, les Turcs aimeraient « mieux se fier à la foi chrétienne d'un Franc qu'à « celle d'un Grec ; et avec moi ils se montreraient plus « disposés à céder. Voilà les raisons de ce choix dont « je suis l'objet. Peut-être y en a-t-il une troisième : — « à savoir que, dans les circonstances actuelles, au- « cun chef (sans en excepter Mavrocordatos) n'est « porté à accepter ce commandement. Mon ambition « ne va pas au-delà de mon mérite ; mais je ne refu- « serai pas, parce que je suis bien aise de donner « l'exemple d'obéir. D'ailleurs, comme je paie un « grand nombre de nos soldats, je ne suis pas fâché « de voir ce qu'ils peuvent faire pour leur argent. — « Enfin, je suis fatigué de n'entendre que parler. »

Dans une note il ajoute que Parry, long-temps retardé, et que l'on attendait impatiemment avec son artillerie et ses munitions, n'était pas arrivé. « Je « présume, dit-il, d'après tous ces retards, que ce « Parry est le même qui a cherché le pôle arctique, « et qu'il cherche maintenant l'antarctique. »

L'expédition éprouva des obstacles provenant de causes plus importantes que le long retard de l'in-

génieur. Les Suliotes, qui croyaient avoir trouvé un patron dont les trésors étaient inépuisables, et dont la générosité ne connaissait point de bornes, voulurent profiter de l'occasion, et firent des demandes extravagantes à leur chef sur l'arriéré. Les Suliotes, indomptables à la guerre, difficiles à gouverner dans une ville, étaient, en ce moment, plus disposés à l'opiniâtreté, au désordre et à la cupidité. Ils avaient principalement contribué à empêcher Missolonghi de tomber aux mains des Turcs l'automne précédent; ils avaient été arrachés à leurs demeures, et leurs familles erraient dans les rues, sans toit et sans nourriture. D'un caractère turbulent, ils tenaient la ville dans l'effroi, et Mavrocordatos n'ayant pas, comme les autres chefs, des soldats à lui, était fort aise de trouver un corps de braves mercenaires, surtout quand ils étaient payés de la bourse d'un autre; il était donc très-disposé à ne pas les traiter avec rigueur. Dans la quinzaine qui suivit l'arrivée de lord Byron, un bourgeois qui avait refusé de loger quelques Suliotes qui voulaient entrer de force dans sa maison, fut tué: il s'ensuivit un désordre dans lequel plusieurs perdirent la vie.

Le caractère impatient de lord Byron ne pouvait s'accommoder du retard d'un projet auquel il tenait beaucoup; il vit avec le plus grand chagrin que l'état de ses troupes favorites ne permettait pas de songer à les mettre en campagne.

Le projet de marcher contre Lépante se trouvait ainsi suspendu au moment où l'enthousiasme de lord

Byron était le plus fort, et lorsqu'il avait préparé un coup d'état qui ne pouvait manquer d'être du plus grand avantage à la cause des Grecs. Il n'est pas étonnant que ce contre-temps imprévu l'ait profondément affecté. Si ce ne fut pas la seule cause de la cruelle attaque d'épilepsie qu'il eut, le chagrin qu'il en conçut y contribua certainement beaucoup. Cette attaque eut lieu le 15 février. Lord Byron était assis dans l'appartement du colonel Stanhope, agent du comité grec, qui était venu pour se concerter avec lord Byron. Sa seigneurie plaisantait avec M. Parry, ingénieur, quand un changement rapide de ses traits trahit l'émotion d'une vive douleur. Il se plaignit tout d'un coup d'une faiblesse dans les jambes, et se leva; mais se sentant incapable de marcher, il demanda du secours. Il tomba alors dans des convulsions, et on le porta sur un lit. Il reprit cependant assez promptement l'usage de ses sens; la parole revint, et il parut être très-bien, quoique affaibli et épuisé par la violence des efforts qu'il avait faits. Pendant tout l'accès, il montra sa fermeté habituelle; ses efforts pour surmonter la douleur de l'attaque parurent surnaturels. Dans l'espace d'un mois l'attaque se renouvela quatre fois ; la violence du mal céda enfin aux remèdes que prescrivirent les médecins. Les saignées, les bains froids, une grande tranquillité d'esprit, etc., eurent le succès qu'on en attendait, et lord Byron se rétablit graduellement. Après sa première attaque, un accident menaça d'atténuer les effets du traitement. Un Suliote, accompagné de l'enfant Marco

Botzaris et d'un autre homme, entra dans le sérail, dont on avait fait une sorte de forteresse, ou une caserne pour les Suliotes avant l'arrivée de lord Byron, et dont on eut beaucoup de peine à les faire sortir pour en faire un magasin destiné aux munitions du comité, et aux travaux des ingénieurs. La sentinelle ordonna aux Suliotes de se retirer: c'est un mouvement auquel les Suliotes ne sont pas accoutumés : le Suliote avança sans s'inquiéter de l'ordre, sur quoi le sergent de garde, qui était Allemand, lui demanda ce qu'il voulait, et, le Suliote ne répondant pas, il le poussa en arrière. Ces guerriers sauvages, qui rêvent pendant des années d'un coup qu'ils ont reçu, et dont ils n'ont pu se venger, sont prompts à le rendre. Le Suliote et le sergent en vinrent aux mains, et le Suliote tira un pistolet de sa ceinture. Le sergent le lui arracha, et jeta la poudre du bassinet. En ce moment, le capitaine Sass, Suédois, témoin de ce qui se passait, donna l'ordre de conduire l'homme au corps-de-garde. Le Suliote se préparait à partir, et se serait retiré si le sergent le lui avait permis. Malheureusement le capitaine Sass ne s'en tint pas à donner l'ordre de l'arrêter. Pendant que le Suliote se débattait contre le sergent pour sortir, le capitaine Sass tira son épée et lui donna un coup du plat de la lame. Le Grec furieux se précipita sur lui, un pistolet à l'une main et le sabre de l'autre, et, presque dans le même instant, lui abattit presque le bras droit, et lui brûla la cervelle. Le capitaine Sass, qui était remarquable par la douceur et l'intrépidité de son caractère,

expira quelques minutes après. Le Suliote était un homme d'une bravoure distinguée. Cette affaire était sérieuse, et l'on craignait qu'elle ne finît pas là. Les Suliotes refusèrent de livrer leur camarade à la justice, disant qu'il avait été frappé; ce qui, suivant leurs lois, justifie toutes les conséquences qui en peuvent résulter.

Dans une lettre que lord Byron écrivit à un ami à Zante, quelques jours après sa première attaque, il parle du rétablissement rapide de sa santé.

« Je suis beaucoup mieux, quoique très-faible, « comme vous pouvez croire; les sangsues ont tiré « trop de sang des tempes, le lendemain de mon at- « taque, et on a eu un peu de peine à l'arrêter; « mais, depuis, je me suis levé tous les jours, je suis « sorti à cheval, et j'ai été en mer. J'ai pris aujour- « d'hui un bain chaud; je suis à la diète, je ne bois « que de l'eau, et ne mange point de viande.

« Indépendamment des quatre Turcs envoyés à « Patras, j'ai obtenu la liberté de vingt-quatre fem- « mes et enfants, et ils sont partis pour Prévèse, d'où « le consul anglais les enverra dans leurs familles. Je « l'ai fait d'après leur demande. »

Après avoir traité quelques autres matières, il termine ainsi sa lettre:

« Les affaires sont ici un peu embrouillées avec les « Suliotes, les étrangers, etc., etc.; mais j'espère que « tout s'arrangera. Je n'abandonnerai pas la cause « aussi long-temps que ma santé et les circonstances « me permettront de la servir. »

Malgré le rétablissement de la santé de lord Byron, ses amis voyaient bien la nécessité de lui faire changer d'air. Missolonghi est un pays plat, marécageux, pestilentiel, que le dessein d'être utile avait seul pu lui faire choisir comme résidence. Un habitant de Zante lui écrivit au commencement de mars pour l'engager à revenir dans cette île pour quelque temps. Voici sa réponse, qui arriva le 10 du même mois:

« Je vous remercie infiniment de l'offre que vous « me faites de votre maison de campagne, et de tou- « tes vos bontés, dans le cas où ma santé exigerait que « je changeasse d'air; mais je ne puis quitter la Grèce « aussi long-temps qu'il y aura pour moi une chance « de lui être de quelque utilité (même supposée). « Tant que je puis me tenir debout, il faut que je « me montre dévoué. En vous disant ceci, je ne me « dissimule point les difficultés, les dissensions des « Grecs, leurs défauts; mais tous les hommes raison- « nables doivent les juger avec indulgence. »

On doit bien présumer qu'après une maladie aussi sérieuse, et la conduite des troupes à sa solde et traitées par lui avec tant de générosité, il n'était pas d'humeur à poursuivre son projet contre Lépante, dans le cas même où sa santé lui eût permis de soutenir les fatigues d'une campagne en Grèce. Les Suliotes donnèrent quelques marques de repentir, et offrirent de se mettre à la disposition de sa seigneurie. Mais ils n'aimaient pas ce genre de service. . . . .

Dans une lettre du colonel Stanhope à lord Byron, datée d'Athènes le 6 mars, il dit au noble lord qu'il

a bivouaqué le 21 février dans la hutte du *préfet* du district de Lépante, qui venait d'avoir une conférence avec la garnison de cette place. Cet homme dit au colonel que si lord Byron s'avançait avec des forces imposantes, et l'arriéré de la solde, la forteresse se rendrait. Le colonel pressait lord Byron de se mettre en marche immédiatement, et de profiter de cette disposition de la garnison.

Lord Byron avait ajouté à cette lettre la note suivante : « Les Suliotes refusent de marcher contre Lé« pante, disant qu'ils ne veulent point se battre contre « des pierres. Le colonel Stanhope sait quelle a été leur « conduite ici, assez récemment, à d'autres égards ». Nous pouvons en inférer que, dès ce moment, on ne songea plus à l'expédition contre Lépante.

La même lettre qui annonçait à lord Byron avec quelle facilité on pouvait se rendre maître de Lépante, lui apprenait le projet d'Ulysse (Odysseus) de convoquer un congrès à Salona, pour délibérer sur les moyens d'unir plus étroitement les intérêts de la Grèce orientale et de la Grèce occidentale, et d'arrêter un plan de coopération plus régulier. Ces deux districts sont entièrement subordonnés à leurs gouvernements respectifs; et, comme on attendait l'armée turque, Odyssée supposait que l'on pouvait fixer un plan par lequel, non-seulement on résisterait à l'ennemi plus efficacement, mais on avancerait les progrès de la civilisation, et l'on affermirait l'autorité du gouvernement par la constitution. Odyssée, qui avait la plus grande in-

fluence dans la Grèce orientale, et qui pouvait rassembler tous les chefs de son district, désirait fort que Mavrocordatos et lord Byron, qui pouvaient tout dans l'autre district, se rendissent à ce congrès, qu'il proposait de réunir à Salona, située presque sur les confins des deux départements. On envoya successivement deux agents à Missolonghi. Odyssée dépêcha d'abord M. Finday, et le colonel Stanhope envoya bientôt après le capitaine Humphries en toute hâte. M. Humphries réussit : lord Byron, comme on peut le présumer, fut bientôt décidé; mais Mavrocordatos avait ses raisons pour différer sa réponse. Il n'aimait pas l'idée de se trouver avec Odyssée, dont le caractère était si opposé au sien; il ne voyait pas non plus sans peine lord Byron quitter le siége de son gouvernement. Il fut cependant convenu, en apparence, que lord Byron et lui se rendraient à Salona, comme on le voit dans une lettre de lord Byron au colonel Stanhope, par laquelle il accepte l'invitation en son nom et au nom du prince. Sa seigneurie informait aussi son agent de cette détermination, dans une lettre en date du 22 mars, dont voici un extrait :

« Nous partons dans quelques jours, le prince Ma-
« vrocordatos et moi, avec une escorte considérable,
« pour Salona, sur la demande d'Ulysse et des chefs
« de la Grèce orientale, afin d'y prendre des mesures
« offensives et défensives pour la campagne prochaine.
« Mavrocordatos est, en quelque sorte, rappelé par
« le nouveau gouvernement dans la Morée, pour le
« présider, j'imagine. On m'a écrit pour me proposer

« d'aller en Morée avec lui, ou de me charger de la « direction des affaires de ce district conjointement « avec le général Londos, ou tout autre que je vou- « drais choisir pour former un conseil. André Londos « est mon ancien ami, presque depuis l'enfance. Il « est difficile de faire une réponse positive avant la « tenue du congrès; mais je servirai dans quelque « rang que ce soit, comme chef, ou comme subor- « donné : c'est pour moi la même chose aussi long- « temps qu'ils croiront que je peux leur être utile.

« Je vous écris à la hâte. Il est tard, et j'ai été « plusieurs heures à cheval dans un pays si fangeux, « après les pluies, qu'à chaque centaine de pas on « trouve un ruisseau ou un fossé, dont mes chevaux « et leurs cavaliers ont rapporté bien de la boue. »

Le départ n'eut cependant pas lieu, comme on s'y attendait. L'intérêt commercial prédominait dans le gouvernement, qui avait été changé depuis l'arrivée de lord Byron à Missolonghi. La réunion d'un congrès de chefs militaires n'était vue qu'avec jalousie, et on la qualifiait très-injustement de mesure inconstitutionnelle. Les vues de Mavrocordatos étaient devenues celles du gouvernement. Ainsi, indépendamment de ses motifs particuliers, s'il avait intérêt à ne pas laisser aller lord Byron à Salona, il avait aussi un intérêt à l'éloigner. Le départ fut différé sous divers prétextes. Entre autres il mit en avant un projet, vrai ou faux, formé par les Suliotes de livrer Missolonghi aux Turcs.

La fatale maladie de lord Byron vint mettre fin à

tous les plans de congrès et de campagne, par les craintes qu'elle occasiona et les douleurs qu'excita sa mort. Le congrès se tint à Salona, le 16 avril : Mavrocordatos n'y était pas, et lord Byron était sur son lit de mort.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur un rapport détaillé de la dernière maladie de lord Byron par M. Fletcher, son domestique de confiance pendant vingt ans. Ce récit peut contenir quelques inexactitudes : les pensées du maître peuvent n'avoir pas été bien comprises, ou ne sont peut-être pas rendues aussi exactement que l'aurait fait un homme qui aurait reçu une autre éducation que Fletcher; mais nous sommes convaincus de son exactitude en général, et nous présentons dans sa simplicité son histoire touchante des derniers jours du plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis long-temps.

FIN DE LA RELATION.

LE DERNIER CHANT DE LORD BYRON
EN GRÈCE.

« Je complète aujourd'hui ma trente-sixième année.

I.

« Il serait temps que mon cœur devînt insensible, puisqu'il a cessé de faire battre d'autres cœurs; cependant, quoique je ne puisse plus être aimé,... aimons encore.

II.

« Ma vie est à son automne, les fleurs et les fruits de l'amour m'ont quitté;... le ver rongeur des regrets, l'amère douleur, voilà tout ce qui me reste.

III.

« Le feu qui dévore mon sein ressemble à la flamme d'un rocher volcanique : on ne vient point emprunter les rayons de sa lumière; il afflige l'œil comme un bûcher funèbre.

IV.

« Espérances, craintes, soucis jaloux, exaltation des peines d'amour, puissance de la passion, je ne puis plus vous connaître, et je porte encore l'amoureuse chaîne!

V.

« Mais ce n'est pas ici, ce n'est pas ici, que de pa-

reilles pensées devraient agiter mon ame; ce n'est pas à présent que la gloire élève son trophée sur la tombe du héros, ou couronne son front victorieux.

VI.

« Regarde, voilà l'épée, la bannière, le champ d'honneur, la gloire et la Grèce; le Spartiate porté sur son bouclier n'était pas plus libre.

VII.

Réveille-toi! Ce n'est plus à la Grèce que je parle: elle est réveillée! Réveille-toi, ô mon ame, rappelle-toi de quelle noble source est sorti le sang qui coule dans mes veines, et frappons avec courage.

VIII.

« Je foule aux pieds les passions qui voudraient renaître en moi, passions indignes de mon âge mûr! Je dois désormais être indifférent au sourire ou au dédain de la beauté.

IX.

« Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre plus long-temps? La contrée où la mort peut être honorable, la voilà! Au combat, Byron, dis adieu à la vie!

X.

« Cherche ce qu'un mortel ne trouve pas toujours, le tombeau d'un guerrier : c'est le plus digne de toi! et puis regarde, choisis le lieu où tu veux périr, et goûte le repos des braves. »

DERNIERS MOMENTS DE LORD BYRON,

PAR SON VALET DE CHAMBRE FLETCHER.

Mon maître, dit Fletcher, montait à cheval tous les jours lorsque le temps le permettait. Le 9 avril fut un jour fatal; Milord fut très-mouillé durant sa promenade, et à son retour, quoiqu'il eût changé d'habits complètement, comme il était resté trop long-temps dans ses vêtements humides, il se sentit légèrement indisposé, et le rhume dont il s'était plaint depuis que nous avions quitté Céphalonie rendit cet accident plus grave. Quoiqu'il eût un peu de fièvre pendant la nuit, il dormit assez bien; mais dans la matinée du 10, il se plaignit de douleurs dans les membres, et du mal de tête, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de monter à cheval dans l'après-midi. A son retour, mon maître (*) dit que la selle n'était pas tout-à-fait sèche, et qu'il craignait que cela ne l'eût rendu plus malade. La fièvre revint, et je vis avec bien du chagrin, le lendemain matin,

(*) Le traducteur a cru devoir conserver le récit de Fletcher dans toutes ses formes, et n'a pas voulu supprimer certains tours, certains mots qui caractérisent cet écrit. Il prie seulement le lecteur de ne pas oublier que le serviteur fidèle qui en est l'auteur, n'a reçu aucune éducation.

que l'indisposition devenait plus sérieuse. Milord était très-affaissé, et il se plaignait de n'avoir point dormi de la nuit; il n'avait pas d'appétit. Je lui préparai un peu d'*arrow-root* (*); il en prit deux ou trois cuillerées seulement, et me dit que c'était fort bon, mais qu'il ne pouvait en prendre davantage. Ce ne fut que le troisième jour, le 12, que je commençai à concevoir des alarmes. Dans tous les rhumes que mon maître avait eus jusque-là, le sommeil ne l'avait pas abandonné, et il n'avait point eu de fièvre. J'allai donc chez les deux médecins, le docteur Bruno et chez M. Millingen, et leur fis plusieurs questions sur la maladie de mon maître; ils m'assurèrent qu'il n'y avait aucun danger, que je pouvais être parfaitement tranquille, que, dans peu de jours, tout irait bien: c'était le 13. Le jour suivant, je ne pus m'empêcher de supplier mylord d'envoyer chercher le docteur Thomas, de Zante. Mon maître me dit de consulter à ce sujet les docteurs: ils me dirent qu'il n'était pas nécessaire d'appeler aucun autre médecin, parce qu'ils espéraient que tout irait bien dans peu de jours. Je dois faire remarquer ici que Milord répéta plusieurs fois, dans le cours de la journée, que les docteurs n'entendaient rien à sa maladie.

« En ce cas, Milord, vous devriez consulter un « autre médecin, » lui dis-je. — « Ils me disent, Fletcher, que ce n'est qu'un rhume ordinaire, comme « tous ceux que j'ai déja eus. » — « Je suis sûr, Mi-

(*) Plante des Indes orientales.

« lord, que vous n'en avez jamais eu d'aussi sérieux. » — « Je le crois, » dit-il.

Je renouvelai mes instances, le 15, pour que l'on appelât le docteur Thomas; on m'assura de nouveau que Milord serait mieux dans deux ou trois jours. D'après ces assurances répétées, je ne fis plus aucunes instances que lorsqu'il fut trop tard.

Les purgatifs violents qu'on lui faisait prendre ne me paraissaient pas les plus convenables à sa maladie, car n'ayant rien dans l'estomac, ils me paraissaient ne devoir lui procurer que des douleurs : c'eût été le cas même avec une personne en bonne santé. Mon maître n'avait pris depuis huit jours qu'une petite quantité de bouillon en deux ou trois fois, et deux cuillerées d'*arrow-root* le 18, la veille de sa mort. La première fois que l'on parla de le saigner fut le 15. Quand le docteur Bruno le proposa, mon maître s'y opposa d'abord, et demanda à M. Millingen s'il y avait de fortes raisons pour lui tirer du sang; la réponse fut qu'une saignée pouvait être de quelque avantage, mais qu'on pouvait la différer jusqu'au lendemain. En conséquence, mon maître fut saigné au bras droit le 16 au soir, et on lui tira seize onces de sang. Je remarquai qu'il était très-enflammé. Alors le docteur Bruno dit qu'il avait souvent pressé mon maître de se faire saigner, mais qu'il n'avait pas voulu y consentir. Survint une longue dispute sur le temps que l'on avait perdu et sur la nécessité d'envoyer à Zante; sur quoi l'on me dit, pour la première fois, que cela était inutile, parce que mon maître

serait mieux ou n'existerait plus, avant l'arrivée du docteur Thomas (*). L'état de mon maître empirait, mais le docteur Bruno pensait qu'une nouvelle saignée lui sauverait la vie. Je ne perdis pas un moment pour aller dire à mon maître combien il était nécessaire qu'il consentît à être saigné : il me répondit : « Je « crains bien qu'ils n'entendent rien à ma maladie ; » et tendant son bras : « Tenez, dit-il, voilà mon bras, « faites ce que vous voudrez. »

Milord s'affaiblissait de plus en plus, et, le 17, il fut saigné une fois dans la matinée, et une fois à deux heures de l'après-midi. Chacune de ces deux saignées fut suivie d'un évanouissement, et il serait tombé si je ne l'avais pas retenu dans mes bras. Afin de prévenir un semblable accident, j'avais soin de ne pas le laisser remuer sans mon aide.

(*) Voici le compte que le docteur Bruno rend de cet incident. Les discours qu'il attribue à son malade feraient supposer un accès de délire qui indiquerait qu'il aurait dû être saigné plus tôt. « Vous avez, Milord, une fièvre inflammatoire « qui augmente de jour en jour : pourquoi ne voulez-vous pas « permettre qu'on vous saigne ? Cette fièvre peut avoir de fu- « nestes conséquences, si l'on ne vous tire pas du sang. — « Voilà comme vous êtes tous, vous autres médecins ; vous « voulez vous faire honneur de la guérison, c'est pourquoi « vous me dites que ma maladie est grave ; mais je ne me « laisserai pas saigner. » A toutes les prières de ses amis, qui lui disaient qu'il périrait s'il ne voulait pas se laisser saigner, il répondait : « Si je dois mourir de cette maladie, je mourrai « également, soit qu'on me tire tout mon sang, soit qu'on ne « me saigne pas : c'est pourquoi je ne veux pas être saigné. »

Ce jour-là, mon maître me dit deux fois : « Je ne « peux pas dormir, et vous savez que depuis une se- « maine je n'ai point dormi. Je sais, ajoutait-il, « qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un cer- « tain temps, après quoi il devient nécessairement « fou, sans que l'on puisse le sauver, et j'aimerais « mieux dix fois me brûler la cervelle que d'être fou; « je ne crains pas la mort, je suis plus capable de la « sentir venir que l'on ne pense. »

Je ne crois pas que Milord ait eu l'idée que sa fin approchait jusqu'au 18; il me dit : « Je crains que « Tita et vous ne tombiez malades en me veillant « ainsi nuit et jour. » Je lui répondis que nous ne le quitterions point jusqu'à ce qu'il fût mieux. Comme il avait eu un peu de délire dans la journée du 16, j'avais eu soin de retirer les pistolets et le stylet qui, jusque-là, étaient restés à côté de son lit la nuit (*).

Le 18, il m'adressa souvent la parole; il paraissait mécontent du traitement qu'avaient suivi les médecins. Je lui demandai, alors, de me permettre d'envoyer chercher le docteur Thomas. « Envoyez-le chercher, « mais dépêchez-vous. Je suis fâché de ne vous l'a- « voir pas laissé envoyer chercher plus tôt, car je « suis sûr qu'ils se sont trompés sur ma maladie: « écrivez vous-même, car je sais qu'ils n'aimeraient « pas à voir d'autres docteurs ici. »

(*) Le docteur Bruno prétend que ce fut Tita, et non Fletcher, qui ôta les pistolets et le stylet.

(*Note de l'éditeur.*)

Je ne perdis pas un moment à exécuter ses ordres, et à en faire part au docteur Bruno et à M. Millingen, qui me dirent que j'avais très-bien fait, parce qu'ils commençaient eux-mêmes à être très-inquiets. Quand je rentrai dans la chambre de Milord, « Avez-« vous envoyé?» me dit-il. —«Oui, Milord.» —«Vous « avez bien fait; je désire savoir ce que j'ai.» Quoiqu'il ne parût pas se croire si près de sa fin, je m'aperçus qu'il s'affaiblissait d'heure en heure, et qu'il commençait à avoir des accès de délire. Il me dit à la fin d'un de ces accès: « Je commence à croire que je « suis sérieusement malade; et si je mourais subite-« ment, je désire vous donner quelques instructions « que j'espère que vous aurez soin de faire exécuter.» Je l'assurai de ma fidélité à exécuter ses volontés, et ajoutai que j'espérais qu'il vivrait assez long-temps pour les faire exécuter lui-même. A quoi il répondit: « Non, c'en est fait; — il faut tout vous dire sans « perdre un moment. — Irai-je, Milord, chercher « une plume, de l'encre et du papier? — Oh mon « Dieu non; vous perdriez trop de temps, et je n'en « ai point à perdre. — Faites bien attention,» me dit-il.

« Votre sort sera assuré, Fletcher. — Je vous sup-« plie, Milord, de songer à des choses plus impor-« tantes. — Oh! mon enfant, dit-il; oh! ma chère « fille, ma chère Ada! oh! mon Dieu! si j'avais pu « la voir! Donnez-lui ma bénédiction; — donnez-la à « ma chère sœur Augusta (*) et à ses enfants. —

(*) M^ess Leigh.

« Vous irez chez lady Byron. Dites-lui, — dites-lui « tout. — Vous êtes bien dans son esprit. »

Milord paraissait profondément affecté en ce moment. La voix lui manqua; je ne pouvais attraper que des mots par intervalles; mais il parlait entre ses dents, paraissait très-grave, et élevait souvent la voix pour dire : « Fletcher, si vous n'exécutez pas les or- « dres que je vous ai donnés, je vous tourmenterai, « s'il est possible. » Je lui dis : « Milord, je n'ai pas « entendu un mot de ce que vous avez dit. — Oh! « Dieu! « s'écria-t-il, tout est fini! il est trop tard « maintenant. — Est-il possible que vous ne m'ayez « pas entendu? — Non, milord; mais, je vous en sup- « plie, essayez encore une fois de me faire connaître « vos volontés. — Comment le puis-je? il est trop « tard, tout est fini. — Ce n'est pas notre volonté, « mais celle de Dieu, qui se fait. — Oui, dit-il, ce « n'est pas la mienne; — mais je vais essayer. » En effet, il fit plusieurs efforts pour parler; mais il ne pouvait prononcer que deux ou trois mots de suite, comme : « Ma femme! mon enfant! ma sœur! vous « savez tout; — dites tout, — vous connaissiez mes « intentions. » — Le reste était inintelligible.

Il était à peu près midi; les médecins eurent une consultation, et il fut décidé de donner à Milord du quinquina dans du vin. Il y avait huit jours qu'il n'avait rien pris que ce que j'ai déja dit, ce qui ne pouvait le soutenir. A l'exception de quelques mots que je répéterai à ceux auxquels ils étaient adressés, et que je suis prêt à leur communiquer s'ils le désirent,

il fut impossible de rien entendre de ce que dit Milord après avoir pris son quinquina. Il témoigna le désir de dormir. Je lui demandai s'il voulait que j'allasse chercher M. Parry. — « Oui, allez le chercher. » M. Parry le pria de se tranquilliser. Il versa quelques larmes, et parut sommeiller. M. Parry sortit de la chambre avec l'espérance de le trouver plus calme à son retour. — Hélas ! c'était le commencement de la léthargie qui précéda sa mort. Les derniers mots que je lui ai entendu prononcer furent ceux-ci, qu'il prononça dans la soirée du 18, à six heures environ : « Il faut que je dorme maintenant. » Il laissa tomber sa tête pour ne la plus relever. Il ne fit pas un seul mouvement pendant vingt-quatre heures. Il avait par intervalles des suffocations et une espèce de râle. Alors j'appelai Tita pour m'aider à lui relever la tête, et il me paraissait qu'il était tout-à-fait engourdi. Le râle revenait toutes les demi-heures, et nous continuâmes à lui soulever la tête toutes les fois qu'il revenait, jusqu'à six heures du soir du lendemain 19, que je vis Milord ouvrir les yeux et les refermer sans aucun symptôme de douleur, sans faire le moindre mouvement d'aucun de ses membres. « Oh ! « mon Dieu ! m'écriai-je, je crains que Milord ne soit « mort. » Les médecins lui tâtèrent le pouls, et dirent : « Vous avez raison ; — il n'est plus. »

TRADUCTION D'UNE ODE GRECQUE,

A LA MÉMOIRE DE LORD BYRON.

I.

« Les hymnes de la victoire ne flattent plus l'oreille; la douleur étend ses sombres nuages sur les Hellènes; le guerrier endurci essuie une larme de ses yeux peu accoutumés à pleurer : nos ennemis triomphent de notre malheur.

II.

« Il venait nous secourir. — Mais, hélas! qu'elle s'est vite évanouie avec lui l'aurore de notre fortune nouvelle! — La clarté s'est éteinte dans les ténèbres du tombeau; car Byron, ami de la liberté, n'est plus.

III.

« Un nouveau Tyrtée avait porté la paix sur nos rivages, en réchauffant toutes les ames de la flamme de l'antique valeur.

« Hélas! la mort a glacé sa main amie; sa lyre est condamnée à un éternel silence.

IV.

« Tel un arbre verdoyant, qui couvrait de son ombre aimable les cimes du Parnasse, est arraché par l'orage au sol qui le nourrissait, et voit ses feuilles, jouet des vents.

V.

« O Grèce ! si l'Angleterre réclame le droit de déposer ses cendres avec celles de ses vaillants ancêtres, dis-lui, douce mère des Muses, que seule tu devrais garder ces cendres sacrées.

VI.

« Il avait sacrifié les douceurs de la patrie ; il avait déserté les sentiers du plaisir. — Le danger seul avait désormais des charmes pour lui. C'est donc à toi,... Grèce, patrie des héros, qu'appartenait son tombeau. »

ORAISON FUNÈBRE

DE LORD NOEL BYRON,

COMPOSÉE ET PRONONCÉE

PAR M. SPIRIDION TRICOLI.

« Missolunghi, 10 avril, mardi de la semaine
« de Pâques, 1824.

Évènement imprévu! évènement à jamais déplorable! Il n'y a pas long-temps que le peuple de cette contrée malheureuse salua avec une joie sincère cet homme célèbre, le reçut dans ses bras, et le pressa contre son sein. Aujourd'hui, accablé de douleur, plongé dans le désespoir, la Grèce arrose son tombeau de pleurs, et gémit sur ce qui nous reste encore de son bienfaiteur. Le chant de ce jour heureux (*le Christ est ressuscité*) expirait sur nos lèvres; avant de se féliciter du retour de ce jour de rédemption, les Grecs se demandaient : « Comment est lord By-« ron ? » Ce peuple, assemblé dans la vaste plaine qui environne la cité, pour célébrer ce jour saint, paraissait ne s'être réuni que pour implorer du sauveur du monde la grace de ne pas lui enlever celui

qui était venu partager les dangers de la lutte engagée pour l'affranchissement de la patrie.

Et quel cœur pourrait demeurer insensible, quelle bouche pourrait rester muette en cette occasion? Quand la Grèce eut-elle plus besoin d'assistance qu'au moment où lord Byron, au péril de sa vie, vint à Missolunghi? Alors, et pendant tout son séjour parmi nous, sa main libérale pourvut à nos besoins; besoins que notre pauvreté rendait irrémédiables. Que de bienfaits n'attendions-nous pas encore de lui! et maintenant, hélas, maintenant, nos espérances sont enfermées avec lui dans la tombe!

Étranger à la Grèce, jouissant des plaisirs et du luxe de l'Europe, il pouvait, sans quitter cette partie du monde, contribuer essentiellement au succès de notre cause: c'eût été assez pour nous; la sagesse et l'habileté de notre gouverneur, le président du sénat, aurait su employer pour nôtre salut tous les moyens nécessaires. Mais ce n'était pas assez pour lord Byron. Destiné par la nature à défendre les droits de l'homme opprimé; né dans un pays libre; ayant appris de bonne heure dans les livres de nos ancêtres (qui sont des leçons pour tous ceux qui les lisent), non-seulement ce qu'est l'homme, mais ce qu'il doit être et ce qu'il peut faire, il vit les Grecs esclaves, résolus de briser leurs chaînes, de convertir en glaives vengeurs le fer qui souillait leurs mains, et de ressaisir par la force ce que la force leur avait ravi! Il vit cette noble résolution; et, quittant tous les plaisirs de l'Europe, il vint partager nos travaux et

nos dangers; nous aidant non-seulement de sa fortune, qu'il nous prodiguait; non-seulement de sa sagesse, dont nous avons eu tant d'exemples; mais de son épée, qu'il allait tirer contre nos barbares oppresseurs. Il vint avec la détermination de mourir en Grèce et pour la Grèce. Voilà la source de nos larmes, la source de nos éternels regrets!

Amis! nous avons perdu notre bienfaiteur, ce véritable philhellène, généreux, noble et plein de courage. Vos larmes coulent, mais ce n'est pas assez pour son honneur; ce n'est pas assez pour la grandeur de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé. Celui dont nous déplorons la mort avait donné, comme poète, son nom à notre siècle: l'étendue de son génie et la richesse de son imagination se trouvaient resserrées dans le sentier battu par les anciens. Il se fraya une route nouvelle, route que d'anciens préjugés s'étaient efforcés et s'efforcent encore de fermer; mais aussi long-temps que ses écrits vivront, et ils vivront autant que le monde, cette route restera ouverte; car elle est aussi sûre que l'ancienne. Je ne vous entretiendrai pas de l'enthousiasme que m'ont inspiré ses écrits, enthousiasme que j'éprouve plus que jamais en ce moment. Les hommes éclairés de l'Europe entière célèbrent, et tous les siècles célébreront le poète de notre âge; car il était né pour toute l'Europe et pour tous les siècles.

Une pensée me vient; elle me frappe par sa vérité et son application à l'état présent de notre pays. Amis! écoutez-moi avec attention: que cette pensée

devienne la vôtre, et qu'elle se répande comme la vérité.

Plusieurs nations ont brillé sur la terre; il en est peu dont la vraie gloire ait marqué les grandes époques. Un phénomène manque à l'histoire de ces nations, phénomène que les philosophes désespéraient de voir jamais paraître. Presque toutes les nations du monde sont tombées des mains d'un maître dans celles d'un autre: les unes ont trouvé des avantages dans ces changements, d'autres n'y ont trouvé que de plus grands malheurs. L'œil de l'Europe ne s'était pas encore arrêté sur une nation qui, esclave de maîtres barbares et subjuguant la patrie de la liberté depuis des siècles, secoue le joug de l'esclavage, seule et sans le secours des étrangers. Voilà le phénomène que la Grèce, que la Grèce seule jusqu'à présent a offert au monde. Tous les doutes sont dissipés; l'histoire prépare ses pinceaux pour éterniser ce phénomène dans les destinées des peuples : l'homme d'état l'observe et en médite les conséquences. Telle est l'époque extraordinaire dans laquelle nous vivons. Amis! l'insurrection de la Grèce n'est pas une époque de notre nation seule, c'est l'époque de toutes les nations; c'est un phénomène unique dans l'histoire de l'univers.

L'esprit vaste de lord Byron remarqua ce phénomène, et voulut associer son nom à notre gloire. Il avait vu d'autres révolutions; il n'y avait pris aucune part. La cause de la Grèce était la seule digne de cet homme célèbre dans toute l'Europe. Réfléchissez donc au temps où vous vivez, dans quelle lutte vous

êtes engagés : considérez que la gloire des siècles passés ne peut se comparer à la vôtre : les amis de la liberté, les philantropes, les philosophes de toutes les nations, et surtout ceux de la libre Albion, vous félicitent et se réjouissent avec vous; tous vous encouragent, et le poète de notre âge, déja immortel, émule de votre gloire, est venu sur vos rivages pour laver de son sang mêlé avec le vôtre les taches dont la tyrannie avait souillé notre sol.

Né en Angleterre, descendant, par son père et sa mère, de parents illustres, avec quelle joie sincère le cœur philhellène de lord Byron vit notre pauvre cité l'inscrire au nombre de ses citoyens comme un témoignage de notre gratitude! Dans ses derniers moments, au moment où l'éternité s'ouvrait devant lui, lorsqu'il était sur les limites qui séparent la vie périssable de la vie éternelle; quand tout ce monde matériel ne paraissait plus qu'un point dans les œuvres de la toute-puissance divine; dans ce moment solennel, les deux noms qui sortirent de la bouche de cet homme illustre furent celui de cet enfant unique, de sa fille bien-aimée, et celui de la Grèce : ces deux noms, profondément gravés dans son cœur, ne s'effacèrent point de sa mémoire au moment même de la mort. « Ma fille! dit-il; la Grèce! s'écria-t-il; » et son ame s'envola. Quel est le cœur grec qui ne soupirera pas au souvenir de ce moment!

Son ombre sera sensible à nos douleurs, à nos larmes; c'et une affection sincère qui les fait couler; mais elle sera bien plus sensible à ce que nous fe-

rons pour notre pays, car elle nous observera du haut du ciel, dont ses vertus lui ont déja ouvert les portes. C'est la seule récompense qu'il attend de sa munificence, de son amour pour nous : ce sera sa consolation des maux qu'il a soufferts pour notre cause; c'est l'héritage qu'il nous laisse. Quand vos efforts nous auront tirés des mains de nos oppresseurs, des mains qui nous ont ravi nos biens, nos frères, nos enfants, alors son esprit sera content, son ombre sera satisfaite! Oui, à cette heure fortunée de notre liberté, le prélat étendra sa main sainte et libre pour bénir sa tombe vénérée; le jeune guerrier, remettant dans le fourreau son épée teinte du sang de nos tyrans, y déposera ses lauriers; l'homme d'état la consacrera par ses discours, et le poète y viendra chercher des inspirations : les vierges de la Grèce, dont notre illustre concitoyen a si souvent célébré la beauté, ne redoutant plus l'approche impure de nos oppresseurs, couronnées de guirlandes, danseront autour de cette tombe, chantant la beauté de notre terre natale, déja célébrée avec tant de grace et de vérité par le grand poète du siècle.

Mais quelle sombre pensée vient oppresser mon ame? mon imagination m'a égaré; elle m'a présenté tout ce que mon cœur pouvait désirer; je voyais nos pontifes bénissant cette tombe; j'entendais les hymnes de gloire; je voyais des couronnes de lauriers, et les vierges grecques dansant autour du tombeau de notre bienfaiteur. Hélas! cette tombe ne contiendra pas ses restes précieux; la tombe sera vide; mais son cœur

demeurera encore sur notre terre natale, sur la terre qu'il avait choisie pour sa nouvelle patrie : il ne peut rester parmi nous; il doit être transporté dans le pays qui a eu la gloire de lui donner le jour.

O fille chérie de cet illustre père! vos bras le recevront; vos pleurs baigneront le tombeau qui le renferme. Les pleurs des orphelins de la Grèce couleront sur l'urne qui contient son cœur; elles couleront dans toute la Grèce; car toute la terre grecque est son tombeau. Comme votre nom et celui de la Grèce sont les seuls qu'il ait prononcés en mourant, il était juste que la Grèce entrât en partage de ses restes précieux. Missolunghi, sa patrie, veillera sans cesse sur l'urne qui contient ce cœur vénéré comme le symbole de son amour pour nous. Toute la Grèce en deuil, inconsolable, porte cette urne en procession; tous les chefs ecclésiastiques, civils et militaires l'accompagnent; tous les citoyens de Missolunghi suivent, faisant éclater leur gratitude par leurs larmes sincères; elle reçoit les pieuses bénédictions de l'archevêque, de l'évêque, et de tout le clergé. Apprends, noble dame, apprends que les chefs grecs ont porté cette urne jusque dans le sanctuaire où ils l'ont déposée; que des milliers de soldats bordaient le chemin partout où elle a passé, avec leurs mousquets abaissés vers la terre, comme pour lui redemander le bienfaiteur qu'elle leur cache.

Tous ces soldats, prêts à marcher contre l'implacable ennemi du Christ et de l'homme, entouraient le lit funéraire, et juraient de ne jamais oublier les

sacrifices que leur père et le nôtre avait faits pour nous, et de ne jamais souffrir que le sol où se trouve son cœur soit foulé par des Barbares. Des milliers de voix s'élevèrent alors, et le temple de Dieu retentit de prières pour obtenir de lui que ses restes vénérés arrivent dans sa terre natale, et pour que son ame repose où le juste retrouve le repos (*).

(*) Le gouvernement des Grecs vient d'écrire à la fille de lord Byron, pour lui faire connaître que, par un décret, la Grèce l'a adoptée pour sa fille.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE SOMMAIRE

DES CONVERSATIONS DE LORD BYRON.

Arrivée à Pise. — Ménagerie et *impedimenta* de lord Byron. — Le palais de Lanfranchi. — Ugolin. — Le fantôme de Lanfranchi. — Cerbère anglais. — Le Leporello de lord Byron.

Première visite de lord Byron. — Son portrait. — Son buste par Bertolini. — Le pied-bot. — Sa frugalité. — Ses *égards* pour les animaux. — Conversations sur la Suisse et l'Allemagne. — Sa prédilection pour la Turquie.

Séjour à Genève. — Importuns malveillants. — Madame de Staël. — Contre-temps d'un dîner — Excursion sur le lac. — Shelley et Hobhouse. — Saint-Preux et Julie. — Danger classique. — Lord Byron, excellent écuyer. — Son adresse au pistolet. — Observation sur le duel. — Les duels de lord Byron. — Anecdote.

Coucher du soleil à Venise et à Pise. — Routine de la vie de lord Byron. — La comtesse Guiccioli. — Attachement de lord Byron pour elle. — Stances à son sujet. — Des cavaliers servants. — Éducation des Italiennes, et ses conséquences. — Penchant naturel des Italiennes à l'amour. — Intimité de Byron et de la comtesse. — Il l'enlève.

Prédilection de lord Byron pour Ravenne. — Comparaison des Anglaises et des Italiennes. — Les constitutionnels. — Leur proscription. — Danger de lord Byron. — Assassinat du commandant militaire à Ravenne. — Humanité de lord Byron.

Mémoires de lord Byron. — M. Moore, lady Burghersh et lady Byron. — Opinion de lord Byron sur ses Mémoires. — Son mariage et sa séparation. — Mistress Williams, la sibylle anglaise. — Un présage. — Entrevue de lord Byron et de miss Milbank.

L'anneau de mariage. — Voyage fort désagréable. — La lune de miel. — Lord et lady Byron dans le monde *fashionable*. — Leurs dissipations. — Embarras de leurs affaires. — Leur séparation. — Préjugés de lord Byron contre les femmes. — Querelles domestiques. — Mistress Mardyn. — Mistress Charlment. — Trahison domestique. — Complot pour faire croire lord Byron fou. — Haine de lady Noël. — Anecdote.

Adresse et divers talents de Byron. — *L'Examiner*. — Le portrait de lady Jersey exclu du cabinet où le prince-régent avait réuni ceux des plus belles femmes de son règne. — Vente de l'abbaye de Newstead. — Départ de l'Angleterre.

Madame de Staël et Goëthe. — Byron et l'Amérique. — Curieux échantillon de critique américaine. — *Esquisses de l'Italie*. — Vie de lord Byron à Venise. — Autres remarques sur ses Mémoires.

Anecdotes de Byron et de ses amis. — Lord Falkland. — Les pressentiments de lord Byron. — Son horreur du mariage. — Gageure anti-matrimoniale. — Anecdotes du père de Byron. — Cranologie. — Anecdote de son oncle. — Amour pour l'Écosse. — Marie C. — L'école d'Harrow. — Le duc de Dorset, lord Clare et lord Calthorps. — Révolte d'écoliers.

Les heures de loisirs. — La coupe faite d'une tête de mort. — Nouvel ordre fondé à Newstead. — Julia Alpinula. — Ossements de Morat. — Mépris de Byron pour les grades de l'université. — L'ours candidat. — L'ourang-outang. — Dame déguisée en page. — Dépravation de L. G. — Corruption de l'Angleterre et de l'Italie.

Parties *fashionable*. — L'enfer de la rue Saint-James (1). — Les pistolets de lord Byron. — Il commence ses voyages. — Son opinion de Venise. — Ses opinions et celles de Napoléon sur les femmes. — Galanterie dangereuse à Venise.

La nouvelle Fornarina. — Harlowe le peintre. — Opinions religieuses de lord Byron. — Son scepticisme n'est qu'accidentel. — Missions et missionnaires. — Tentation de saint Antoine. — Tacite, Priestley et Wesley. — Derniers moments de Johnson, Cowper, Hume, Voltaire. — Gibbon, Platon et sa trinité. — Correspondance. — Prière pour la conversion de Byron. — Il est chrétien.

Barbarie d'Ali pacha. — Histoire touchante. — Aventure réelle du Giaour. — Gardes albanais. — Le docteur alarmé. — L'ombre de lord Byron. — Il prophétise sa mort en Grèce. — Lord Byron et le comité de Drury-Lane. — Anecdotes de théâtres. — Kean. — Siddons, Munden, Shakspeare. — Alfieri. — L'auteur de *Melmoth* et de *Bertram*. — Miss Baillie. — Marino Faliero. — U. Foscolo.

Ada. — Singulière coïncidence. — Idées sur l'éducation. — Anniversaire de la naissance d'Ada. — Mélancolie et superstition de Byron. — Fatalité de son jour de naissance.

Mort de Polidori. — Le Vampire; l'idée de cette rapsodie appartient à lord Byron. — Le Prométhée moderne. — Humphrey Davy. — Walter-Scott, Rousseau et Goëthe. — La prédiction de mistress William vérifiée. Nombres funestes. — Épigrammes de lord Byron. — Son hospitalité. — Ses avances à lady Byron. — Mort de lady Noël. — Poésie lyrique. — Coleridge. — Moore. — Campbell. — Ode sur les funérailles de sir J. Moore.

L'Hellespont. — Aventures aquatiques de lord Byron. — Le Doge. — Les Deux Foscari. — Hogg, l'élève de Walter-

(*) Maison de jeu de Londres.

Scott, et sa prédiction. — Chute de Marino Faliero. — Épigramme de lord Byron sur cet évènement. — Louis XVIII, traducteur de lord Byron. — Critique de Jeffrey. — Critiques de Londres et d'Édimbourg. — Sujets de tragédies.

Barry Cornwall. — Caïn. — Abel déclaré un ennuyeux. — Hobhouse et son opinion sur Caïn. — Défense de ce poëme dramatique. — Le Faust de Goëthe. — Lettre à Murray. — Chanson à boire. — Secrets des coulisses. — L'article défini. — Proposition d'un théâtre bourgeois à Pise. — *Veto* de la Guiccioli.

Mérite des acteurs Dowton et Kean. — Richard III et sir Giles Overeach. — Garrick en habit rouge dans Othello. — Costume de Kemble. — Son Coriolan et son Caton. — Improvisateurs. Th. Hooke, Sgricci. — L'abbé-ministre-académicien *in partibus*. — Talent dramatique de mistress Siddons et de miss O'Neil. — Les jambes d'éléphants. — Intrigues de théâtre. — Plagiats. — Faust.

Heures de loisir. — Consolations de la bouteille. — Sévérité des journalistes. — La grande satire. — Southey et Moore se battent avec des pistolets sans balle. — Cartel de Moore. — Lettre égarée. — Southey. — Fureur de lord Byron. — Vision du jugement. — Critique. — Shelley, athée. — La Métamorphose du Bossu. — Épitaphe d'un poète vivant. — *Le Ciel et la Terre*, refusé par Murray. — Caïn et le lord chancelier. — Amours des Anges, et Lalla Rookh. — Fin projetée du Ciel et la Terre. — Prophétie du Dante. — Enthousiasme des Italiens pour le Dante.

Opinion de Shelley sur le génie du Dante et son influence. — Difficulté de le traduire. — Taafe et Carey. — Lord Byron et sa prophétie. — Les disciples du baron de Swedenborg. — Traduction des œuvres de Byron. — Celui de tous les hommages qui l'a le plus flatté. — Milton et le dos du chat. — Milton et Shakspeare ressuscités. — Childe-Harold. — Opinion de Byron sur ce Voyage pitoresque. — De l'épopée. — Jeanne

d'Arc. — La Malédiction de Kéhama. — Don Juan et l'Iliade. — Défi à la critique de Johnson. — Les dernières aventures de Don Juan. — La mort de Byron le sauve de la guillotine.

Procès de Murray. — La *Cuisinière anglaise*. — Son ancre de salut. — Véritable motif de sa tendresse pour la réputation de Byron. — Amitié de Douglas Kinnaird. — Ce qu'offrait Murray pour chaque chant de Don Juan. — Contrefaçon. — Les évêques. — Haine de Murray contre Shelley. — Prix du troisième chant de Childe-Harold. — Manfred. — Le Prisonnier de Chillon.

La Revue de trimestre et ses fier-à-bras. — Murray et Galignani. — Vente de Caïn, des Deux Foscari et de Sardanapale. — Réconciliation avec Murray. — Caïn et la société anti-constitutionnelle. — Murray, lord Byron et l'Annuaire de la marine.

Dernier ouvrage de lord Byron, publié par Murray. — Commencement des hostilités de la part du *Quarterly Review*. —

Le Juif errant. — Christabel de Coleridge. — Romans poétiques de Walter-Scott. — Talent de sir Walter pour déclamer. — Un jour d'automne en Angleterre. — Le plagiat involontaire. — Kubla Khan. — Madame de Staël. — Les Mémoires de l'auteur de Christabel. — Les Mémoires de Grammont. — La Vie d'Alfiéri et les Confessions de lord Byron. — Poètes de 1795.

Projet d'auto-da-fé. — Charité de Priestley. — La duchesse de Lucques. — Lord Guilford. — Le grand-duc de Toscane. — Projet d'arracher une victime à l'inquisition. — Sa fuite. — Madame de Staël et les chefs d'opposition en Angleterre. — Madame de Staël trouvée ultra. — Brummel. — Bruit d'un double mariage. — Le baron Auguste de Staël et miss Milbank. — Lord Byron et la duchesse de Broglie. — Le talent de conversation de madame de Staël. — Glenarvon. — Bon cœur de madame de Staël. — Les femmes. — Les figurantes d'opéras. — Les pirouettes. — Napoléon et madame de Staël. — Opinion de lord Byron sur

Napoléon, et sur le dénoûment du drame impérial. — Omission historique de madame de Staël. — Rocca.

Plainte contre la compagnie des Indes. — Libéralité de lord Byron. — Les aérostats et Horace. — La vapeur. — Systèmes philosophiques. — Romans. — Le *Moine* de Lewis. — Secret de l'inspiration de Walter-Scott. — La Nonne sanglante. — Contes de revenants. — Le Fantôme de Manheim. — Mina et le glas de mort. — Lewis et Mathias. — Abellino. — Pizarre et Shéridan. — Le spectre du château de Drury-Lane. — Esquisse de Shéridan par lord Byron. — Monk Lewis et le Fantôme de son frère. — Madame de Staël, Lewis et la traite des nègres. — Émétique fatal.

Accusation de plagiat. — Une dose de Wordsworth. — Admiration de Shelley pour Wordsworth. — L'âne de Peter Bell. — Le Trio républicain. — Comparaisons. — Églogue de Botany-Bay. — Panégyrique de Martyn le régicide, et Wat Tyler. — Ode du lauréat. — Waterloo.

Le Miroir poétique de l'élève de sir Walter-Scott. — Les *rejected addresses.* — Bowles. — Bowles, bon compagnon à table. — Le vin de Madère. — Lettres de Pope à Martha Blount. — Les inconvénients d'un nom qui prête au calembour. — Éloge de Jonhson, biographe. — Pope sans monument. — Pourquoi. — Le nom de Milton proscrit. — Voltaire au Panthéon. — Poésie et religion. — Les romans de sir Walter-Scott. — Rareté du neuf. — Plagiats. — Vol fait à Shakspeare et à Shéridan. — Malheurs d'une bonne mémoire. — Admiration de Byron pour les romans de sir Walter-Scott.

Scott est le grand inconnu. — Deux anecdotes sur son mystérieux incognito. — Fécondité et universalité de sir Walter. — Halidon-Hill. — Charlatanisme de l'anonyme. — Junius. — Sir Philip Francis. — Sa félicité conjugale. — Ses regrets exemplaires. — Warren Hastings.

Les Esquisses littéraires de Mathias. — Monk Lewis et Walter-

Scott. — Le Roi du feu et Will Jones. — Obligations de Walter-Scott à Coleridge. — Scott.

Rogers, surnommé le Nestor et l'Argonaute de la poésie moderne. — Rogers aux Catacombes. — L'*Italie* de lady Morgan. — Immortalité des plaisirs de la Momerie. — Divorce de Lara et de Jacqueline. — Rogers très-inquiet de sa gloire.

Grand succès du *Corsaire*. — L'amour et les poètes. — Mistress... et Shelley, miss Stafford et Crébillon. — Dîners de Rogers, et lady Holland. — Élégants orientalismes. — Susceptibilité de Rogers. — Taches du soleil. — Talent de Rogers pour l'épigramme.

Le ministre N***t qui veut être évêque. — La Légation de Moïse. — Les poètes jouant avec des canifs. — Retour de lord Byron, après son premier voyage en Grèce, en 1822. — Son attachement pour la Morée. — Second chant de Childe-Harold. — Lady Jersey. — Brummell. — Un favori enrôlé de force. — Le Corsaire. — Polidori. — Son amour-propre. — Aventure. — L'Amour dans le beau monde. — Neptune. — Espionnage féminin. — Déguisement. — Une scène. — Stances.

Byron accusé d'ingratitude envers un grand personnage. — Sa défense. — Présentation. — Les Compliments de *l'homme le plus poli du monde*. — L'Avatar irlandais. — Aventures de lord Edward Fitzgerald. — *Ça ira, les aristocrates à la lanterne*. — Les O'Conors. — La fin du lord Edward Fitzgerald.

Question sur un vers de Beppo. — Réponse. — Un roman. — Florence. — Le Giaour et le critique dramatique. — Shelley et le libraire. — Sotheby. — Edgeworth. — Galignani, Moore. — Projet d'une mystification. — Le baron Lutzerode. — Son héroïsme. — Préjugé de Byron contre les princes et leurs satellites. — Comparaison de M. de Lamartine. — Ses *Méditations poétiques*. — Harrow, pépinière d'hommes d'état.

Indifférence de Byron pour la politique. — Sa haine contre Castlereagh. — Discours de Byron à la chambre des lords. — Son cosmopolitisme. — Le Portugal, l'Espagne et la Grèce. —

Les Autrichiens à Venise. — L'Irlande. — Lord Cochrane et Mavrocordatos. — L'ode de Lambrino. — Opinion de Byron sur les affaires de la Morée. — Les Turcs. — Leur tactique. — Leur manière de faire la guerre. — Age prophétique de Voltaire, d'Alfiéri et de Goldsmith.

Observations de Shelley sur les poètes. — Les plans de Byron. — La Grèce. — La Guiccioli. — Une mèche des cheveux de Napoléon. — Vers de lord Carlisle sur la tabatière léguée à lady Holland par le captif de Sainte-Hélène.—Parodie de Byron.

Épigramme sur lord Carlisle. — Talent de Shelley pour la poésie. — Comparaison entre lui et Chaterton. — Remarque sur la difficulté relative de chaque mètre.

Les revues. — Shelley et Keats. — Le Fazio de Milman. — La Revue de trimestre et Shelley. — Éloges de Byron. — Adresse de ce dernier. — Le siége de Jérusalem. — Obligations de Milman envers Milton. — Les Aristarques de la Revue. — Distique mordant de Dryden. — Keats et les *badauds*. — Keats et son *sentimentalisme*. — Hypérion. — Lord Thurlow.

Thomas Moore et le capitaine Ellis. — Lalla Rookh. — Les Lusiades et lord Strangford. — L'affaire des Bermudes. — Indépendance de Moore. — La famille Fudge. — Lettre à Ben. — Immortalité de Moore. — Les Mélodies irlandaises.

L'auteur quitte lord Byron pendant quelque temps. — L'affaire de Pise. — Le *Courrier Français*. — Dépositions. — Bannissement du comte Gamba et des domestiques de lord Byron. — Départ de Pise. — Ordre donné aux Gamba de quitter les États toscans.

Le palais de Lanfranchi. — Arrivée de Leigh Hunt et de sa famille. — Mort de Shelley. — Son corps est brûlé sur un bûcher funèbre. — Remède de Byron contre la fièvre. — Son

attachement pour la comtesse Guiccioli. — Sa connaissance avec Leigh Hunt. — Reconnaissance de lord Byron.

Objet du voyage de Hunt. — Projet d'une traduction de l'Arioste, par Byron. — Avis de Moore. — Le nouveau journal périodique. — Opinion de Byron sur Hunt.

Pensée d'un voyage en Amérique. — Politesse des Américains. — Conduite opposée des Anglais. — L'amiral Byron, ancêtre de lord Byron. — Werner. — Les Contes de miss Lee. — Kruitzner. — Vatheck. — La caverne d'Éblis. — Paul et Virginie. — L'homme sensible. — La Roche.

Werner composé en vingt-huit jours. — Dédicace de Werner. — Curiosité de Byron, à l'égard de Goëthe. — Faust. — Coleridge refuse de le traduire.

Hobhouse. — Commencement de son amitié avec lord Byron. — Identité de vues. — Dédicace de Childe-Harold. — Lady Charlotte Harley. — L'Ianthé de lord Byron. — Dissertation d'Hobhouse sur la littérature italienne. — Ses connaissances en antiquités. — Sa sensibilité.

Facilité de Byron. — Heure de son travail. — Sa mémoire surprenante. — Sa conversation. — Sa sincérité. — Son impatience contre une argumentation diffuse. — Son penchant pour les extrêmes. — Ses inconséquences en finances.

Accès d'indolence. — Mauvaise digestion. — Le vin et les liqueurs. — Source de son inspiration. — Véritable Hippocrène. — Esquisse du caractère de lord Byron. — Parallèle entre lord Byron et Alfiéri. — Lord Byron fier de ses ancêtres. — Son indépendance. — Ses opinions politiques. — Le Michel-Ange de la poésie.

Vraie source d'inspiration. — Mérite littéraire des vers de Byron. — Surnom d'*École satanique*. — Satire. — Respect de

Byron pour la liberté morale. — Tendance de ses écrits. — Épitaphe de Walter Ralcigh.

Admiration des Allemands pour Byron. — Tribut de Goëthe à sa mémoire.

Shelley. — Lettre de lord Byron au spirituel auteur de *la Peinture* en Italie, et de la Vie de Rossini. — Lord Byron en Grèce. — Derniers moments de lord Byron. — Son Oraison funèbre, par un Grec.

FIN DE LA TABLE.

NOTES

DU CHANT VI^e^ DE DON JUAN.

(1) Parodie d'une phrase poétique de l'école des Lacs.

(2) Un des nombreux mystagogues de l'Allemagne.

(3) Mot parodié d'*Othello*.

(4) Allusion souvent répétée à la jalousie de lord Byron, et à sa séparation.

(5) *Abore*.

(6) Grand lit d'une auberge de Ware, où l'on pouvait coucher six et même douze personnes.

(7) Allusion au voyage de George IV en Écosse.

(8) Voyez l'Alcoran des Cordeliers.

(9) Cacophonie causée par l'addition du pronom *tu*.

(10) Expression de Shakspeare, dans *Macbeth*.

(11) Allusion à la *Femme muette* de Johnson, où le jeune page, déguisé en femme, est appelé Épicène.

(12) 'Twas night, but there were lamps.

(13) Parodie d'un discours de Shakspeare, dans *Jules César*.

(14) Expression anglaise, qui revient à celle de *conte à dormir debout*.

DEC 30 1929